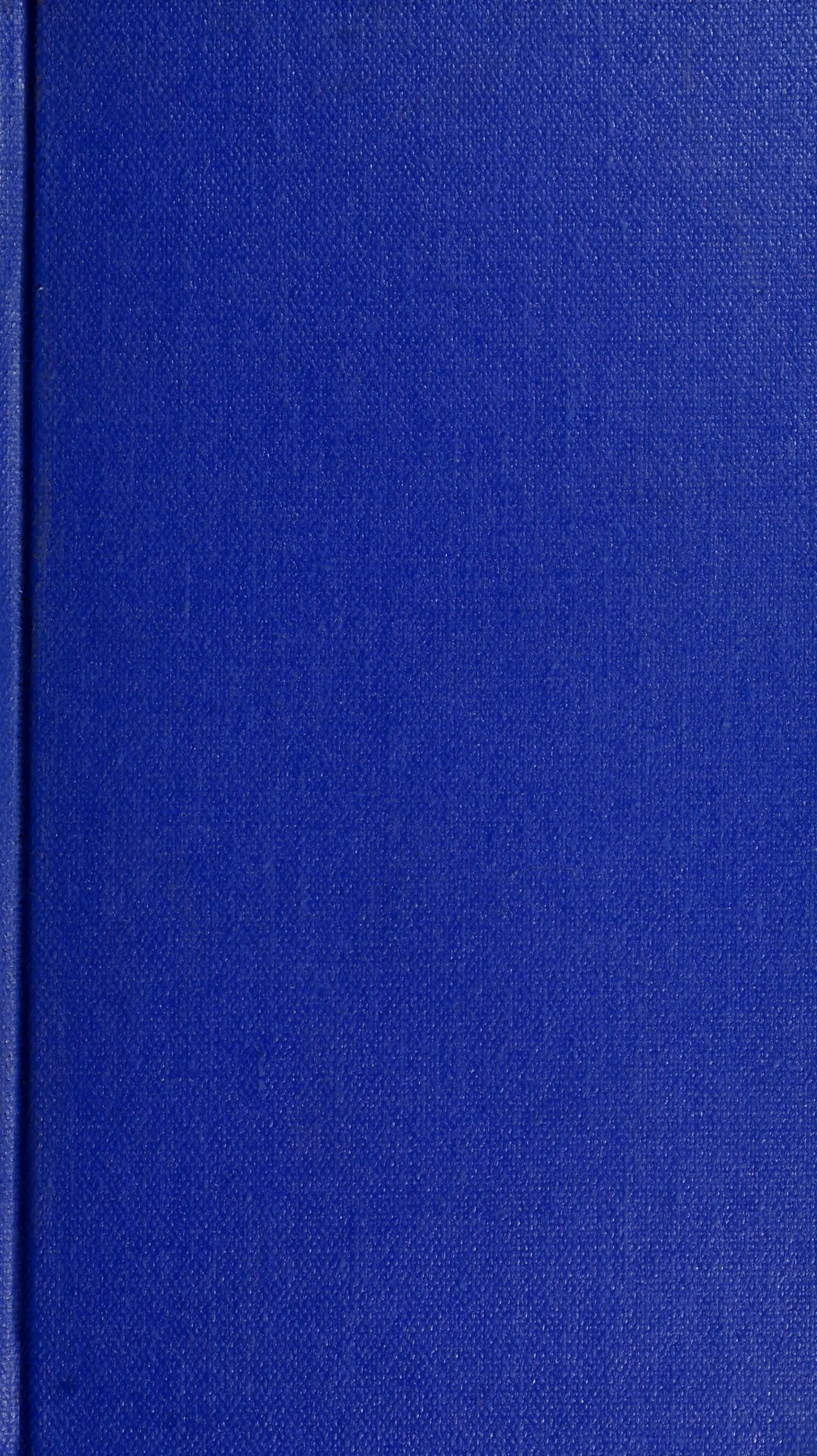


COURS COMPLET

DE

LANGUE ALLEMANDE.

TOME VI.

COURS DE LITTÉRATURE.

PREMIÈRE PARTIE.—PROSE.

OUVRAGES

ADOPTÉS PAR LE CONSEIL ROYAL DE L'UNIVERSITÉ.

NOUVEAU DICTIONNAIRE français-anglais et anglais-français, *abrégé de Boyer*, rédigé d'après les meilleurs dictionnaires publiés dans les deux langues; contenant tous les mots généralement adoptés dans les deux langues, leurs diverses acceptions, les principaux termes des sciences, des arts et métiers, *nouvelle édition*, augmentée de vocabulaires de mythologie, de géographie et de marine, par *G. Hamonière*, *adopté pour les classes des colléges par le conseil de l'Université*. 2 tomes en 1 vol. grand in-8, imprimé sur trois colonnes, en caractères anglais, 12 fr.

COURS COMPLET DE LANGUE ALLEMANDE, par MM. *Le Bas*, maître de conférences à l'Ecole normale, et *Regnier*, professeur au collége Saint-Louis. 7 vol. in-12, qui se vendent séparément :

Grammaire, 2 fr. 50 c.

La grammaire et le Cours de Thèmes ont été adoptés pour les classes des colléges par le conseil royal de l'Université.

Cours de Thèmes, 3 fr.

Corrigés du Cours de Thèmes, 2 fr. 50 c.

Cours de Versions, 3 fr.

Corrigés du Cours de Versions, 3 fr.

COURS DE LITTÉRATURE ALLEMANDE, avec des notices biographiques sur les principaux écrivains allemands.

Tome 1, *prose*. 1 fort vol. broché, 4 fr.

Tome 2, *vers*. 1 fort vol. broché, 4 fr.

Imprimerie de J. Smith, rue Montmo[r]y, n° 16.

COURS

DE

LITTÉRATURE ALLEMANDE

OU

MORCEAUX CHOISIS

DES AUTEURS LES PLUS DISTINGUÉS DE L'ALLEMAGNE,

PRÉCÉDÉS

DE NOTICES BIOGRAPHIQUES ET RANGÉS DANS L'ORDRE HISTORIQUE;

PAR

M. Le Bas,

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE,

ET PAR

M. Regnier,

PROFESSEUR AU COLLÉGE ROYAL DE SAINT-LOUIS.

PREMIÈRE PARTIE.—PROSE.

PARIS,

BOBÉE ET HINGRAY, ÉDITEURS,

RUE DES BEAUX-ARTS.

TH. BARROIS, RUE RICHELIEU, N° 14.

BAUDRY, RUE DU COQ, PRÈS LE LOUVRE.

TRUCHY, BOULEVARD DES ITALIENS.

L. HACHETTE, RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 12.

1833.

PRÉFACE.

Dans les volumes que nous avons publiés jusqu'à ce jour nous ne nous sommes occupés de la langue allemande que sous le rapport grammatical. Les exercices qui accompagnent notre grammaire ont, il est vrai, fait connaître à la jeunesse les plus grands noms de l'Allemagne littéraire; mais en les citant, ces noms célèbres, nous n'avions pour but que de justifier les règles et d'invoquer à l'appui de nos assertions les témoignages les plus irrécusables; nous étions loin de prétendre avoir donné par là à nos lecteurs une idée suffisante du génie et du style des auteurs distingués qui figurent dans nos extraits. Néanmoins, tout en nous occupant principalement des formes et des propriétés de la langue, nous faisions entrevoir aux élèves le champ plus vaste qu'ils devaient parcourir, et nous les préparions ainsi à une étude sérieuse et approfondie de la littérature. Il ne nous restait donc plus à leur offrir que des extraits plus étendus où ils pussent apprécier sous un point de vue plus large les écrivains que d'utiles préceptes, des pensées ingénieuses, des idées sublimes leur avaient déjà fait goûter dans nos volumes précédents.

Tel est le but des deux volumes que nous publions sous le titre de *Cours de littérature allemande*. Si nous avons préféré l'ordre historique à la classification sys-

tématique (1) adoptée dans d'autres ouvrages du même genre, c'est qu'il n'était pas de moyen plus sûr pour suivre la langue et la littérature dans leur développement et pour étudier, à la fois, et chaque écrivain en particulier et l'histoire de la littérature en général. Pour faciliter cette étude nous avons accompagné nos extraits de notices biographiques, qui, en faisant connaître l'homme, donnent encore un nouveau moyen de juger l'auteur.

Malgré notre prédilection pour l'ordre historique nous avons séparé la prose de la poésie. Ce sont pour ainsi dire deux langues à part, et l'étude de la poésie et de ses hardiesses, semblant exiger un esprit plus exercé et des connaissances plus étendues, ne doit venir qu'en dernier lieu.

Les bornes d'un ouvrage destiné à l'enseignement ne nous permettaient pas de passer en revue toutes les illustrations de l'Allemagne; nous croyons toutefois que notre livre ne présentera pas de lacune importante. Ce n'est pas le nombre des écrivains qui constitue une littérature, ce sont les chefs-d'œuvre.

Pénétrés de cette vérité, nous nous sommes arrêtés particulièrement sur les modèles, et voilà pourquoi Lessing, Herder, Goethe, Schiller et J. P. Richter occupent un si grand espace dans ce volume. Nous croyons qu'on nous saura gré de nous être attachés à faire apprécier ce dernier auteur, l'un des génies les plus originaux et les plus féconds de l'Allemagne; car, malgré la réputation méritée dont il jouit parmi ses

(1) Comme cependant cette classification n'est pas sans utilité, la table des matières sera suivie, dans chaque volume, d'une seconde table, où les morceaux seront rangés dans l'ordre adopté par MM. Noël et Delaplace.

compatriotes, on peut dire qu'il est encore presque inconnu en France.

Quelque restreint que soit le nombre des écrivains que nous avons mis à contribution, il nous eût été difficile d'être complets et de faire notre choix dans les auteurs mêmes et non dans les recueils déjà publiés, sans la complaisance extrême avec laquelle MM. Stapfer et de Sinner ont mis leurs riches bibliothèques à notre disposition. Nous nous plaisons à leur en témoigner ici notre gratitude.

Nous devons surtout de sincères remercîments à notre savant ami M. Anders, qui a bien voulu, en s'associant à ce dernier travail, nous prêter le secours de ses lumières et de son goût.

WINCKELMANN.

Johann Joachim Winckelmann, dieser berühmte Alterthumsforscher, war der Sohn eines armen Schuhmachers zu Stendal in der Altmark, und am 9ten Dezember 1717 geboren. Dem blinden Rektor der dasigen Schule zum Vorleser und Führer dienend, gewann er dadurch an Bildung und Kenntnissen sehr, ging im 18ten Jahre nach Berlin auf das Gymnasium, im 20ten auf die Universität, mußte dann aus Mangel mehrere Hofmeisterstellen übernehmen und ward endlich zu Seehausen 1743 Conrector, wo er aber, bei höchstkarger Besoldung, in sehr bedrängter Lage lebte, bis er 1748 auf sein eignes Ansuchen, beim Grafen Bünau, in Nöthenitz bei Dresden, als Secretär an dessen Bibliothek angestellt wurde. Die Nähe Dresdens mit allen den Kunstschätzen bot ihm die herrlichste Ausbeute und die erfreulichen Bekanntschaften, Lippert, Hagedorn, Oeser &c. dar; und als der päpstliche Nuntius Archinto ihm eine Stelle an der Vatican-Bibliothek zu Rom, unter der Bedingung, die Religion zu ändern, anbot, so nahm er dies mit Freuden an und trat 1754 zur katholischen Religion über. Seine Schrift: über Nachahmung der griechischen Kunstwerke, die er nun zuerst herausgab, erregte großes Aufsehen. Im Jahre 1755 reiste er nach Rom ab, wo er, durch Gönner, Beschützer und Freunde aufgemuntert und unterstützt, ganz in seinem Elemente war und mit glühender Liebe und Begeisterung alle Schätze des classischen Alterthums, vorzüglich der Kunst, umfaßte, und 1763 das Amt eines Oberaufsehers aller Alterthümer in Rom erhielt. Eine Reise nach Deutschland im Jahre 1768, die er mit dem Bildhauer Cavaceppi antrat, brachte ihn leider seinem Ende nahe. Von düsterer Schwermuth ergriffen, kehrte er in Regensburg um, ging nach Wien und trat 1768 die Rückreise nach Italien an. Ein gewisser Arcangeli gesellte sich zu ihm, lockte ihm seine Geheimnisse ab, und, von Habsucht hingerissen, ermordete der Verruchte zu Triest mit mehreren Dolchstichen den unbefangenen arglosen Winckelmann, der nach 7 Stunden den Geist aufgab!

Auf die Bildung seiner und der nachfolgenden Zeit hat Winckelmann bedeutend gewirkt, die jetzige Blüthe der Kunst und Wissenschaft vorbereitet und Grundsätze aufgestellt, die neuerdings durch die Tiefe

philosophischer Speculation wiedergefunden wurden. Seine Monumenti inediti und seine Geschichte der Kunst werden immerfort das Andenken des merkwürdigen Mannes unsterblich erhalten.

L'APOLLON DU BELVÉDÈRE.

Die Statue des Apollo ist das höchste Ideal der Kunst unter allen Werken des Alterthums, welche der Zerstörung derselben entgangen sind. Er übertrifft alle andere Bilder desselben, so weit Homers Apollo den, welchen die folgenden Dichter malen. Ueber die Menschheit erhaben ist sein Gewächs, und sein Stand zeuget von der ihn erfüllenden Größe. Ein ewiger Frühling, wie in dem glücklichen Elysien, bekleidet die reizende Männlichkeit vollkommener Jahre, und spielet mit sanfter Zärtlichkeit auf dem stolzen Gebäude seiner Glieder.

Geh mit deinem Geiste in das Reich unkörperlicher Schönheiten, und versuche ein Schöpfer einer himmlischen Natur zu werden, und den Geist mit Bildern, die sich über die Materie erheben, zu erfüllen. Denn hier ist nichts Sterbliches, noch was die menschliche Dürftigkeit erfordert. Keine Adern noch Sehnen erhitzen und regen diesen Körper, sondern ein himmlischer Geist, der sich wie ein sanfter Strom ergossen, hat gleichsam die ganze Umschreibung dieser Figur erfüllet. Er hat den Python, wider welchen er erst seinen Bogen gebraucht, verfolgt, und sein mächtiger Schritt hat ihn erreicht und erlegt. Von der Höhe seiner Genügsamkeit geht sein erhabener Blick, wie ins Unendliche, weit über seinen Sieg hinaus. Verachtung sitzt auf seinen Lippen, und der Unmuth, welchen er in sich zieht, blähet sich in den Nüssen seiner Nase, und tritt bis in die stolze Stirne hinauf. Aber der Friede, welcher in einer seligen Stille auf derselben schwebet, bleibt ungestört, und sein Auge ist voll Süßigkeit, wie unter den Musen, die ihn zu

umarmen wünschen. In allen uns übrig gebliebenen Bildern des Vaters der Götter, welche die Kunst verehrt, nähert er sich nicht der Größe, in welcher er sich dem Verstande des göttlichen Dichters offenbarete, wie hier in dem Gesichte des Sohnes, und die einzelnen Schönheiten der übrigen Götter treten hier, wie bei der Pandora in Gemeinschaft zusammen.

Eine Stirn Jupiters, die mit der Göttin der Weisheit schwanger ist, und Augenbraunen, die durch ihr Winken seinen Willen erklären: Augen der Königin der Göttinnen, mit Großheit gewölbet, und ein Mund, welcher denjenigen bildet, der dem geliebten Branchus die Wollust eingeflößet. Sein weiches Haar spielet wie die zarten und flüssigen Schlingen edler Weinreben, gleichsam von einer sanften Luft bewegt, um dieses göttliche Haupt. Es scheinet gesalbet mit dem Oele der Götter, und von den Grazien mit holder Pracht auf seinen Scheitel gebunden.

Ich vergesse alle andere über dem Anblick dieses Wunderwerks der Kunst, und ich nehme selbst einen erhabenen Stand an, um mit Würdigkeit anzuschauen. Mit Verehrung scheinet sich meine Brust zu erweitern und zu erheben, wie diejenige, die ich vom Geiste der Weissagung aufgeschwellt sehe, und ich fühle mich im Geiste weggerückt nach Delos und in die Lycischen Haine, Orte, die Apollo mit seiner Gegenwart beehrte: denn mein Bild scheinet Leben und Bewegung zu bekommen, wie des Pygmalion Schönheit: wie ist es möglich, es zu malen und zu beschreiben? Die Kunst selbst müßte mir rathen und die Hand führen, die ersten Züge, die ich hier entworfen, künftig auszuführen. Ich lege den Begriff, welchen ich von diesem Bilde gegeben, zu dessen Füßen, wie die Kränze derjenigen, welche das Haupt der Gottheiten, die sie krönen wollten, nicht erreichen konnten.

DESCRIPTION DU TORSE.

Ich führe dich itzo zu dem so viel berühmten, und niemals genug gepriesenen Trunk eines Herkules; zu einem Werke, welches das schönste in seiner Art, und unter die höchsten Hervorbringungen der Kunst zu zählen ist, von denen, welche bis auf unsere Zeiten gekommen sind. Wie werde ich dir denselben beschreiben, da er der schönsten und der bedeutendsten Theile der Natur beraubt ist! So wie von einer prächtigen Eiche, welche umgehauen und von Zweigen und Aesten entblößet worden, nur der Stamm allein übrig geblieben ist, so gemißhandelt und verstümmelt sitzet das Bild des Helden; Kopf, Arme und Beine und das oberste der Brust fehlen.

Der erste Anblick wird dir vielleicht nichts, als einen verunstalteten Stein entdecken; vermagst du aber in die Geheimnisse der Kunst einzudringen, so wirst du ein Wunder derselben erblicken, wenn du dieses Werk mit einem ruhigen Auge betrachtest. Alsdann wird dir Herkules wie mitten in allen seinen Unternehmungen erscheinen, und der Held und der Gott werden in diesem Stücke zugleich sichtbar werden.

Da, wo die Dichter aufgehört haben, hat der Künstler angefangen. Jene schwiegen, sobald der Held unter die Götter aufgenommen, und mit der Göttin der ewigen Jugend ist vermählet worden; dieser aber zeiget uns denselben in einer vergotterten Gestalt, und mit einem gleichsam unsterblichen Leibe, welcher dennoch Stärke und Leichtigkeit zu den großen Unternehmungen, die er vollbracht, behalten hat.

Ich sehe in den mächtigen Umrissen dieses Leibes die unüberwundene Kraft des Besiegers der gewaltigen Riesen, die sich wider die Götter empörten, und in den phlegräischen Feldern von ihm erleget wurden: und zu gleicher Zeit stellen mir die sanften Züge dieser Umrisse, die das Gebäude des Leibes leicht und gelenksam machen, die geschwinden Wendungen desselben in dem Kampfe mit dem Achelous vor, der

mit allen vielförmigen Verwandlungen seinen Händen nicht entgehen konnte.

In jedem Theile dieses Körpers offenbaret sich, wie in einem Gemälde, der ganze Held in einer besondern That, und man siehet, so wie die richtigen Absichten in dem vernünftigen Baue eines Palastes, hier den Gebrauch, zu welcher That ein jedes Theil gedient hat.

Ich kann das Wenige, was von der Schulter noch zu sehen ist, nicht betrachten, ohne mich zu erinnern, daß auf ihrer ausgebreiteten Stärke, wie auf zwei Gebirgen, die ganze Last der himmlischen Kreise geruhet hat. Mit was für einer Großheit wächset die Brust an, und wie prächtig ist die anhebende Rundung ihres Gewölbes! Eine solche Brust muß diejenige gewesen sein, auf welcher der Riese Antäus und der dreileibige Geryon erdrücket worden. Keine Brust eines drei- und viermal gekrönten olympischen Siegers, keine Brust eines spartanischen Kriegers, von Helden geboren, muß sich so prächtig und erhöhet gezeiget haben.

Fraget diejenigen, die das Schönste in der Natur der Sterblichen kennen, ob sie eine Seite gesehen haben, die mit der linken Seite zu vergleichen ist? Die Wirkung und Gegenwirkung ihrer Muskeln ist mit einem weislichen Maße von abwechselnder Regung und schneller Kraft wunderwürdig abgewogen, und der Leib mußte durch dieselbe zu allem, was er vollbringen wollen, tüchtig gemacht werden. So wie in einer anhebenden Bewegung des Meeres die zuvor stille Fläche in einer neblichten Unruhe mit spielenden Wellen anwächset, wo eine von der andern verschlungen, und aus derselben wiederum hervorgewälzet wird: eben so sanft aufgeschwellet und schwebend gezogen fließet hier eine Muskel in die andere, und eine dritte, die sich zwischen ihnen erhebet, und ihre Bewegung zu verstärken scheinet, verlieret sich in jene, und unser Blick wird gleichsam mit verschlungen.

Hier möchte ich stille stehen, um unseren Betrachtungen Raum zu geben, der Vorstellung ein immerwährendes Bild von dieser Seite einzudrücken; allein die hohen Schönheiten sind hier in einer unzertrennlichen Mittheilung. Was für

ein Begriff erwächset zugleich hieher aus den Hüften, deren Feistigkeit andeuten kann, daß der Held niemals gewanket, und nie sich beugen müssen!

In diesem Augenblicke durchfährt mein Geist die entlegensten Gegenden der Welt, durch welche Herkules gezogen ist, und ich werde bis an die Gränzen seiner Mühseligkeiten, und bis an die Denkmale und Säulen, wo sein Fuß ruhete, geführet durch den Anblick der Schenkel von unerschöpflicher Kraft, und von einer den Gottheiten eigenen Länge, die den Held durch hundert Länder und Völker bis zur Unsterblichkeit getragen haben. Ich fing an, diese entfernten Züge zu überdenken, da mein Geist zurückgerufen wird durch einen Blick auf seinen Rücken. Ich wurde entzückt, da ich diesen Körper von hinten ansahe, so wie ein Mensch, der, nach Bewunderung des prächtigen Portals an einem Tempel, auf die Höhe desselben geführet würde, wo ihn das Gewölbe desselben, welches er nicht übersehen kann, von neuem in Erstaunen setzet.

Ich sehe hier den vornehmsten Bau der Gebeine dieses Leibes, den Ursprung der Muskeln, und den Grund ihrer Lage und Bewegung, und dieses alles zeiget sich wie eine von der Höhe der Berge entdeckte Landschaft, über welche die Natur den mannichfaltigen Reichthum ihrer Schönheiten ausgegossen. So wie die lustigen Höhen derselben sich mit einem sanften Abhange in gesenkte Thäler verlieren, die hier sich schmälern und dort erweitern: so mannigfaltig, prächtig und schön erheben sich hier schwellende Hügel von Muskeln, um welche sich oft unmerkliche Tiefen, gleich dem Strome des Mäanders, krümmen, die weniger dem Gesichte, als dem Gefühle, offenbar werden.

Scheinet es unbegreiflich, außer dem Haupte, in einem andern Theile des Körpers eine denkende Kraft zu zeigen, so lernet hier, wie die Hand eines schöpferischen Meisters die Materie geistig zu machen vermögend ist. Mich däucht, es bilde mir der Rücken, welcher durch hohe Betrachtungen gekrümmt scheinet, ein Haupt, das mit einer frohen Erinnerung seiner erstaunenden Thaten beschäftiget ist; und indem sich so ein Haupt voll von Majestät und Weisheit vor

meinen Augen erhebet, so fangen sich an, in meinen Gedanken die übrigen mangelhaften Glieder zu bilden: es sammlet sich ein Ausfluß aus dem Gegenwärtigen, und wirket gleichsam eine plötzliche Ergänzung.

Die Macht der Schulter deutet mir an, wie stark die Arme gewesen, die den Löwen auf dem Gebirge Cithäron erwürget, und mein Auge suchet sich diejenigen zu bilden, die den Cerberus gebunden und weggeführet haben. Seine Schenkel und das erhaltene Knie geben mir einen Begriff von den Beinen, die niemals ermüdet sind, und den Hirsch mit Füßen von Erze verfolget und erreichet haben.

Durch eine geheime Kunst aber wird der Geist durch alle Thaten seiner Stärke bis zur Vollkommenheit seiner Seele geführet, und in diesem Sturze ist ein Denkmal derselben, welches ihm keine Dichter, die nur die Stärke seiner Arme besingen, errichtet: der Künstler hat sie übertroffen. Sein Bild des Helden gibt keinen Gedanken von Gewaltthätigkeit und ausgelassener Liebe Platz. In der Ruhe und Stille des Körpers offenbaret sich der gesetzte große Geist; der Mann, welcher sich aus Liebe zur Gerechtigkeit den größesten Gefährlichkeiten ausgesetzet, der den Ländern Sicherheit, und den Einwohnern Ruhe geschaffet.

In diese vorzügliche und edle Form einer so vollkommenen Natur ist gleichsam die Unsterblichkeit eingehüllet, und die Gestalt ist bloß wie ein Gefäß derselben; ein höherer Geist scheinet den Raum der sterblichen Theile eingenommen, und sich an die Stelle derselben ausgebreitet zu haben. Es ist nicht mehr der Körper, welcher annoch wider Ungeheuer und Friedensstörer zu streiten hat; es ist derjenige, der auf dem Berge Oeta von den Schlacken der Menschheit gereiniget worden, die sich von dem Ursprunge der Aehnlichkeit des Vaters der Götter abgesondert. —

O möchte ich dieses Bild in der Größe und Schönheit sehen, in welcher es sich dem Verstande des Künstlers geoffenbaret hat, um nur allein von dem Ueberreste sagen zu können, was er gedacht hat, und wie ich denken sollte! Mein großes Glück nach dem seinigen würde sein, dieses Werk würdig zu beschreiben. Voller Betrübniß aber bleibe ich stehen

und so wie Psyche anfing die Liebe zu beweinen, nachdem sie dieselbe kennen gelernet: so bejammere ich den unersetzlichen Schaden dieses Herkules, nachdem ich zur Einsicht der Schönheit desselben gelangt bin.

Die Kunst weinet zugleich mit mir: denn das Werk, welches sie den größten Erfindungen des Witzes und Nachdenkens entgegensetzen, und durch welches sie noch itzo ihr Haupt wie in ihren goldenen Zeiten zu der größten Höhe menschlicher Achtung erheben könnte; dieses Werk, welches vielleicht das letzte ist, in welches sie ihre äußersten Kräfte gewandt hat, muß sie halb vernichtet und grausam gemißhandelt sehen. Wem wird hier nicht der Verlust so vieler hundert anderer Meisterstücke derselben zu Gemüthe geführet! Aber die Kunst, welche uns weiter unterrichten will, rufet uns von diesen traurigen Ueberlegungen zurück, und zeiget uns, wie viel noch aus dem Uebriggebliebenen zu lernen ist, und mit was für einem Auge es der Künstler ansehen müsse.

KLOPSTOCK.

Friedrich Gottlieb Klopstock, der unsterbliche Dichter und Bildner der epischen und lyrischen Poesie unter den Deutschen, ward am 2ten Juli 1724 zu Quedlinburg geboren. Auf dem Amte Friedeburg, das sein Vater gepachtet hatte, verlebte er in ländlicher Umgebung seine Kindheit. Sodann besuchte er die gelehrte Schule zu Quedlinburg, und von seinem sechszehnten Jahre (1739) an, die Schulpforte bei Naumburg. Die Bekanntschaft mit den großen Alten weckte und entwickelte hier zuerst seine Einbildungskraft, und begeisterte ihn zu dem Entschluß, einst irgend ein umfassendes Epos zu dichten. Bereits in Jena, wo er seit 1745 sich der Gottesgelehrtheit befleißigte, entwarf er die ersten Gesänge seines Messias. Als er im folgenden Jahre sich von da nach der Universität Leipzig begeben und dort einen Kreis geistesverwandter Jugendfreunde (Cramer, Ebert, Schmidt, J. E. Schlegel, Giseke, Gärtner u. A.) kennen gelernt hatte, veranlaßten diese, daß die drei ersten Gesänge der Messiade in die Bremischen Beiträge (1748) aufgenommen wurden. Nach dem Abgange mehrerer seiner Freunde von Leipzig, ging auch er nach Langensalza (1748), wo er in dem Hause eines Verwandten die Aufsicht über dessen Kinder übernahm. Unterdeß hatten die ersten Gesänge seines Messias so wie einige seiner Oden allgemeines Aufsehen, obwohl auch mächtige Parteiungen unter den deutschen Kunstrichtern, erregt. Bodmer und seine Freunde luden den Dichter zu einem Besuche in die Schweiz ein, und Klopstock reiste demzufolge im Sommer 1750 nach Zürich, wo er der Freundschaft, dem geselligen Umgange und der Natur einige glückliche Monate widmete. Auf der Grafen Bernstorf und Moltke Empfehlung berief König Friedrich V von Dänemark ihn mit einem Gehalt von 400 Thalern nach Kopenhagen, um daselbst sorgenfrei den Wissenschaften zu leben und seinen Messias vollenden zu können. Auf der Hinreise 1751) lernte er zu Hamburg eine geistreiche Leserin seiner Schriften, die von ihm unter dem Namen Cidli dichterisch gefeierte Meta Moller, die Tochter eines Hamburgischen Kaufmanns, kennen, mit welcher er sich in der Folge (1754) vermählte, die er aber schon nach wenigen Jahren (1758) durch einen frühen Tod verlor. Diese Zeit ist

zugleich die blühendste und fruchtbarste in Klopstocks ganzem dichterischen Leben. In den Jahren 1759 — 1763 hielt er sich abwechselnd in Braunschweig, Quedlinburg und Blankenburg auf; später, nachdem er Kopenhagen (1771) auf immer verlassen, lebte er als K. dänischer Legationsrath mit einem hinreichenden Jahrgehalt in Hamburg, folgte dann (1773) einem Rufe des Markgrafen Friedrich von Baden nach Carlsruhe, und kehrte nach Jahresfrist wieder nach Hamburg zurück. Noch im Jahre 1791 schloß er eine zweite Ehe mit seiner vieljährigen Freundin Johanna Winthem geb. v. Dimpfel. Seitdem beschäftigte er sich in stiller Zurückgezogenheit mit wissenschaftlichen Arbeiten, besonders mit Untersuchungen über die deutsche Sprache; im Winter war das Schlittschuhlaufen sein angenehmstes Vergnügen. Die französische Staatsumwälzung erweckte auf kurze Zeit seine lebhafte Theilnahme, doch wandte er sich bald von ihren Greuelscenen ab. So starb er endlich, nachdem er alle seine Freunde überlebt hatte, sanft und schmerzlos am 14ten März 1803 zu Hamburg, und wurde auf dem Kirchhof zu Ottensen an der Seite seiner Meta beigesetzt.

Klopstock's hochstrebender Geist schuf sich für seine Dichtungen zuerst eine eigenthümliche Form und Sprache. Aus den Werken der klassischen Alten und aus Luthers Schriften schöpfte er jene alterthümliche Kraft, Kürze und Gedrängtheit, so wie jene kühnen Wortstellungen, Bilder, und die Gedankentiefe seiner Schreibart, die ihn vorzüglich auszeichnen, aber seine Dichtungen für die Zeitgenossen wohl oft dunkel und schwerverständlich machten. Dadurch, daß er zuerst die Sylbenmaße der Alten mit Glück nachbildete, die altdeutschen und altnordischen Götternamen in die deutsche Dichtkunst einführte, überhaupt aber der Schöpfer des religiösen Epos und der höheren Ode unter den Deutschen wurde, hat er sich um sein Volk unsterbliche Verdienste erworben.

Sein Messias, dessen zwanzig Gesänge in langen Zwischenräumen (Halle 1751 — 1770. 4 Bde.) erschienen, und dessen Inhalt nichts Geringeres ist, als die poetische Verherrlichung der Menschenerlösung, der Leiden, des Todes und der Auferstehung des Heilandes, wird wohl noch lange das einzige und erhabenste Epos der Deutschen bleiben; so wie seine Oden (Hamburg 1771) und seine geistlichen Lieder (Kopenhagen 1758 — 59. 2 Bde.) an Tiefe des Gefühls, hoher Andacht und Begeisterung bis diesen Augenblick noch unübertroffen sind.

Minder bedeutend, obwohl reich an einzelnen Schönheiten, sind seine biblischen Dramen, Adams Tod (1757), Salomo (1764), und David (1772); wichtiger für die Erweckung des deutschen Nationalgefühles waren seine vaterländischen, Hermann's Schlacht (1769), **Hermann und die Fürsten** (1784), und Her-

mannŝ Tod (1787). Aus diesen genannten, so wie aus manchen andern seiner prosaischen Schriften über deutsche Sprache und Dichtkunst, ergibt sich unwiderleglich, daß sein Herz wahrhaft deutsch und volksthümlich, er selbst aber ein wahrhaft vaterländischer Schriftsteller gewesen, der die deutsche Literatur von den Fesseln der Ausländerei zu befreien und zu ihrer ursprünglichen Würde zu erheben suchte.

Klopstock's Werke, Leipzig 1798—1817, 12 Bde.; neue Ausgabe 1823, 12 Bde. Klopstock's Nachlaß, oder Auswahl aus dessen nachgelassenem Briefwechsel und übrigen Papieren, Leipzig 1821, 2 Bde.

A CELUI QUI ÉCRIRA UN JOUR L'HISTOIRE DE LA LANGUE ALLEMANDE.

Jüngling, oder Mann, denn ich weiß nicht, wer es thun wird (1), merke dir zuerst, und vor allen Dingen, daß deine Sprache eine reichhaltige, vollblühende, fruchtschwere, tönende, gemeßne, freie, bildsame (doch wer kann von ihr alles sagen, was sie ist!), männliche, edle, und vortreffliche Sprache ist, der es kaum die griechische, und keine der andern Europäersprachen bieten darf.

Auf celtischer Wurzel wuchs sie nicht auf. Denn Cäsar rühmt's an Ariovisten, daß er gut gallisch spräche. Grab du ihrer Wurzel nicht nach. Denn wer wollte in solcherlei Staube umsonst wühlen?

Die Barden, die über Cäsars Rheinbrücken, gerechte Leute, spotteten; Hermannen bewunderten, weil er's werth war: Bojokalen beweinten; die kühnen Franken vom schwarzen Meer an bis zu der Rheinmünde geleiteten, die . . . von diesem allen sei kurz, denn du kannst weiter nichts, als ich auch kann, dies nämlich: ihrem Andenken eine heiße deutsche Thräne hinstürzen lassen.

---

(1) Wer die Geschichte unsrer Sprache schreiben wird.

In Ulphila (1) findest du den ersten Quell der Sprache. Aber er fließt nur kärglich; denn nur wenig Ueberbleibsel haben wir gerettet.

Der Angel und der Sachse, die Britanien eroberten, haben viel Schätze hinterlassen. Ekler, aber auch dummer Kaltsinn hat sie vergraben. Scharre du sie auf.

Manesse (2) sah beim Sammeln nicht sonderlich scharf; doch etwas Goldes ist gleichwohl drin.

Von den Minnesängern bis zu Luthern ist ein weiter Weg. Ich hatte nie der Muße genug um zu sehen, ob dort auch Rosen an den Dornen wären. Du mußt ihn auf deiner Wanderschaft gehen.

Niemand, der weiß, was eine Sprache ist, erscheine ohne Ehrerbietung vor Luthern. Unter keinem Volke hat Ein Mann so viel an seiner Sprache gebildet. Dein Weg führt dich zu unsern Zeitgenossen. Untersuche, und vergleiche sie unter einander. So nur kannst du's treffen. Triffst du's, so wird dein Ausspruch auch der Ausspruch der Enkel sein. Gehab dich wohl, Jüngling oder Mann, und geh an dein Werk.

ADAM AU MILIEU DE SES ENFANTS AU MOMENT OÙ IL PRESSENT SA MORT.

Sie ist noch nicht vorüber, die namlose Angst! Sie steigt noch! Mit diesen neuen Empfindungen steigt sie! Mein Leben, das Leben meiner ersten Tage empört sich noch einmal ganz in mir! Meine erste Unsterblichkeit, sie, sie ist es, die in meinen Gebeinen lebt!—Wo werd' ich hingeführt? — Auch die Dunkelheit fällt von meinen Augen! Aber ach, sie fällt, daß ich diese todesvollen Gefilde sehe! — Kehrt eure Blicke von mir, ihr starren Augen! Du rufst laut:

---

(1) Evêque des Goths en Mésie, dans la seconde moitié du quatrième siècle. Il a le premier traduit la bible en langue gothique.

(2) A fait une collection d'anciens poètes allemands.

Blut der Erschlagenen! Du rufst laut: trübes, schwarzes, zu schreckliches Blut, wende deinen Strom, und fleuch! Oder daß jene Gebirge dich bedecken! — Ach! und diese Mutter mit gerungnen Händen, die gen Himmel ruft! Und dieser todte Jüngling mit der stummen Lippe! Er war ihr einziger Sohn! Jener fortgerissne Arm! — Dieser rauchende Schädel! — Flieht! Flieht! Erbarmt Euch meiner, meine Kinder! Ihr einsamen Uebrigen! und führt mich von diesem Gefilde weg! — —

— Der Gott eures Vaters, der Staub zum Menschen empor gehoben, und ihm eine unsterbliche Seele eingehaucht hat! dessen Erscheinungen ich gesehen habe! der mich gesegnet und gerichtet hat! — Er, der große Angebetete, gebe euch — viel Schmerzen — und viel Freude! und so erinnere er euch oft, daß ihr sterben müßt, wieder unsterblich zu werden. Was nur die Erde gibt, und der Leib des Todes nur empfängt, das nehmt, wie der Wandrer, der sich an der Quelle nicht hinsetzt, sondern eilt. Seid weise, daß euer Herz edel werde! Seid so edel, daß ihr den großen Werth der Trübsale dieses Lebens ganz verstehn lernt. Liebt euch untereinander! Ihr seid Brüder! Menschlichkeit müsse eure Wonne sein! Der sei der größte Mann unter euch, der der menschlichste ist! Es müsse euch an Seths nicht fehlen, die euch an Gott erinnern! Und wenn der Gott eures Vaters und euer Gott den großen Verheißnen, zu dem ich itzt gehe, euch sendet: so hebt euer Haupt auf, und schaut gen Himmel, und betet an, und dankt, daß ihr geschaffen seid! — Aber auch dann noch seid ihr Erde, und müßt zu Erde werden!

LES DEUX CHEMINS.

Der Tempel der Wahrheit liegt auf einem hohen Felsen. Zwei Jünglinge gingen mit einander auf der Heerstraße.

Jetzt waren sie an einem Fußsteige, der von der Heerstraße ab, und in Büsche hinein lief. Auf diesem kam ihnen die Kühnheit, und auf jener die Behutsamkeit entgegen. Folge mir! rief die Eine, mir! die Andre, und beide waren beredt. Die Jünglinge nahmen von einander Abschied. Derjenige, welcher der Kühnheit gefolgt war, saß schon an der Schwelle des Tempels, als der andere noch in einer zürückführenden Krümme war, und dort im Sande watete.

MONUMENTS ET SOUVENIRS DE L'ANCIENNE HISTOIRE ALLEMANDE.

Unglückliche große That.

Eine Cohorte Usipier, gezwungen für die Römer zu streiten und wider die Kaledonier, ein freies Brudervolk, verachtete, um sich so nicht zu entehren, Gefahren, wie sie die Schlacht nicht hat. Sie verließ die Legion, in welche sie eingekerkert war, tödtete ihre Waffenlehrer, stürzte sich in drei Nachen, warf die treulosen Schiffer ins Meer; trieb um Britannien, kriegte auf der Fahrt, nicht zu verhungern, oft siegend, selten besiegt, aß erst Sterbende, dann Geloosete, strandete am Ufer des Vaterlands, und wurde von Deutschen in die Fessel verkauft, und in der Gallier.

Der Entschluß der Männinnen.

Nach der Schlacht mit Marius sendeten die Fürstinnen, die Schwestern, Mütter, und Weiber der Todten zu dem Ueberwinder: wir wollen frei, und Vestalinnen sein, oder sterben. Sie wurden nicht frei, und tödteten sich.

Varus Rückkehr.

Hermann wollte, mit den lebenden Boten, auch todte

nach Rom senden; und zugleich Marbods, des Zuschauers mit der Hand im Schoße, spotten. Er schickte Varus Haupt an den Verräther, und dieser nach Rom.

Belohnte Gutherzigkeit.

Dem Fürsten der Ansibaren, Bojokalen, war Aufruhr die Befreiung, welche die Irmensäule verdiente, und erhielt. Dafür flehten er und sein Volk auch dem Feldherrn der Römer vergebens um unbewohnte Felder in ihrem Vaterlande. Sie mußten, da sie fortzogen, die Thräne hinstürzen: Fehlt uns Erde zur Hütte, so fehlt sie uns doch zum Grabe nicht.

Dies erreichten sie bald; die Jünglinge, und die Männer durch ihr Schwert, die Greise in der Fessel. Und nun waren keine Ansibaren mehr.

Die große Entscheidung.

Sechs deutsche Cohorten legten in Pharsaliens Wagschale das Uebergewicht für den, der in Scythien die Eroberung Deutschlands versuchen wollte. Allein Brutus zuckte den Dolch gegen ihn, und nun bedurfte es unsers Schwertes nicht.

Die Cimbrer.

Die Deutschen der Nordgränze begannen den furchtbaren Zug gegen die Römer. Ihr Heer wuchs in dem Herzen Deutschlands. Die Namen ihrer Feldherren und Helden sind nicht mehr. Aber noch nennen wir die Namen der überwundenen Consuln. In fünf großen Schlachten flohn, oder fielen, vor den Unbekannten, Carbo, Cassius, Scaurus, Cäpio, und Manlius. Endlich vereinten sich Sonn' und Sturm, und Marius, und gelernte Weichlichkeit, die Sieger zu vertilgen.

Hermanns römisches Denkmal.

Hermann war der Befreier Deutschlands. Er griff nicht, wie andre Könige und Feldherren, die beginnende Macht des

römischen Volkes an; sondern unser (1) Reich in seiner vollen Größe. Er war glücklich und unglücklich in Schlachten: unüberwunden im Kriege. Er hat sieben und dreißig Jahre gelebt, und zwölfe das Heer geführt. Er wird noch jetzt unter den deutschen Völkern besungen.

Der zuverlässige Bote.

Grimoald eilte seinem belagerten Sohne zu Hülfe. Er schickte ihm seinen Pflegevater Seswald, die nahende Hülfe anzukündigen. Dieser fiel den Belagerern in die Hände, und nun sollte er an die Mauer gehn und sagen, daß keine Hülfe zu erwarten wäre, oder sterben. Seswald versprach's, und ward hingeführt.

Dein Vater kommt, Romoald! Er war die letzte Nacht schon beim Flusse Sanger. Mitleid mit meinem Weib und Söhnen! denn sie tödten mich!

Die Belagerer warfen Seswalds Kopf über die Mauer. Diesen nahm Romoald, küßte ihn weinend, und begrub ihn, wie so viel Treue es verdiente.

---

(1) C'est Tacite qui parle.

LESSING.

Gotthold Ephraim Lessing wurde am 22ten Januar 1729 zu Kamenz, geboren. Von seinem Vater in den wissenschaftlichen Vorkenntnissen vorbereitet, kam er als zwölfjähriger Knabe (1741) auf die Fürstenschule zu Meißen, und bezog von da die Universität Leipzig (1746), wo er vorzugsweise Ernesti's Vorlesungen besuchte und zuerst schriftstellerisch zu arbeiten anfing. Ohne sich für ein bestimmtes Fach zu entscheiden, lebte er hier fast nur den allgemeineren Studien, im engeren Umgang seiner Freunde, Mylius, Weiße, J. H. Schlegel, und außerdem noch einiger Schauspieler, die ihm Interesse für die deutsche Bühne einzuflößen wußten. Nach einem kurzen Aufenthalte in Berlin (1750), wo er mit Mylius Manches arbeitete und herausgab, wandte er sich nach Wittenberg, wo er mit seinem Bruder eifrig fortstudirte und zuletzt die Magisterwürde erwarb. Außer andern schriftstellerischen Arbeiten übersetzte er hier noch Huart's Buch von der Prüfung der Köpfe, aus dem Spanischen, ging aber schon nach wenigen Jahren (1753) wieder nach Berlin zurück, und übernahm daselbst statt Mylius die Besorgung des gelehrten Artikels der Vossischen Zeitung. Hier machte er Bekanntschaft mit Nicolai und Moses Mendelssohn, und vollendete (zu Potsdam) seine Miß Sara Sampson, das erste bürgerliche Trauerspiel in Deutschland. Im folgenden Jahre (1755) wählte er wieder Leipzig zum Aufenthalt, lebte hier im Umgange Kleist's und Brawe's und gab mit Nicolai und Mendelssohn die Bibliothek der schönen Wissenschaften (1757), die erste kritische Zeitschrift in Deutschland, heraus. Von hier ging Lessing abermals nach Berlin (1759), verfaßte den Philotas, schrieb mit an den Briefen die neueste Literatur betreffend, und arbeitete seine Fabeln aus. Nicht lange darauf (1760) wurde er Secretär bei dem General Tauenzien in Breslau. Allein das zerstreuende Leben und die fremdartigen Beschäftigungen bewogen ihn, Breslau wieder zu verlassen (1765), und nun gab er zu Berlin den schon in Breslau begonnenen Laokoon, über die Gränzen

der Poesie und Malerei (1766), und sein Schauspiel Minna von Barnhelm (1767), heraus. Von hier folgte er einem Rufe nach Hamburg, wo er die Leitung der dortigen Bühne übernahm, und aus Beruf seine unübertroffene Dramaturgie (1768) schrieb, während eine literarische Streitigkeit gegen Klotz seine Antiquarischen Briefe veranlaßte. Seiner Lage bald überdrüssig, hatte er eben den Plan zu einer Reise nach Italien entworfen, als er einen Ruf als Bibliothekar nach Wolfenbüttel erhielt, dem er (1770) folgte. In unermüdeter schriftstellerischer Thätigkeit vollendete er hier sein Trauerspiel Emilia Galotti (1772), und obwohl seine Herausgabe der Wolfenbüttler Fragmente ihm mancherlei Streitigkeiten und selbst Censur-Unannehmlichkeiten zuzog, die im Verein mit Kränklichkeit seine Ruhe vielfach störten und trübten, so schrieb er doch noch seine Gespräche über Freimaurerei, Ernst und Falk (1778), sein vollendetstes Drama, Nathan den Weisen (1779), und seine letzte, in Absicht auf Sprache und Darstellung vorzüglichste Schrift, die Erziehung des Menschengeschlechts (1780). Nach einer längern Kränklichkeit starb er am 15ten Februar 1781.

Kein Schriftsteller hat in Sachen des Geschmacks und des feineren gründlichen Urtheils über literarische Gegenstände, auf Deutschland mehr gewirkt als Lessing. Er war einer von jenen gewaltigen Geistern, die überall, wohin sie sich im Gebiete des Wissens, Glaubens und Meinens wenden, die heftigsten Gährungen und gewaltigsten Erschütterungen hervorbringen. In der Theologie, wie auf der Bühne und in der Kritik, machte er nicht bloß Epoche, sondern veranlaßte auch eine allgemeine Revolution. Er besaß die lebendigste Regsamkeit und Stärke des innersten tiefsten Geistes, ein rastloses Streben und Forschen nach Wahrheit, einen moralisch und ästhetisch feinen Sinn für das Große, Gute und Schöne, eine tiefe und ausgebreitete Menschenkenntniß; mehr Witz, Scharfsinn, und Beurtheilungskraft, als Phantasie und schöpferische Kraft: entschiedenere Anlagen zur Kritik, Literatur und Philosophie, als zur Dichtkunst. In seinen abhandelnden Schriften zeigt sich überall ein entwickelnder, raisonirender und philosophirender Geist, und in seinen Schriften über Dichtkunst, eine ausgebreitete philologische, artistische und antiquarische Kenntniß, so wie er in der Literatur das Größte wie das Kleinste umfaßte. Gründlich war seine Kenntniß der deutschen Sprache, ihrer Geschichte, ihres Reichthums und ihrer Eigenthümlichkeiten; und sein eigener Styl, vorzüglich seine Prosa, hatte classische Originalität.

Seine sämmtlichen Schriften, Berlin, 1771—1794, 30 Bände.

DE L'APOLOGUE.

Der größte Theil der Fabeln hat Thiere, und wohl noch geringere Geschöpfe, zu handelnden Personen—was ist hiervon zu halten? Ist es eine wesentliche Eigenschaft der Fabel, daß die Thiere darin zu moralischen Wesen erhoben werden? Ist es ein Handgriff, der dem Dichter die Erreichung seiner Absicht verkürzt und erleichtert? Ist es ein Gebrauch, der eigentlich keinen ernstlichen Nutzen hat, den man aber zu Ehren des ersten Erfinders beibehält? Oder was ist es?

Die wahre Ursache, warum der Fabulist die Thiere oft zu seiner Absicht bequemer findet, als die Menschen, setze ich in die allgemein bekannte Beständheit der Charaktere. — Gesetzt auch, es wäre noch so leicht, in der Geschichte ein Exempel zu finden, in welchem sich diese oder jene moralische Wahrheit anschauend erkennen ließe; wird sie sich deswegen von jedem ohne Ausnahme darin erkennen lassen? auch von dem, der mit den Charakteren der dabei interessirten Personen nicht vertraut ist? Unmöglich! Und wie viel Personen sind wohl in der Geschichte so allgemein bekannt, daß man sie nur nennen dürfte, um sogleich bei einem jeden den Begriff von der ihnen zukommenden Denkungsart und andern Eigenschaften zu erwecken? Die umständliche Charakterisirung daher zu vermeiden, bei welcher es doch noch immer zweifelhalft ist, ob sie bei allen die nämlichen Ideen hervorbringt, war man gezwungen, sich lieber in die kleine Sphäre derjenigen Wesen einzuschränken, von denen man es zuverlässig weiß, daß auch bei den Unwissendsten ihren Benennungen diese und keine andere Idee entspricht. Und weil von diesen Wesen die wenigsten ihrer Natur nach geschickt waren, die Rollen freier Wesen über sich zu nehmen, so erweiterte man lieber die Schranken ihrer Natur, und machte sie unter gewissen wahrscheinlichen Voraussetzungen dazu geschickt.

Man hört: Britannicus und Nero; wie viele wissen, was sie hören. Wer war dieser? wer jener? In welchem Verhältnisse stehen sie gegen einander? — Aber man hört: der Wolf und das Lamm; sogleich weiß jeder, was er hört, und weiß, wie sich das Eine zu dem Andern verhält. Diese Wörter, welche stracks ihre gewissen Bilder in uns erwecken, befördern die anschauende Erkenntniß, die durch jene Namen, bei welchen auch die, denen sie nicht unbekannt sind, gewiß nicht alle vollkommen eben dasselbe denken, verhindert wird. Wenn aber der Fabulist keine vernünftige Individua auftreiben kann, die sich durch ihre bloße Benennungen in unserer Einbildungskraft schildern, so ist es ihm erlaubt, und er hat Fug und Recht, dergleichen unter den Thieren oder unter noch geringern Geschöpfen zu suchen.

Je tiefer wir auf der Leiter der Wesen herabsteigen, desto seltener kommen uns dergleichen allgemein bekannte Charaktere vor. Dieses ist denn auch die Ursache, warum sich der Fabulist so selten in dem Pflanzenreiche, noch seltener in dem Steinreiche, und am allerseltensten vielleicht unter den Werken der Kunst finden läßt. Denn daß es deswegen geschehen sollte, weil es stufenweise immer unwahrscheinlicher werde, daß diese geringern Werke der Natur und Kunst empfinden, denken und sprechen könnten: will mir nicht ein (1).

FABLES.

Der Knabe und die Schlange.

Ein Knabe spielte mit einer zahmen Schlange. Mein liebes Thierchen, sagte der Knabe, ich würde mich mit dir so gemein nicht machen, wenn dir das Gift nicht benommen

---

(1) Will mir nicht einleuchten.

wäre. Ihr Schlangen seid die boshaftesten, undankbarsten Geschöpfe! Ich habe es wohl gelesen wie es einem armen Landmann ging, der eine, vielleicht von deinen Urältern, die er halb erfroren unter einer Hecke fand, mitleidig aufhob, und sie in seinen erwärmenden Busen steckte. Kaum fühlte sich die Böse wieder, als sie ihren Wohlthäter biß; und der gute freundliche Mann mußte sterben.

Ich erstaune, sagte die Schlange. Wie parteiisch eure Geschichtschreiber sein müssen! Die unsrigen erzählen diese Historie ganz anders. Dein freundlicher Mann glaubte, die Schlange sei wirklich erfroren, und weil es eine von den bunten Schlangen war, so steckte er sie zu sich, ihr zu Hause die schöne Haut abzustreifen. War das nicht recht?

Ach schweig nur, erwiederte der Knabe. Welcher Undankbare hätte sich nicht zu entschuldigen gewußt!

Recht mein Sohn; fiel der Vater, der dieser Unterredung zugehört hatte, dem Knaben ins Wort. Aber gleichwohl, wenn du einmal von einem ausserordentlichen Undanke hören solltest, so untersuche ja alle Umstände genau, bevor du einen Menschen mit so einem abscheulichen Schandflecke brandmarken lässest. Wahre Wohlthäter haben selten Undankbare verpflichtet; ja ich will zur Ehre der Menschheit hoffen, — niemals. Aber die Wohlthäter mit kleinen eigennützigen Absichten, die sind es werth, mein Sohn, daß sie Undank anstatt Erkenntlichkeit einwuchern.

Der Rabe und der Fuchs.

Ein Rabe trug ein Stück vergiftetes Fleisch, das der erzürnte Gärtner für die Katzen seines Nachbars hingeworfen hatte, in seinen Klauen fort.

Und eben wollte er es auf einer alten Eiche verzehren, als sich ein Fuchs herbeischlich, und ihm zurief: Sei mir gesegnet, Vogel des Jupiters! — Für wen siehst du mich an? fragte der Rabe. — Für wen ich dich ansehe? erwiederte der Fuchs. Bist du nicht der rüstige Adler, der täglich von der Rechten des Zeus auf diese Eiche herab kömmt, mich Armen zu speisen? Warum verstellst du dich? Sehe ich denn

nicht in der siegreichen Klaue die erflehte Gabe, die mir dein Gott durch dich zu schicken noch fortfährt?

Der Rabe erstaunte, und freute sich innig, für einen Adler gehalten zu werden. Ich muß, dachte er, den Fuchs aus diesem Irrthume nicht bringen. — Großmüthig dumm ließ er ihm also seinen Raub herabfallen, und flog stolz davon.

Der Fuchs fing das Fleisch lachend auf, und fraß es mit boshafter Freude. Doch bald verkehrte sich die Freude in ein schmerzhaftes Gefühl; das Gift fing an zu wirken, und er verreckte.

Möchtet Ihr Euch nie etwas anders als Gift erloben, verdammte Schmeichler!

Der wilde Apfelbaum.

In den hohlen Stamm eines wilden Apfelbaumes ließ sich ein Schwarm Bienen nieder. Sie füllten ihn mit den Schätzen ihres Honigs, und der Baum ward so stolz darauf, daß er alle andere Bäume gegen sich verachtete.

Da rief ein Rosenstock zu: Elender Stolz auf geliehene Süßigkeiten! Ist deine Frucht darum weniger herbe? In diese treibe den Honig herauf, wenn du es vermagst; und dann erst wird der Mensch dich segnen!

Die Wohlthaten.

In zwei Fabeln.

1.

Hast du wohl einen größern Wohlthäter unter den Thieren, als uns? fragte die Biene den Menschen.

Ja wohl! erwiederte dieser.

Und wen?

Das Schaf! Denn seine Wolle ist mir nothwendig, und dein Honig ist mir nur angenehm.

2.

Und willst du noch einen Grund wissen, warum ich das

Schaf für meinen größern Wohlthäter halte, als dich Biene? Das Schaf schenket mir seine Wolle ohne die geringste Schwierigkeit; aber wenn du mir deinen Honig schenkest, muß ich mich noch immer vor deinem Stachel fürchten.

L'AMATEUR, LE PHILOSOPHE ET LE CRITIQUE.

Der erste, welcher die Malerei und Poesie mit einander verglich, war ein Mann von feinem Gefühl, der von beiden Künsten eine ähnliche Wirkung auf sich verspürte. Beide, empfand er, stellen uns abwesende Dinge als gegenwärtig, den Schein als Wirklichkeit vor; beide täuschen, und beider Täuschung gefällt.

Ein zweiter suchte in das Innere dieses Gefallens einzudringen, und entdeckte, daß es bei beiden aus einerlei Quelle fließe. Die Schönheit, deren Begriff wir zuerst von körperlichen Gegenständen abziehen, hat allgemeine Regeln, die sich auf mehrere Dinge anwenden lassen; auf Handlungen, auf Gedanken, so wohl als auf Formen.

Ein dritter, welcher über den Werth und über die Vertheilung dieser allgemeinen Regeln nachdachte, bemerkte, daß einige mehr in der Malerei, andere mehr in der Poesie herrschten; daß also bei diesen die Poesie der Malerei, bei jenen die Malerei der Poesie mit Erläuterungen und Beispielen aushelfen könne.

Das erste war der Liebhaber; das zweite der Philosoph; das dritte der Kunstrichter.

CHAQUE ART A SON BUT PARTICULIER.

Ich behaupte, daß nur die Bestimmung einer Kunst sein kann, wozu sie einzig und allein geschickt ist, und nicht das, was andere Künste eben so gut, wo nicht besser können als sie. Ich finde bei dem Plutarch ein Gleichniß, daß dieses

sehr wohl erläutert. Wer, sagt er, mit dem Schlüssel Holz spellen und mit der Axt Thüren öffnen will, verdirbt nicht so wohl beide Werkzeuge, als daß er sich selbst des Nützens beider Werkzeuge beraubt.

Der Kunstrichter muß nicht bloß das Vermögen, er muß vornehmlich die Bestimmung der Kunst vor Augen haben. Nicht alles was die Kunst vermag, soll sie vermögen. Nur daher, weil wir diesen Grundsatz vergessen, sind unsre Künste weitläufiger und schwerer, aber auch von desto weniger Wirkung geworden.

LA MORT.

Todt sein hat nichts Schreckliches: und in so fern Sterben nichts als der Schritt zum Todtsein ist, kann auch das Sterben nichts Schreckliches haben. Nur so und so sterben, eben jetzt, in dieser Verfassung, nach dieses oder jenes Willen, mit Schimpf und Marter sterben: kann schrecklich werden, und wird schrecklich. Aber ist es sodann das Sterben, ist es der Tod, welcher das Schrecken verursacht? Nichts weniger; der Tod ist von allen diesen Schrecken das erwünschte Ende, und es ist nur der Armuth der Sprache zuzurechnen, wenn sie beide diese Zustände, den Zustand, welcher unvermeidlich in den Tod führt, und den Zustand des Todes selbst, mit einem und eben demselben Worte benennt.

DU COMIQUE ET DE SON INFLUENCE SUR LES MOEURS.

Die Komödie will durch Lachen bessern; aber nicht eben durch Verlachen; nicht gerade diejenigen Unarten, über die sie zu lachen macht, noch weniger bloß und allein die, an welchen sich diese lächerlichen Unarten finden. Ihr wahrer allgemeiner Nutzen liegt in dem Lachen selbst; in der Uebung

unserer Fähigkeit, das Lächerliche zu bemerken; es unter allen Bemäntelungen der Leidenschaft und der Mode, es in allen Vermischungen mit noch schlimmeren oder mit guten Eigenschaften, so gar in den Runzeln des feierlichen Ernstes, leicht und geschwind zu bemerken. Zugegeben, daß der Geizige des Moliere nie einen Geizigen, der Spieler des Regnard nie einen Spieler gebessert habe; eingeräumt, daß das Lachen diese Thoren gar nicht bessern könne: desto schlimmer für sie, aber nicht für die Komödie. Ihr ist genug, wenn sie keine verzweifelten Krankheiten heilen kann, die Gesunden in ihrer Gesundheit zu befestigen. Auch dem Freigebigen ist der Geizige lehrreich; auch dem, der gar nicht spielt, ist der Spieler unterrichtend; die Thorheiten die sie nicht haben, haben Andere, mit welchen sie leben müssen; es ist ersprießlich, diejenigen zu kennen, mit welchen man in Collision kommen kann; ersprießlich, sich wider alle Eindrücke des Beispiels zu verwahren. Ein Präservativ ist auch eine schätzbare Arzenei; und die ganze Moral hat kein kräftigeres, wirksameres, als das Lächerliche.

SCÈNES EXTRAITES DE MINNA DE BARNHELM.

Le major de Tellheim, brave officier prussien, se trouve, après d'honorables services, réduit à une position malheureuse. Son hôte, qui craint de n'être pas payé, veut lui retirer la chambre qu'il occupe, pour la louer à une jeune dame noble (Minna de Barnhelm), qui vient d'arriver dans son hôtel. La scène qu'on va lire se passe entre Juste, valet de Tellheim, et l'aubergiste.

Acte I.— Scène II.

Der Wirth. Just.

Der Wirth. Guten Morgen, Herr Just; guten Morgen! Ei, schon so früh auf? Oder soll ich sagen: noch so spät auf?

Just. Sage Er, was Er will.

Der Wirth. Ich sage nichts, als: guten Morgen! und das verdient doch wohl, daß Herr Just: großen Dank! darauf sagt?

Just. Großen Dank!

Der Wirth. Man ist verdrießlich, wenn man seine gehörige Ruhe nicht haben kann. Was gilt's, der Herr Major ist nicht nach Hause gekommen, und Er hat hier auf ihn gelauert?

Just. Was der Mann nicht alles errathen kann!

Der Wirth. Ich vermuthe, ich vermuthe.

Just (kehrt sich um und will gehen.) Sein Diener!

Der Wirth (hält ihn.) Nicht doch, Herr Just!

Just. Nun gut; nicht Sein Diener!

Der Wirth. Ei, Herr Just, ich will doch nicht hoffen, Herr Just! daß er noch von gestern her böse ist? wer wird seinen Zorn über Nacht behalten?

Just. Ich; und über alle folgenden Nächte.

Der Wirth. Ist das christlich?

Just. Eben so christlich, als einen ehrlichen Mann, der nicht gleich bezahlen kann, aus dem Hause stoßen, auf die Straße werfen.

Der Wirth. Pfui, wer könnte so gottlos sein?

Just. Ein christlicher Gastwirth. — Meinen Herrn! so einen Mann! so einen Offizier!

Der Wirth. Den hätte ich aus dem Hause gestoßen? auf die Straße geworfen? Dazu habe ich viel zu viel Achtung für einen Offizier, und viel zu viel Mitleid mit einem abgedankten! Ich habe ihm aus Noth ein ander Zimmer einräumen müssen. — Denke Er nicht mehr daran, Herr Just. (Er ruft in die Scene:) Holla! — Ich will's auf andere Weise wieder gut machen. (Ein Junge kommt.) Bring ein Gläschen; Herr Just will ein Gläschen haben; und was Gutes!

Just. Mach' Er sich keine Mühe, Herr Wirth. Der Tropfen soll zu Gift werden, den — doch ich will nicht schwören; ich bin noch nüchtern!

Der Wirth (zu dem Jungen, der eine Flasche Liqueur und ein Glas bringt). Gib her; geh! — Nun, Herr Just: was

ganz vortreffliches; stark, lieblich gesund. (Er füllt, und reicht ihm zu.) Das kann einen überwachten Magen wieder in Ordnung bringen!

Just. Bald dürfte ich nicht! — — Doch warum sollte ich meiner Gesundheit seine Grobheit entgelten lassen? — (Er nimmt und trinkt.)

Der Wirth. Wohl bekomm's, Herr Just!

Just (indem er das Gläschen wieder zurück gibt.) Nicht übel! — Aber Herr Wirth, Er ist doch ein Grobian!

Der Wirth. Nicht doch, nicht doch! — Geschwind noch eins; auf einem Beine ist nicht gut stehen.

Just (nachdem er getrunken.) Das muß ich sagen: gut, sehr gut! — Selbst gemacht, Herr Wirth?

Der Wirth. Behüte! veritabler Danziger! ächter, doppelter Lachs!

Just. Sieht Er, Herr Wirth; wenn ich heucheln könnte, so würde ich für so was heucheln; aber ich kann nicht; es muß heraus: — Er ist doch ein Grobian, Herr Wirth!

Der Wirth. In meinem Leben hat mir das noch Niemand gesagt. — Noch eins, Herr Just; aller guten Dinge sind drei!

Just. Meinetwegen! (Er trinkt.) Gut Ding, wahrlich gut Ding! — Aber auch die Wahrheit ist gut Ding. — Herr Wirth, Er ist doch ein Grobian!

Der Wirth. Wenn ich es wäre, würde ich das wohl so mit anhören?

Just. O ja, denn selten hat ein Grobian Galle.

Der Wirth. Nicht noch eins, Herr Just? Eine vierfache Schnur hält desto besser.

Just. Nein, zu viel ist zu viel! Und was hilft's Ihm, Herr Wirth? Bis auf den letzten Tropfen in der Flasche würde ich bei meiner Rede bleiben. Pfui, Herr Wirth; so guten Danziger zu haben, und so schlechte Mores! — Einem Manne, wie meinem Herrn, der Jahr und Tag bei ihm gewohnt, von dem Er schon so manchen schönen Thaler gezogen hat, der in seinem Leben keinen Heller schuldig geblieben ist; weil er ein Paar Monate her nicht prompt

bezahlt, weil er nicht mehr so viel aufgehen läßt. — in der Abwesenheit das Zimmer auszuräumen?

Der Wirth. Da ich aber das Zimmer nothwendig brauchte? Da ich voraus sah, daß der Herr Major es selbst gutwillig würde geräumt haben, wenn wir nur lange auf seine Zurückkunft hätten warten können? Sollte ich denn so eine fremde Herrschaft wieder von meiner Thür wegfahren lassen? Sollte ich einem andern Wirthe so einen Verdienst muthwillig in den Rachen jagen? Und ich glaube nicht einmal, daß sie sonst wo untergekommen wäre. Die Wirthshäuser sind jetzt alle stark besetzt. Sollte eine so junge, schöne, liebenswürdige Dame auf der Straße bleiben? Dazu ist Sein Herr viel zu galant. Und was verliert er denn dabei? Habe ich ihm nicht ein anderes Zimmer dafür eingeräumt?

Just. Hinten an dem Taubenschlage; die Aussicht zwischen des Nachbars Feuermauern. —

Der Wirth. Die Aussicht war wohl sehr schön, ehe sie der verzweifelte Nachbar verbaute. Das Zimmer ist doch sonst galant, und tapezirt —

Just. Gewesen!

Der Wirth. Nicht doch, die eine Wand ist es noch. Und Sein Stübchen daneben, Herr Just; was fehlt dem Stübchen? Es hat einen Kamin; der zwar im Winter ein wenig raucht — —

Just. Aber doch im Sommer recht hübsch läßt. — Herr, ich glaube gar, Er vexirt uns noch oben drein? —

Der Wirth. Nu, nu, Herr Just, Herr Just —

Just. Mache Er Herr Justen den Kopf nicht warm, oder —

Der Wirth. Ich macht' ihn warm? der Danziger thut's! —

Just. Einen Offizier, wie meinen Herrn! Oder meint Er, daß ein abgedankter Offizier nicht auch ein Offizier ist, der Ihm den Hals brechen kann? Warum waret ihr im Kriege so geschmeidig, ihr Herren Wirthe? Warum war denn da jeder Offizier ein würdiger Mann, und jeder Soldat

ein ehrlicher, braver Kerl? Macht euch das Bißchen Friede schon so übermüthig?

Der Wirth. Was ereifert Er sich nun, Herr Just? —

Just. Ich will mich ereifern. —

Acte I. — Scène V.

Eine Dame in Trauer. v. Tellheim. Just.

Die Dame. Ich bitte um Verzeihung, mein Herr!

v. Tellheim. Wen suchen Sie, Madame? —

Die Dame. Eben den würdigen Mann, mit welchem ich die Ehre habe zu sprechen. Sie kennen mich nicht mehr? Ich bin die Witwe Ihres ehemaligen Stabs-Rittmeisters —

v. Tellheim. Um des Himmels willen, gnädige Frau! welche Veränderung! —

Die Dame. Ich stehe von dem Krankenbette auf, auf das mich der Schmerz über den Verlust meines Mannes warf. Ich muß Ihnen früh beschwerlich fallen, Herr Major. Ich reise auf das Land, wo mir eine gutherzige, aber eben auch nicht glückliche Freundin eine Zuflucht für's Erste angeboten. —

v. Tellheim (zu Just.) Geh, laß uns allein. —

(Just geht ab.)

Scène VI.

Die Dame. v. Tellheim.

v. Tellheim. Reden Sie frei, gnädige Frau! Vor mir dürfen Sie sich ihres Unglücks nicht schämen. Kann ich Ihnen worin dienen?

Die Dame. Mein Herr Major —

v. Tellheim. Ich beklage Sie, gnädige Frau! Worin kann ich Ihnen dienen? Sie wissen, Ihr Gemahl war mein Freund; mein Freund, sage ich; ich war immer karg mit diesem Titel.

Die Dame. Wer weiß es besser, als ich, wie werth

Sie seiner Freundschaft waren, wie werth er der Ihrigen war? Sie würden sein letzter Gedanke, Ihr Name der letzte Ton seiner sterbenden Lippen gewesen sein, hätte nicht die stärkere Natur dieses traurige Vorrecht für seinen unglücklichen Sohn, für seine unglückliche Gattin gefordert —

v. Tellheim. Hören Sie auf, Madame! Weinen wollte ich mit Ihnen gern; aber ich habe heute keine Thränen. Verschonen Sie mich! Sie finden mich in einer Stunde, wo ich leicht zu verleiten wäre, wider die Vorsicht zu murren. — O mein rechtschaffener Marloff! Geschwind, gnädige Frau, was haben Sie zu befehlen? Wenn ich Ihnen zu dienen im Stande bin, wenn ich es bin —

Die Dame. Ich darf nicht abreisen, ohne seinen letzten Willen zu vollziehen. Er erinnerte sich kurz vor seinem Ende, daß er als Ihr Schuldner sterbe, und beschwor mich, diese Schuld mit der ersten Barschaft zu tilgen. Ich habe seine Equipage verkauft, und komme, seine Handschrift einzulösen. —

v. Tellheim. Wie, gnädige Frau? Darum kommen Sie?

Die Dame. Darum. Erlauben Sie, daß ich das Geld aufzähle.

v. Tellheim. Nicht doch, Madame; Marloff mir schuldig? Das kann schwerlich sein. Lassen Sie doch sehen. (Er zieht sein Taschenbuch heraus und sucht.) Ich finde nichts.

Die Dame. Sie werden seine Handschrift verlegt haben, und die Handschrift thut nichts zur Sache. — Erlauben Sie —

v. Tellheim. Nein, Madame! so etwas pflege ich nicht zu verlegen. Wenn ich sie nicht habe, so ist das ein Beweis, daß ich nie eine gehabt habe, oder daß sie getilgt, und von mir schon zurückgegeben worden.

Die Dame. Herr Major!

v. Tellheim. Ganz gewiß, gnädige Frau. Marloff ist mir nichts schuldig geblieben. Ich wüßte mich auch nicht zu erinnern, daß er mir iemals etwas schuldig gewesen wäre. Nicht anders, Madame; er hat mich vielmehr als seinen Schuldner hinterlassen. Ich habe nie etwas thun können,

mich mit einem Manne abzufinden, der sechs Jahre Glück und Unglück, Ehre und Gefahr mit mir getheilt. Ich werde es nicht vergessen, daß ein Sohn von ihm da ist. Er wird mein Sohn sein, sobald ich sein Vater sein kann. Die Verwirrung, in der ich mich selbst jetzt befinde —

Die Dame. Edelmüthiger Mann! Aber denken Sie auch von mir nicht zu klein. Nehmen Sie das Geld, Herr Major; so bin ich wenigstens beruhigt. —

v. Tellheim. Was brauchen Sie zu Ihrer Beruhigung weiter, als meine Versicherung, daß mir dieses Geld nicht gehört? Oder wollen Sie, daß ich die unerzogene Waise meines Freundes bestehlen soll? Bestehlen, Madame; das würde es in dem eigentlichsten Verstande sein. Ihm gehört es; für ihn legen Sie es an. —

Die Dame. Ich verstehe Sie; verzeihen Sie nur, wenn ich noch nicht recht weiß, wie man Wohlthaten annehmen muß. Woher wissen es denn aber auch Sie, daß eine Mutter mehr für ihren Sohn thut, als sie für ihr eigen Leben thun würde? Ich gehe —

v. Tellheim. Gehen Sie, Madame, gehen Sie! Reisen Sie glücklich! Ich bitte Sie nicht, mir Nachricht von Ihnen zu geben. Sie möchte mir zu einer Zeit kommen, wo ich sie nicht nutzen könnte. Aber noch eins, gnädige Frau; bald hätte ich das Wichtigste vergessen. Marloff hat noch an der Kasse unsers ehemaligen Regiments zu fordern. Seine Forderungen sind so richtig, wie die meinigen. Werden meine bezahlt, so müssen auch die seinigen bezahlt werden. Ich hafte dafür. —

Die Dame. O! mein Herr — Aber ich schweige lieber. — Künftige Wohlthaten so vorbereiten, heißt — sie in den Augen des Himmels schon erwiesen haben. Empfangen Sie seine Belohnung, und meine Thränen! (Geht ab.)

v. Tellheim. Armes, braves Weib! Ich muß nicht vergessen, den Bettel zu vernichten. (Er nimmt aus seinem Taschenbuche Briefschaften, die er zerreißt.) Wer steht mir dafür, daß eigner Mangel mich nicht einmal verleiten könne, Gebrauch davon zu machen?

Just. v. Tellheim.

v. Tellheim. Bist Du da?

Just (indem er sich die Augen wischt.) Ja.

v. Tellheim. Du hast geweint?

Just. Ich habe in der Küche meine Rechnung geschrieben, und die Küche ist voll Rauch. Hier ist sie, mein Herr.

v. Tellheim. Gieb hier.

Just. Haben Sie Barmherzigkeit mit mir, mein Herr. Ich weiß wohl, daß die Menschen mit Ihnen keine haben; aber — Ich hätte mir eher den Tod, als meinen Abschied vermuthet.

v. Tellheim. Ich kann dich nicht länger brauchen; ich muß mich ohne Bedienten behelfen lernen. (Er schlägt die Rechnung auf, und liest.) „Was der Herr Major mir schuldig: Drei und einen halben Monat Lohn, den Monat 6 Thaler, macht 21 Thaler. Seit dem ersten dieses, an Kleinigkeiten ausgelegt, 1 Thaler 7 Gr. 9 Pf. Summa Summarum, 22 Thaler: 7 Gr. 9 Pf." — Gut, und es ist billig, daß ich diesen laufenden Monat ganz bezahle.

Just. Die andere Seite, Herr Major —

v. Tellheim. Noch mehr? (liest.) „Was dem Herrn Major ich schuldig: An den Feldscheer für mich bezahlt, 25 Thaler. Für Wartung und Pflege, während meiner Kur, für mich bezahlt, 39 Thaler. Meinem abgebrannten und geplünderten Vater, auf meine Bitte, vorgeschossen, ohne die zwei Beutepferde zu rechnen, die er ihm geschenkt, 50 Thaler. Summa Summarum, 114 Thaler. Davon abgezogen vorstehende 22 Thlr. 7 Gr. 9 Pf., bleibe dem Herrn Major schuldig, 91 Thlr. 16 Gr. 3 Pf." — Kerl, Du bist toll! —

Just. Ich glaube es gern, daß ich Ihnen weit mehr koste. Aber es wäre verlorene Dinte, es dazu zu schreiben. Ich kann Ihnen das nicht bezahlen; und wenn Sie mir vollends die Liverei nehmen, die ich auch noch nicht verdient habe, —

so wollte ich lieber, Sie hätten mich in dem Lazarethe krepiren lassen.

v. Tellheim. Wofür siehst Du mich an? Du bist mir nichts schuldig, und ich will dich einem von meinen Bekannten empfehlen, bei dem Du es besser haben sollst, als bei mir.

Just. Ich bin Ihnen nichts schuldig und doch wollen Sie mich verstoßen?

v. Tellheim. Weil ich Dir nichts schuldig werden will.

Just. Darum? nur Darum? — So gewiß ich Ihnen schuldig bin, so gewiß Sie mir nichts schuldig werden können, so gewiß sollen Sie mich nun nicht verstoßen. — Machen Sie, was Sie wollen, Herr Major; ich bleibe bei Ihnen; ich muß bei Ihnen bleiben.

v. Tellheim. Und deine Hartnäckigkeit, dein Trotz, dein wildes, ungestümes Wesen gegen alle, von denen Du meinst, daß sie Dir nichts zu sagen haben, Deine tükische Schadenfreude, deine Rachsucht — —

Just. Machen Sie mich so schlimm, wie Sie wollen; ich will darum doch nicht schlechter von mir denken, als von meinem Hunde. Vorigen Winter ging ich in der Dämmerung an dem Kanale, und hörte etwas winseln. Ich stieg hinab, und griff nach der Stimme, und glaubte ein Kind zu retten, und zog einen Pudel aus dem Wasser. Auch gut, dachte ich. Der Pudel kam mir nach; aber ich bin kein Liebhaber von Pudeln. Ich jagte ihn fort, umsonst; ich prügelte ihn von mir, umsonst. Ich ließ ihn des Nachts nicht in meine Kammer; er blieb vor der Thür auf der Schwelle. Wo er mir zu nahe kam, stieß ich ihn mit dem Fuße; er schrie, sah mich an, und wedelte mit dem Schwanze. Noch hat er keinen Bissen Brod aus meiner Hand bekommen; und doch bin ich der einzige, dem er hört, und der ihn anrühren darf. Er springt vor mir her, und macht mir seine Künste unbefohlen vor. Es ist ein häßlicher Pudel, aber ein gar zu guter Hund. Wenn er es länger treibt, so höre ich endlich auf, den Pudeln gram zu sein.

v. Tellheim (bei Seite.) So wie ich ihm! Nein, es

gibt keine völligen Unmenschen! — — Just, wir bleiben zusammen.

Just. Ganz gewiß! — Sie wollen sich ohne Bedienten behelfen? Sie vergessen Ihrer Blessuren, und daß Sie nur Eines Armes mächtig sind. Sie können sich ja nicht allein ankleiden. Ich bin Ihnen unentbehrlich; und bin, — — ohne mich selbst zu rühmen, Herr Major — und bin ein Bedienter, der — wenn das Schlimmste zum Schlimmen kommt, für seinen Herrn betteln und stehlen kann.

v. Tellheim. Just, wir bleiben nicht beisammen.

Just. Schon gut!

Acte III. — Scène VII.

v. Tellheim. Paul Werner.

v. Tellheim. So in Gedanken, Werner.

Werner. Da sind Sie ja; ich wollte eben gehen, und Sie in Ihrem neuen Quartiere besuchen, Herr Major.

v. Tellheim. Um mir auf den Wirth des alten die Ohren voll zu fluchen. Gedenke mir nicht daran.

Werner. Das hätte ich beiher gethan; ja. Aber eigentlich wollte ich mich nur bei Ihnen bedanken, daß Sie so gut gewesen, und mir die hundert Louisd'or aufgehoben. Just hat mir sie wiedergegeben. Es wäre mir wohl freilich lieb, wenn Sie mir sie noch länger aufheben könnten. Aber Sie sind in ein neues Quartier gezogen, das weder Sie, noch ich kennen. Wer weiß, wie es da ist. Sie könnten Ihnen da gestohlen werden; und Sie müßten mir sie ersetzen; da hülfe nichts davor. Also kann ich's Ihnen freilich nicht zumuthen.

v. Tellheim (lächelnd.) Seit wann bist du so vorsichtig, Werner?

Werner. Es lernt sich wohl. Man kann(te) heu, zu Tage, mit seinem Gelde nicht vorsichtig genug sein. — Danach hatte ich noch was an Sie zu bestellen, Herr Major; von der Rittmeisterin Marloff; ich kam eben von ihr her.

Ihr Mann ist Ihnen ja vierhundert Thaler schuldig geblieben; hier schickt sie Ihnen auf Abschlag hundert Dukaten. Das Uebrige will sie künftige Woche schicken. Ich mochte wohl selber Ursache sein, daß sie die Summe nicht ganz schickt. Denn sie war mir auch ein Thaler achtzig schuldig; und weil sie dachte, ich wäre gekommen, sie zu mahnen — wie es denn auch wohl wahr war, — so gab sie mir sie, und gab sie mir aus dem Röllchen, das sie für Sie schon zurecht gelegt hatte. — Sie können auch schon eher Ihre hundert Thaler ein acht Tage noch missen, als ich meine Paar Groschen. — Da nehmen Sie doch! (Reicht ihm die Rolle Dukaten.)

v. Tellheim. Werner!

Werner. Nun? warum sehen Sie mich so starr an? — So nehmen Sie doch, Herr Major! —

v. Tellheim. Werner!

Werner. Was fehlt Ihnen? Was ärgert Sie?

v. Tellheim (bitter, indem er sich vor die Stirn schlägt, und mit dem Fuße auftritt.) Daß es — die vierhundert Thaler nicht ganz sind!

Werner. Nun, nun, Herr Major! Haben Sie mich denn nicht verstanden?

v. Tellheim. Eben weil ich dich verstanden habe! — daß mich doch die besten Menschen heut' am meisten quälen müssen!

Werner. Was sagen Sie?

v. Tellheim. Es geht dich nur zur Hälfte an! — Geh, Werner! (indem er die Hand, mit der ihm Werner die Dukaten reicht, zurückstößt.)

Werner. Sobald ich das los bin!

v. Tellheim. Werner, wenn du nun von mir hörst, daß die Marloff, heute ganz früh, selbst bei mir gewesen ist?

Werner. So?

v. Tellheim. Daß sie mir nichts mehr schuldig ist?

Werner. Wahrhaftig?

v. Tellheim. Daß sie mich bei Heller und Pfennig bezahlt hat: was wirst du dann sagen?

Werner (der sich einen Augenblick besinnt.) Ich werde

sagen, daß ich gelogen habe, und daß es eine hundsvöttische Sache ums Lügen ist, weil man darüber ertappt werden kann.

v. Tellheim. Und wirst dich schämen?

Werner. Aber der, der mich so zu lügen zwingt, was sollte der? Sollte der sich nicht auch schämen? Sehen Sie, Herr Major, wenn ich sagte, daß mich Ihr Verfahren nicht verdrösse, so hätte ich wieder gelogen, und ich will nicht mehr lügen.

v. Tellheim. Sei nicht verdrießlich, Werner! Ich erkenne Dein Herz und Deine Liebe zu mir. Aber ich brauche Dein Geld nicht.

Werner. Sie brauchen es nicht? Und verkaufen lieber, und versetzen lieber, und bringen sich lieber in der Leute Mäuler?

v. Tellheim. Die Leute mögen es immer wissen, daß ich nichts mehr habe. Man muß nicht reicher scheinen wollen, als man ist.

Werner. Aber warum ärmer? — Wir haben, so lange unser Freund hat.

v. Tellheim. Es ziemt sich nicht, daß ich Dein Schuldner bin.

Werner. Ziemt sich nicht? — Wenn an einem heißen Tage, den uns die Sonne und der Feind heiß machte, sich Ihr Reitknecht mit den Kantinen verloren hatte; und Sie zu mir kamen, und sagten: Werner, hast du nichts zu trinken? und ich Ihnen meine Feldflasche reichte; nicht wahr, Sie nahmen und tranken? — Ziemte sich das? — Bei meiner armen Seele, wenn ein Trunk faules Wasser damals nicht oft mehr werth war, als alle der Quark! (Indem er auch den Beutel mit Louisd'or heraus zieht, und ihm beides hinreicht.) Nehmen Sie, lieber Major! Bilden Sie sich ein, es ist Wasser. Auch das hat Gott für Alle geschaffen.

v. Tellheim. Du marterst mich; Du hörst es ja, ich will Dein Schuldner nicht sein.

Werner. Erst ziemte es sich nicht; nun wollen Sie nicht? Ja, das ist was anders (etwas ärgerlich). Sie wollen mein Schuldner nicht sein? Wenn Sie es denn aber schon

wären, Herr Major? Oder sind Sie dem Manne nichts schuldig, der einmal den Hieb auffing, der Ihnen den Kopf spalten sollte, und ein andermal den Arm vom Rumpfe hieb, der eben losdrücken und Ihnen die Kugel durch die Brust jagen wollte? — Was können Sie diesem Manne mehr schuldig werden? Oder hat es mit meinem Halse weniger zu sagen, als mit meinem Beutel?—Wenn das vornehm gedacht ist, bei meiner armen Seele, so ist es auch sehr abgeschmackt gedacht!

v. Tellheim. Mit wem sprichst Du so, Werner? Wir sind allein; jetzt darf ich es sagen; wenn uns ein Dritter hörte, so wäre es Windbeutelei. Ich bekenne es mit Vergnügen, daß ich Dir zweimal mein Leben zu danken habe. Aber, Freund, woran fehlte mir es, daß ich bei Gelegenheit nicht eben so viel für Dich würde gethan haben? He!

Werner. Nur an der Gelegenheit! Wer hat daran gezweifelt, Herr Major? Habe ich Sie nicht hundertmal für den gemeinsten Soldaten, wenn er ins Gedränge gekommen war, Ihr Leben wagen sehen?

v. Tellheim. Also.

Werner. Aber —

v. Tellheim. Warum verstehst Du mich nicht recht? Ich sage: es ziemt sich nicht, daß ich Dein Schuldner bin; ich will Dein Schuldner nicht sein. Nämlich in den Umständen nicht, in welchen ich mich jetzt befinde.

Werner. So, so! Sie wollen es versparen bis auf bessere Zeiten; Sie wollen ein andermal Geld von mir borgen, wenn Sie keins brauchen, wenn Sie selbst welches haben, und ich vielleicht keins.

v. Tellheim. Man muß nicht borgen, wenn man nicht wiederzugeben weiß.

Werner. Einem Manne, wie Sie, kann es nicht immer fehlen.

v. Tellheim. Du kennst die Welt! — Am wenigsten muß man sodann von Einem borgen, der sein Geld selbst braucht.

Werner. O ja, so Einer bin ich! Wozu braucht' ich's

denn? — Wo man einen Wachtmeister nöthig hat, gibt man ihm auch zu leben.

v. Tellheim. Du brauchst es, mehr als Wachtmeister zu werden; Dich auf einer Bahn weiter zu bringen, auf der, ohne Geld, auch der Würdigste zurückbleiben kann.

Werner. Mehr als Wachtmeister werden? Daran denke ich nicht. Ich bin ein guter Wachtmeister; und dürfte leicht ein schlechter Rittmeister, und sicherlich noch ein schlechterer General werden. Die Erfahrung hat man.

v. Tellheim. Mache nicht, daß ich etwas Unrechtes von Dir denken muß, Werner! Ich habe es nicht gern gehört, was mir Just gesagt hat. Du hast Dein Gut verkauft, und willst wieder herumschwärmen. Laß mich nicht von Dir glauben, daß Du nicht sowohl das Metier, als die wilde, lüderliche Lebensart liebst, die unglücklicherweise damit verbunden ist. Man muß Soldat sein für sein Land, oder aus Liebe zu der Sache, für die gefochten wird. Ohne Absicht heute hier, morgen da dienen: heißt wie ein Fleischerknecht reisen, weiter nichts.

Werner. Nun ja doch, Herr Major; ich will Ihnen folgen. Sie wissen besser, was sich gehört. Ich will bei Ihnen bleiben. — Aber, lieber Major, nehmen Sie doch auch derweile mein Geld. Heut oder morgen muß Ihre Sache aus sein. Sie müssen Geld die Menge bekommen. Sie sollen mir es sodann mit Interessen wieder geben. Ich thu' es ja nur der Interessen wegen.

v. Tellheim Schweige davon!

Werner. Bei meiner armen Seele, ich thu' es nur der Interessen wegen — Wenn ich manchmal dachte: wie wird es mit dir aufs Alter werden? wenn du zu Schanden gehauen bist? wenn du nichts haben wirst? wenn du wirst betteln gehen müssen? So dachte ich wieder: Nein, du wirst nicht betteln gehen; du wirst zum Major Tellheim gehen; der wird seinen letzten Pfenning mit dir theilen; der wird dich zu Tode füttern; bei dem wirst du als ein ehrlicher Kerl sterben können.

v. Tellheim (indem er Werners Hand ergreift.) Und, Kamerad, das denkest Du nicht noch?

Werner. Nein, das denk' ich nicht mehr. — Wer von mir nichts annehmen will, wenn er's bedarf, und ich's habe; der will mir auch nichts geben, wenn er's hat, und ich's bedarf. — Schon gut! (will gehen.)

v. Tellheim. Mensch, mache mich nicht rasend! Wo willst Du hin? (hält ihn zurück.) Wenn ich Dir nun auf meine Ehre versichere, daß ich noch Geld habe, wenn ich Dir auf meine Ehre verspreche, daß ich Dir es sagen will, wenn ich keins mehr habe; daß Du der erste und einzige sein sollst, bei dem ich mir etwas borgen will: — bist Du dann zufrieden?

Werner. Muß ich nicht? — Geben Sie mir die Hand darauf, Herr Major.

v. Tellheim. Da, Paul! — Und nun genug davon.

WIELAND.

Christoph Martin Wieland, der fruchtbarste und beliebteste Schriftsteller seiner Zeit, war zu Biberach in Schwaben am 5ten September 1733 geboren. Von seinem Vater frühe in den alten Sprachen unterrichtet, kam er im vierzehnten Jahre auf die Schule zu Klosterberge, wo er die Alten fleißig las, besonders Xenophon und Cicero. Er verließ Klosterberge, lebte anderthalb Jahre bei einem Verwandten in Erfurt, und studirte dann (1751—52) in Tübingen Rechtswissenschaft, legte sich aber mehr auf schöne Literatur, Geschichte, Philosophie und Sprachkunde. Nach einem kurzen Aufenthalte in seiner Vaterstadt ging er (1752) nach der Schweiz, wo er zu Zürich in Bodmers Hause zwei glückliche Jahre verlebte; sodann ward er Hauslehrer in Zürich, später in Bern. In den folgenden Jahren (1760—69) lebte er wieder in seiner Vaterstadt, als Kanzleidirektor. In diese Zeit seiner schriftstellerischen Thätigkeit fällt unter andern auch seine *Uebersetzung des Shakspeare* (1762), sein berühmtester und bester Roman, *Agathon* (1766. ff.), sein *Musarion*, *Idris und Zenide* (1768), und manche andere Dichtung; auch verheirathete er sich hier (1765) mit einer edeln Augsburgerin. Während der Jahre 1769 bis 1772, wo er als Professor der Philosophie zu Erfurt lebte, verfaßte er den *Diogenes von Sinope* (1770) und den *Goldnen Spiegel* (1772). Der glücklichste Zeitpunkt seines Lebens trat ein, da ihn die verwitwete Herzogin Anna Amalia als Lehrer ihrer Prinzen nach Weimar berief, wo er von nun an in sorgenfreier Muße und im geistreichsten Umgange eine Reihe schöner Jahre verlebte. Hier schrieb oder vollendete er seine meisten und bedeutendsten Schriften. Während er die Herausgabe des *Deutschen Merkur* (1773. ff.) besorgte, dichtete er sein romantisches Heldengedicht *Oberon* (1780), verdeutschte *Horazens Briefe* (1782) und *Satyren* (1786), den *Lucian* (1788), und *Cicero's Briefe* (1808. ff.) in geistvollen, wenn gleich nicht wörtlich treuen, Uebersetzungen, während er durch sein *Attisches Museum* (1796. ff.) die vorzüglichsten Werke griechischer Dichtkunst, Philosophie und Beredsamkeit in gelungenen Nachbildungen in die deutsche Lesewelt

einzuführen suchte. Im Jahre 1798 bezog er sein neugekauftes Landgut Osmannstädt bei Weimar, und lebte hier in patriarchalischer Einfachheit, Muße und Heiterkeit, die nur durch den Tod seiner Gattin (1801), durch die Zeitereignisse und durch die Umwälzungen, welche in der deutschen Philosophie und Kunstkritik erfolgten, einigermaßen getrübt wurde. Schuldenhalber mußte er dies Gut wieder verkaufen (1803), und lebte nun die übrige Zeit seines Lebens wieder in Weimar, im Sommer zu Tiefurt und auf dem herzoglichen Lustschlosse Belvedere. Nach kurzer Krankheit starb er am 20sten Januar 1813 zu Weimar.

Kein neuer Dichter hat so viel und so mancherlei geschrieben, und so viel tiefsinnige Weisheit mit so viel Witz, Leichtigkeit und Anmuth vorgetragen. Eine blühende Phantasie, ein tief eindringender philosophischer Geist, feine und richtige Empfindung, und die reichhaltigste Belesenheit in den Alten wie in den Neuern zeichnen alle seine Schriften aus.

Seine sämmtlichen Werke, Leipzig 1797. ff., 37 Bände und 6 Supplement-Bände.

AGATHON.

AGATHON EST VENDU A SMYRNE.

Das Wetter war unsern Seefahrern so günstig, daß Agathon gute Muße hatte, seinen Betrachtungen so lange nachzuhängen als er wollte, zumahl da seine Reise von keinem der Umstände begleitet war, womit eine poetische Seefahrt ausgeschmückt zu sein pflegt. Denn man sah da weder Tritonen, die aus krummen Ammonshörnern bliesen; noch Nereiden, die auf Delphinen, mit Blumenkränzen gezäumt, über den Wellen daherritten; noch Sirenen, die mit halbem Leib aus dem Wasser hervor ragend, die Augen durch ihre Schönheit, und das Ohr durch die Süßigkeit ihrer Stimme bezauberten. Die Winde selbst waren etliche Tage lang so zahm, als ob sie es mit einander abgeredet hätten, uns keine Gelegenheit zur Beschreibung eines Sturms oder eines Schiffbruchs zu geben; kurz, die Reise

ging so glücklich von Statten, daß die Barke am Abend des dritten Tages in den Hafen von Smyrna einlief; wo die Räuber, nunmehr unter dem Schutze des großen Königs gesichert, sich nicht säumten ihre Gefangenen ans Land zu setzen, in der Hoffnung, auf dem Sklavenmarkte keinen geringen Vortheil aus ihnen zu ziehen. Ihre erste Sorge war, sie in eines der öffentlichen Bäder zu führen, wo man nichts vergaß, was sie des folgenden Tages verkäuflicher machen konnte. Agathon war noch zu sehr mit allem, was mit ihm vorgegangen war, angefüllt, als daß er auf das Gegenwärtige aufmerksam hätte sein können. Er wurde gebadet, abgerieben, mit Salben und wohlriechenden Wassern begossen, mit einem Sklavenkleide von vielfarbiger Seide angethan, mit allem, was seine Gestalt erheben konnte, ausgeschmückt, und von allen, die ihn sahen, bewundert; ohne daß ihn etwas aus der tiefen Unempfindlichkeit erwecken konnte, welche in gewissen Umständen eine Folge der übermäßigen Empfindlichkeit ist. Auf das, was in seiner Seele vorging, geheftet, schien er weder zu sehen, noch zu hören, weil er nichts sah noch hörte, was er wünschte; und nur der Anblick, der sich ihm auf dem Sklavenmarkte darstellte, war vermögend, ihn aus dieser wachenden Träumerei aufzurütteln. Diese Scene hatte zwar das Abscheuliche nicht, das ein Sklavenmarkt zu Barbados sogar für einen Europäer haben könnte, dem die Vorurtheile der gesitteten Völker noch einige Ueberbleibsel des angebornen menschlichen Gefühls gelassen hätten; allein sie hatte doch genug um eine Seele zu empören, welche sich gewöhnt hatte, in den Menschen mehr die Schönheit ihrer Natur, als die Erniedrigung ihres Zustandes, mehr das, was sie nach gewissen Voraussetzungen sein könnten, als was sie wirklich waren, zu sehen. Eine Menge von traurigen Vorstellungen stieg in gedrängter Verwirrung bei diesem Anblick in ihm auf; und indem sein Herz von Mitleiden und Wehmuth zerfloß, brannte es zugleich von einem zürnenden Abscheu vor den Menschen, dessen nur diejenigen fähig sind, welche die Menschheit lieben. Er vergaß über diesen Empfindungen seines eignen Unglücks: als ein Mann von edelm

Ansehen, welcher schon bei Jahren zu sein schien, im Vorübergehen seiner gewahr ward, stehen blieb, und ihn mit besonderer Aufmerksamkeit betrachtete. Wem gehört dieser junge Leibeigene? fragte der Mann einen von den Ciliciern, der neben ihm stand. Dem, der ihn von mir kaufen wird, versetzte dieser. Was versteht er für eine Kunst? fuhr jener fort. Das wird er dir selbst am besten sagen können, erwiederte der Cilicier. — Der Mann wandte sich also an Agathon selbst, und fragte ihn, ob er nicht ein Grieche sei; ob er sich in Athen aufgehalten, und ob er in den Künsten der Musen unterrichtet worden. Agathon bejahete diese Fragen. — „Kannst du den Homer lesen?" — Ich kann lesen: und ich meine, daß ich den Homer empfinden könne. — „Kennst du die Schriften der Philosophen?" — Gut genug um nichts darin zu verstehen. — „Du gefällst mir, junger Mensch! Wie hoch haltet ihr ihn, mein Freund?" — Er sollte, wie die andern, durch den Herold ausgerufen werden, antwortete der Cilicier; aber für zwei Talente ist er euer. — „Begleite mich mit ihm in mein Haus, erwiederte der Alte; du sollst zwei Talente haben, und der Sklave ist mein." — Dein Geld muß dir sehr beschwerlich sein, sagte Agathon; woher weißt du, daß ich dir für zwei Talente nützlich sein werde? — „Wenn du es auch nicht wärest, versetzte der Käufer, so bin ich unbesorgt, unter den Damen von Smyrna zwanzig für eine zu finden, die mir auf deine bloße Miene wieder zwei Talente für dich geben." — Mit diesen Worten befahl er dem Agathon ihm in sein Haus zu folgen.

CE QU'ÉTAIT LE MAÎTRE D'AGATHON.

Der Mann, der sich für zwei Talente das Recht erworben hatte, den Agathon als seinen Leibeignen zu behandeln, war einer von den merkwürdigen Leuten, welche unter dem Namen der Sophisten in den griechischen Städten umher zogen, sich der edelsten und reichsten Jünglinge zu bemächtigen und durch die Annehmlichkeiten ihres Umgangs und das

prächtige Versprechen, ihre Schüler zu vollkommenen Rednern, Staatsmännern und Feldherren zu machen, das Geheimniß gefunden hatten, welches die Alchymisten bis auf den heutigen Tag vergeblich gesucht haben. Der Name, den sie sich selbst beilegten, bezeichnet in der Sprache der Griechen eine Person, welche von der Weisheit Profession macht, oder wenn man so sagen kann, einen Virtuoso in der Weisheit; und dies war es auch, wofür sie von dem größten Theil ihrer Zeitgenossen gehalten wurden. Indessen muß man gestehen, daß diese Weisheit, von der sie Profession machten, von der Sokratischen (die durch einige ihrer Verehrer so berühmt geworden ist) sowohl in ihrer Beschaffenheit als in ihren Wirkungen unendlich unterschieden, oder, besser zu sagen, die völlige Antipode derselben war. Die Sophisten lehrten die Kunst, die Leidenschaften andrer Menschen zu erregen; Sokrates die Kunst, seine eigenen zu dämpfen. Jene lehrten, wie man es machen müsse, um weise und tugendhaft zu erscheinen; dieser lehrte, wie man es sei. Jene munterten die Jünglinge von Athen auf, sich der Regierung des Staats anzumaßen; Sokrates bewies ihnen, daß sie vorher die Hälfte ihres Lebens anwenden müßten, sich selbst regieren zu lernen. Jene spotteten der sokratischen Weisheit, die nur in seinem schlechten Mantel aufzog, und sich mit einer Mahlzeit für sechs Obolen begnügte, da die ihrige in Purpur schimmerte, und offene Tafel hielt. Die sokratische Weisheit war stolz darauf, den Reichthum entbehren zu können; die ihrige wußte ihn zu erwerben. Sie war gefällig, einschmeichelnd, und nahm alle Gestalten an: sie vergötterte die Großen, kroch vor ihren Dienern, tändelte mit den Schönen, und schmeichelte allen, welche dafür bezahlten. Sie war allenthalben an ihrem Platze; beliebt bei Hofe, beliebt am Putztische, beliebt bei den Großen, beliebt so gar bei der Priesterschaft. Die Sokratische war weit entfernt so liebenswürdig zu sein. Sie war trocken und langweilig; sie wußte nicht zu leben: sie war unerträglich, weil sie alles tadelte, und immer Recht hatte: sie wurde von dem geschäftigen Theile der Welt für unnützlich, von dem Müßigen für abgeschmackt.

und von dem rechten Andächtigen gar für gefährlich erklärt Wir würden nicht fertig werden, wenn wir diese Gegensätze so weit treiben wollten, als sie gingen. Dies ist gewiß, die Weisheit der Sophisten hatte einen Vorzug, den ihr die Sokratische nicht streitig machen konnte. Sie verschaffte ihren Besitzern Reichthum, Ansehen, Ruhm, und ein Leben, das von allem, was die Welt glücklich nennet, überfloß; und man muß gestehen, daß dies ein verführerischer Vorzug war.

Hippias, der neue Herr unsers Agathon, war einer von diesen Glücklichen, dem die Kunst sich die Thorheiten anderer Leute zinsbar zu machen ein Vermögen erworben hatte, wodurch er sich im Stande sah, die Ausübung derselben aufzugeben, und die andre Hälfte seines Lebens in den Ergötzungen eines begüterten Müßiggangs zuzubringen, zu deren angenehmstem Genuß das zunehmende Alter geschickter scheint, als die ungestüme Jugend. In dieser Absicht hatte er Smyrna zu seinem Wohnort ausersehen, weil die Schönheit des Jonischen Himmels, die glückliche Lage dieser Stadt, der Ueberfluß, der ihr durch die Handlung aus allen Theilen des Erdbodens zuströmte, und die Verbindung des griechischen Geschmacks mit der wollüstigen Ueppigkeit der Morgenländer, welche in ihren Sitten herrschte, ihm diesen Aufenthalt vor allen andern vorzüglich machte. Hippias stand in dem Rufe, daß ihm in den Vollkommenheiten seiner Profession wenige den Vorzug streitig machen könnten. Ob er gleich über fünfzig Jahre zählte, so hatte er doch von der Gabe zu gefallen, die ihm in seiner Jugend so nützlich gewesen war, noch so viel übrig, daß sein Umgang von den artigsten Personen des einen und andern Geschlechts gesucht wurde, er besaß alles, was die Art von Weisheit, die er ausübte, verführerisch machen konnte: eine edle Gestalt, eine einnehmende Gesichtsbildung, einen angenehmen Ton der Stimme, einen behenden und geschmeidigen Witz, eine Beredsamkeit, die desto mehr gefiel, weil sie mehr ein Geschenk der Natur, als eine durch Fleiß erworbene Kunst zu sein schien. Diese Beredsamkeit, oder vielmehr diese Gabe angenehm zu schwatzen, mit einer Tinktur von allen Wissenschaften, einem feinen Geschmack für

das Schöne und Angenehme, und eine vollständige Kenntniß der Welt war mehr als er nöthig hatte, um in den Augen aller, mit denen er umging (denn er ging mit keinen Sokraten um), für ein Genie vom ersten Range zu gelten, der Mann zu sein, der sich auf alles verstand, welchem schon zugelächelt wurde, ehe man wußte, was er sagen wollte, und wider dessen Ansprüche nicht erlaubt war etwas einzuwenden. — —

Hippias hatte, bevor er sich nach Smyrna begab, den schönsten Theil seines Lebens zugebracht, die edelste Jugend der griechischen Städte zu bilden. Er hatte Redner gebildet, die durch eine künstliche Vermischung des Wahren und Falschen, und den klugen Gebrauch gewisser Figuren, einer schlimmen Sache den Schein und die Wirkung einer guten zu geben wußten; Staatsmänner, welche die Kunst besaßen, mitten unter den Zujauchzungen eines bethörten Volkes die Gesetze durch die Freiheit und die Freiheit durch schlimme Sitten zu vernichten, um ein Volk, welches sich der heilsamen Zucht des Gesetzes nicht unterwerfen wollte, der willkührlichen Gewalt ihrer Leidenschaften zu unterwerfen; kurz, er hatte Leute gebildet, die sich Ehrensäulen dafür aufrichten ließen, daß sie ihr Vaterland zu Grunde richteten. Allein dieses befriedigte seine Eitelkeit noch nicht. Er wollte auch jemand hinterlassen, der seine Kunst fortzusetzen geschickt wäre; eine Kunst die in seinen Augen allzu schön war, als daß sie mit ihm sterben sollte. Schon lange hatte er einen jungen Menschen gesucht, bei dem er das natürliche Geschick, der Nachfolger eines Hippias zu sein, in derjenigen Vollkommenheit finden möchte, die dazu erfordert wurde. Seine wirkliche oder eingebildete Gabe, aus der Gestalt und Miene das Inwendige eines Menschen zu errathen, beredete ihn bei Agathon zu finden, was er suchte, wenigstens hielt er es der Mühe werth, eine Probe mit ihm zu machen.

L'HOMME.

In der unendlichen Leiter der lebenden und beseelten Geschöpfe, steht der Mensch, wie es scheint, in der Mitte, und verbindet die Welt der Geister mit dem unabsehbaren Reich der Thiere. Seiner Gestalt nach scheinet er weiter nichts als das schönste und vornehmste unter den Thieren: aber seine Werke zeigen, daß englische Fähigkeiten in diesen Leib eingeschränkt sind. Die Vernunft gibt auch seinem sinnlichen Vermögen eine unendlich weitere Ausdehnung als den andern Thieren. Mit Augen, welche schwächer sind als des Adlers, sieht er die entferntesten Gestirne, dringt in die Tiefen des Meers, und entblößet das Eingeweide der Erde. Seine Einbildungskraft entdeckt ihm unzählbare Welten, und ahmet von ferne dem Schöpfer nach, der in einem Augenblick einen Himmel voll Ordnung und Schönheit aus dem Nichts hervorrufen kann. Er hohlet das Vergangene zurück, und gibt ihm eine zweite Wirklichkeit; er überschaut das Gegenwärtige und deckt sogar den Vorhang der Zukunft auf. Durch die Fähigkeit, seine Begriffe in Ordnung zu bringen, ist er im Stand, unzählige Empfindungen und Vorstellungen zu erhalten, die sich sonst in der Menge verloren hätten. Und durch das Vermögen, die Regel des Schönen und Angenehmen zu entdecken, kann er die Grenzen seiner Vergnügen fast ins Unendliche erweitern. — Nehmet ihm die Vernunft, und lasset nur das Thier übrig: Der Mensch wird in einem sehr kleinen Kreise empfinden, er wird immer die gleichen Vorstellungen haben, er wird wenigen Trieben der Natur immer gleich genug thun; jeder Tag wird ihm der vorige sein, er wird eine Uhr sein, die immer gleich läuft, bis sie die Bewegung verliert. Ein Thier ist nicht Meister weder über die Eindrücke, die es von außen bekommt, noch über die Triebe, die dadurch erregt werden. Es kann weder seine Freuden vergrößern, noch seine Schmerzen verringern. Der Mensch empfindet fast jedes Vergnügen dreifach, und jedesmal mit eigenen Reizungen begleitet. Er sieht es zum voraus, er genießt es eh' es da ist, und die Hoffnung vergrö-

zert es vor seinen Augen. Nachdem er es genossen hat, kann er es wieder erneuern, so oft er will, und vermittelst einer kleiner Entzückung, welche durch die wunderbaren Triebfedern der Imagination hervorgebracht wird, es fast bis zur Lebhaftigkeit der wirklichen Empfindung erhöhen. Seine Gefühle sind feiner, ordentlicher und verknüpfter, und sie sind auch mehr in seiner Gewalt. Selbst die widrigen sind es; denn er kann sie verkleinern, entfernen, oder mit angenehmen Farben übermalen; ja, so groß ist die Gewalt der Vernunft, daß sie aus dem Schmerz selbst Vergnügen erzwingen kann.

So große Einflüsse hat die Vernunft auf die sinnlichen Kräfte der Seele. Sie erhöhet, verschönert und erweitert sie, und adelt das Thier zu einer Art von Engeln.

Lasset uns jetzt einen Blick thun, auf das, was der Mensch auf diesem Planeten ausgerichtet hat, der zum ersten Theater seiner Fähigkeiten geschaffen worden. Allenthalben werden wir den Beherrscher der Erde finden. Hier sehen wir Wüsten zu blühenden Gärten umgeschaffen, Wildnisse und grauenvolle Wälder in fruchtbare Ebenen verwandelt, und genöthigt, unzähligen Einwohnern Ueberfluß zu geben, ganze Länder dem Wasser entrissen, Felsen in bequeme Wohnungen der Menschen ausgehauen. Hier zeugen Pyramiden und Tempel von der allmächtigen Kunst des Menschen. Die bloßen Ruinen von Persepolis sind Denkmäler, daß einmal Geschöpfe da gewohnt haben, welche der Natur befehlen konnten. Sehet dort einen Praxiteles dem todten Marmor Leben und Anmuth geben, und Halbgötter aus Steinen hervorziehn! — Hier ist eine leere Tafel, und etwas geriebene Erde. In weniger Zeit wird die Hand eines Apelles, welche einem unsichtbaren Geiste nacharbeitet, unsre Augen mit der reizenden Gestalt einer Nymphe bezaubern, die von keiner lebenden Schönen ohne Eifersucht gesehen wird. — Wer wird glauben, daß in diesen stummen Saiten Harmonien verborgen wären, welche das Herz schmelzen, und die Seele in wenigen Minuten durch den ganzen Labyrinth der Leidenschaften fortreißen? Aber lasset einen Tonkünstler mit Fingern, deren jeder eine Seele zu haben scheint, diese stum-

men Saiten beherrschen, und ihr werdet lauter Ohr, lauter Harmonie werden, und über den Menschen erstaunen.

Durch den Einfluß der Vernunft in das Herz wird die Tugend hervorgebracht, die allein das ist, was den Menschen seines Urhebers würdig machen kann; diese Güte, die ihre höchste Freude im Glück aller Geschöpfe findet; diese liebreichen Neigungen, welche immer beschäftigt sind, wohl zu thun; diese Liebe zu allem, was uns durch Schönheit oder Vollkommenheit an unsern Schöpfer erinnert; diese richtige Stimmung der Affecten und Empfindungen, welche mit der Vernunft, oder den ewigen Gesetzen der Ordnung, die angenehmste Symphonie machen. Was ist schöner als der tugendhafte Mensch? Und daß er es sein könne, beweisen eben diese Jahrbücher aller Zeiten, die durch die edeln, großmüthigen und wohlthätigen Beispiele rechtschaffner Menschen den Abscheu mildern, den die Beispiele der Laster und Ausschweifungen der größere Anzahl uns gegen unsre eigne Natur einhauchen, und uns Muth machen zu glauben, daß weder die Gewalt einer zwingenden Fatalität, noch eine innerliche Bosheit unsrer Natur auch uns verhindern könne, so gut zu werden, als Menschen bereits gewesen sind. — —

Das menschliche Geschlecht hat also unstreitig eine sehr schöne Seite. Aber was wollen wir uns schmeicheln? Sie wird von der häßlichen fast ganz verdunkelt. Ich erröthe, ich erschrecke, wenn ich die unzählichen Ausbrüche des Unsinns, die schwarzen Thaten, die Schande, womit so viele Menschen ihr Geschlecht gebrandmarkt haben, überdenke; wenn ich die Zahl und die Größe der Uebel bedenke, die uns drücken. Regellose, thierische Leidenschaften, die am gefährlichsten werden, wenn sie der Witz in seinen Schutz nimmt; niederträchtige Selbstheit, die alles in ihren Strudel hineinzieht, was sie erreichen kann; Vergessenheit der heiligsten, unwidersprechlichsten Pflichten, die wir gegen unsern Schöpfer und Oberherrn, gegen die Welt und die menschliche Gesellschaft haben; schändliche Heuchelei, womit man den Allwissenden selbst zu betrügen glaubt; Aberglauben, der der Ruhe und Ordnung des menschlichen Geschlechts allein mehr geschadet hat, als alle übrigen Laster; Tyrannen und willkührliche Ge-

walt — mit Einem Wort, ein so tiefer Grad der Unordnung, daß ich mir, unmittelbar unter demselben nichts anders als ein moralisches Chaos denken kann. Der größte Haufe sind Sklaven, willenlose, gebundene, mißhandelte Sklaven; Sklaven der willkürlichen Gewalt, der Schwärmerei, der Gewohnheit, und, was das ärgste ist, ihrer eigenen Unvernunft und ihrer Leidenschaften. Ohne diese innerliche Sklaverei hätten jene Ungeheuer keine Gewalt über sie. Und was thun diese großen königlichen Geister, diese Genien, von denen man so viel erwarten sollte? Die meisten mißbrauchen ihre Obermacht, jene elenden und verführten Sklaven noch tiefer ins Verderben hineinzuführen, und glauben es am besten gemacht zu haben, wenn sie die Unglücklichen bereden können, freiwillig an die Schlachtbank zu gehen, oder wenigstens angenehm zu träumen, wenn sie wachend unglücklich sind. — Und diese scharfsichtigen denkenden Köpfe, welche die Geschicklichkeit hätten, die Größe unsers Elends, seine Quellen, und die dienlichsten Gegenmittel auszuspähen? — Sie zählen den Sand des Meers, messen das Unermeßliche, wühlen im Eingeweide der Natur herum, als ob alle wichtige Geschäfte schon gethan wären, und bringen ihr Leben mit Spitzfindigkeiten zu, deren größter Werth ist, daß sie dadurch abgehalten werden, etwas Schlimmers zu thun. — Wie kränkend sind diese nur allzu gegründeten Betrachtungen für ein Herz, das ein Gefühl für das Wohl oder Elend seiner Mitgeschöpfe hat!

DIALOGUE.

Dioclès et Lucien.

(La scène est dans les Champs-Élysées.)

Diokles (noch allein). Wie ist mir? Wo bin ich? Ist dies Elysium? Die schöne Insel der Seligen, wo goldne Blumen glühn? Wo ein ewiger Frühling von Früchten aller Arten überfließt? — Wo

sind die reinen Krystallbäche? Wo die immergrünen, blumenvollen Wiesen, die mir von Dichtern und Weisen versprochen wurden? Wo die Sonne, die Tagen und Nächten immer gleich leuchtet? — Nichts als Dämmrung und Dämmrung! und eine Stille, so still, so still, daß ich das wiegende Schwanken einer Lilie auf ihrem Stängel hören könnte. — Ein wahres Schattenland! — Und bin ich denn auch ein Schatten? — Ich? — Was nennst Du Dich? Ich kenne Dich nicht mehr! — Ach! Welch ein seltsames Drängen und Winden und Schneiden und Absondern fühl' ich in mir? — Mir däucht, ich bin mir das nicht mehr bewußt, was ich kaum noch mir bewußt war, und doch fühl' ich noch, daß ich Diokles bin. — Wunderbar! Mir ist alle Augenblicke, es falle was von mir ab, bald wie Schuppen, bald wie ein Nebel, den die Sonne niederdrückt. — Ein seltsamer Zustand! So leer! so leicht! so durchsichtig! Es ist nicht ganz recht mit mir — gar nicht wie ich mir's dachte — und doch bin ich eher wohl als übel. — Aber seh' ich nicht dort einen Schatten gegen mich her schweben? — Sein Ansehen ist frei und ruhig und edel. Gewiß einer von den Weisen eines bessern Zeitalters! — Ich will ihn anreden; er soll mir sagen, ob dies Elysium ist? — Darf ich Dich anreden? Darf ich Dich fragen, wie Du genennt wirst?

Lucian. Du darfst alles was Du kannst. Wir sind hier alle gleich, und haben, wie die alten Atlanten, keine besondere Namen, als wenn wir uns von unserm vormaligen Leben unter einander besprechen. Da ich noch auf der Oberwelt war, nannten sie mich Lucian.

Diokles (ein wenig zusammenfahrend). Lucian? — So bitt' ich Dich, schone meiner.

Lucian. Warum bittest Du mich das?

Diokles. Weil Du mich ohne Zweifel noch schärfer sehen wirst, als ich mich selbst sehe. Ich bin gar nicht mit mir selbst zufrieden.

Lucian. Du bist also ein neuer Ankömmling? Habe Muth! Es wird immer besser mit Dir werden.

Diokles. Sage mir doch, bin ich wirklich im Elysium? Ist dies Elysium, wo wir sind?

Lucian. Du bist im Elysium; aber Deine Sinne sind noch nicht ganz gereinigt.

Diokles. Das muß es sein! Nun versteh ich's — der Fehler muß an mir liegen, daß mir alles so trübe, so schattenmäßig, so öde und todt vorkommt.

Lucian. Du wirst ja diesen Augenblick erst geboren; Deine Augen sind noch dunkel, Deine Ohren noch schlaff; Du bist unsrer Luft, unsers Lichts noch nicht gewohnt. Aber das wird sich bald geben.

Diokles. Sage mir doch, was ist das, das sich fast alle Augenblicke — just jetzt, da ich mit Dir rede — wie von mir ablöst, und wie Lappen eines zerrissenen wollichten Nebels, seitwärts an mir niederwallt.

Lucian. Dünkt Dich nicht, Du werdest bei jeder dieser Abschälungen leichter, freier, Dir selbst durchschaulicher?

Diokles. So däucht mich — und nur gar zu leicht, gar zu durchsichtig! Denn ich merke wohl, es wird vor lauter Abschälungen, wie Du's nennst, beinahe nichts von mir übrig bleiben.

Lucian. Sei unbekümmert! Es wird sich nichts abschälen, um was Du Dich nicht desto besser befinden wirst. Es sind nur die Täuschungen des Eigendünkels, die Dich bisher umwickelten, und die Ursachen Deiner meisten Leiden und — Freuden waren.

Diokles. Hilf Himmel! Wenn dies ist, was für ein Puppen- und Fratzenspiel von Täuschung und Blendwerk war das, was ich mein Leben nannte!

Lucian. Merkst Du was? Und doch wird es Dir nicht an einem Biographen fehlen, der eine gar feine Composition daraus zu machen wissen wird.

Diokles. O das ist häßlich! Meine Vorzüge, meine Tugenden, meine Freuden, beinahe alle — vielleicht gar Alles zusammen — lauter Täuschungen!

Lucian. Dafür waren's aber Deine Leiden auch.

Diokles. Desto schlimmer! Desto schlimmer! —

Ich fühlte mich so stark, so groß, wenn ich sie standhaft, edel, wie ein Weiser, zu tragen glaubte. — Wie lächerlich ich Dir vorkommen muß!

Lucian. Gar nicht! Die Last, die ein Mann kaum auf seinen Schultern fühlt, würde ein Kind niederdrücken. Hierin liegt die Täuschung nicht, Bruder. Aber, wenn Du Deine Leiden so standhaft, so edel, so heldenmüthig zu tragen glaubtest, davon geht nun wohl etwas ab?

Diokles. Ich litt freilich nur, was ich nicht ändern konnte; und ächzte, klagte, schrie, so gut wie ein gemeiner Mensch, wenn mich Niemand hörte, vor dem ich mich schämte, nur ein gemeiner Mensch zu sein.

Lucian. Das mag wohl die dickste, häßlichste von allen Schuppen sein, kein gemeiner Mensch sein zu wollen, wenn man im Grunde doch nur ein gemeiner Mensch ist. Siehst Du, was für ein Klumpen wieder von Dir fällt?

Diokles. Hilf mir! Ich zerfalle! zerfließe in Dunst und Schlacken!

Lucian. Das Aergste wird nun bald vorüber sein. Sei ruhig. Wir waren alle nur gemeine Menschen — mehr oder weniger Häute, schlechtere oder buntere Schuppen machten den ganzen Unterschied.

Diokles. Und die großen, die herrlichen Menschen sollten keine Ausnahme machen?

Lucian. Frage sie selbst, wenn Du einst zu ihnen gekommen sein wirst.

Diokles. Ihr lebt also hier frei von allem, was die Sinne der Sterblichen fälscht? Jeder erscheint dem Andern, wie er ist?

Lucian. Und sich selbst, wie er war.

Diokles. Und Ihr seid glücklich?

Lucian. Eben darum. Auf Erden würde das freilich anders sein. Aber hier, wo alles in vollkommenem Gleichgewicht, alles in Ruhe ist, wo keiner von dem andern etwas zu fürchten noch zu hoffen hat, wo keine Schiefheit, keine Vorurtheile, kein Neid, keine Scheelsucht, keine Rachgier mehr Platz hat, wo also schlechterdings keine Ursache ist, was anders oder besseres scheinen zu wollen oder zu müs-

sen, als man ist: hier kann man Niemand tauschen, wenn man auch wollte, und nicht täuschen wollen, wenn man auch könnte. Auch sich selbst nicht. Denn man ist nur falsch gegen sich selbst, wenn man nicht wahr gegen andre sein darf. Kurz, bei uns ist alles wahr; und eben darum sind wir glücklich.

Diokles. Mir däucht, es wird Mühe kosten, bis ich mich an eure Glückseligkeit werde gewöhnen können. —

Lucian. Warst Du etwa ein König?

Diokles. Ein König? — Zuweilen, ja, aber nur in der Einbildung. Und das endete immer damit, daß ich Satiren auf die Könige machte, die es wirklich waren.

Lucian. Hast Du jemals gehört, daß ein Günstling, eh' er in Ungnade fiel, oder ein Offizier, wenn er ein Regiment erwartete, oder ein Poet, wenn er eine Pension erhielt, eine Satire auf die Könige gemacht habe?

Diokles. Ich verstehe Dich; aber das war doch bei mir die Ursache nicht. —

Lucian. Nimm Dich in Acht!

Diokles. Ich war, zum Glück, in einer Lage, daß ich ihrer Gnade entbehren konnte.

Lucian. Du bildest Dir also vielleicht ein, Du würdest es an ihrem Platze besser gemacht haben?

Diokles. Das war freilich auch eine häßliche Täuschung. Aber mein Haß gegen die Könige floß wahrlich aus einer reinern Quelle.

Lucian. Nimm Dich in Acht, Bruder!

Diokles. Es war wirkliches Mitleiden mit dem armen Menschengeschlechte. —

Lucian. Und aus wirklichem Mitleiden mit dem armen menschlichen Geschlechte — hättest Du selbst König sein mögen?

Diokles. Ich läugn' es nicht — aber bloß um Gutes zu thun!

Lucian. Hättest oberster Herr über den ganzen Erdboden sein mögen?

Diokles. Bloß um desto Mehrern Gutes zu thun.

Lucian. Und unumschränkter Selbstbeherrscher?

Diokles. Bloß um das Gute desto ungehinderter zu thun.

Lucian. Im Ernste, das konntest Du Dir einbilden?

Diokles. O weh! —

Lucian. Da schuppte sich wieder eine garstige dicke Haut ab!

Diokles. Ach! was wird aus allen den Tugenden werden, in deren Bewußtsein ich mir oft so gütlich that!

Lucian. Das war wohl eine sanfte Wiege?

Diokles. Wie glücklich ich mich dann fühlte! — Nein! Ich bin nicht im Elysium. — Mir ist hier ganz anders —

Lucian. Du büßest hier für — Deine Tugenden.

Diokles. Die ich zu haben wähnte und nicht hatte, meinst Du?

Lucian. Und die Dich weder Anstrengung, noch Opfer kosteten. — Du warst da oben wohl ein Dichter? nicht so?

Diokles. Und liebte die Wahrheit über alles —

Lucian. Und belogst Dich selbst und die Welt Dein ganzes Lebenlang?

Diokles. Du bist noch immer Lucian, wie ich höre.

Lucian. Bruder, es steht noch nicht recht mit Dir. — Geh dem schlängelnden Fußpfad zwischen diesen Platanen nach! Er wird Dich zu einer Grotte führen, in deren Inwendigem Du eine Art von warmem Bade bereitet finden wirst. Bediene Dich dessen ungescheut; es wird Dich erweichen, und Dir eine Ausdünstung verschaffen, nach welcher Du Dich viel besser befinden wirst. Wenige kommen hieher, die dieses Bades nicht eine Zeitlang bedürfen und Niemand, dem nicht gerathen wurde, es zur Vorsicht wenigstens einmal zu gebrauchen. Geh, weil es doch sein muß! Wenn wir uns wiedersehen, wirst Du fühlen, daß Du im Elysium bist.

LE SAGE DANS SES RAPPORTS AVEC LES HOMMES.

Glückselig ist der Mann, der, mehr bemüht den Beifall der Menschen zu verdienen als besorgt ihn wirklich zu

erhalten, seine Pflichten gegen sie erfüllt, ohne seine Zufriedenheit von ihrer Zufriedenheit, Gerechtigkeit oder Dankbarkeit abhängig zu machen. Getreu seiner eigenen Ueberzeugung, gebilligt von seinem eigenen Herzen, bestätiget in beiden durch den prüfenden Beifall der Weisesten und Besten seiner Zeitgenossen, gebessert durch ihren Tadel und durch eine immerwährende Bearbeitung seiner selbst, geht er seinen eignen Weg, unbekümmert, was alles das Gesumse, Gezische und Gequäke bedeuten könne, das in der Nähe und aus der Ferne um seine Ohren sauset. Immerhin mag der große Haufe sich einbilden, daß er nach ihrem Beifall ringe: ihm genüget sich bewußt zu sein, daß Wahrheit und Tugend ihn durch ihren eigenthümlichen Reiz an sich ziehen. Er liebt das Schöne, weil es schön, das Gute, weil es gut ist; er liebt die Menschen, weil er selbst ein Mensch ist; er lächelt, oder lacht wohl auch zuweilen, über ihre Thorheiten, aber er ist zu billig ihrer Gebrechen zu spotten, oder mit den Fehlern eines andern zu hadern, weil es—nicht die Seinigen sind: kurz, er liebt die Menschen — so viel man launische Schönen und eigensinnige Kinder nur immer lieben kann. Es würde ihm angenehm sein, von ihnen wieder geliebt zu werden; aber er weiß zu gut was möglich ist, um es zu fordern; und er ist zu weise, um sich über Unmöglichkeiten zu kränken. Aus eben diesem Grunde fällt ihm nicht ein, sich jemals über sie zu beklagen, wenn sie unbesonnen, übermüthig, unbillig, hastig, unbeständig, undankbar, neidisch, mißtrauisch und wunderlich sind; das ist, wenn sie sind was ihre Väter von Alters her gewesen, und was ihre Kinder bis ans Ende der Tage sein werden. Sie müßten es sehr arg machen, wenn sie ihm jemals eine stärkere Rache abnöthigen sollten, als ihnen, mit allem Kaltsinn, den man ohne Unhöflichkeit zeigen darf, zu sagen: was kümmert's mich?

OTAHITI.

Hundertmal, wenn ich die unaussprechliche Liebenswürdigkeit der menschlichen Natur im zweiten und dritten Jahre

der Kindheit — diese so wunderbar angenehme und reizvolle Komposition von Unwissenheit und Neugierde, Sorglosigkeit und Aufmerksamkeit, Liebe und Selbstheit, traulicher Gutherzigkeit und äußerster Zornfähigkeit, Nachgiebigkeit und Eigensinn, Schlauheit und Einfalt; diese offene Unbefangenheit der Seele; dieses Aufdämmern der Vernunft aus dem dunkeln Gewirr des Gefühls; diese zarte Beweglichkeit aller Sinne; diese lautre Reinheit jedes Naturtriebs, diese Wahrheit und Innigkeit aller Begierden, Zuneigungen und Bewegungen des Herzens, in Lust und Schmerz, Freude und Betrübniß, Liebe und Haß; diese glückliche Geneigtheit, alles Uebel, sogleich wie es nicht mehr gegenwärtig gefühlt wird, alle Beleidigungen im Moment, wie sie aufhören, wieder zu vergessen; diese reine Stimmung aller Saiten des Gefühls zu Allem in der Natur, was Beziehung auf sie hat; diese beständige Aufgelegtheit sich zu freuen, zu genießen; dieses ewige Leben im Augenblick, diese gänzliche Verschlossenheit für die Zukunft; dies nichts Böses wollen, nichts Böses ahnen — wenn ich, sag' ich, das alles in der so unbeschreiblich feinen und lieblichen Mischung, wie es in den ersten Jahren des kindischen Lebens sich äußert, sah, und es zu einer Zeit sah, da — noch von keinem O-Tahiti die Rede war — wie oft dacht' ich dann: was für Geschöpfe wären wir, wenn wir zur Blüthe und Kraft des Jünglingalters heranwachsen, und die Vollkommenheit unsrer Natur erreichen könnten, ohne von allem, was die Kindheit so liebenswürdig, so glücklich macht, mehr zu verlieren, als vermöge der absoluten Nothwendigkeit der Sache verloren gehen muß, wenn Dämmerung zum Morgen, und Knospe zur Blume wird!

Ich weiß, wenn ich wieder kalt bin, so gut als ein anderer, in welche Classe ein solcher Wunsch gehört, und was mir jeder hochgelehrte Knabe, der so eben seinen Cursus von Logik, Metaphysik, Moral, Dogmatik, u. s. f. absolviert hat, dagegen einwenden kann. — Aber ich freue mich doch, zu denken, daß wenigstens der beste und glücklichste Theil der Bewohner der Gesellschaftinseln lebendige Beweise sind, daß die Natur in einigen kleinen Inselchen der Südsee gewisser-

maßen wirklich gemacht hat, was bei mir und andern ehrlichen Wünschern und Träumern bloßer Wunsch und Traum der freundlichen Einbildung war. — Freilich geht etwas, und ziemlich viel davon ab, daß Wirklichkeit je so schön, so glänzend, so erwünscht sei als was Fee Mab mit einem Schlag ihres Mohnstengels vor unserm innern Sinn vorbeizaubert. Die Kinder von O-Tahiti sind freilich keine Halbengel aus einer idealischen Unschuldwelt — aber, so wie sie sind, wer ist der Mensch, der sie nicht lieben muß? Wo die gute Seele, die sich nicht zu ihnen wünscht?

L'HOMME EST MODIFIÉ PAR LES CIRCONSTANCES EXTÉRIEURES.

Der Mensch kommt unvollendet, aber mit einer Anlage zu bewundernswürdigen Vollkommenheiten aus den Händen der Natur. Die nämliche Bildsamkeit macht ihn gleich fähig, sich die Form eines Gottes oder die Mißgestalt eines Ungeheuers aufdrücken zu lassen. Alles hängt von den Umständen, in welche er beim Eintritt in die Welt versetzt wurde, und von den Eindrücken ab, welche seinem wächsernen Gehirn in der Jugend gegeben werden. Bleibt er sich selbst überlassen, so wachsen seine Neigungen in wilder Ueppigkeit mit ihm auf, und seine edelsten Kräfte bleiben unentwickelt. Lebt er in Gesellschaft, so nimmt er unvermerkt die Sprache, die Manieren, die Sitten, die Meinungen, das Interesse und den Geist der besondern Gesellschaft an, die ihn umgibt; und so verbreitet sich das Gift der physischen und sittlichen Verderbniß, wenn es einmal den Zugang in diese Gesellschaft gefunden hat, unvermerkt durch die ganze Masse aus. Der Mensch wird gut oder schlimm, aufrichtig oder falsch, sanft oder ungestüm, blödsinnig oder witzig, träg oder thätig, je nachdem es diejenigen sind, von welchen er sich immer umgeben sieht. Und wiewohl keiner ist, der nicht etwas von der besondern Anlage zu einem eigenthümlichen Charakter, womit ihn die Natur gestempelt hat, beibehielte: so dient doch dies in großen Gesellschaften meistens nur die Anzahl der übelgebildeten, und grotesken sittlichen Formen zu vermehren.

ENGEL.

Johann Jakob Engel war am 11ten Sept. 1741 zu Parchim in Meklenburg geboren. Seit seinem neunten Jahre besuchte er die Schule zu Rostock und sodann die dortige Universität, auf welcher er sich besonders den theologischen Wissenschaften widmete. In Leipzig, wohin er sich (1764) von Rostock aus gewandt hatte, legte er sich besonders auf Sprachen und Philosophie, während er sich durch Unterricht, Vorlesungen und Uebersetzungen seinen Unterhalt erwerben mußte. Seitdem er (1776) einem Rufe nach Berlin gefolgt war, lehrte er als Professor am dasigen Joachimsthalschen Gymnasium mit großem Beifall, wurde Mitglied der Akademie der Wissenschaften und beliebter Schriftsteller. Späterhin, als Lehrer des jetzigen Königs, wurde er dessen Vater, Friedrich Wilhelm II, bekannter, und von diesem zum Oberdirecktor des Berliner Theaters ernannt, welches Amt er unter vielfachem Verdruß bis 1794 verwaltete, es dann niederlegte und nach Meklenburg ging. Als Friedrich Wilhelm III, sein Zögling, den Thron bestiegen, berief ihn dieser (1798) nach Berlin zurück, und fügte zu dem Gehalt von der Akademie noch einen ansehnlichen Jahrgehalt. Hier lebte er nun im Umgange der ausgezeichnetsten Männer der Hauptstadt, in unermüdeter schriftstellerischer Thätigkeit, und starb endlich auf einer Reise in seiner Vaterstadt Parchim, am 28ten Juni 1802.

Engels Prosa hat einen hohen Grad von Reinheit, Klarheit, Abglättung und Rundung, so wie der Inhalt seiner Schriften überhaupt einen feinen Beobachter der Menschen, der Verhältnisse, ja des ganzen Zeitalters verräth. Alle diese Vorzüge zeigen sich am anschaulichsten in seinem ganz auf praktische Lebensweisheit hingerichteten Philosoph für die Welt (1775, ff.), in seinem treffenden und seelenvollen Charaktergemälde Lorenz Stark (1795), und in seinem Fürstenspiegel (1798). Seine sämmtlichen Schriften (Berlin 1801, ff., 12 Bde.)

TOBIAS WITT.

Herr Tobias Witt war aus einer nur mäßigen Stadt gebürtig, und nie weit über die nächsten Dörfer gekommen; dennoch hatte er mehr von der Welt gesehen, als mancher, der sein Erbtheil in Paris oder Neapel verzehrt hat. Er erzählte gern allerhand kleine Geschichtchen, die er sich hie und da aus eigener Erfahrung gesammelt hatte. Poetisches Verdienst hatten sie wenig, aber desto mehr praktisches, und das Besonderste an ihnen war, daß ihrer je zwei und zwei zusammen gehörten.

Einmal lobte ihn ein junger Bekannter, Herr Till, seiner Klugheit wegen. — Ei, fing der alte Witt an, und schmunzelte; wär ich denn wirklich so klug?

Die ganze Welt sagt's, Herr Witt. Und weil ich es auch gern würde — —

Je nun, wenn Er das werden will, das ist leicht. — Er muß nur fleißig Acht geben, Herr Till, wie es die Narren machen.

Was? Wie es die Narren machen?

Ja, Herr Till, und muß es dann anders machen, wie die.

Als zum Exempel?

Als zum Exempel, Herr Till: So lebte da hier in meiner Jugend ein alter Arithmetikus, ein dürres, grämliches Männchen, Herr Veit mit Namen. Der ging immer herum, und murmelte vor sich selbst: in seinem Leben sprach er mit keinem Menschen. — Und einem ins Gesicht sehen, das that er noch weniger: immer kuckte er ganz finster in sich hinein. — Wie meint Er nun wohl, Herr Till, daß die Leute den hießen?

Wie? — Einen tiefsinnigen Kopf.

Ja, es hat sich wohl! Einen Narren! — Hui, dacht' ich da bei mir selbst — denn der Titel stand mir nicht an — wie der Herr Veit muß man's nicht machen. Das ist nicht fein. — In sich selbst hineinsehen, das taugt nicht: sieh du den Leuten dreist in's Gesicht! Oder gar mit sich selbst sprechen;

pfui! sprich du lieber mit andern! — Nun, was dünkt ihm, Herr Till, hatt' ich da Recht?

Ei ja wohl, allerdings!

Aber ich weiß nicht, so ganz doch wohl nicht. — Denn da lief noch ein anderer herum; das war der Tanzmeister, Herr Flink: der kuckte aller Welt in's Gesicht, und plauderte mit Allem, was nur ein Ohr hatte, immer die Reihe herum; und den, Herr Till, wie meint Er wohl, daß die Leute den wieder hießen?

Einen lustigen Kopf?

Beinahe! Sie hießen ihn auch einen Narren. — Hui, dacht' ich da wieder, das ist doch drollig! Wie mußt du es denn machen, um klug zu heißen? — Weder ganz wie der Herr Veit, noch ganz wie der Herr Flink. Erst siehst du den Leuten hübsch dreist in's Gesicht, wie der Eine, und dann siehst du hübsch bedächtig in dich ein, wie der Andere. Erst sprichst du laut mit den Leuten, wie der Herr Flink, und dann insgeheim mit dir selbst, wie der Herr Veit. — Sieht Er, Herr Till, so hab' ich's gemacht, und das ist das ganze Geheimniß.

Ein ander Mal besuchte ihn ein junger Kaufmann, Herr Flau, der gar sehr über sein Unglück klagte. — Ei was! fing der alte Witt an, und schüttelte ihn; Er muß das Glück nur suchen, Herr Flau; Er muß darnach aus sein.

Das bin ich ja lange; aber was hilft's? — Immer kommt ein Streich über den andern! Künftig lege ich die Hände gar lieber in den Schooß, und bleibe zu Hause.

Aber nicht doch! nicht doch, Herr Flau! Gehen muß Er immer darnach, aber nur hübsch in Acht nehmen, wie Er's Gesicht trägt.

Was? Wie ich's Gesicht trage?

Ja, Herr Flau! wie Er's Gesicht trägt. Ich will's Ihm erklären. — Als da mein Nachbar zur Linken sein Haus baute, so lag einst die ganze Straße voll Balken und Steine und Sparren; und da kam unser Bürgermeister gegangen, Herr Trik, damals noch ein blutjunger Rathsherr, der rannte, mit von sich geworfenen Armen, ins Gelag hinein, und hielt

den Nacken so steif, daß die Nase mit den Wolken so ziemlich gleich war. — Pump! lag er da, brach ein Bein, und hinkt noch heutiges Tages davon. — Was will ich nun damit sagen, lieber Herr Flau?

Ei, die alte Lehre: Du sollst die Nase nicht allzu hoch tragen.

Ja, sieht Er! Aber auch nicht allzu niedrig. — Denn nicht lange darnach kam auch ein Andrer gegangen, das war der Stadtpoet, Herr Schall; der mußte entweder Verse oder Haussorgen in seinem Kopfe haben, denn er schlich ganz trübsinnig einher, und kuckte in den Erdboden, als ob er hineinsinken wollte. — Krach! riß ein Seil, der Balken herunter, und wie der Blitz vor ihm nieder. — Vor Schrecken fiel der arme Teufel in Ohnmacht, ward krank, und mußte ganze Wochen lang aushalten. — Merkt Er nun wohl, was ich meine, Herr Flau? Wie man's Gesicht tragen muß?

Sie meinen: so hübsch in der Mitte?

Ja freilich, daß man weder zu keck in die Wolken, noch zu scheu in den Erdboden sieht. — Wenn man so die Augen fein ruhig, nach oben und unten und nach beiden Seiten umherwirft, so kommt man in der Welt schon vorwärts, und mit dem Unglück hat's so leicht nichts zu sagen.

Noch ein andermal besuchte den Herrn Witt ein junger Anfänger, Herr Wills; der wollte zu einer kleinen Spekulation Geld von ihm borgen. — Viel, fing er an, wird dabei nicht herauskommen, das sehe ich vorher; aber es rennt mir so von selbst in die Hände. Da will ich's doch mitnehmen.

Dieser Ton stand dem Herrn Witt gar nicht an. — Und wie viel meint Er denn wohl, lieber Herr Wills, daß Er braucht?

Ach, nicht viel! eine Kleinigkeit! Ein hundert Thälerchen etwa.

Wenn's nicht mehr ist, die will ich Ihm geben. Recht gern. — Und damit Er sieht, daß ich Ihm gut bin, so will ich Ihm obendrein noch etwas anderes geben, das unter Brüdern seine tausend Reichsthaler werth ist. Er kann reich damit werden.

Aber wie, lieber Herr Witt, obendrein? —

Es ist nichts; es ist ein bloßes Historchen. — Ich hatte in meiner Jugend einen Weinhändler zum Nachbar, ein gar drolliges Männchen, Herr Grell mit Namen; der hatte sich eine einzige Redensart angewöhnt, die brachte ihn zum Thore hinaus.

Ei, das wäre, die hieß?

Wenn man ihn manchmal fragte: Wie steht's, Herr Grell? Was haben Sie bei dem Handel gewonnen? — Eine Kleinigkeit, fing er an. Ein fünfzig Thälerchen etwa. Was will das machen? — Oder wenn man ihn anredete: Nun, Herr Grell, Sie haben ja auch bei dem Bankerutte verloren? — Ach was, sagte er wieder, es ist der Rede nicht werth. Eine Kleinigkeit von ein Hunderter fünfe. — Er saß in schönen Umständen, der Mann; aber, wie gesagt, die einzige verdammte Redensart half ihm glatt aus dem Sattel. Er mußte zum Thore damit hinaus. — Wie viel war es doch, Herr Wills, das Er wollte?

Ich? — Ich bat um hundert Reichsthaler, lieber Herr Witt.

Ja recht, mein Gedächtniß verläßt mich. — Aber ich hatte da noch einen andern Nachbar, das war der Kornhändler, Herr Tomm; der baute von einer andern Redensart das ganze große Haus auf, mit Hintergebäude und Waarenlager. — Was dünkt ihm dazu?

Ei, um's Himmels willen, die möcht' ich wissen! — Dies hieß?

Wenn man ihn manchmal fragte: Wie steht's, Herr Tomm? Was haben Sie bei dem Handel verdient? Ach, viel Geld! fing er an, viel Geld! — und da sah man, wie ihm das Herz im Leibe lachte; — ganzer hundert Reichsthaler! — Oder wenn man ihn anredete: was ist Ihnen? warum so mürrisch, Herr Tomm? — Ach, sagte er wieder, ich habe viel Geld verloren, viel Geld! ganzer fünfzig Reichsthaler! — Er hatte klein angefangen, der Mann; aber wie gesagt, das ganze große Haus baute er auf mit Hintergebäude und Waarenlager. — Nun, Herr Wills, welche Redensart gefällt Ihm am besten?

Ei, das versteht sich, die letzte!

Aber — so ganz war er mir doch nicht recht, der Herr Tomm. Denn er sagte auch: viel Geld! wenn er den Armen oder der Obrigkeit gab; und da hätt' er nur immer sprechen mögen, wie der Herr Grell, mein anderer Nachbar. — Ich, Herr Wills, der ich zwischen den beiden Redensarten mitten inne wohnte, ich habe mir beide gemerkt! und da sprech' ich nun nach Zeit und Gelegenheit, bald wie der Herr Grell, und bald wie der Herr Tomm.

Nein, bei meiner Seele! ich halt's mit Herrn Tomm. Das Haus und das Waarenlager gefällt mir.

Er wollte also? —

Viel Geld! viel Geld! lieber Herr Witt! Ganzer hundert Reichsthaler!

Sieht Er, Herr Wills? es wird schon werden. Das war ganz recht. — Wenn man von einem Freunde borgt, so muß man sprechen, wie der Herr Tomm; und wenn man einem Freunde aus der Noth hilft, so muß man sprechen, wie der Herr Grell.

HERDER.

Johann Gottfried (von) Herder, einer der vielseitigsten und geistreichsten Schriftsteller Deutschlands, wurde am 25ten August 1744 zu Morungen in Ostpreußen geboren, wo sein Vater unterster Lehrer an der kleinen Stadtschule war. Unter dem Druck ungünstiger Umstände entwickelte sich sein Geist mit unglaublicher Kraft, bloß unterstützt durch den Unterricht des dortigen Predigers Trescho. Fast ohne alle Aussichten, seinen Lieblingsstudien leben zu können, folgte er (1762) der Einladung eines russischen Wundarztes, der ihn nach Petersburg führen wollte. Doch unterweges ward er in Königsberg mit Männern bekannt, die seine Talente zu würdigen wußten und, um diesen eine höhere Ausbildung zu verschaffen, ihm eine Lehrerstelle am Friedrichskollegium ausmittelten. Von nun an entschied er sich für die Theologie, wurde Zuhörer Kant's, und drang zugleich in die Tiefen der Philosophie und Naturwissenschaft, wie in das Gebiet der Geschichte, Völker- und Sprachkunde ein. Im Jahr 1765 wurde er als Prediger und Rektor der Domschule nach Riga berufen, welche Stelle er mit dem entschiedensten Beifall verwaltete, bis er die Einladung erhielt, den Prinzen von Holstein-Eutin auf einer Reise durch Frankreich und Italien zu begleiten (1768). Zwar nöthigte ihn ein Augenübel in Straßburg zurückzubleiben, doch machte er daselbst die Bekanntschaft Goethe's, die für sein ganzes Leben entscheidend wurde. Sein schriftstellerischer Ruf, den er sich durch seine Fragmente über die neuere deutsche Literatur (1767) und durch die kritischen Wälder (1768) erworben, verschaffte ihm die Stelle eines Superintendenten und Hofpredigers in Bückeburg (1770). Als er in der Folge einen Ruf als Professor der Theologie nach Göttingen erhalten und bereits angenommen hatte, löste sich plötzlich diese Aussicht in Nichts auf, und aus der dringenden Verlegenheit rettete Herdern nur ein neuer Ruf, den er (durch Goethe's Vermittelung) als Hofprediger, Generalsuperintendent und Oberkonsistorialrath nach Weimar erhielt (1776). Hier lebte er von nun an im Umgang der ausgezeichnetsten Geister und in dem glücklichsten Wirkungskreise seiner ausgebreiteten schriftstellerischen Thätigkeit. Im Jahre 1789 ward er Vicepräsident des Konsistoriums, und 1801 von dem Kur-

fürsten von Baiern in den Adelstand erhoben. Sein rastlos thätiges Leben endete am 18ten Dezember 1803 an völliger Entkräftung.

Herder ist an Vielseitigkeit wohl von keinem ausgezeichneteren Schriftsteller übertroffen worden; er war Philosoph, Geschichtschreiber, Theolog, Alterthumsforscher, Kunstkritiker und Dichter zugleich, und hat in jedem dieser verschiedenen Gebiete auf sein Zeitalter entscheidend eingewirkt. Mit wie viel Geist er das Morgenland und besonders die alt-hebräischen Dichtungen aufzufassen wußte, beweisen seine Schriften über die älteste Urkunde des Menschengeschlechts (1774) und den Geist der hebräischen Poesie (1782); seinen feinen Sinn für das klassische Alterthum bekunden seine gelungenen Verdeutschungen griechischer lyrischer Gedichte, und mit welcher Liebe er auch das Mittelalter umfaßte, ergibt sich daraus, daß er dessen Hymnen, Legenden und Volkslieder durch meisterhafte Uebersetzungen und Nachbildungen in die Lesewelt einzuführen suchte. Aber auch in seinen eignen Liedern, Dichtungen, Parabeln und Erzählungen hat er sich als einen zarten, tieffühlenden Geist gezeigt, der die glühende Bilderfülle des Orients mit griechischer Kunstform und mit deutscher Innigkeit und Gemüthlichkeit zu vereinigen wußte. Nicht minder bedeutend trat er als philosophischer Denker unter seinem Volke auf. Während er in einzelnen trefflichen, theils philosophischen, theils ästhetischen Abhandlungen, die in den zerstreuten Blättern (1785, ff., 6 Bde.) und in der Adrastea (1801, ff., 5 Bde.) gesammelt sind, sich als feinen Kenner und Beurtheiler des Wahren und Schönen in Leben, Wissenschaft und Kunst bewies, schuf er sein Hauptwerk, die Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit (1784—94), in welchen alle Strahlen seines Geistes wie in einem Mittelpunkte sich vereinigen.

Seine sämmtlichen Werke, herausgegeben von Heyne, J. G. und Joh. Müller, Tübingen 1805, ff., 36 Bde.

LE CYGNE MOURANT.

„Muß ich allein denn stumm und gesanglos sein?" sprach seufzend der stille Schwan zu sich selbst, und badete sich im Glanz der schönsten Abendröthe; „beinahe ich allein im ganzen Reich der gefiederten Schaaren. Zwar der schnatternden Gans und der gluckenden Henne und dem krächzenden Pfau beneide ich ihre Stimme nicht; aber dir, o sanfte

Philomele! beneide ich sie, wenn ich, wie festgehalten durch dieselbe, langsamer meine Wellen ziehe und mich im Abglanz des Himmels trunken verweile. Wie wollte ich dich singen, goldne Abendsonne! dein schönes Licht und meine Seligkeit singen, mich in den Spiegel deines Rosenantlitzes niedertauchen und sterben!"

Still-entzücket tauchte der Schwan nieder, und kaum hob er sich aus den Wellen wieder empor, als eine leuchtende Gestalt, die am Ufer stand, ihn zu sich lockte. Es war der Gott der Abend- und Morgensonne, der schöne Phöbus. „Holdes, liebliches Wesen, sprach er, die Bitte ist dir gewährt, die du so oft in deiner verschwiegenen Brust nährtest und die dir nicht eher gewährt werden konnte." Kaum hatte er das Wort gesagt, so berührte er den Schwan mit seiner Leier und stimmte auf ihr den Ton der Unsterblichen an. Entzückend durchdrang der Ton den Vogel Apollo's; aufgelöset und ergossen sang er in die Saiten des Gottes der Schönheit, dankbar froh besang er die schöne Sonne, den glänzenden See und sein unschuldiges, seliges Leben. Sanft, wie seine Gestalt, war das harmonische Lied: lange Wellen zog er daher in süßen entschlummernden Tönen, bis er sich — in Elisium wieder fand, am Fuß des Apollo, in seiner wahren, himmlischen Schönheit. Der Gesang, der ihm im Leben versagt war, war sein Schwanengesang geworden, der sanft seine Glieder auflösen mußte; denn er hatte den Ton der Unsterblichen gehört und das Antlitz eines Gottes gesehen. Dankbar schmiegte er sich an den Fuß Apollo's und horchte seinen göttlichen Tönen, als eben auch sein treues Weib ankam, die sich in süßem Gesange ihm nach zu Tode geklaget. Die Göttin der Unschuld nahm beide zu ihren Lieblingen an; das schöne Gespann ihres Muschelwagens, wenn sie im See der Jugend badet.

Gedulde dich, stilles hoffendes Herz! Was dir im Leben versagt ist, weil du es nicht ertragen könntest, gibt dir der Augenblick deines Todes.

LE SOMMEIL.

In jener Schaar unzählbarer Genien, die Jupiter für seine Menschen erschaffen hatte, um durch sie die kurze Zeit ihres mühseligen Lebens zu beglücken und zu vergnügen, war auch der dunkle Schlaf. „Was soll ich," sprach er, da er seine Gestalt ansah, „unter meinen glänzenden gefälligen Brüdern? Welches traurige Ansehen habe ich im Chor der Scherze, der Freuden und aller Gaukeleien des Amors? Mag es sein, daß ich den Unglücklichen erwünscht bin, denen ich die Last ihrer Sorgen entnehme, und sie mit milder Vergessenheit tränke. Mag es sein, daß ich dem Müden gefällig komme, den ich doch auch nur zu mühseliger neuer Arbeit stärke. Aber denen, die nie ermüden, die von keiner Sorge des Elendes wissen, denen ich immer nur den Kreis ihrer Freuden störe?" —

„Du irrest," sprach der Vater der Genien und Menschen, „in deiner dunkeln Gestalt wirst du aller Welt der liebste Genius werden. Denn glaubst du nicht, daß auch Scherze und Freuden ermüden? Wahrlich, sie ermüden früher als Sorg' und Elend, und verwandeln sich dem satten Glücklichen in die langweiligste Trägheit.

„Aber auch du," fuhr er fort, „sollst nicht ohne Vergnügen sein; ja in ihnen oft das ganze Heer deiner Brüder übertreffen." Mit diesen Worten reichte er ihm das silbergraue Horn anmuthiger Träume. „Aus ihm" sprach er, „schütte deine Schlummerkörner, und die glückliche Welt sowohl, als die unglückliche, wird dich über alle deine Brüder wünschen und lieben. Die Hoffnungen, Scherze und Freuden, die in ihm liegen, sind von deinen Schwestern, den Grazien, mit zauberischer Hand von unsern seligsten Fluren gesammelt. Der ätherische Thau, der auf ihnen glänzet, wird einen jeden, den du zu beglücken denkst, mit seinem Wunsch erquicken, und da sie die Göttin der Liebe mit unserm unsterblichen Nektar besprengt hat, so wird die Kraft ihrer Wollust viel anmuthiger und feiner den Sterblichen sein,

als Alles, was ihnen die arme Wirklichkeit der Erde gewähret. Aus dem Chor der blühendsten Scherze und Freuden wird man fröhlich in deine Arme eilen; Dichter werden dich besingen, und in ihren Gesängen dem Zauber deiner Kunst nachbuhlen; selbst das unschuldige Mädchen wird dich wünschen, und du wirst auf ihren Augen hangen, ein süßer beseligender Gott." —

Die Klage des Schlafs verwandelte sich in triumphirenden Dank, und ihm ward die schönste der Grazien, Pasithea, vermählet.

DES AGES D'UNE LANGUE.

So wie der Mensch auf verschiedenen Stufen des Alters erscheinet, so verändert die Zeit Alles. Das ganze Menschengeschlecht, ja die todte Welt selbst, jede Nation und jede Familie haben einerlei Gesetze der Veränderung, einerlei Lebensalter, und so die Sprache. Daß man dies bisher so wenig als möglich unterschieden, daß man diese Zeitalter beständig verwirret, werden die Plane zeigen, die man so oft macht, um eine Stufe aus der andern ausbilden zu wollen. Man reifet das Kind zu früh zum Milchhaar des Jünglings; den muntern Jüngling fesselt man durch den Ernst des Mannes, und der Greis soll wieder in seine vorige Kindheit zurückkehren, oder gar eine Sprache soll auf widersprechende Art die Tugenden aller Alter an sich haben. Verkehrte Versuche! die schädlich würden, wenn nicht die Natur mit vielen nachtheiligen Entwürfen einen Grad von Schwäche verbunden hätte, der sie zurückhält. Ein junger Greis, und ein Knabe der ein Mann ist, sind unleidlich; und ein Ungeheuer, das alles auf einmal sein will, ist nichts ganz.

Eine Sprache in ihrer Kindheit bricht, wie ein Kind, einsylbige, rauhe und hohe Töne hervor. Eine Nation in ihrem ersten wilden Ursprunge starret, wie ein Kind, alle Gegenstände an. Schrecken, Furcht und alsdann Bewunderung sind die Empfindungen, derer beide allein fähig sind,

und die Sprache dieser Empfindungen sind Töne, — und Geberden. Zu den Tönen sind ihre Werkzeuge noch ungebraucht; folglich sind jene hoch und mächtig an Accenten; Töne und Geberden sind Zeichen von Leidenschaften und Empfindungen, folglich sind sie heftig und stark; ihre Sprache spricht für Auge und Ohr, für Sinn und Leidenschaften; sie sind größerer Leidenschaften fähig, weil ihre Lebensart voll Gefahr und Tod und Wildheit ist: sie verstehen also auch die Sprache des Affekts mehr, als wir, die wir dies Zeitalter nur aus spätern Berichten und Schlüssen kennen. Denn so wenig wir aus unserer ersten Kindheit Nachricht durch Erinnerung haben, so wenig sind Nachrichten aus dieser Zeit der Sprache möglich, da man noch nicht sprach, sondern tönte, da man noch wenig dachte, aber desto mehr fühlte, und also nichts weniger als schrieb.

So wie sich das Kind oder die Nation änderte, so mit ihr die Sprache. Entsetzen, Furcht und Verwunderung verschwand allmählich, da man die Gegenstände mehr kennen lernte; man ward mit ihnen vertraut und gab ihnen Namen, Namen, die von der Natur abgezogen waren, und ihr so viel möglich im Tönen nachahmten. Bei den Gegenständen fürs Auge mußte die Geberdung noch sehr zu Hülfe kommen, um sich verständlich zu machen: und ihr ganzes Wörterbuch war noch sinnlich. Ihre Sprachwerkzeuge wurden biegsamer und die Accente weniger schreiend. Man sang also, wie viele Völker es noch thun, und wie es die alten Geschichtschreiber durchgehends von ihren Vorfahren behaupten. Man pantomimisirte, und nahm Körper und Geberden zu Hülfe: damals war die Sprache in ihren Verbindungen noch sehr ungeordnet, und unregelmäßig in ihren Formen.

Das Kind erhob sich zum Jünglinge; die Wildheit senkte sich zur politischen Ruhe; die Lebens- und Denkart legte ihr rauschendes Feuer ab; der Gesang der Sprache floß lieblich von der Zunge herunter, wie dem Nestor des Homers, und säuselte in die Ohren. Man nahm Begriffe, die nicht sinnlich waren, in die Sprache: man nannte sie aber, wie von selbst zu vermuthen ist, mit bekannten sinnlichen Na-

men: daher müssen die ersten Sprachen bildervoll und reich an Metaphern gewesen sein.

Und dieses jugendliche Sprachalter war bloß das poetische. Man sang im gemeinen Leben und der Dichter erhöhete nur seine Accente in einem für das Ohr gewählten Rhythmus. Die Sprache war sinnlich, und reich an kühnen Bildern: sie war noch im Ausdruck der Leidenschaft, sie war noch in den Verbindungen ungefesselt: der Periode fiel auseinander wie er wollte. — Seht! das ist die poetische Sprache, der poetische Periode. Die beste Blüthe der Jugend in der Sprache war die Zeit der Dichter; jetzt sangen die ἀοιδοὶ und ῥαψῳδοί. Da es noch keine Schriftsteller gab, so verewigten sie die merkwürdigsten Thaten durch Lieder; durch Gesänge lehrten sie, und in den Gesängen waren nach der damaligen Zeit der Welt Schlachten und Siege, Fabeln und Sittensprüche, Gesetze und Mythologie enthalten. Daß dies bei den Griechen so gewesen, beweisen die Büchertitel der ältesten verlornen Schriftsteller, und daß es bei jedem Volk so gewesen, zeugen die ältesten Nachrichten.

Je älter der Jüngling wird, je mehr ernste Weisheit und politische Gesetztheit seinen Charakter bildet: je mehr wird er männlich, und hört auf Jüngling zu sein; und eine Sprache, in ihrem männlichen Alter, ist die schöne Prose. Je mehr die Poesie Kunst wird, je mehr entfernet sie sich von der Natur. Je eingezogener und politischer die Sitten werden, je weniger die Leidenschaften in der Welt wirken, desto mehr verlieret sie an Gegenständen. Je mehr man an Perioden künstelt, je mehr man die Inversionen abschaffet oder durch Kunst vermehret; je mehr bürgerliche und abstrakte Wörter eingeführt werden; je mehr Regeln eine Sprache erhält: desto vollkommener wird sie zwar als Kunst, aber desto mehr verliert die wahre Poesie der Natur.

Jetzt ward also der Periode der Prose geboren, und in die Runde gedreht. Durch Uebung und Bemerkung ward diese Zeit, da sie am besten war, das Alter der schönen Prose, die den Reichthum ihrer Jugend mäßig brauchte; die den Eigensinn der Idiotismen einschränkte, ohne ihn

ganz abzuschaffen; die die Freiheit der Inversionen mäßigte, ohne doch noch die Fesseln einer philosophischen Construction über sich zu nehmen; die den poetischen Rhythmus zum Wohlklang der Prose herunter stimmte, und die vorher freie Anordnung der Worte mehr in die Runde eines Perioden einschloß: — dies ist das männliche Alter der Sprache.

Das hohe Alter weiß statt Schönheit bloß von Richtigkeit. Diese entziehet ihrem Reichthum, wie die Lacedämonische Diät die Attische Wollust verbannet. Je mehr die Grammatici den Inversionen Fesseln anlegen; je mehr der Weltweise die Synonymen zu unterscheiden oder wegzuwerfen sucht; je mehr er statt der uneigentlichen eigentliche Worte einführen kann: je mehr verliert die Sprache Reize; aber auch desto weniger wird sie sündigen. Ein Fremder in Sparta siehet keine Unordnungen und keine Ergötzungen. Dies wäre ein philosophisches Zeitalter der Sprache.

DE LA LANGUE ALLEMANDE.

Eine Sprache, die sich in Grammatik und Naturell, und also an Leib und Seele, von den nachbarlichen Sprachen ringsum kenntlich unterscheidet; die bei aller Dunkelheit ihres Ursprunges und Geschlechts, doch unstreitig gegen ihre Stiefschwestern und Stieftöchter ein Glied in dem Geschlechtsbaume einnimmt, das Achtung fordert: eine Sprache, die so wie sie ist, nach allen von ihr losgeschnittenen und verpflanzten Aesten, mit allen in sie gepfropften fremden Zweigen, doch als ein selbstgewachsener Stamm dasteht, verletzt, aber doch nicht zerstückt von rohen Händen; die wie ein alter Tempel erscheint, von der Nation, nach dem Urbilde ihres Geistes, aus Materialien ihrer eigenen Stein- und Thongruben errichtet, geräumig genug, die Nation zu fassen und dauerhaft genug, um ihr ewiges Denkmal zu sein — eine Sprache, die dies ist, wäre die nicht, noch nach allen Revolutionen, eine ursprüngliche, eigenthüm-

liche Nationalsprache? Ist sie es nicht, so kann es sicherlich keine von allen jetzt lebenden, gelehrten Sprachen heißen. Ist es eine; so ist es unsere Deutsche.

Man betrachte ihr körperliches Gebäude von der Mechanik einzelner Glieder bis zur Bauart und Gestalt des Ganzen; man lerne in den Geist sehen, der sie gestaltet hat, der sie belebt und bewegt: so erblickt man ein Geschöpf eigener Art, das Aehnlichkeiten mit andern, aber das Urbild in sich selbst hat. Man gehe so weit man kann, auf die Würde ihrer Ahnen zurück; ohngeachtet aller Völkerwanderungen, und mancherlei Schicksale der Familien, wird man in ihr das ächte Geblüt der Väter finden. Mit ihren Nachbarinnen verglichen, erscheint sie wie ein festes Land, das mit Meeren und schwimmenden Inseln umgeben, auf seiner Wurzel sicher ruht. Mit der Natur ihrer Eigenthümer verglichen, ist sie ein gothischer Pallast für eine gothische Nation, für den Ehrennamen tapferer Barbaren, eine barbarische Sprache.

Können wir uns also nicht für αὐτόχθονες ausgeben, die aus eigenem Grund und Boden hervorgewachsen, unvermischt mit andern, und älter als der Mond sind: so wollen wir uns doch derselben, als eines Eigenthumes rühmen und mit patriotischem Stolze Idioten sein, nach der griechischen Bedeutung dieses Wortes.

„Unsere Sprache habe wegen der überhäuften Consonanten etwas barbarisches an sich" — so reden unsere weiche Nachbarn, und dünken sich mit ihrer schlüpfenden Mundart groß, die wegen der öftern Elisionen, wegen der vielen unnützen Wörter, die halb verschluckt werden, wegen der überall gleitenden Fortschiebung der Töne — keinen gewissen Tritt hat. Laß es sein, daß man es unsrer Mundart anhöre, sie sei unter einem nordischen Himmel gebildet: laß es sein, daß unsere härtliche Sprachwerkzeuge auf ihre langsame Art Sylben hervorarbeiten, die andern Völkern nicht so geläufig sind: ist dies uns zum Nachtheile? Eben dies gibt unserer Sprache einen abgemessenen sicheren Ton, einen vollen Klang, den vernehmlichen festen Schritt, der nie über und

über stürzt, sondern mit Anstand schreitet, wie ein Deutscher. Ein horchendes Ohr wird uns auch in der Sprache an dem Rauschen unserer Flüsse, und an dem unübereilten Takt unsrer Tritte erkennen und hören: wer wir sind?

Nun sind wir freilich keine Griechen, deren Sprache, Sang und Klang, wie ein Saitenspiel in dem reinen Aether des hohen Olymps; gegen sie mag die unsere wie eine Flöte unter einem dickern und niederern Himmel dumpfer tönen. Nur wollen wir auch keine Griechen sein, und die um uns wohnen, sind, gegen jene gestellt, dem Lande ihrer Antipoden näher, als wir. Dünkt mich recht, so stehen wir gegen unsere Nachbarn in einer glücklichen abgewogenen Mitte, so daß wir nicht wie die sarmatischen Völker, die Worte heraysröcheln: noch wie die Seenationen in heiserm Tone dämmern; noch wie unsere sobaritische Nachbarn die Worte mehr hervorglitschen; noch wie die Britten, mit verschlucktem Tone und oft ohne Lippen reden. Unsere Sprache ist stark und zurückprallend, nicht aber rauh und unaussprechlich: tapfer, wie das Volk, das sie spricht, und nur Weichlingen furchtbar und schrecklich; nicht unwirthbar gegen Fremde, aber Landstreichern oder zu entlegenen Nationen unfreundlich anzuschauen.

Es sei also, daß ein Römer unsere Sprache schildern würde, wie Tacitus unser Land: informem terris, asperam cœlo, tristem cultu adspectuque — wenn er sie näher kennete, würde er einen Bardengesang in ihr finden, der bei seinem rauhen Tone, bei seinem dumpfen Laut, bei seinem vollen und schweren zurückprallenden Schalle das Lob verdienet: nec tam voces illæ, quam *virtutis concentus* videntur. Und was dürfen wir uns unsrer Consonanten schämen, wenn sie Concente der Tapferkeit sind, um Götter und Stammväter unsers Volks, Helden und Erretter der Nation zu preisen, Schlacht- und Siegeslieder andern Völkern unnachgesungen zu singen?

RENAISSANCE DES ANCIENS.

Was der Poesie des Mittelalters fehlte, war nicht Stoff und Inhalt, nicht guter Wille und Endzweck; es fehlte ihr nicht an Idealen, auf welche sie hinarbeitete und sich bemühte; aber Geschmack, innere Norm und Regel fehlte ihr. Keine äussere Form des Sonnets, Madrigals oder der Stanze, der Reim am wenigsten, keine Scholastik, selbst die arabische Philosophie nicht, sie mochte aus Spanien, Afrika oder Palästina kommen, konnte ihr diese Regel gewähren; nur Ein Mittel war dazu, die Wiedererwekkung der Alten.

Immer hatten diese, auch in den dunkelsten Jahrhunderten, einige Liebhaber, sogar Nachahmer gefunden, ob man von ihnen gleich nur wenige kannte und diese Wenigen in einer finstern Luft durch einen häßlichen Nebel ansah. Bekanntlich war Petrarca einer der ersten, der sich durch unablässigen Fleiß eine fast klassische Denkart angebildet hatte, ohne welche er seine liebliche Vulgarpoesie schwerlich hätte erschaffen mögen. Ihm folgten mehrere Liebhaber und Bewunderer der Alten, bis nach einer langen Morgenröthe endlich heller Tag anbrach. Vom Orient aus kamen die vertriebenen griechischen Musen nach Italien; mit einem wunderbaren Enthusiasmus für die Sprache, die Werke und Wissenschaften der Griechen wurden sie aufgenommen, und alles belebte sich nun. Laß es sein, daß fortan, insonderheit im nächsten Jahrhundert, die Landessprache keine Dichter bekam, wie Dante und Petrarca gewesen waren; beide, insonderheit der letzte hatte in seiner Art die Blüthe hinweggebrochen, so daß kein Nachahmer ihn übertreffen konnte. Dafür aber öffnete sich eine Aussicht, die zehntausend Petrarchisten nicht hätten eröffnen mögen. Poliziano, Pico, Bembo, Castiglione, Casa und so viel andere Geschichtschreiber, Dichter, Philosophen und Philologen schrieben nicht nur klassisch Latein, sondern einige derselben dachten auch klassisch, und erwägten die Werke der Alten. Die Strozza, San-

nazar, Fracastor, Vida und so viele, viele andere schrieben nicht etwa nur elegante lateinische Verse; man las, man übersetzte die Alten: Macchiavell u. a. dachten ihnen männlich nach. Künstler erschienen, die im Geschmack der Griechen und Römer verzierten, baueten, bildeten, malten; das himmlische Genie Raphael erschien, von einer griechischen Muse mit einem Engel erzeuget. Da erklang ein Lied im höheren Tone; es fing wirklich eine neue Denkart mit einer neuen Zeit an: denn auch die Buchdrukkerkunst war erfunden, eine neue Welt war entdeckt, u. s. f.

Es hieße klein und eingeschränkt denken, wenn man diese neue Gedankenform bloß nach dem beurtheilte, was sie damals hervorgebracht hat, nicht nach dem lebendigen Samen, der in ihr zur künftigen Hervorbringung da lag. Sei es, daß die ersten Nachahmungen der Alten zu sklavisch waren, daß die erste Kritik sich zu sehr an Worte hielt und darüber oft den Geist nicht erreichte. Sei es, daß kein lateinischer Dichter dieses glücklichen Jahrhunderts Einem alten Dichter gleich käme; was schadet's? Die ersten gedruckten Ausgaben alter Autoren waren auch die vollkommensten nicht; indessen kamen sie weit umher und machten die Grundlage nicht nur zu bessern Auflagen, sondern auch zu vielen, vielen neuen Gedanken. Ohne Wiedererweckung der Alten wäre keine neue Philosophie und Beredsamkeit, keine Kritik, Kunst und Dichtkunst entstanden; Europa säße noch in der Dämmerung und labte sich an abenteuerlichen Ritterromanen. Das Licht der Alten ist's, das die Schatten verjagt und die Dämmerung aufgeklärt hat; mit ihnen haben wir empfangen, was allein den Geschmack sichert, Verhältniß, Regel, Richtmaß, Form der Gestalten, im weiten Reiche der Natur und Kunst, ja der gesammten Menschheit.

LA POÉSIE EST MODIFIÉE PAR MILLE INFLUENCES DIVERSES.

Die Poesie ist ein Proteus unter den Völkern: sie ver-

wandelt ihre Gestalt nach Sprache, Sitten, Gewohnheiten, nach dem Temperament und Klima, so gar nach dem Accent der Völker.

Wie Nationen wandern, wie sich die Sprachen mischen und ändern, wie neue Gegenstände die Menschen rühren, wie ihre Neigungen eine andere Richtung, ihre Uebungen ein andres Ziel nehmen, wie in der Zusammensetzung der Bilder und Begriffe, neue Vorbilder auf sie wirken, selbst wie die Zunge, dies kleine Glied, sich anders beweget und das Ohr sich an andre Töne gewöhnt: so verändert sich die Dichtkunst nicht nur bei verschiedenen Nationen, sondern auch bei demselben Volke. Die Poesie zu Homers Zeiten war bei den Griechen ein andres Ding als zu Longins Zeiten, selbst dem Begriff nach. Ganz ein andres war's, was sich der Römer und der Mönch, der Araber und der Kreuzritter, oder was nach wiedergefundenen Alten der Gelehrte, und in verschiedenen Zeitaltern verschiedener Nationen der Dichter und das Volk sich als Poesie denken. Der Name selbst ist ein abgezogener, so vielfassender Begriff, daß, wenn ihm nicht einzelne Fälle deutlich untergelegt werden, er wie ein Trugbild in den Wolken verschwindet. Sehr leer war daher der Streit über den Vorzug der Alten oder der Neuern, bei welchem man sich wenig Bestimmtes dachte.

Er war noch leerer dadurch, daß man keinen oder einen falschen Maßstab der Vergleichung annahm: denn was sollte hier über den Rang entscheiden? Die Kunst der Poesie, als Objekt? Wie viel feine Bestimmungen gehörten dazu, das Höchste der Vollkommenheit in jeder Art und Gattung nach Ort und Zeit, nach Zweck und Mitteln auszufinden! und auf jedes Verglichene unparteiisch anzuwenden! Oder sollte die Kunst des Dichters nach dem Subjekt betrachtet werden, wie viel dieser vor jenem glückliche Gaben der Natur, eine günstigere Lage der Umstände, mehreren Fleiß in Nutzung dessen, was vor ihm gewesen war, und um ihn lag, ein edleres Ziel, einen weisern Gebrauch seiner Kräfte dies Ziel zu erreichen, zu seinem Eigenthum machte? Welch ein andres Meer der Vergleichung! So manchen Maßstab der

Dichter einer Nation oder verschiedener Völker man aufgestellt hat, so manche vergebliche Arbeit hat man übernommen. Jeder schätzt und ordnet sie nach seinen Lieblingsbegriffen, nach der Art, wie er sie kennen lernte, nach der Wirkung, die der und jener auf ihn machte. Der gebildete Mensch trägt, wie sein Ideal der Vollkommenheit, so auch seinen Maßstab diese zu erreichen in sich, den er nicht gern mit einem fremden vertauschet.

Keiner Nation dürfen wir's also verargen, wenn sie vor allen andern ihre Dichter liebt und sie gegen Fremde nicht hingeben möchte; sie sind ja ihre Dichter. In ihrer Sprache haben sie gedacht, im Kreise ihrer Gegenstände imaginirt; sie fühlten die Bedürfnisse der Nation, in welcher sie erzogen wurden, und kamen diesen zu Hülfe. Warum sollte die Nation nicht auch mit ihnen fühlen, da Ein Band der Sprache, Gedanken, Bedürfnisse und Empfindungen sie fest an einander knüpfet?

LE GOÛT VARIE SUIVANT LES PAYS ET SUIVANT LES HOMMES.

Verschieden ist der Geschmack der Menschen und muß es sein.

Nach der Beschaffenheit ihrer Organe, ihres Temperaments, ihres Klima. Gehet die Karte der Völker durch, ihr werdet finden, daß mit den Nationalbildungen sich auch der Geschmack der Völker in allem, was zur leichten Erfassung des Angenehmen und Schönen gehört, merklich ändert. So unterscheidet sich der Geschmack der Mongolen, der Indier, Perser, Türken, Griechen, in Ergötzlichkeiten, in Kleidung, Musik, in phantastischen Erzählungen, Spielen; in jedem Volk bemerkt man eine ihm eigne Wendung in Zusammenfassung des Angenehmen, d. i. Lust und Liebe nach seiner Weise,

die ohne Zweifel im Bau seiner Organe und im Verhältniß derselben zu den ihnen entsprechenden Gegenständen den Grund hat. Mit einem liebenden Neger über das Ideal seiner Schönheit, mit einem Türken über den Werth der italienischen Musik, mit einem Sinefer über das europäische Ceremoniell disputiren, hieße Zeit und Athem verschwenden; so widersinnig es gegenseits wäre, wenn man den Geschmack ferner Zonen, fremder Temperamente und Organe wider Willen der Natur sich zueignen wollte. Was zum innigsten Erfassen und Genießen der Lust und Freude gehört, bleibt und bleibe dem Himmelsstrich, unter welchem es empfangen ward. In Italien z. B., in Griechenland, in Asien erscheinen die Farben dem Auge anders als bei uns; der Geschmack (wenn es auf nichts weiteres ankommt) darf sie dort also, wie sie ihm erscheinen, zusammensetzen, wählen, gebrauchen; unter uns dagegen bleibe jeder seinem Klima, seinen Organen treu, ohne der Heuchler und Nachäffer eines fremden Geschmacks ohne Geschmack, d. i. ohn' einheimische und eigenthümliche Lust, Liebe und Empfindung zu werden.

CARACTÈRE DES ROMAINS. — CÉSAR ET BRUTUS.

Wenn Unparteilichkeit und fester Entschluß, wenn unermüdete Thätigkeit in Worten und Werken und ein gesetzter rascher Gang zum Ziel des Sieges oder der Ehre, wenn jener kalte, kühne Muth, der durch Gefahren nicht geschreckt, durch Unglück nicht gebeugt, durchs Glück nicht übermüthig wird, einen Namen haben soll: so müßte er den Namen eines römischen Muthes haben. Mehrere Glieder dieses Staats selbst aus niederm Stande haben ihn so glänzend erwiesen, daß wir, zumal in der Jugend, da uns die Römer meistens nur von ihrer edlen Seite erscheinen, dergleichen Gestalten der alten Welt als hingewichene große Schatten verehren. Wie Riesen schreiten ihre Feldherren von Einem Welttheil zum andern und tragen das Schicksal der Völker in ihrer

festen leichten Hand. Ihr Fuß stößt Throne vorübergehend um: Eins ihrer Worte bestimmt das Leben oder den Tod von Myriaden. Gefährliche Höhe, auf welcher sie standen! Zu kostbares Spiel mit Kronen und Millionen an Menschen und Golde!

Und auf dieser Höhe gehen sie einfach wie Römer einher, verachtend den Pomp königlicher Barbaren; der Helm ihre Krone, ihre Zierde der Brustharnisch.

Und wenn ich sie auf diesem Gipfel der Macht und des Reichthums in ihrer männlichen Beredsamkeit höre, in ihren häuslichen oder patriotischen Tugenden unermüdet-wirksam sehe: wenn im Gewühl der Schlachten oder im Getümmel des Marktes die Stirn Cäsars immer heiter bleibt und auch gegen Feinde seine Brust mit verschonender Großmuth schläget; große Seele, bei allen deinen leichtsinnigen Lastern, wenn du nicht werth warest, Monarch der Römer zu werden, so war es niemand. Doch Cäsar war mehr als dies; er war Cäsar. Der höchste Thron der Erde schmückte sich mit seinem persönlichen Namen; o hätte er sich auch mit seiner Seele schmücken können, daß Jahrtausende hin ihn der gütige, muntre, umfassende Geist Cäsars hätte beleben mögen!

Aber gegen ihm über stehet sein Freund Brutus mit gezucktem Dolch. Guter Brutus, bei Sarden und Philippen erschien dir dein böser Genius nicht zuerst: er war dir längst vorher unter dem Bilde des Vaterlandes erschienen, dem du mit einer weichern Seele, als deines rohen Vorfahren war, die heiligern Rechte der Menschheit und Freundschaft aufopfertest. Du konntest deine erzwungene That nicht nützen, da dir Cäsar's Geist und Sulla's Pöbelwuth fehlte, und wurdest also genöthigt, das Rom, das kein Rom mehr war, den wilden Rathschlägen eines Antonius und Octavius zu überlassen, von denen jener alle römische Pracht einer ägyptischen Buhlerin zu Füßen legte und dieser nachher aus dem Gemach einer Livia mit scheinheiliger Ruhe die müdegequälte Welt beherrschte. Nichts blieb dir übrig als dein eigner Stahl, eine traurige und doch nothwendige Zuflucht der Unglücklichen unter einem römischen Schicksal.

DE LA LITTÉRATURE CHEZ LES ROMAINS.

Wollen wir den Werth der Römer in der Wissenschaft schätzen, so müssen wir von ihrem Charakter ausgehn und keine Griechen-Künste von ihnen fodern. Ihre Sprache war der äolische Dialekt, beinahe mit allen Sprachen Italiens vermischt; sie hat sich aus dieser rohen Gestalt langsam hervorgearbeitet und dennoch troz aller Bearbeitung hat sie zur Leichtigkeit, Klarheit und Schönheit der griechischen Sprache nie völlig gelangen mögen. Kurz, ernst und würdig ist sie, die Sprache der Gesetzgeber und Beherrscher der Welt; in allem ein Bild vom Geiste der Römer. Da diese mit den Griechen erst spät bekannt wurden, nachdem sie durch die lateinische, etruskische und eigene Cultur lange Zeit schon ihren Charakter und Staat gebildet hatten: so lernten sie auch ihre natürliche Beredsamkeit durch die Kunst der Griechen erst spät verschönern. Wir wollen also über die ersten dramatischen und poetischen Uebungen, die zu Ausbildung ihrer Sprache unstreitig viel beitrugen, wegsehn und von dem reden, was bei ihnen tiefere Wurzel faßte. Es war dieses Gesetzgebung, Beredsamkeit und Geschichte; Blüthen des Verstandes, die ihre Geschäfte selbst hervortrieben und in welchen sich am meisten ihre römische Seele zeiget.

Aber zu beklagen ist's, daß auch hier uns das Schicksal wenig gegönnet hat, indem die, deren Eroberungsgeist uns so viele Schriften andrer Völker raubte, die Arbeiten ihres eignen Geistes gleichfalls der zerstörenden Zukunft überlassen mußten. Denn ohne von ihren alten Priester-Annalen und den heroischen Geschichten Ennius, Nävius oder dem Versuch eines Fabius Pictor zu reden; wo sind die Geschichten eines Cincius, Cato, Libo, Posthumius, Piso, Cassius, Hemina, Servilianus, Fannius, Sempronius, Cälius Antipater, Asellio, Gellius, Lucinius u. s. f.? Wo ist das Leben Aemilius Scaurus, Rutilius Rufus, Lutatius Catulus,

Sulla, Augustus, Agrippa, Tiberius, einer Agrippina-Germanicus, selbst eines Claudius, Trajans u. s. f. von ihnen selbst beschrieben? Unzählbar andrer Geschichtbücher der wichtigsten Männer des Staats in Roms wichtigsten Zeiten, eines Hortensius, Atticus, Sisenna, Lutatius, Tubero, Lucceius, Balbus, Brutus, Tiro, eines Valerius Messala, Cremutius Cordus, Domitius, Corbulo, Cluvius Rufus, auch der vielen verlornen Schriften Cornelius Nepos, Sallustius, Livius, Trogus, Plinius u. s. f. nicht zu gedenken. Ich setze die Namen derselben her, um einige Neuere, welche sich hoch hinauf über die Römer setzen, auch nur durch diese Namen zu widerlegen: denn, welche neuere Nation hat in ihren Regenten, Feldherren und ersten Geschäftsmännern, in einer so kurzen Zeit, bei so wichtigen Veränderungen und eignen Thaten derselben, so viele und große Geschichtschreiber gehabt, als diese barbarisch genannten Römer? Nach den wenigen Bruchstücken und Proben eines Cornelius, Cäsar, Livius u. s. f. hatte die römische Geschichte zwar nicht jene Anmuth und süße Schönheit der griechischen Historie; dafür aber gewiß eine römische Würde und in Sallust, Tacitus u. a. viel philosophische und politische Klugheit. Wo große Dinge gethan werden, wird auch groß gedacht und geschrieben; in der Sklaverei verstummet der Mund, wie die spätere römische Geschichte selbst zeiget. Und leider ist der größeste Theil der römischen Geschichtschreiber aus Roms freien oder halbfreien Zeiten ganz verloren. Ein unersetzlicher Verlust: denn nur Einmal lebten solche Männer; nur Einmal schrieben sie ihre eigne Geschichte.

Der römischen Geschichte ging die Beredsamkeit als Schwester und beiden ihre Mutter, die Staats- und Kriegskunst zur Seite; daher auch mehrere der größesten Römer in jeder dieser Wissenschaften nicht nur Kenntnisse hatten, sondern auch schrieben. Unbillig ist der Tadel, den man den griechischen und römischen Geschichtschreibern darüber macht, daß sie ihren Begebenheiten so oft Staats- und Kriegsreden einmischten: denn da in der Republik durch öffentliche Reden Alles gelenkt wurde, hatte der Geschichtschreiber kein natürliches Band, durch welches er Begebenheiten binden,

vielleicht darstellen und pragmatisch erklären konnte, als eben diese Reden: sie waren ein weit schöneres Mittel des pragmatischen Vortrages, als wenn der spätere Tacitus und seine Brüder, von Noth gezwungen, ihre eigenen Gedanken einförmig zwischenwebten. Indessen ist auch Tacitus mit seinem Reflexions-Geist oft unbillig beurtheilt worden: denn in seinen Schilderungen sowohl als im gehässigen Ton derselben ist er an Geist und Herz ein Römer. Ihm war's unmöglich, Begebenheiten zu erzählen, ohne daß er die Ursachen derselben entwickle und das Verabscheuungswürdige mit schwarzen Farben male. Seine Geschichte ächzet nach Freiheit und in ihrem dunkel-verschlossenen Ton beklagt sie den Verlust derselben weit bitterer, als sie's mit Worten thun könnte. Nur der Zeiten der Freiheit, d. i. offener Handlungen im Staat und im Kriege, erfreuet sich die Beredsamkeit und Geschichte; mit jenen sind beide dahin; sie borgen im Müssiggange des Staats auch müßige Betrachtungen und Worte.

In Absicht der Beredsamkeit indessen dürfen wir den Verlust nicht minder großer Redner als Geschichtschreiber weniger beklagen; der einzige Cicero ersetzt uns viele. In seinen Schriften von der Redekunst gibt er uns wenigstens die Charactere seiner großen Vorgänger und Zeitgenossen; seine Reden selbst aber können uns jetzt statt Cato's, Antonius, Hortensius, Cäsars u. a. dienen. Glänzend ist das Schicksal dieses Mannes, glänzender nach seinem Tode als es im Leben war. Nicht nur die römische Beredsamkeit in Lehre und Mustern, sondern auch den größesten Theil der griechischen Philosophie hat Er gerettet, da ohne seine beneidenswerthen Einkleidungen die Lehren mancher Schulen uns wenig mehr, als dem Namen nach bekannt wären. Seine Beredsamkeit übertrifft die Donner des Demosthenes nicht nur an Licht und philosophischer Klarheit, sondern auch an Urbanität und wahrerem Patriotismus. Er beinahe allein hat die reinere lateinische Sprache Europen wiedergegeben, ein Werkzeug, das dem menschlichen Geist bei manchen Mißbräuchen unstreitig große Vortheile gebracht hat. Ruhe also sanft, du vielgeschäftiger, vielgeplagter Mann, Vater des

Vaterlandes aller lateinischen Schulen in Europa. Deine Schwachheiten hast du genug gebüßet in deinem Leben; nach deinem Tode erfreuet man sich deines gelehrten, schönen, rechtschaffenen, edeldenkenden Geistes und lernt aus deinen Schriften und Briefen dich wo nicht verehren, so doch hochschätzen und dankbar lieben.

DES ARTS CHEZ LES ROMAINS.

Zuletzt habe ich noch von der Kunst der Römer zu reden, in welcher sie sich für Welt und Nachwelt, als jene Herren der Erde erwiesen, denen die Materialien und Hände aller überwundenen Völker zu Gebot standen. Von Anfang an war ein Geist in ihnen, die Herrlichkeit ihrer Siege durch Ruhmeszeichen, die Herrlichkeit ihrer Stadt durch Denkmahle einer prächtigen Dauer zu bezeichnen; so daß sie schon sehr frühe an nichts Geringeres als an eine Ewigkeit ihres stolzen Daseins dachten. Die Tempel, die Romulus und Numa bauten, die Plätze, die sie ihren öffentlichen Versammlungen anwiesen, gingen alle schon auf Siege und eine mächtige Volkesregierung hinaus, bis bald darauf Ancus und Tarquinius die Grundfesten jener Bauart legten, die zuletzt beinah zum Unermeßlichen emporstieg. Der etruskische König bauete die Mauer Roms von gehauenen Steinen: er führte, sein Volk zu tränken und die Stadt zu reinigen, jene ungeheure Wasserleitung, die noch jetzt in ihren Ruinen ein Wunder der Welt ist: denn dem neueren Rom fehlte es, sie nur aufzuräumen oder in Dauer zu erhalten, an Kräften. Eben desselben Geistes waren seine Galerien, seine Tempel, seine Gerichtssäle und jener ungeheure Circus, der blos für Ergötzungen des Volks errichtet, noch jetzt in seinen Trümmern Ehrfurcht fordert. Auf diesem Wege gingen die Könige, insonderheit der stolze Tarquin, nachher die Consuls und Aedilen, späterhin die Welteroberer und Dictators, am meisten Julius Cäsar fort, und die Kaiser folgten. So kamen nach und nach jene Thore und Thürme, jene Theater und Amphi-

theater, Cirken und Stadien, Triumpfbogen und Ehrensäulen, jene prächtigen Grabmahle und Grabgewölbe, Landstraßen und Wasserleitungen, Paläste und Bäder zu Stande, die nicht nur in Rom und Italien, sondern häusig auch in andern Provinzen ewige Fußtapfen dieser Herren der Welt sind. Fast erliegt das Auge, manche dieser Denkmahle nur noch in ihren Trümmern zu sehen, und die Seele ermattet, das ungeheure Bild zu fassen, das in großen Formen der Festigkeit und Pracht sich der anordnende Künstler dachte. Noch kleiner aber werden wir, wenn wir uns die Zwecke dieser Gebäude, das Leben und Weben in und zwischen denselben, endlich das Volk denken, denen sie geweihet waren und die oft einzelnen Privatpersonen, die sie ihm weihten. Da fühlt die Seele, nur Ein Rom sei je in der Welt gewesen und vom hölzernen Amphitheater des Curio an bis zum Coliseum des Vespasians, vom Tempel des Jupiters Stators bis zum Pantheon des Agrippa oder dem Friedenstempel, vom ersten Triumphthor eines einziehenden Siegers bis zu den Siegesbogen und Ehrensäulen Augustus, Titus, Trajans, Severus u. s. f. sammt jeder Trümmer von Denkmahlen ihres öffentlichen und häuslichen Lebens habe Ein Genius gewaltet. Der Geist der Völkerfreiheit und Menschenfreundschaft war dieser Genius nicht; denn wenn man die ungeheure Mühe jener arbeitenden Menschen bedenkt, die diese Marmor- und Steinfelsen oft aus fernen Landen herbeischaffen und als überwundene Sklaven errichten mußten: wenn man die Kosten überschlägt, die solche Ungeheuer der Kunst von Schweiß und Blut geplünderter, ausgesogner Provinzen erforderten, ja endlich, wenn wir den grausamen, stolzen und wilden Geschmack überlegen, den durch jene blutigen Fechterspiele, durch jene unmenschlichen Thierkämpfe, jene barbarischen Triumphaufzüge u. s. f. die meisten dieser Denkmahle nährten; die Wollust der Bäder und Palläste noch ungerechnet: so wird man glauben müssen, ein gegen das Menschengeschlecht feindseliger Dämon habe Rom gegründet, um allen Irdischen die Spuren seiner dämonischen übermenschlichen Herrlichkeit zu zeigen. Man lese über diesen Gegenstand des ältern Plinius und jedes edlen Rö-

mers eigene Klagen: man folge den Erpressungen und Kriegen nach, durch welche die Künste Etruriens, Griechenlandes und Aegyptens nach Rom kamen: so wird man den Steinhaufen der römischen Pracht vielleicht als die höchste Summe menschlicher Gewalt und Größe anstaunen, aber auch als eine Tyrannen- und Mördergrube des Menschengeschlechtes verabscheuen lernen. Die Regeln der Kunst indessen bleiben was sie sind, und obgleich die Römer selbst in ihr eigentlich nichts erfanden, ja zuletzt das anderswo Erfundene barbarisch genug zusammensetzten: so bezeichnen sie sich dennoch auch in diesem zusammenraffenden, aufthürmenden Geschmack als die großen Herren der Erde.

Excudent alii spirantia mollius æra:
Credo equidem; vivos ducent de marmore vultus:
Orabunt causas melius, cœlique meatus
Describent radio et surgentia sidera dicent:
Tu regere imperio populos, Romane, memento,
Hæ tibi erunt artes, pacisque imponere morem,
Parcere subjectis et debellare superbos.*

Gern wollten wir den Römern alle von ihnen verachtete Griechenkünste, die doch selbst von ihnen zur Pracht oder zum Nutzen gebraucht wurden, ja sogar die Erweiterung der edelsten Wissenschaften, der Astronomie, Zeitenkunde u. s. f. erlassen und lieber zu den Oertern wallfahrten, wo diese Blüthen des menschlichen Verstandes auf ihrem eignen Boden blühten; wenn sie dieselbe nur an Ort und Stelle gelassen und jene Regierungskunst der Völker, die sie sich als ihren Vorzug zuschrieben, menschenfreundlicher geübt hätten. Dies aber konnten sie nicht, da ihre Weisheit nur der Uebermacht diente, und den vermeinten Stolz der Völker nichts als ein größerer Stolz beugte.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA DESTINÉE DE ROME ET SUR SON HISTOIRE.

Es ist ein alter Uebungsplatz der politischen Philosophie gewesen, zu untersuchen, was mehr zur Größe Roms beige-

tragen habe, ob seine Tapferkeit oder sein Glück. Schon Plutarch und mehrere, sowohl griechische als römische Schriftsteller, haben darüber ihre Meinungen gesagt, und in neuern Zeiten hat fast jeder über die Geschichte nachdenkende Geist dies Problem behandelt. Plutarch, bei allem was er der römischen Tapferkeit zugestehen muß, läßt das Glück den Ausschlag geben und hat sich in dieser Untersuchung wie in seinen andern Schriften, zwar als den blumenreichen, angenehmen Griechen, nicht aber eben als einen Geist bewiesen, der seinen Gegenstand vollendet. Die meisten Römer dagegen schrieben ihrer Tapferkeit alles zu, und die Philosophen späterer Zeiten ersannen sich einen Plan der Klugheit, auf welchen vom ersten Grundstein an die römische Macht bis zu ihrer größesten Erweiterung angelegt worden. Offenbar zeigt die Geschichte, daß keins dieser Systeme ausschließend, daß genau verbunden sie aber alle wahr sind. Tapferkeit, Glück und Klugheit mußten zusammentreten, um das auszurichten, was ausgerichtet ward, und von Romulus Zeiten an sehen wir diese drei Göttinnen für Rom im Bunde. Wollen wir also nach Art der Alten die ganze Zusammenfügung lebendiger Ursachen und Wirkungen Natur oder Glück nennen: so gehörte sowohl die Tapferkeit, selbst auch die grausame Härte, als die Klugheit und Arglist der Römer mit zu diesem alles-lenkenden Glücke. Die Betrachtung wird immer unvollkommen bleiben, wenn man an Einer dieser Eigenschaften ausschließend hänget und bei den Vortrefflichkeiten der Römer ihre Fehler und Laster, bei dem innern Charakter ihrer Thaten die äußern begleitenden Umstände, endlich bei ihrem festen und großen Kriegsverstande den Zufall vergißt, den eben jener oft so glücklich nützte. Die Gänse, die das Capitol retteten, waren eben sowohl die Schutzgötter Roms, als der Muth des Camillus, das Zögern des Fabius, oder ihr Jupiter Stator. In der Naturwelt gehört alles zusammen, was zusammen und in einander wirkt, pflanzend, erhaltend oder zerstörend; in der Naturwelt der Geschichte nicht minder.

Es ist eine angenehme Uebung der Gedanken, sich hie und da zu fragen, was aus Rom bei veränderten Umständen

geworden wäre; z. B., wenn es anderswo gelegen, frühzeitig nach Veji versetzt, das Capitol von Brennus erstiegen, Italien von Alexander bekriegt, die Stadt von Hannibal erobert, oder der Rath, den er dem Antiochus gab, befolgt worden wäre. Gleichergestalt lässet sich fragen: wie statt des Augustus ein Cäsar, statt des Tiber ein Germanicus regiert hätte; welche Verfassung der Welt ohne das eindringende Christenthum entstanden wäre? u. s. f. Jede dieser Untersuchungen führet uns auf eine so genaue Zusammenkettung der Umstände, daß man Rom zuletzt nach der Weise jener Morgenländer als ein Lebendiges betrachten lernt, das nicht anders als unter solchen Umständen am Ufer der Tiber wie aus dem Meer aufsteigen, allmählich den Streit mit allen Völkern seines Weltraums zu Lande und Wasser lernen, sie unterjochen und zertreten, endlich die Grenzen seines Ruhms und den Ursprung seiner Verwesung in sich selbst finden können, als den es wirklich gefunden hat. Bei dieser Betrachtung verschwindet alle sinnlose Willkühr auch aus der Geschichte. In ihr sowohl als in jeder Erzeugung der Naturreiche ist Alles oder Nichts Zufall, Alles oder Nichts Willkühr. Jedes Phänomenon der Geschichte wird eine Naturerzeugung, und für den Menschen fast die betrachtenswürdigste von allen, weil dabei so viel von ihm abhängt und er selbst bei dem, was außer seinen Kräften in der großen Uebermacht der Zeitumstände liegt, bei jenem unterdrückten Griechenlande, Carthago und Numantia, bei jenem ermordeten Sertorius, Spartacus und Viriatus, beim untergesunknen zweiten Pompejus, Drusus, Germanicus, Britannicus, u. s. f., obwohl in bittern Schalen den nutzbarsten Kern findet. Die einzige philosophische Art, eine Geschichte anzuschauen, ist diese; alle denkenden Geister haben sie auch unwissend geübet.

L'HOMME FOUILLANT LES ENTRAILLES DE LA TERRE.

Es ist eine alte Klage, daß der Mensch, statt den Boden der Erde zu bauen, in ihre Eingeweide gedrungen ist, und

mit dem Schaden seiner Gesundheit und Ruhe unter giftigen Dünsten daselbst die Metalle aufsucht, die seiner Pracht und Eitelkeit, seiner Habgier und Herrschsucht dienen. Daß vieles hierin wahr sei, bezeugen die Folgen, die diese Dinge auf der Oberfläche der Erde hervor gebracht haben, und noch mehr die blassen Gesichter, die als eingekerkerte Mumien in diesen Reichen des Pluto wühlen. Warum ist die Luft in ihnen so anders, die, indem sie die Metalle nährt, Menschen und Thiere tödtet? Warum belegte der Schöpfer unsre Erde nicht mit Gold und Diamanten, statt daß er jetzt allen ihren Wesen Gesetze gab, sie todt und lebend mit fruchtbarer Erde zu bereichern? Ohne Zweifel, weil wir vom Golde nicht essen konnten, und weil die kleinste genießbare Pflanze nicht nur für uns nützlicher, sondern auch in ihrer Art organischer und edler ist, als der theuerste Kiesel, der Diamant, Smaragd, Amethyst, und Sapphir genannt wird. — Indessen muß man auch hiebei nichts übertreiben. In den verschiednen Perioden der Menschheit, die ihr Schöpfer voraus sah, und die er selbst nach dem Bau unsrer Erde zu befördern scheint, lag auch der Zustand, da der Mensch unter sich graben und über sich fliegen lernte. Verschiedne Metalle legte er ihm sogar gediegen nahe dem Auge vor: die Ströme mußten den Grund der Erde entblößen und ihm ihre Schätze zeigen. Auch die rohesten Nationen haben die Nützlichkeit des Kupfers erkannt, und der Gebrauch des Eisens, das mit seinen magnetischen Kräften den ganzen Erdkörper zu regieren scheint, hat unser Geschlecht beinahe allein von einer Stufe der Lebensart zur andern erhoben. Wenn der Mensch sein Wohnhaus nützen sollte, so mußte er's auch kennen lernen; und unsre Meisterin hat die Schranken enge genug bestimmt, in denen wir ihr nachforschen, nachschaffen, bilden, und verwandeln können.

Indessen ist's wahr, daß wir vorzüglich bestimmt sind, auf der Oberfläche unsrer Erde als Würmer umher zu kriechen, uns anzubauen, und auf ihr unser kurzes Leben zu durchleben. Wie klein der große Mensch im Gebiet der Natur sei, sehen wir aus der dünnen Schichte der fruchtba-

ren Erde, die doch eigentlich allein sein Reich ist. Einige Schuhe tiefer, und er gräbt Sachen hervor, auf denen nichts wächset, und die Jahre und Jahrszeiten erfordern, damit auf ihnen nur schlechtes Gras gedeihe. Tiefer hinab: und er findet oft, wo er sie nicht suchte, seine fruchtbare Erde wieder, die einst die Oberfläche der Welt war; die wandelnde Natur hat sie in ihren fortgehenden Perioden nicht geschont. Muscheln und Schnecken liegen auf den Bergen; Fische und Landthiere liegen versteint in Schiefern: versteinte Hölzer und Abdrücke von Blumen oft beinah anderthalb tausend Fuß tief. Nicht auf dem Boden deiner Erde wandelst du, armer Mensch, sondern auf einem Dach deines Hauses, das durch viele Ueberschwemmungen erst zu dem werden konnte, was es dir jetzt ist. Da wächst für dich einiges Gras, einige Bäume, deren Mutter dir gleichsam der Zufall heran schwemmte, und von denen du als eine Ephemere lebst.

CETTE TERRE N'EST PAS TOUT POUR L'HOMME.

Alles ist in der Natur verbunden: ein Zustand strebt zum andern und bereitet ihn vor. Wenn also der Mensch die Kette der Erdorganisation, als ihr höchstes und letztes Glied, schloß, so fängt er auch eben dadurch die Kette einer höhern Gattung von Geschöpfen, als ihr niedrigstes Glied, an; und so ist er wahrscheinlich der Mittelring zwischen zwei ineinander greifenden Systemen der Schöpfung. Auf der Erde kann er in keine Organisation mehr übergehen, oder er müßte rückwärts und sich im Kreise umhertaumeln; stillstehen kann er nicht, da keine lebendige Kraft im Reich der wirksamsten Güte ruhet; also muß ihm eine Stufe bevorstehen, die so dicht an ihm und doch über ihm so erhaben ist, als er, mit dem edelsten Vorzuge geschmückt, ans Thier gränzet. Diese Aussicht, die auf allen Gesetzen der Natur ruhet, gibt uns allein den Schlüssel seiner wunderbaren Er-

scheinung, mithin die einzige Philosophie der Menschengeschichte. Denn nun wird der sonderbare Widerspruch klar, in dem sich der Mensch zeiget. Als Thier dienet er der Erde, und hängt an ihr als seiner Wohnstätte; als Mensch hat er den Samen der Unsterblichkeit in sich, der einen andern Pflanzgarten fordert. Als Thier kann er seine Bedürfnisse befriedigen, und Menschen, die mit ihnen zufrieden sind, befinden sich sehr wohl hienieden. So bald er irgend eine edlere Anlage verfolgt, findet er überall Unvollkommenheiten und Stückwerk; das Edelste ist auf der Erde nie ausgeführt worden, das Reinste hat selten Bestand und Dauer gewonnen: für die Kräfte unsers Geistes und Herzens ist dieser Schauplatz immer nur eine Uebungs- und Prüfungsstätte. Die Geschichte unsers Geschlechts mit ihren Versuchen, Schicksalen, Unternehmungen und Revolutionen beweiset dies sattsam. Hie und da kam ein Weiser, ein Guter, und streuete Gedanken, Rathschläge und Thaten in die Fluth der Zeiten; einige Wellen kreiseten sich umher, aber der Strom riß sie hin und nahm ihre Spur weg: das Kleinod ihrer edlen Absichten sank zu Grunde. Narren, herrschten über die Rathschläge der Weisen, und Verschwender erbten die Schätze des Geistes ihrer sammelnden Aeltern. So wenig das Leben des Menschen hienieden auf eine Ewigkeit berechnet ist: so wenig ist die runde, sich immer bewegende Erde eine Werkstätte bleibender Kunstwerke, ein Garten ewiger Pflanzen, ein Lustschloß ewiger Wohnung. Wir kommen und gehen, jeder Augenblick bringt Tausende her und nimmt Tausende hinweg von der Erde: sie ist eine Herberge für Wanderer, ein Irrstern, auf dem Zugvögel ankommen und Zugvögel wegeilen. Das Thier lebt sich aus, und wenn es auch höhern Zwecken zufolge sich den Jahren nach nicht auslebet: so ist doch sein innerer Zweck erreicht, seine Geschicklichkeiten sind da, und es ist, was es sein soll. Der Mensch allein ist im Widerspruch mit sich und mit der Erde: denn das ausgebildetste Geschöpf unter allen ihren Organisationen ist zugleich das unausgebildetste in seiner eignen neuen Anlage, auch wenn er lebenssatt aus der Welt wandert. Die Ursache ist offenbar die, daß sein Zustand, der

letzte für diese Erde, zugleich der erste für ein andres Dasein ist, gegen den er wie ein Kind, in den ersten Uebungen hier erscheinet. Er stellet also zwei Welten auf einmal dar; und das macht die anscheinende Duplicität seines Wesens.

Sofort wird klar, welcher Theil bei den meisten hienieden der herrschende sein werde. Der größeste Theil des Menschen ist Thier; zur Humanität hat er bloß die Fähigkeit auf die Welt gebracht, und sie muß ihm durch Mühe und Fleiß erst angebildet werden. Wie wenigen ist es nun auf die rechte Weise angebildet worden! und auch bei den besten, wie fein und zart ist die in ihnen aufgepflanzte göttliche Blume! Lebenslang will das Thier über den Menschen herrschen, und die meisten lassen es nach Gefallen über sich regieren. Es ziehet also unaufhörlich nieder, wenn der Geist hinauf, wenn das Herz in einen freien Kreis will; und da für ein sinnliches Geschöpf die Gegenwart immer lebhafter ist, als die Entfernung, und das Sichtbare mächtiger auf dasselbe wirkt, als das Unsichtbare: so ist leicht zu erachten, wohin die Wage der beiden Gewichte überschlagen werde. Wie wenig reiner Erkenntniß und Tugend ist der Mensch fähig! und wenn er ihrer fähig wäre, wie wenig ist er an sie gewöhnt! Die edelsten Verbindungen hienieden werden von niedrigen Trieben, wie die Schifffahrt des Lebens von widrigen Winden, gestört, und der Schöpfer, barmherzig-strenge, hat beide Verwirrungen ineinander geordnet, um eine durch die andre zu zähmen, und die Sprosse der Unsterblichkeit mehr durch rauhe Winde, als durch schmeichelnde Weste in uns zu erziehen. Ein vielversuchter Mensch hat viel gelernt! ein träger und müßiger weiß nicht, was in ihm liegt, noch weniger weiß er mit selbstgefühlter Freude, was er kann und vermag. Das Leben ist also ein Kampf, und die Blume der reinen, unsterblichen Humanität: eine schwererrungene Krone. Den Läufern steht das Ziel am Ende; den Kämpfern um die Tugend wird der Kranz im Tode.

HEINSE.

Heinse (Johann Jakob Wilhelm), kurmainzischer Hofrath, ein genialer deutscher Schriftsteller, wurde 1746 zu Langenwiesen bei Ilmenau in Thüringen geboren. Ein Jüngling von feinem Sinn und ausgerüstet mit herrlichen Fähigkeiten, um mehr als Eine schöne Kunst zu erfassen und auszuüben; kräftig von Körper, das Gedächtniß treu, die Phantasie höchst entzündbar, bildete er sich mehr in der Welt als in der Schule. Nachdem er seine juristischen Studien in Jena wohl oder übel vollendet hatte, ging er nach Erfurt. Hier erhielt er seine poetische Richtung durch Wieland und mannichfache Anregung und Unterstützung von Gleim. Mit den Sinngedichten begann er seine literarische Laufbahn; die Uebersetzung des Petron und Laidion, oder die eleusinischen Geheimnisse, folgten. In Düsseldorf, wohin ihn von Halberstadt Jacobi als Theilnehmer an der Iris 1776 berief, ward durch den Besuch der herrlichen Bildersammlung sein Kunstsinn aufgeregt, genährt und verfeinert. Von da ging er 1780 in das ersehnte Italien. Hier schwelgte er in Lust und Freude 3 Jahre lang. In Mainz fand der Heimgekehrte zugleich mit J. Müller ein ruhiges Plätzchen. Er wurde Vorleser des Kurfüsten, und 1787 Bibliothekar. Dort schrieb er Ardinghello, Anastasia und Hildegard von Hohenthal. Was er von Bildnerei und Musik, die er beide schwärmerisch liebte, in seinem Leben erfunden, geahnet und enträthselt hatte, legte er in seinen Werken nieder, deren stürmischer bacchantischer Taumel zwar den Leser gewaltsam ergreift und dahinrafft, ein edles Gemüth aber nicht erheitern kann. Er starb 1803, 54 Jahre alt. Höchst anziehende Briefe von ihm finden sich in der Sammlung von Briefen zwischen Gleim, Heinse und Müller (1).

(1) C'est de ce recueil que sont tirées celles qu'on va lire.

PROMENADE EN SUISSE.

Heinse an Jacobi.

Luzern, den 29sten August 1780.

Ich fühle jetzt die Zeit in ihrer ganzen Geschwindigkeit, und wie das Leben vorbei rauscht. Nichts ist mir mehr einerlei, und die Scenen wechseln zu einem unendlichen Schauspiel. Ich werde mir selber zum Abgrund, und kann mich nicht fassen, etwas wieder zu geben. Ich bin glückselig, wie wenige Menschen es sein können, gesund und hell und frisch, nimmer ermüdet und immer neu gestärkt an allen Sinnen. Es geht doch nichts über einen Reisenden zu Fuß mit fröhlichem Muth und heitrer Seele, und Stärke und Munterkeit in den Gelenken, der seinen Reisebündel selbst trägt, wie Pythagoras und Plato.

So eben lange ich von dem angenehmsten Spaziergang hier an, den ich mein lebenlang gemacht habe; nämlich einen Spaziergang von Baden durch den Canton Zürch, durch die Freiämter, durch die Cantone Zug, Schwitz, Canton Ober- und Unterwalden. Mit Einem Wort, ich bin durch den Mittelpunkt, den Kern der Schweiz gereist. —

Ihnen wieder zu sagen, was für entzückende Gefühle all mein Wesen durchschauert, ist mir jetzt nicht möglich; ich bin erst in die wahre große lebendige Natur hinein gekommen, und das meiste, was ich vorher gesehen habe, war klein, verfälscht und verzerrt. In den Demokratien, die ich durchwandert bin, hat sich mein Herz zuerst recht an der Menschheit gelabt. Ich war wie in Athen zu den Zeiten des Themistokles. Nur einige abgerissene Blätter aus einem dicken Folianten von Empfindungen.

Den 25sten August, von Zug über den See nach dem Rigiberg; Morgens von neun bis zwölf Uhr beim schönsten Wetter. Vor himmlischer Freude bin ich fast vergangen; so etwas Schönes von Natur habe ich noch nie gesehen. Der spiegel-

reine und leicht und zart gekräuselte grünliche See; die Rebengeländer an den Ufern hinein mit Pfälen im Wasser aufgestützt, die vielen hohen Nuß- und Fruchtbäume auf den grünrasigen reinen Anhöhen, die lieblichen Formen den Berg hinan mit Buchen und Fichten und Tannen besetzt; schroff und schräg hinein hier und da, und hier und da wandweise, hier buschicht wie Bergsammt, dort hochwaldig mit mannigfaltigen Schattirungen süßen Lichts, und in der Tiefe hinten der hohe Rigiberg graulich und dunkel vor der Sonne liegend. Alle Massen rein und groß und ungekünstelt hingeworfen. Und weiterhin rechter Hand, die hohen Schneegebirge, die über den Streifwolken ihre Häupter gen Himmel empor strecken. Und wie sich das alles tief in den See unten hinein spiegelt sanfter und milder. Man ist so recht seelenvoll in stiller lebendiger Natur, so recht im Heiligthum empfindungsvoller Herzen. Ich kann's nicht aussprechen; Gottes Schönheit dringt in all mein Wesen, ruhig und warm und rein; ich bin von allen Banden gelöst, und walle, Himmel über mir und Himmel unter mir, im Element der Geister, wie ein Fisch im Quelle, Seligkeit einathmend und ausathmend. Alles ist still und schwebt im Genuß; nichts regt sich als die plätschernden Floßfedern von meinem Nachen, der unmerkliche Taktschlag zu dem wollüstigen geistigen Concerte. Immer stärker läuft mir das Entzücken wie ein Felsenquell durch alle Gewebe meines Rückgrades.

Nah am Rigiberge stehen die schlanken hochstämmigen Buchen immer erfreulicher die schroffen Ufer herunter zwischen Felsenmassen; und in der Tiefe hinten liegt das kleine Arth wie ein Lustörtchen, ein Ruheplätzchen der Liebe, ein sicherer Port, vom Gebirg beschirmt vor Stürmen. Die ganze linke Seite stehen im Grünen einzelne Schweizerhäuserchen, mit ihren drei bis vier Wetterdächern meistens in Weinlaub steckend; und oben weidet das schöne Vieh.

An denselben.

Den 15ten August, Nachmittags um 5 Uhr.

Nun nur noch meinen letzten Besuch, unter vielen, beim Rheinsturz zu Neuhausen, bei Schaffhausen, auf der Zürcher Seite.

Es ist, als ob eine Wasserwelt in den Abgrund aus den Gesetzen der Natur hinausrollte. Die Gewölbe der Schaumwogen im wüthenden Schuß flammt ein glühender Regenbogen, wie ein Geist des Zorns, schräg herab. Keine Erinnerung, der stärkste Schwung der Phantasie kann's der gegenwärtigen Empfindung nachsagen. Die Natur zeigt sich ganz in ihrer Größe. Die Allmacht ihrer Kraft zieht donnernd die kochenden Fluthen herab, und gibt den ungeheuern Wassermassen die Eile des Blitzes. Es ist die allerhöchste Stärke, der wüthendste Sturm des größten Lebens, das menschliche Sinne fassen können. Der Mensch steht klein wie ein Nichts davor da, und kann nur bis ins Innerste gerührt den Aufruhr betrachten. Selbst der schlaffste muß des Wassergebürggetümmels nicht satt werden können. Der kälteste Philosoph muß sagen, es ist eine von den ungeheuersten Wirkungen der anziehenden Kraft, die in die Sinne fallen. Und wenn man es das hundertste Mal sieht, so ergreift's einen wieder von neuem, als ob man es noch nicht gesehn hätte. Es ist ein Riesensturm, und man wird endlich ungeduldig, daß man ein so kleines festes mechanisches, zerbrechliches Ding ist, und nicht mit hinein kann. Der Perlenstaub, der überall, wie von einem großen wüthenden Feuer, herumdampft, und wie von einem Wirbelwind herumgejagt wird, und allen den großen Massen einen Schatten ertheilt, oder sie gewitterwolkicht macht, bildet ein so fürchterliches Ganzes mit dem Flug und Schuß und Drang, und An- und Abprallen, und Wirbeln und Sieden und Schäumen in der Tiefe, und dem Brausen und dem majestä-

tischen erdbebenartigen Krachen dazwischen, daß alle Tiziane, Rubens und Vernets vor der Natur müssen zu kleinen Kindern und lächerlichen Affen werden. O Gott, welche Musik, welches Donnerbrausen, welch ein Sturm durch all mein Wesen! heilig! heilig! heilig! brüllt es in Mark und Gebein. Kommt, und laßt euch die Natur eine andre Oper vorstellen, mit andrer Architektur, und andrer Feenmalerei und andrer Harmonie und Melodie, als die von jämmerlicher Verschneidung mit einem winzigen Messer euch entzückt. Es ist mir, als ob ich in der geheimsten Werkstatt der Schöpfung mich befände, wo das Element von fürchterlicher Allgewalt gezwungen sich zeigen muß, wie es ist, in zerstürmten ungeheuern großen Massen. Und doch läßt das ihm eigenthümliche Leben sich nicht ganz bändigen, und schäumt und wüthet und brüllt, daß die Felsen und die Berge nebenan erzittern und erklingen, und der Himmel davor sein klares Antlitz verhüllt, und die flammende Sommersonne mit mildern Strahlen drein schaut.

Es ist der Rheinstrom; und man steht davor wie vor dem Inbegriff aller Quellen, so aufgelöst ist er; und doch sind die Massen so stark, daß sie das Gefühl statt des Auges ergreifen; und die Bewegung so trümmernd heftig, daß dieser Sinn ihr nicht nach kann, und die Empfindung immer neu bleibt, und ewig schauervoll und entzückend.

Man hört und fühlt sich selbst nicht mehr, das Auge sieht nicht mehr, und läßt nur Eindruck auf sich machen; so wird man ergriffen, und von nie empfundenen Regungen durchdrungen. Oben und unten sind kochende Staubwolken, und in der Mitte wälzt sich blitzschnell die dicke Fluth, wie grünliches Metall mit Silberschaum im Fluß; unten stürzt es mit allmächtiger Gewalt durch den kochenden Schaum in den Abgrund, daß er wie von einer heftigen Feuersbrunst sich in Dampf nnd Rauch auflößt, und sich über das weite Becken wirbelt und kräuselt. An der linken Seite, wo sein Strom am stärksten sich hinein wälzt, fliegt der Schuß wie Ballen zerstäubter Kanonenkugeln weit ins Becken, und gibt Stöße an die Felsenwand, wie ein Erdbeben. Rundum weiterhin

ist alles Leben und Wüthen, und das Herz und die Pulse schlagen dem Wassergotte, wie einem Alexander nach gewonnener Schlacht.

ROME.

Heinse an Jacobi.

Rom, den 15ten September 1781.

Ich bin ganz Toskana die Kreuz und die Quere durchzogen, schon ein Paar Wochen in Rom — und habe Ihnen, Herzensmann, noch nicht geschrieben! — aber ich kann mich noch nicht mittheilen; der Sachen sind allzuviel, und das Ganze zu groß, und mein Genius gebietet mir wie ein Tyrann, mich dem Gesetz des Stillschweigens des Urphilosophen zu unterwerfen. Bester, haben Sie Geduld! Ich sehe schon alles in lieblicher Fülle in mir aufgehen; und der Himmel wird seinen Segen geben, daß es zur glücklichen Reife gedeihe.

Wie oft ich Sie, und Euch Lieben alle, so sehnlich zu mir gewünscht habe, muß Sie von mir angewandelt haben, von dem adriatischen Meere und vom Po aus, von den Höhen von Bologna und Florenz und den waldigen Gebirgen zu Vallombrosa, von Lucca, Pisa, Livorno, und den freudigen Hügeln zu Siena. Nichts aber hat einen so starken Eindruck auf mich gemacht, als Rom. Es war mir, wie ich anlangte, als ob ich mich der eigentlichen Herrschungssphäre näherte. Die triumphirende Lage ungeheuer lang und breit, um den wilden Tyberstrom herum, mit den gebieterischen Hügeln voll stolzer Paläste in babylonischen Gärten, und despotischer Tempel mit himmelhohen Kuppeln, an dem prächtigen Amphitheater der Gebirge von Frascati und Tivoli; die Brükkengewölbe, thürmenden Thore, flammenden Obelisken, bemoosten und mit Grün überzogenen Ruinen alter Herrlichkeit, und das kühle Rauschen von Schritt zu Schritt, von tausend und aber tausend lebendigen Springbrunnen, wie in den

quellenreichen Alpen drin, und manche männliche und weibliche antike Gestalt mit heißem Blick und warmen Geberden, im Helden- und Siegerinnen-Gang auf den weiten Plätzen und in den unabsehlichen Straßen, erweckten eine Wunderempfindung von einer neuen Natur in mir, die ich noch nicht gehabt hatte.

Es war schon gegen Abend, als ich mit meinem Felleisen im Wirthshause am spanischen Platz in Ordnung war. Ich konnte keinen Augenblick länger bleiben, und ging sogleich aus, kaufte mir einen Plan von Rom, zog ohne alles weitere Geleit durch die Spazierfahrt der Kutschen im Corso, strich über den schönen Platz Colonna, über Monte Citorio, und kam noch im seligen Licht der untergehenden Sonne an und in die Rotunda.

Der Raum darin allein reißt ohne Wort und Feier einen Menschen von Gefühl zur Anbetung hin, und entzückt ihn aus der Zeit in die Unermeßlichkeit. Sobald man hineintritt, fängt man an zu schweben, man ist in der Luft, und die Erde verschwindet. Das Licht, das einzig oben durch die blaue, heitere, himmlische, weite Rundung in die reine Form hereinleuchtet, hebt auf Flügeln mit schauriger Leichtigkeit in die Höhe. Kein Tempel je hat so etwas Süßes, Banges, Erquickendes, Unendliches in mir erregt; ich sehnte mich, frei zu sein und oben, in Genuß und Ruhe. Der hohe Kreis korinthischer Säulen umgab mich wie jungfräuliche Schönheit, und Raphaels und Annibal Caracci's Brustbilde, die hier begraben liegen, und unseres Mengs seines, blickten mich an, wie Unsterblichkeit.

Ich wäre so gern die ganze Nacht da geblieben, aber man wollte schließen und ich mußte fort. Kurz, es ist der vatikanische Apollo unter den Tempeln, und nach ihm macht keine Kuppel mir mehr viel Freude; sie kommen mir alle als todte Nachahmungen vor, ohne Zweck. Der Porticus mit sechszehn hohen und starken Granitsäulen aus Einem Stück, und dem schroffen Dreieck von Wetterdach davor, ist ganz Majestät; so wie das Inwendige mit den schlanken schönen Marmorsäulen, alle aus Einem Stück, lauter Himmel ist.

Es ist das vollkommenste Kunstwerk unter allen Gebäuden, die ich kenne, und die erhabenste Idee eines Sterblichen. —

Die Sonne war untergegangen; ich gleich weiter fort durch die Straßen mit meiner Karte, und statt daß es dunkler werden sollte, machte der volle Mond an dem heitern Himmel den Abend fast wieder heller. Das Gewimmel neuer Menschen in den Straßen, die schönen Paläste, und mancherlei Gesang und Gespräch und Gestalt und Leben in der erquickenden Kühle nach dem heißen Sommerabend davor, ergötzten meine Sinne.

Ich kam bald ans Capitol; ha, welch ein Anblick! Da war's stille bis auf das Rauschen der Brunnen. Ich griff die Erhinge an der Stiege hinauf an, die Bildsäule von Rom, ohne Kopf und Arme, fiel mir ins Auge; und nun stand ich oben vor dem Castor und Pollux mit ihren Pferden und den Trophäen des Marius, und in der Mitte des Platzes, vor der metallenen Statue zu Pferd des Antonius. — Mein Geist war unter Triumphen von Scipionen und Cäsarn. — Stolzer Hügel, höchste Glorie von Menschenherzen, Ziel der Edlen, unter hundert Völkern und Nationen für den Größren erkannt zu werden, und sich's zu fühlen! Stolzer kleiner Hügel, wogegen die höchsten Gebirge des Erdbodens plattes Land sind! —

Ich wandelte leis' und schwebend an dem Plätschern des Brunnens und dem Nil und Tyger vorbei, nach dem Foro Boario, und befand mich mitten unter Ruinen von Tempeln und Triumphbogen. Es war schaurig still und melancholisch im Mondschein; ich merkte wenig Menschen, und die Schatten von den Bäumen machten alles geistig. Meine Phantasie bildete sich die Gestalten der Tempel von Jupiter Maximus und Tonans, die Tempel des Saturnus, des Friedens und der Fortuna, und meine Augen sahen gerührt die einzelnen Trümmer, und suchten den tarpejischen Felsen.

Immer weiter und weiter; und nun lagen die ungeheuern Massen des Colisäums vor mir, in luftiger Rundung — Ruinen, wogegen alles stehende klein wird, Ruinen, wovon man noch eine Stadt erbauen könnte, so viel auch davon ist erbauet worden. Den Kopf voll Vorstellung von den Spielen

der Weltbezwinger, kam ich an Sanct Johann im Lateran, und lenkte nun um nach Maria Maggiore, und es war gerade Mitternacht, als ich oben alla trinità de' monti vor dem spanischen Platze mich befand, und das ganze Rom überschaute. — Wenn man sich so seinen Sinnen überläßt und in der täuschenden Dämmerung da steht, scheint es wirklich vom Schicksal bestimmt zu sein, die Erde zu beherrschen.

LES ENVIRONS DE ROME. — TIVOLI.

Heinse an Gleim.

Rom, vor dem Peterstage 1782.

Man muß Italien selbst sehen, lieber Vater Gleim! Es läßt sich wenig darüber schreiben, was einem andern statt des eigenen Anschauens dienen könnte; der Himmel weiß, wie oft ich Sie zu mir gewünscht habe! Zwar sind schon, nur über Rom, ganze Zimmer voll Folianten, Quart- und Octav-Bände geschrieben, gezeichnet und in Kupfer gestochen; allein an Ort und Stelle findet man alles ganz anders; und erkennt, daß man noch keine wahre Idee davon hatte. Freilich schreiben die mehrsten ohne eigen Gefühl, ohne genug Kenntnisse, und tragen, aus zwanzig andern, unförmlichen Wust zusammen; die besten sind mit Leidenschaften und Hypothesen umfangen, und Sinne und Verstand verlieren ihre Kraft, die Wirklichkeit rein aufzufassen. Ein vortreffliches Werk, das den Oltramontanern, die nicht nach Italien reisen können, einigermaßen Ersatz gäbe, fehlt noch; und ich kenne keine Anleitung, lebendigen Genuß leicht von dem Guten zu haben. Beides aber sind so undankbare, schwere Arbeiten, daß kein guter Kopf diesen Ruhm wird einernten wollen.

Ich bin schon fast ein Jahr in Rom, und kann davon nicht los kommen, bin dahinein wie gezaubert, so sehr fesselt es mich an sich. Es wird einem nie alt, und man findet täglich

Neues. Was es war und was es ist, und wie es beides in verschiedenen Zeiten werden konnte, gibt unaufhörlich dem Geist zu schaffen, und reizt in dem Lande und unter den Menschen selbst ganz anders als in Büchern. Für die bildenden Künste bleibt es ohnedem die Hauptstadt der Welt, mit welcher keine andere kann verglichen werden. Aber ich will Ihnen jetzt nicht von Rom selbst, sondern erst von der umliegenden Gegend schreiben, aus welcher ich eben, von einem wiederholten Zuge, zurückkomme. Ich komme von Tibur, Tusculum, den Seen Albano und Nemi, wo die Alten das Süßeste von ihrer Beute hin brachten, und sich über die andere Welt als Götter fühlten, Erquickung genossen nach heißen Geschäften, seligen Frieden nach dem Sturm der Schlachten.

Nach fünf Stunden Pläne wird Rom gegen Nordost von einem Strich Gebirgen eingefaßt, die ferner hin immer weiter fortsteigen, stolz sich gen Himmel wolben und Söhne vom Vater Appennin sind. Südwärts, in minderer Entfernung, umgränzen es ein halb Dutzend hoher ausgebrannter Vulkane. So liegt sie da, die Königin der Welt, auf ihren sieben Hügeln an den Ufern des Tyberstroms, vier Stunden vom Meer ab.

An der östlichen Seite der Gebirge tritt mitten auf der ersten Anhöhe Tivoli hervor. Alles Wasser, was sich weit und breit in den Gipfeln des Appennins dahintersammelt, wird zum Fluß Teverone, strömt wild durch ein enges Thal daher und stürzt sich jetzt gleich an der Stadt in die Tiefe von ein Paar hundert Palmen; die andern Bäche, die, vor dem Hauptsturze noch, durch dieselbe zum Gebrauch einiger Mühlen abgeleitet werden, machen hernach verschiedene andre kleinere Fälle. In den Zeiten, vielleicht vor vielen Jahrtausenden, war der Sturz in der Ebene beim ersten Anfang der Höhe, wie man deutlich aus den Felsen von Tartan sieht, welche der Fluß reichlich mit sich führt, und die davon zurückgeblieben sind. Nach und nach aber hat dieser sich ein schmales Thal durchgeschlagen, das jetzt eine halbe Stunde lang in einem Schlangenkreis sich ins Gebirg um Tivoli herumwindet. Der reine Himmel, die Kälte des

Bergwassers, das bei seinen Fällen mit einem Staubregen immer die Luft erfrischt, die gesunden Quelladern in der Nähe, die mancherlei ergötzenden Aussichten in die Gebirge und weiten Ebenen von Rom bis ans Meer hin, lockten die ehemaligen Beherrscher der Welt so stark an, daß noch jetzt alles in der Runde voll von den Ruinen ihrer Landhäuser ist.

Niemand hat das Tibur mehr besungen als Horaz, und seine Gedichte zeigen, wie sehr er das Erquickende und den Reiz davon gefühlt hat. Auch sind die Gegenden darum her noch der lebendigste Commentar davon, und man liest ihn hier, wie man die Sprache von einem Freunde versteht, mit dem man sein Vergnügen theilt. Die Stelle zu seinem kleinen Gut daselbst scheint so recht ausgesucht zu einem Observatorium aller Scenen, die da in der Natur vorgehen. Ein Felsen mit fruchtbarem Erdreich von hinten und an den Seiten tritt in das lange Thal hinein; gegenüber auf einen Büchsenschuß war gerade der alte Sturz des Anio (jetzt Teverone), die Stadt mit dem prächtigen Tempel des Herkules, und ringsum das kleine Amphitheater von Gebirgen; linker Hand, in deren Schooß der Hain des Tiburnus, und rechter Hand breitete sich, zwischen den frohen Hügeln voll schöner Landhäuser, das Thal aus, immer weiter zur Pläne, mit seinen Obst- und Olivenbäumen, von den Fluthen und ihrem kühlen Duft ringsum getränkt und erquickt, und fern lag das stolze Rom und glänzten die lichten Tiefen der See.

SUR LES MANUSCRITS DÉCOUVERTS A HERCULANUM.

Heinse an Jacobi.

Rom, den 13ten Oktober 1782.

Es sind schon fünf Monate, daß ich keinen Brief von Ihnen empfangen; ich wollte Ihnen nicht eher schreiben, als bis ich Nachricht von Ihrem Befinden hätte; da aber nichts

erscheint, und ich befürchten muß, daß mein Brief auf der unordentlichen Post zu Neapel verloren gegangen ist, so darf ich nicht länger warten.

Inzwischen hätte ich Ihnen doch schon vieles über Neapel und andere Oerter unterwegs geschrieben, wenn ich nicht gerade an einem Werke brütete, worin verschiedene Scenen dahin versetzt sind, und ich mag nichts doppelt beschreiben. Es soll vor meiner Abreise von Italien nach Deutschland noch meistens fertig werden, und ich genieße dabei hier, in der schönen Herbstzeit, in vollem Maße meines Daseins. Sehe ich auch nach menschlicher Laune zuweilen in der Ferne verdrießlich Wetter von meinem künftigen Schicksal aufsteigen, so wende ich den Blick davon ab, und halte wie möglich die flüchtigen Momente fest, und fühle durchaus deren erquickende Süßigkeit. Meine Gesundheit steht immer in Blüthe, und die Nerven meiner Füße sind unermüdlich, wie Stahlfedern; so streiche ich jeden schönen Tag durch die Villen und Vignen Roms, und freue mich — obgleich tief gerührt, daß ich alle diese Schönheiten vielleicht auf ewig verlassen muß — doch wieder wie ein Kind auf meinen Zurückzug über den Appennin und die Alpen, auf denen ich nun ein wenig weiter in die Welt schauen können.

Eine traurige Nachricht will ich Ihnen hier besonders von den herkulanischen Handschriften mittheilen, die gewiß Ihre Galle erregen wird, so wie sie die meinige erregt hat. Die Sache ist bis jetzt wenigen Personen selbst in Neapel bekannt, und wird mit allen Umständen auch sobald nicht bekannt gemacht werden.

Wie Sie wissen, fand man in der reichen Villa, welche vermuthlich einem der vornehmsten Römer zugehörte, in der kleinen Landstadt Herkulanum, die unten an der See, am Fuß des Vesuvs, zauberisch muß gelegen haben, eine ganze Bibliothek von achthundert Handschriften.

Der vorige König von Neapel, jetziger von Spanien, hatte einem gewissen Herrn den ungemessenen Auftrag gegeben, alles, was man ausgrübe, in Empfang zu nehmen, und nach Gutbefinden in Ordnung zu bringen; und dieser verstand wenig oder nichts von den Alterthümern. Die Ti-

tel, die an den Rollen hingen, und gewiß nicht unnütz waren, wurden gleich bei der Auffindung abgestreift, zertreten und zerstoßen, und gingen also verloren. Durch dieselben hätte man leicht das wichtige von dem minder wichtigen unterscheiden können, da man jetzt gar nicht weiß, was man hat. Außerdem wurde noch manches beim Forttragen verdorben.

Die Handschriften sind theils verbrannt und theils vermodert, und sehen braun und schwarz aus, wie Tabaksrollen. Sie bestehen alle aus dem Schilf Papyrus, der nicht allein in Aegypten, sondern, wie man erst entdeckt hat, auch häufig in Sicilien wächst.

Die Ursachen, warum sie so schwer, und einige schier unmöglich aufzuwickeln und zu entziffern sind, liegen in der Materie und der Art von Beschädigung, die sie erlitten haben. Der Papyrus ist blätterweise angeleimt, und wo der Leim ist, klebt oft das darunter oder darüber liegende Blatt, besonders bei den vermoderten, zusammen, und beide und zuweilen mehrere lassen sich ohne Risse nicht von einander bringen.

Die Beschädigung ist entweder von der Hitze oder Feuchtigkeit. Einige Handschriften sind zu Kohlen gebrannt, weil sie unter einer Decke lagen, wo die Luft und der Brand selbst nicht hinzukommen konnte, welches, wie gewöhnlich, Kohlen gibt, oder von der Nässe verschimmelt. Außerdem sind die Schriften durch Erdbeben und heftige Stöße über- und unter einander gestürzt, und manche von der Last der Lavaflüsse so zerdrückt worden, daß sie sich nicht aufmachen lassen, einige ganz platt, andre die Kreuz und Quer wie Fidibus, und noch andre gebrochen und abgestumpft, daß man die Blätter nicht unterscheiden kann.

Die zu Kohlen gebrannten sind leicht zu lesen, wenn sie einmal aufgewickelt sind; und vermittelst der Maschine, die der Pater Anton dazu erfunden hat, ist dies denn doch auch nicht so schwer als man vorgibt, es gehört nur Geduld und Behutsamkeit dazu, wenn sie nämlich durch den Druck der Lava nicht so zerknickt sind, daß alles in Staub zerfällt, und ungleich haftet. Und der unversehrten von dieser Art waren bei Auffindung keine geringe Anzahl.

Das Herz hat mir schon in Deutschland nach diesem

Schatz geangelt, und eine meiner ersten Fragen an meine Landsleute, die in Neapel gewesen waren und davon zurückkamen, betraf immer diese Schriften; aber keiner konnte mir je genaue Nachricht davon geben, so wie noch niemand in Rom. Die Saumseligkeit und todte Stille nach so vielen Jahren über einen so wichtigen Fund blieb mir ein unerklärlich Räthsel. Bei meinem Zug in dieses Stück vom Himmel auf die Erde gefallen, (tra le man de' porci, wie ein Römer zu dem Verse des Neapolitaners setzte) freute ich mich vorzüglich darauf, dies Geheimniß auszukundschaften, und war voll Enthusiasmus, selbst Hand mit anzulegen, wenn es je geschehen könnte. Mit welchem Jubel würde ich die Gedichte der Sappho, des Alkaios, die Trauerspiele des Sophokles, Komödien des Epicharmos, Menander, und so manches unersetzliche Meisterstück von Geschichte und Philosophie aufgefunden, und Ihnen die Kleinodien alle sogleich bekannt gemacht haben!

Aber dort liegen sie zu Portici von Knaben zerfetzt und zerschnitten, die die Sache geschwind abmachen und vielleicht auch einen gelehrten Raub ausüben wollen, und alles, was noch ganz und vollständig war, ist nun zerstört, und der Vesuv strömte vergebens seine Feuerbäche zur Lust der Nachwelt über das unglückliche Herkulanum!

Wie es zugegangen ist, mit allen Umständen, und wer den Frevel ausgeübt hat, bleibt, wichtiger Ursachen wegen, noch verschwiegen; aber man wird es über kurz oder lang öffentlich erfahren. So steht und liegt für jetzt die Sache. Die Gelehrten bilden sich Wunderdinge ein, und sind in ihrer Hoffnung betrogen.

Welch ein Verlust, daß die Entdeckung nicht zur Zeit eines Robert, oder Cosmus und Lorenz von Medicis geschah! Wie würden die Poliziane, Ficine und Laskarisse mit Freundschaft und Belohnungen noch fein angetrieben worden, außer dem süßen Reiz der schönen Ueberreste an und für sich selbst! — So aber ist nichts geschehn. Man hat die reiche Ernte von dem Wild zertreten, den Sperlingen aushacken, und Wind und Regen verderben lassen. Ein einziger alter Mann, der überdies sich lieber mit mechanischen

Dingen abgibt, und eine neue Art von Zizfabrik erfunden hat, und nun betreibt, wurde zu achthundert Manuscripten, in allen Fächern von Künsten und Wissenschaften, mit einem elenden Gehalt angestellt. Gerade wie ich das Museum zu Portici besah, fing man erst an, das Verzeichniß von dem Aufgefundenen zu machen, und man konnte also vorher sicher stehlen und plündern. Kein Minister hat sich je recht darum bekümmert. Die Gelder, die der vorige König zur Ausgrabung bestimmte, werden von den Aufsehern für sich eingezogen; und an der ganzen unterirdischen, mit Asche und Staub überschütteten Stadt Pompeii, wovon nur ein Platz und ein Paar Häuser entdeckt sind, graben an der Zahl drei Mann, indeß schon lange die Bauern desto fleißiger in den Weingärten darüber nachsuchen und manches herrliche Stück heimlich finden und verkaufen.

Was hilft den Löwen und Adlern der Diamant? Wenn ich doch blos König oder Minister sein wollte, so machte ich noch immer mit den Handschriften den besten Universitäten von Europa ein Geschenk, und die sechs und dreißig emsigen von Deutschland sollten nicht zu kurz kommen. Jede verbrannte und verschimmelte Tabaksrolle würde mit einer Maschine nach des Pater Antonio Erfindung begleitet, und ich hätte meine Lust daran, wie sich hunderttausend Narren die Schwindsucht an den Hals nagten, und einen neuen Mäusekrieg anfingen.

Können Sie oder Ihre Freunde mir keine Stelle verschaffen, bevor ich noch über die Alpen komme? als Bibliothekar, Aufseher über Kunstsachen, oder als Hofmeister bei jungen reichen Leuten auf Reisen, ꝛc.? — Wenn alle Stricke reißen, so lege ich mich noch auf die Arzneikunst; ich habe hier einige herrliche Kuren gethan, und die Apotheker grüßen mich schon von weitem mit tiefem Respekt: „Signore Dottore;" so wie die Baleari auf den Billarden, ob ich gleich hier äußerst selten erscheine, Signor Generale. — Wer weiß was der Himmel mit mir vorhat! O, wenn ich ein zweiter Hippokrates würde, dann sollten Ihre Nerven durch Ihr ganzes Wesen immer ein reiner wohlthätiger Wohlklang, ohne einiges schneidende Weh, sein! — Ich wollte alle drei Reiche

der Natur dazu erschöpfen, — kurz alle sollten der Göttin der Gesundheit, Lenetten, gleichen! —

Nun möchte ich diesen Winter noch in der Lombardei, in Verona, Mailand und Turin zubringen, und dann mit Anfang des Frühlings über München, Wien, Berlin, bergauf und bergab, durch die deutschen Fluren und Wälder streichen. O, wenn ich dann meine übrige Lebenszeit Ihnen nur einigermaßen wieder vergelten könnte, was ich Ihnen alles zu verdanken habe! —

GOETHE.

Johann Wolfgang (von) Goethe, der größte und umfassendste Dichtergeist des achtzehnten Jahrhunderts, wurde den 28sten August 1749 zu Frankfurt am Main geboren. Sein Vater, Doktor der Rechte und kaiserlicher Rath, ein Mann voll Geschmack und Kunstsinn und von bedeutendem Vermögen, suchte durch strenge Erziehung das flüchtige, unruhige Naturell des fast in Allem reichbegabten Knaben zu regeln. Der Unterricht in Sprachen und das Anschauen von Gemälden und Kunstwerken regten früh den Sinn des jungen Goethe an. Doch mehr noch wirkten auf diesen Frankfurts Oertlichkeiten, der Meß- und Handelsverkehr, die Alterthümer, Gebäude und selbst die Kaiserkrönung, und richteten seine Einbildungskraft auf das Alte und Vergangene. Als im siebenjährigen Kriege die Franzosen Frankfurt besetzten, und der Königslieutenant Graf von Thorane, ein großer Kunstfreund und trefflicher Mensch, im Hause der Aeltern Goethe's seine Wohnung nahm, ging für diesen ein neues Leben auf; besonders wurde er seitdem mit der französischen Bühne bekannt, die damals als allgemeines Muster galt. Der ganze fernere Unterricht, den er in Religion, Sprachen, Geschichte und Erdbeschreibung erhielt, nahm immer mehr seine Richtung ausschließlich auf die Einbildungskraft, und veranlaßte ihn zu Versuchen in erzählenden und schildernden Darstellungen. So versuchte er damals einen Roman in Briefen, in sieben verschiedenen Sprachen verfaßt, und eine epische Bearbeitung der Geschichte Josephs, veranlaßt durch den poetischen Eindruck, den die biblischen Sagen vom Leben der Erzväter auf ihn gemacht hatten. — Wohl vorbereitet bezog er endlich (1765) die Universität Leipzig. Das dortige Leben bildete einen völligen Gegensatz mit dem früheren in Frankfurt. Anstatt, seinem ursprünglichen Plane gemäß, sich der Rechtswissenschaft zu widmen, nahm er vielmehr den lebhaftesten Antheil an den damaligen kritischen, dichterischen und Kunst-Bestrebungen der Norddeutschen. Klopstocks und Wielands Dichtungen sprachen seinen Geist am lebhaftesten an, und während Winckelmann und Lessing in ihm die Ahnung eines Vollkommensten und Höchsten weckten und anregten, führte ihn ein Besuch in Dresden und

das Anschauen der dortigen Gemälde, besonders der Niederländer, wiederum zur vaterländischen Vergangenheit zurück. Nachdem er in Leipzig seine zwei ersten dramatischen Arbeiten, die Laune des Verliebten und die Mitschuldigen, gedichtet, und sich bei einem Versuch im Aetzen eine Krankheit zugezogen hatte, deren Folgen lange noch fortdauerten, kehrte er (1768) ins väterliche Haus zurück. Seine Vorliebe für die alte, längstvergangne Anschauungs- und Behandlungsweise der Natur, führte ihn hier auf das Studium mystischer, chemisch-alchymistischer Werke, welches er auch in der Folge zu Strasburg, wohin er (1769) zur Beendigung seiner rechtswissenschaftlichen Laufbahn sich begeben hatte, noch eifrig forttrieb. Hier in Strasburg war es, wo Herder, den er kennen lernte, seine früheren Betrachtungen über Poesie und Kunst ins Unendliche hinausführte. —

Nachdem er (am 6ten August 1771) als Doktor der Rechte promovirt hatte, kehrte er über Mannheim, wo die Sammlung antiker Kunstschätze ihm eine neue Welt aufschloß, in das väterliche Haus nach Frankfurt zurück. Hier lebte er, zwischen Geschäfts- und Gesellschaftsleben getheilt, in einem geistreichen Kreise, und stellte in seinem Götz von Berlichingen (1773) das altdeutsche, rauhe, kräftige und freiheitliebende Ritterthum in dem Augenblicke seines Untergehens dar, wie es nach hartem Kampf dem Geiste einer neuen Zeit, moderner Abgeschliffenheit, Zahmheit und Unterwürfigkeit weichen muß. Sein Aufenthalt zu Wezlar war nur eine Fortsetzung des Frankfurter Lebens. Da die Bekanntschaft mit englischen, Lebensüberdruß athmenden Dichtungen bereits Goethens Gemüth lebhaft eingenommen hatte, war es leicht, daß die steigende Kenntniß, und Ansicht von den mancherlei Gebrechen der bürgerlichen Gesellschaft auf den feurigen Geist des Jünglings einen Druck ausübte, der, zumal da in ihm die leidenschaftliche Neigung zu einem versagten Gegenstande noch hinzutrat, ihn beinahe zum Selbstmorde hindrängte. Diesen drückenden und beängstigenden Zustand stellte Goethe bald darauf in den Leiden des jungen Werther (1774) dar, die, so wie Götz von Berlichingen, eine entscheidende, mit der Zeit immer sichtbarer werdende Wirkung auf ihr Zeitalter hervorbrachten. Nach Frankfurt zurückgekehrt, erweiterte Goethe immer mehr seinen Verkehr und Umgang mit bedeutenden Personen der damaligen Zeit. Durch Werthers Leiden hatte er die Aufmerksamkeit des Erbprinzen von Weimar auf sich gezogen, der ihn bald nach seinem Regierungsantritt (1776) als Legationsrath nach Weimar berief, ihn später (1779) zum wirklichen geheimen Rath ernannte, und in demselben Jahre mit ihm eine Reise nach der Schweiz machte. Im Jahre 1782 ward Goethe Kammerpräsident zu Weimar,

und geadelt. Während er in dieser Zeit scheinbar noch seiner frühern volksthümlichen, der vaterländischen Vergangenheit zugewendeten Richtung treu blieb, indem er Schwänke und Fastnachtsspiele (1774) und den altdeutschen Fabelroman Reineke Fuchs (1794) mit Glück erneute, und in Hermann und Dorothea (1797) ein idyllisches Gemälde gemüthlicher Häuslichkeit und deutschen Bürger- und Familienlebens aufstellte; so hatte doch das Hof- und Staatsleben allmälig einen bedeutenden Einfluß auf ihn und seine dichterische Entwickelung genommen, der ihn immer mehr von jener früheren Richtung entfremdete. Noch höhere Wirkung äußerte auf sein ganzes Dichterleben die Kunstreise nach Italien (1785). Dies zeigte sich am meisten in seinen nächsten dramatischen Arbeiten. Egmont (1788), worin der freie, fröhliche und kecke Volkssinn der alten Niederländer und ihres Freiheitshelden verklärter Tod ergreifend dargestellt ist, bildet gleichsam den Uebergang zu der, in griechischem Geist, wenn gleich nicht in streng antiker Kunstform gedichteten Iphigenie (1787), und zu dem anmuthigen Torquato Tasso (1790), in welchem der Gegensatz zwischen Welt- und Dichterleben zart nnd sinnvoll veranschaulicht wird. Gleichzeitig fällt auch die erste Entstehung des Faust, in welchem der Dichter den Stoff einer altdeutschen Volkssage benutzte, um auf eine erschütternde Weise die sittliche Untiefe zu zeigen, worein der endliche, aus Selbstsucht gegen das Ewige sich empörende Geist nothwendig versinken muß. Unter den späteren, sehr zahlreichen Geisteserzeugnissen Goethens sind besonders seine durch Anmuth der Form, wie durch Reichthum und Tiefe des Inhalts ausgezeichneten Romane zu nennen: Wilhelm Meisters Lehrjahre (1794, 4 Bde.), eine reiche Darstellung der Welt und des Lebens im Großen und Ganzen und in all der mannigfaltigen Verkettung der geselligen Verhältnisse; die Wahlverwandtschaften (1810, 2 Bd.), worin die Nothwendigkeit der Natur als beherrschend die sittlichen Lebensverhältnisse des Menschen dargestellt wird; und Wilhelm Meister's Wanderjahre (1821), eine Fortsetzung der Lehrjahre, die eine nene und reiche Welt der überraschendsten Anschauungen und Ansichten (z. B. des Christenthums) aufzuschließen und zu verheißen scheinen.

Doch nicht bloß die Dichtkunst blieb die Aufgabe dieses vielthätigen Lebens; wissenschaftliche Forschungen mancher Art beschäftigten unaufhörlich Goethe's allseitigen Geist, der auch hier neue Bahnen zu brechen suchte. Wir erwähnen in dieser Hinsicht nur seiner Farbenlehre, die eine neue Theorie aufstellend, und bei ihrem Erscheinen (1810) von mancher Seite Widerspruch findend, erst von einer spätern

Zeit Bestätigung oder Verwerfung erwarten muß. Dem Studium der schönen Künste wandte er in der letzten Periode seines Lebens mit erneuter Liebe seine Thätigkeit zu; namentlich war es Malerei und Baukunst, über die er, angereizt durch die berühmte Boisseree'sche Sammlung altdeutscher Gemälde, so wie durch das Erscheinen des Prachtwerks über den Kölner Dom und sonstiger Denkmäler altdeutscher Kunst, seine Forschungen und Ansichten in einer eigenen Zeitschrift: Ueber Kunst und Alterthum am Rheine (1816, ff.) niederlegte.

Rüstig im hohen Greisenalter, dessen Schwäche ihn nicht zu berühren schien, feierte er 1825 das fünfzigjährige Jubelfest seiner Ankunft und Niederlassung in Weimar. Von den Geschäften seines Amtes hatte er sich längst zurückgezogen, und lebte in stiller Abgeschiedenheit nur seinen Arbeiten, im Kreise der Seinigen und weniger gewählter Freunde. Thätig bis zum letzten Athemzuge, behielt er die volle Kraft seines Geistes noch in der Todesstunde, und schlummerte sanft, nach sechstägigem Krankenlager, am 22sten März 1832, in den Armen seiner Schwiegertochter, und von seinen Enkeln umgeben, hinüber zu einer bessern Welt.

Goethe's Werke sind in vielen Ausgaben vorhanden; die vollständigste erschien 1830 in 40 Bänden. Manches, was er selber in der letzten Zeit zur Herausgabe geordnet, wird aus seinem Nachlasse mitgetheilt werden, unter andern die längstgewünschte Fortsetzung seines Lebens (Wahrheit und Dichtung), auf welche das Publikum mit Recht begierig ist.

Unter den vielen Versuchen, Beurtheilungen, Charakteristiken und Kritiken, die in der neueren Zeit uber Goethe und seine Werke erschienen sind, ist vielleicht keine zu nennen, die so umfassend und mit so gründlicher Durchdringung das innerste Wesen seiner Dichtungen und alle die verschiedenen Ausstrahlungen und Entfaltungen seines Genius in ihrer Einheit und innerem Zusammenhange aufgefaßt und entwickelt hätte, als Schubarth's Schrift zur Beurtheilung Goethe's (Breslau, 1820). Wir schließen mit den eigenen Worten dieses scharfsinnigen Beurtheilers. „Die verschiedenen Leistungen Goethe's aus der letzten Zeit suchen immer mehr dem Ziele sich zu nähern, den Standpunkt einer unteren Trennung der Objecte aufzuheben, und dagegen immer mehr auf eine höchste Einheit hinzudeuten. Nicht auf eine solche, wo am Ende Alles in ein bloßes Einerlei verfließt, sondern wo zuletzt die Ansicht hervorgeht, wie das Verschiedenste, Getrennteste, Mannigfaltigste, trotz seiner Verschiedenheit, dennoch zu einem Ziel und Zweck wirkt und hinführt; und wie durch

diese Verschiedenheit jene Einheit erst recht lebendig sich erhält. Sein Bestreben ist also sowohl falscher Absonderung wie falscher Einigung entgegenzuwirken. Hiemit ist ausgesprochen, daß wir Goethe eigentlich nicht recht begreifen können, wenn wir uns nicht zuvor unterrichten, was talent- und geistreiche Männer außer ihm, abgesondert, von einander getrennt, auf den verschiedensten Punkten gewirkt haben. Er selbst erscheint, ohne Rücksicht auf Gleichzeitiges, daher immer zerstückt, so wie man andrerseits wiederum in den höchsten und vortrefflichsten Bestrebungen der Zeitgenossen ohne ihn immer die Verbindung, die Verknüpfung, das Band und Ziel vermissen wird. So wie nun er jenes zerstückte Bestreben durch das Ringen nach Einheit und Gesammtheit ergänzt, so müssen wir andrerseits durch Zeitgenossen ergänzen, was ihm an Vollständigkeit im Einzelnen fehlt. — Ganz dasselbe setzt Goethe's Stil voraus, wofern man in ihm Zusammenhang entdecken will. Im höchsten Sinne ist dieser Stil darstellend, ein Höchstes gewährend, doch so, daß immer fast alles das vorausgesetzt wird, was bis dahin vorausgehen mußte, ehe er nunmehr zum Letzten sich erhebt. Wir schreiten daher auf lauter Gipfel an ihm dahin. Um sich von dem recht anschaulich zu überzeugen, was hier gemeint ist, vergleiche man das elfte und zwölfte Kapitel der Wanderjahre über Religion mit der Lessing'schen Erziehung des Menschengeschlechts. Lessing bemüht sich überall, erst den Begriff für seinen Gegenstand zu erwecken, Goethe geht hieran vorbei und sucht uns den ganzen Reichthum des Gegenstandes selbst zu geben."

LES ANCIENS ET LES MODERNES. — WINCKELMANN.

Der Mensch vermag gar Manches durch zweckmäßigen Gebrauch einzelner Kräfte, er vermag das Außerordentliche durch Verbindung mehrerer Fähigkeiten; aber das Einzige, ganz Unerwartete leistet er nur, wenn sich die sämmtlichen Eigenschaften gleichmäßig in ihm vereinigen. Das letzte war das glückliche Loos der Alten, besonders der Griechen in ihrer besten Zeit; auf die beiden ersten sind wir Neuere vom Schicksal angewiesen.

Wenn die gesunde Natur des Menschen als ein Ganzes wirkt, wenn er sich in der Welt als in einem großen, schönen, würdigen und werthen Ganzen fühlt, wenn das har-

monische Behagen ihm ein reines, freies Entzücken gewährt; dann würde das Weltall, wenn es sich selbst empfinden könnte, als an sein Ziel gelangt aufjauchzen und den Gipfel des eigenen Werdens und Wesens bewundern. Denn wozu dient alle der Aufwand von Sonnen und Planeten und Monden, von Sternen und Milchstraßen, von Kometen und Nebelflecken, von gewordenen und werdenden Welten, wenn sich nicht zuletzt ein glücklicher Mensch unbewußt seines Daseins erfreut?

Wirft sich der Neuere, wie es uns eben jetzt ergangen, fast bei jeder Betrachtung in's Unendliche, um zuletzt, wenn es ihm glückt, auf einen beschränkten Punkt wieder zurückzukehren, so fühlten die Alten, ohne weitern Umweg, so gleich ihre einzige Behaglichkeit innerhalb der lieblichen Gränzen der schönen Welt. Hieher waren sie gesetzt, hiezu berufen, hier fand ihre Thätigkeit Raum, ihre Leidenschaft Gegenstand und Nahrung.

Warum sind ihre Dichter und Geschichtschreiber die Bewunderung des Einsichtigen, die Verzweiflung des Nacheifernden, als weil jene handelnden Personen, die aufgeführt werden, an ihrem eigenen Selbst, an dem engen Kreise ihres Vaterlandes, an der bezeichneten Bahn des eigenen sowohl als des mitbürgerlichen Lebens einen so tiefen Antheil nahmen, mit allem Sinn, aller Neigung, aller Kraft auf die Gegenwart wirkten; daher es einem gleichgesinnten Darsteller nicht schwer fallen konnte, eine solche Gegenwart zu verewigen.

Das was geschah, hatte für sie den einzigen Werth, so wie für uns nur dasjenige, was gedacht oder empfunden worden, einigen Werth zu gewinnen scheint.

Nach einerlei Weise lebte der Dichter in seiner Einbildungskraft, der Geschichtschreiber in der politischen, der Forscher in der natürlichen Welt. Alle hielten sich am Nächsten, Wahren, Wirklichen fest, und selbst ihre Phantasiebilder haben Knochen und Mark. Der Mensch und das Menschliche wurden am werthesten geachtet, und alle seine innern, seine äußern Verhältnisse zur Welt mit so großem Sinne dargestellt als angeschaut. Noch fand sich das Gefühl,

die Betrachtung nicht zerstückelt, noch war jene kaum heilbare Trennung in der gesunden Menschenkraft nicht vorgegangen.

Aber nicht allein das Glück zu genießen, sondern auch das Unglück zu ertragen, waren jene Naturen höchlich geschickt: denn wie die gesunde Faser dem Uebel widerstrebt, und bei jedem krankhaften Anfall sich eilig wieder herstellt; so vermag der jenen eigene gesunde Sinn sich gegen innern und äußern Unfall geschwind und leicht wieder herzustellen. Eine solche antike Natur war, in so fern man es nur von einem unsrer Zeitgenossen behaupten kann, in Winckelmann wieder erschienen, die gleich anfangs ihr ungeheures Probestück ablegte, daß sie durch dreißig Jahre Niedrigkeit, Unbehagen und Kummer nicht gebändigt, nicht aus dem Wege gerückt, nicht abgestumpft werden konnte. Sobald er nur zu einer ihm gemäßen Freiheit gelangte, erscheint er ganz und abgeschlossen, völlig im antiken Sinne. Angewiesen auf Thätigkeit, Genuß und Entbehrung, Freude und Leid, Besitz und Verlust, Erhebung und Erniedrigung, und in solchem seltsamen Wechsel immer mit dem schönen Boden zufrieden, auf dem uns ein so veränderliches Schicksal heimsucht.

Hatte er nun im Leben einen wirklich alterthümlichen Geist, so blieb ihm derselbe auch in seinen Studien getreu. Doch wenn bei Behandlung der Wissenschaften im Großen und Breiten die Alten sich schon in einer gewissen peinlichen Lage befanden, indem zu Erfassung der mannichfaltigen, außermenschlichen Gegenstände eine Zertheilung der Kräfte und Fähigkeiten, eine Zerstückelung der Einheit fast unerläßlich ist; so hat ein Neuerer im ähnlichen Falle ein noch gewagteres Spiel, indem er bei der einzelnen Ausarbeitung des mannichfaltigen Wißbaren sich zu zerstreuen, in unzusammenhängenden Kenntnissen sich zu verlieren in Gefahr kömmt, ohne wie es den Alten glückte, das Unzulängliche durch das Vollständige seiner Persönlichkeit zu vergüten.

So vielfach Winckelmann auch in dem Wißbaren und Wissenswerthen herumschweifte, theils durch Lust und Liebe, theils durch Nothwendigkeit geleitet; so kam er doch früher

oder später immer zum Alterthum, besonders zum Griechischen, zurück, mit dem er sich so nahe verwandt fühlte, und mit dem er sich in seinen besten Tagen so glücklich vereinigen sollte.

LE CARNAVAL A ROME. — LA COURSE DES CHEVAUX.

Schon von dem neuen Jahre an sind die Schauspielhäuser eröffnet, und das Carneval hat seinen Anfang genommen. Die Spazierfahrt im Corso wird zahlreicher; doch die allgemeine Erwartung ist auf die letzten acht Tage gerichtet.

Mancherlei Vorbereitungen verkündigen dem Publikum diese paradiesischen Stunden.

Der Corso, eine von den wenigen Straßen in Rom, welche das ganze Jahr rein gehalten werden, wird nun sorgfältiger gekehrt und gereiniget. Man ist beschäftigt, das schöne, aus kleinen viereckig zugehauenen, ziemlich gleichen Basaltstücken zusammengesetzte Pflaster, wo es nur einigermaßen abzuweichen scheint auszuheben, und die Basaltkeile wieder neu in Stand zu setzen.

Außer diesem zeigen sich auch lebendige Vorboten. Jeder Carnevalsabend schließt sich mit einem Wettrennen. Die Pferde, welche man zu diesem Endzweck unterhält, sind meistentheils klein, und werden, wegen fremder Herkunft der besten unter ihnen, Barberi genennt.

Ein solches Pferdchen wird mit einer Decke von weißer Leinwand, welche am Kopf, Hals und Leib genau anschließt, und auf den Nähten mit bunten Bändern besetzt ist, vor dem Obelisk an die Stelle gebracht, wo es in der Folge auslaufen soll. Man gewöhnt es, den Kopf gegen den Corso gerichtet, eine Zeit lang still zu stehen, führt es alsdann sachte die Straße hin, und gibt ihm oben am venetianischen Pallast ein wenig Hafer, damit es ein Interesse empfinde, seine Bahn desto geschwinder zu durchlaufen.

Da diese Uebung mit den meisten Pferden, deren oft fünfzehn bis zwanzig an der Zahl sind, wiederholt und eine solche Promenade immer von einer Anzahl lustig schreiender Knaben begleitet wird, so gibt es schon einen Vorschmack von einem größern Lärm und Jubel, der bald folgen soll.

Ehemals nährten die ersten römischen Häuser dergleichen Pferde in ihren Marställen; man schätzte sich es zur Ehre, wenn ein solches den Preis davon tragen konnte. Es wurden Wetten angestellt, und der Sieg durch ein Gastmahl verherrlicht.

In den letzten Zeiten hingegen hat diese Liebhaberei sehr abgenommen, und der Wunsch, durch seine Pferde Ruhm zu erlangen, ist in die mittlere, ja in die unterste Classe des Volks herabgestiegen.

Aus jenen Zeiten mag sich noch die Gewohnheit herschreiben, daß der Trupp Reiter, welcher, von Trompetern begleitet, in diesen Tagen die Preise in ganz Rom herumzeigt, in die Häuser der Vornehmen hinreitet, und nach einem geblasenen Trompeterstückchen ein Trinkgeld empfängt.

Der Preis bestehet aus einem etwa drittehalb Ellen langen, und nicht gar eine Elle breiten Stück Gold- oder Silberstoff, das an einer bunten Stange wie eine Flagge befestigt schwebt und an dessen unterm Ende das Bild einiger rennender Pferde quer eingewirkt ist.

Es wird dieser Preis Palio genannt, und so viel Tage das Carneval dauert, so viele solcher Quasistandarten werden von dem erst erwähnten Zug durch die Straßen von Rom aufgezeigt.

Inzwischen fängt auch der Corso an, seine Gestalt zu verändern; der Obelisk wird nun die Gränze der Straße. Vor demselben wird ein Gerüste mit vielen Sitzreihen über einander aufgeschlagen, welches gerade in den Corso hineinsieht. Vor dem Gerüste werden die Schranken errichtet, zwischen welche man künftig die Pferde zum Ablaufen bringen soll.

An beiden Seiten werden ferner große Gerüste gebaut, welche sich an die ersten Häuser des Corso anschließen und auf diese Weise die Straße in den Platz herein verlängern. An

beiden Seiten der Schranken stehen kleine, erhöhte und bedeckte Boden für die Personen, welche das Ablaufen der Pferde reguliren sollen.

Den Corso hinauf sieht man vor manchen Häusern ebenfalls Gerüste aufgerichtet. Die Plätze von Sankt Carlo und der Antonischen Säule werden durch Schranken von der Straße abgesondert, und alles bezeichnet genug, daß die ganze Feierlichkeit sich in dem langen und schmalen Corso einschränken solle und werde.

Zuletzt wird die Straße in der Mitte mit Puzzolane bestreut, damit die wettrennenden Pferde auf dem glatten Pflaster nicht so leicht ausgleiten mögen. — —

So findet die Erwartung sich jeden Tag genährt und beschäftigt, bis endlich eine Glocke vom Capitol, bald nach Mittage, das Zeichen gibt, es sei erlaubt, unter freiem Himmel thöricht zu sein.

In diesem Augenblick legt der ernsthafte Römer, der sich das ganze Jahr sorgfältig vor jedem Fehltritt hütet, seinen Ernst und seine Bedächtigkeit auf einmal ab.

Die Pflasterer, die bis zum letzten Augenblicke geklappert haben, packen ihr Werkzeug auf und machen der Arbeit scherzend ein Ende. Alle Balcone, alle Fenster werden nach und nach mit Teppichen behängt, auf den Pflastererhöhungen zu beiden Seiten der Straße werden Stühle herausgesetzt, die geringern Hausbewohner, alle Kinder sind auf der Straße, die nun aufhört eine Straße zu sein; sie gleicht vielmehr einem großen Festsaal, einer ungeheuren ausgeschmückten Galerie.

Denn wie alle Fenster mit Teppichen behängt sind, so stehen auch alle Gerüste mit alten gewirkten Tapeten beschlagen; die vielen Stühle vermehren den Begriff von Zimmer, und der freundliche Himmel erinnert selten, daß man ohne Dach sei.

So scheint die Straße nach und nach wohnbarer. Indem man aus dem Hause tritt, glaubt man nicht im Freien und unter Fremden, sondern in einem Saale unter Bekannten zu sein. — —

Der Augenblick des Wettrennens der Pferde nähert sich

nun immer mehr, und auf diesen Augenblick ist das Interesse so vieler tausend Menschen gespannt.

Die Verleiher der Stühle, die Unternehmer der Gerüste vermehren nun ihr anbietendes Geschrei: Luoghi! Luoghi avanti! Luoghi nobili! Luoghi Padroni! Es ist darum zu thun, daß ihnen wenigstens in diesen letzten Augenblicken, auch gegen ein geringeres Geld, alle Plätze besetzt werden.

Und glücklich, daß hier und da noch Platz zu finden ist; denn der General reitet nunmehr mit einem Theil der Garde den Corso zwischen den beiden Reihen Kutschen herunter, und verdrängt die Fußgänger von dem einzigen Raum, der ihnen noch übrig blieb. Jeder sucht alsdann noch einen Stuhl, einen Platz auf einem Gerüste, auf einer Kutsche, zwischen den Wagen, oder bei Bekannten an einem Fenster zu finden, die denn nun alle von Zuschauern über und über strotzen.

Indessen ist der Platz vor dem Obelisk ganz vom Volke gereinigt worden, und gewährt vielleicht einen der schönsten Anblicke, welche in der gegenwärtigen Welt gesehen werden können.

Die drei mit Teppichen behängten Façaden der oben beschriebenen Gerüste schließen den Platz ein. Viele tausend Köpfe schauen über einander hervor und geben das Bild eines alten Amphitheaters oder Circus. Ueber dem mittelsten Gerüste steigt die ganze Länge des Obelisken in die Luft; denn das Gerüste bedeckt nur sein Piedestal, und man bemerkt nun erst seine ungeheure Höhe, da er der Maßstab einer so großen Menschenmasse wird.

Der freie Platz läßt dem Auge eine schöne Ruhe und man sieht die leeren Schranken mit dem vorgespannten Seile voller Erwartung.

Nun kommt der General den Corso herab, zum Zeichen daß er gereiniget ist, und hinter ihm erlaubt die Wache niemanden, aus der Reihe der Kutschen hervorzutreten. Er nimmt auf einer der Logen Platz.

Nun werden die Pferde nach geloseter Ordnung von geputzten Stallknechten in die Schranken hinter das Seil geführt. Sie haben kein Zeug noch sonst eine Bedeckung auf

dem Leibe. Man heftet ihnen hier und da Stachelkugeln mit Schnüren an den Leib, und bedeckt die Stelle, wo sie spornen sollen, bis zum Augenblicke mit Leder, auch klebt man ihnen große Blätter Rauschgold an.

Sie sind meist schon wild und ungeduldig, wenn sie in die Schranken gebracht werden, und die Reitknechte brauchen alle Gewalt und Geschicklichkeit, um sie zurück zu halten.

Die Begierde, den Lauf anzufangen, macht sie unbändig, die Gegenwart so vieler Menschen macht sie scheu. Sie hauen oft in die benachbarte Schranke hinüber, oft über das Seil, und diese Bewegung und Unordnung vermehrt jeden Augenblick das Interesse der Erwartung.

Die Stallknechte sind im höchsten Grade gespannt und aufmerksam, weil in dem Augenblicke des Abrennens die Geschicklichkeit des loslassenden, so wie zufällige Umstände, zum Vortheile des einen oder des andern Pferdes entscheiden können.

Endlich fällt das Seil und die Pferde rennen los.

Auf dem freien Platze suchen sie noch einander den Vorsprung abzugewinnen, aber, wenn sie einmal in den engen Raum zwischen die beiden Reihen Kutschen hinein kommen, wird meist aller Wetteifer vergebens.

Ein Paar sind gewöhnlich voraus, die alle Kräfte anstrengen. Ungeachtet der gestreuten Puzzolane gibt das Pflaster Feuer, die Mähnen fliegen, das Rauschgold rauscht, und kaum, daß man sie erblickt, sind sie vorbei. Die übrige Heerde hindert sich unter einander, indem sie sich drängt und treibt; spät kommt manchmal noch eins nachgesprengt, und die zerrissene Stücke Rauschgold flattern einzeln auf der verlassenen Spur. Bald sind die Pferde allem Nachschauen verschwunden, das Volk drängt zu und füllt die Laufbahn wieder aus.

Schon warten andere Stallknechte am venetianischen Palaste auf die Ankunft der Pferde. Man weiß sie in einem eingeschlossenen Bezirk auf gute Art zu fangen und fest zu halten. Dem Sieger wird der Preis zuerkannt.

So endigt sich diese Feierlichkeit mit einem gewaltsamen,

blitzschnellen augenblicklichen Eindruck, auf den so viele tausend Menschen eine ganze Weile gespannt waren, und wenige können sich Rechenschaft geben, warum sie den Moment erwarteten, und warum sie sich daran ergötzten.

SCÈNE TIRÉE DU TROISIÈME ACTE DE GŒTZ DE BERLICHINGEN.

Gœtz de Berlichingen était l'un des ornemens de la chevalerie allemande au 16e siècle. Il fut engagé dans beaucoup de luttes, et en particulier dans la guerre des paysans. La scène que nous donnons ici le représente, soutenant un siége dans son propre château.

Belagerung. — Küche.

Elisabeth (1). Götz (zu ihr.)

Götz. Du hast Arbeit, arme Frau.

Elisabeth. Ich wollt', ich hätte sie lang. Wir werden schwerlich aushalten können.

Götz. Wir hatten nicht Zeit uns zu versehen.

Elisabeth. Und die vielen Leute, die ihr zeither gespeist habt. Mit dem Weine sind wir auch schon auf der Neige.

Götz. Wenn wir nur auf einen gewissen Punkt halten, daß sie Capitulation vorschlagen. Wir thun ihnen brav Abbruch. Sie schießen den ganzen Tag und verwunden unsere Mauern und knicken unsere Scheiben. Lerse (2) ist ein braver Kerl; er schleicht mit seiner Büchse herum; wo sich Einer zu nahe wagt, blaff, liegt er.

Knecht. Kohlen, gnädige Frau.

Götz. Was gibt's?

---

(1) Lerse, l'un des hommes d'armes de Gœtz.
(2) Elisabeth, femme de Gœtz.

Knecht. Die Kugeln sind alle, wir wollen neue gießen.

Götz. Wie steht's Pulver?

Knecht. So ziemlich. Wir sparen unsere Schüsse wohl aus.

Saal.

Lerse (mit einer Kugelform). Knecht (mit Kohlen).

Lerse. Stellt sie da her und seht wo ihr im Hause Blei kriegt. Inzwischen will ich hier zugreifen. (Hebt ein Fenster aus und schlägt die Scheiben ein. Alle Vortheile gelten. — So geht's in der Welt, weiß kein Mensch was aus den Dingen werden kann. Der Glaser, der die Scheiben faßte, dachte gewiß nicht, daß das Blei einem seiner Urenkel garstiges Kopfweh machen könnte! und da mich mein Vater zeugte, dachte er nicht, welcher Vogel unter dem Himmel, welcher Wurm auf der Erde mich fressen möchte.

Georg (1) (kömmt mit einer Dachrinne) Da hast Du Blei. Wenn Du nur mit der Hälfte triffst, so entgeht keiner, der Ihro Majestät ansagen kann: Herr, wir haben schlecht bestanden.

Lerse (haut davon.) Ein brav Stück.

Georg. Der Regen mag sich einen andern Weg suchen! ich bin nicht bang davor; ein braver Reiter und ein rechter Regen kommen überall durch.

Lerse. (Er gießt.) Halt den Löffel. (Geht an's Fenster.) Da zieht so ein Reichsknappe mit der Büchse herum; sie denken wir haben uns verschossen. Er soll die Kugel versuchen, warm wie sie aus der Pfanne kommt. (Lädt.)

Georg (lehnt den Löffel an.) Laß mich sehn.

Lerse (schießt.) Da liegt der Spatz.

Georg. Der schoß vorhin nach mir, (sie gießen) wie ich

---

(1) George, écuyer de Gœtz.

zum Dachfenster hinausstieg, und die Rinne holen wollte. Er traf eine Taube, die nicht weit von mir saß; sie stürzt' in die Rinne; ich dankt' ihm für den Braten und stieg mit der doppelten Beute wieder herein.

Lerse. Nun wollen wir wohl laden und im ganzen Schloß herum gehen, unser Mittagessen verdienen.

Götz (kommt). Bleib Lerse! Ich habe mit Dir zu reden! Dich, Georg, will ich nicht von der Jagd abhalten.

(Georg ab.)

Götz. Sie entbieten mir einen Vertrag.

Lerse. Ich will zu ihnen hinaus, und hören was es soll.

Götz. Es wird sein: ich soll mich auf Bedingungen in ritterlich Gefängniß stellen.

Lerse. Das ist nichts. Wie wär's, wenn sie uns freien Abzug eingestünden, da ihr doch von Sickingen keinen Entsatz erwartet? Wir vergrüben Geld und Silber, wo sie's mit keiner Wünschelruthe finden sollten, überließen ihnen das Schloß, und kämen mit Manier davon.

Götz. Sie lassen uns nicht.

Lerse. Es kommt auf eine Prob' an. Wir wollen um sicher Geleit rufen, und ich will hinaus. (ab.)

Saal.

Götz. Elisabeth. Georg. Knechte (bei Tische).

Götz. So bringt uns die Gefahr zusammen. Laßt's euch schmecken, meine Freunde! Vergeßt das Trinken nicht. Die Flasche ist leer. Noch eine, liebe Frau. (Elisabeth zuckt die Achsel.) Ist keine mehr da?

Elisabeth (leise). Noch Eine; ich hab' sie für Dich bei Seite gesetzt.

Götz. Nicht doch, Liebe! Gib sie heraus. Sie brauchen Stärkung, nicht ich; es ist ja meine Sache.

Elisabeth. Holt sie draußen im Schrank!

Götz. Es ist die letzte. Und mir ist's als ob wir nicht zu sparen Ursach hätten. Ich bin lange nicht so vergnügt gewesen. (Schenkt ein.) Es lebe der Kaiser!

Alle. Er lebe!

Götz. Das soll unser vorletztes Wort sein, wenn wir sterben! Ich lieb' ihn, denn wir haben einerlei Schicksal. Und ich bin noch glücklicher als er. Er muß den Reichsständen die Mäuse fangen, inzwischen die Ratten seine Besitzthümer annagen. Ich weiß, er wünscht sich manchmal lieber todt, als länger die Seele eines so krüppligen Körpers zu sein. (Schenkt ein.) Es geht just noch einmal herum. Und wenn unser Blut anfängt auf die Neige zu gehen, wie der Wein in dieser Flasche erst schwach, dann tropfenweise rinnt, (tröpfelt das Letzte in sein Glas) was soll unser letztes Wort sein?

Georg. Es lebe die Freiheit!

Götz. Es lebe die Freiheit!

Alle. Es lebe die Freiheit!

SCÈNES DU CINQUIÈME ACTE D'EGMONT.

Gefängniß

durch eine Lampe erhellt, ein Ruhebette im Grunde.

Egmont (1) (allein).

Alter Freund! immer getreuer Schlaf, fliehst du mich auch wie die übrigen Freunde? Wie willig senktest du dich auf mein freies Haupt herunter, und kühltest, wie ein schöner Myrtenkranz der Liebe, meine Schläfe! Mitten unter Waffen, auf der Woge des Lebens, ruht' ich leicht athmend, wie ein aufquellender Knabe, in deinen Armen.

---

(1) Le comte d'Egmont prit une part très-active à la révolution des Pays-Bas, et mourut victime de la vengeance du duc d'Albe, qui le fit décapiter à Bruxelles en 1568.

Wenn Stürme durch Zweige und Blätter saus'ten, Ast und Wipfel sich knirrend bewegten, blieb innerst doch der Kern des Herzens ungeregt. Was schüttelt dich nun? was erschüttert den festen treuen Sinn? Ich fühl's, es ist der Klang der Mordaxt, die an meiner Wurzel nascht. Noch steh' ich aufrecht, und ein innrer Schauer durchfährt mich. Ja, sie überwindet, die verrätherische Gewalt; sie untergräbt den festen hohen Stamm, und eh' die Rinde dorrt, stürzt krachend und zerschmetternd deine Krone.

Warum denn jetzt, der du so oft gewalt'ge Sorgen gleich Seifenblasen dir vom Haupte weggewiesen, warum vermagst du nicht die Ahndung zu verscheuchen, die tausendfach in dir sich auf- und niedertreibt? Seit wann begegnet der Tod dir fürchterlich? mit dessen wechselnden Bildern, wie mit den übrigen Gestalten der gewohnten Erde, du gelassen lebtest. — Auch ist Er's nicht, der rasche Feind, dem die gesunde Brust wetteifernd sich entgegen sehnt; der Kerker ist's, des Grabes Vorbild, dem Helden wie dem Feigen widerlich. Unleidlich ward mir's schon auf meinem gepolsterten Stuhle, wenn in stattlicher Versammlung die Fürsten, was leicht zu entscheiden war, mit wiederkehrenden Gesprächen überlegten, und zwischen düstern Wänden eines Saals die Balken der Decke mich erdrückten. Da eilt' ich fort, sobald es möglich war, und rasch auf's Pferd mit tiefem Athemzuge. Und frisch hinaus, da wo wir hingehören! in's Feld, wo aus der Erde dampfend jede nächste Wohlthat der Natur, und durch die Himmel wehend alle Segen der Gestirne uns umwittern; wo wir, dem erdgebornen Riesen gleich, von der Berührung unsrer Mutter kräftiger uns in die Höhe reißen; wo wir die Menschheit ganz, und menschliche Begier in allen Adern fühlen; wo das Verlangen vorzudringen, zu besiegen, zu erhaschen, seine Faust zu brauchen, zu besitzen, zu erobern, durch die Seele des jungen Jägers glüht; wo der Soldat sein angebornes Recht auf alle Welt mit raschem Schritt sich anmaßt, und in fürchterlicher Freiheit wie ein Hagelwetter durch Wiese, Feld und Wald verderbend streicht, und keine Gränzen kennt, die Menschenhand gezogen.

Du bist nur Bild, Erinnerungstraum des Glücks, das ich so lang besessen; wo hat dich das Geschick verrätherisch hingeführt? Versagt es dir, den nie gescheuten Tod vor'm Angesicht der Sonne rasch zu gönnen, um dir des Grabes Vorgeschmack im ekeln Moder zu bereiten? Wie haucht er mich aus diesen Steinen widrig an! Schon starrt das Leben, und vor'm Ruhebette, wie vor dem Grabe, scheut der Fuß. —

O Sorge! Sorge! die du vor der Zeit den Mord beginnst, laß ab! — Seit wann ist Egmont denn allein, so ganz allein in dieser Welt? Dich macht der Zweifel fühllos, nicht das Glück. Ist die Gerechtigkeit des Königs, der du lebenslang vertrautest, ist der Regentin Freundschaft, die fast, (du darfst es dir gestehn) fast Liebe war: sind sie auf einmal, wie ein glänzend Feuerbild der Nacht, verschwunden? und lassen dich allein auf dunkelm Pfad zurück? Wird an der Spitze deiner Freunde Oranien nicht wagend sinnen? Wird nicht ein Volk sich sammeln, und mit anschwellender Gewalt den alten Freund erretten?

O haltet, Mauern, die ihr mich einschließt, so vieler Geister wohlgemeintes Drängen nicht von mir ab; und welcher Muth aus meinen Augen sonst sich über si e ergoß, der kehre nun aus i h r e n Herzen in meines wieder. O ja, sie rühren sich zu Tausenden! sie kommen! stehen mir zur Seite! Ihr frommer Wunsch eilt dringend zu dem Himmel, er bittet um ein Wunder. Und steigt zu meiner Rettung nicht ein Engel nieder; so seh' ich sie nach Lanz' und Schwertern greifen. Die Thore spalten sich, die Gitter springen, die Mauer stürzt vor ihren Händen ein, und der Freiheit des einbrechenden Tages steigt Egmont fröhlich entgegen. Wie manch bekannt Gesicht empfängt mich jauchzend! Ach Clärchen (1), wärst du Mann; so säh' ich dich gewiß auch hier zuerst und dankte dir, was einem Könige zu danken hart ist, Freiheit.

---

(1) Claire, jeune fille aimée d'Egmont.

Gefängniß.

Egmont liegt schlafend auf dem Ruhebette. Es entsteht ein Gerassel mit Schlüsseln und die Thüre thut sich auf. Diener mit Fackeln treten herein; ihnen folgt Ferdinand, Alba's Sohn, und Silva (1), begleitet von Gewaffneten. Egmont fährt aus dem Schlaf auf.

Egmont. Wer seid ihr? die ihr mir unfreundlich den Schlaf von den Augen schüttelt. Was künden eure trotzigen, unsichern Blicke mir an? Warum diesen fürchterlichen Aufzug? Welchen Schreckenstraum kommt ihr der halberwachten Seele vorzulügen?

Silva. Uns schickt der Herzog, dir Dein Urtheil anzukündigen.

Egmont. Bringst Du den Henker auch mit, es zu vollziehen?

Silva. Vernimm es, so wirst Du wissen was Deiner wartet.

Egmont. So ziemt es Euch und Eurem schändlichen Beginnen! In Nacht gebrütet und in Nacht vollführt. So mag diese freche That der Ungerechtigkeit sich verbergen! — Tritt kühn hervor, der Du das Schwert verhüllt unter dem Mantel trägst; hier ist mein Haupt, das freieste, das je die Tyrannei vom Rumpf gerissen.

Silva. Du irrst! Was gerechte Richter beschließen, werden sie vor'm Angesicht des Tages nicht verbergen.

Egmont. So übersteigt die Frechheit jeden Begriff und Gedanken.

Silva (nimmt einem dabeistehenden das Urtheil ab, entfaltet's und liest.) „Im Namen des Königs, und kraft besonderer von Seiner Majestät uns übertragenen Gewalt, alle seine Unterthanen, weß Standes sie seien, zugleich die Ritter des goldenen Vließes zu richten, erkennen wir —"

Egmont. Kann die der König übertragen?

---

(1) Espagnol servant sous les ordres du duc d'Albe.

Silva. „Erkennen wir, nach vorgängiger, genauer, gesetzlicher Untersuchung, Dich Heinrich Grafen Egmont, Prinzen von Gaure, des Hochverraths schuldig, und sprechen das Urtheil: daß Du mit der Frühe des einbrechenden Morgens aus dem Kerker auf den Markt geführt, und dort vor'm Angesicht des Volks zur Warnung aller Verräther mit dem Schwerte vom Leben zum Tode gebracht werden sollest. Gegeben Brüssel am" — (Datum und Jahrzahl werden undeutlich gelesen, so daß sie der Zuhörer nicht versteht.)

„Ferdinand, Herzog von Alba,
Vorsitzer des Gerichts der Zwölfe."

Du weißt nun Dein Schicksal; es bleibt Dir wenige Zeit, Dich drein zu ergeben, Dein Haus zu bestellen und von den Deinigen Abschied zu nehmen.

(Silva mit dem Gefolge geht ab. Es bleibt Ferdinand und zwei Fakkeln; das Theater ist mäßig erleuchtet.)

Egmont (hat eine Weile, in sich versenkt, stille gestanden, und Silva ohne sich umzusehen abgehen lassen. Er glaubt sich allein, und da er die Augen aufhebt, erblickt er Alba's Sohn.) Du stehst und bleibst? Willst Du mein Erstaunen, mein Entsetzen noch durch Deine Gegenwart vermehren? Willst Du noch etwa die willkommene Botschaft Deinem Vater bringen, daß ich unmännlich verzweifle? Geh! Sag' ihm! sag' ihm, daß er weder mich, noch die Welt belügt. Ihm, dem Ruhmsüchtigen, wird man es erst hinter den Schultern leise lispeln, dann laut und lauter sagen, und wenn er einst von diesem Gipfel herabsteigt, werden tausend Stimmen es ihm entgegen rufen: Nicht das Wohl des Staats, nicht die Würde des Königs, nicht die Ruhe der Provinzen haben ihn hierher gebracht. Um sein selbst willen hat er Krieg gerathen, daß der Krieger im Kriege gelte. Er hat diese ungeheure Verwirrung erregt, damit man seiner bedürfe. Und ich falle, ein Opfer seines niedrigen Hasses, seines kleinlichen Neides. Ja, ich weiß es, und ich darf es sagen; der Sterbende, der tödtlich Verwundete kann es sagen: mich hat der Eingebildete beneidet; mich wegzutilgen, hat er lange gesonnen und gedacht.

Schon damals, als wir noch jünger mit Würfeln spielten,

und die Haufen Goldes, einer nach dem andern, von seiner Seite zu mir herübereilten; da stand er grimmig, log Gelassenheit, und innerlich verzehrt' ihn die Aergerniß, mehr über mein Glück als über seinen Verlust. Noch erinnere ich mich des funkelnden Blicks, der verrätherischen Bläſſe, als wir an einem öffentlichen Feste vor vielen tausend Menschen um die Wette schossen. Er forderte mich auf, und beide Nationen standen; die Spanier, die Niederländer wetteten und wünschten. Ich überwand ihn; seine Kugel irrte, die meine traf; ein lauter Freudenschrei der Meinigen durchbrach die Luft. Nun trifft mich sein Geschoß. Sag' ihm, daß ich's weiß, daß ich ihn kenne, daß die Welt jede Siegszeichen verachtet, die ein kleiner Geist erschleichend sich aufrichtet. Und Du! wenn einem Sohne möglich ist von der Sitte des Vaters zu weichen, übe beizeiten die Scham, indem Du Dich für den schämst, den Du gerne von ganzem Herzen verehren möchtest.

Ferdinand. Ich höre Dich an, ohne Dich zu unterbrechen! Deine Vorwürfe lasten wie Keulschläge auf einem Helm; ich fühle die Erschütterung, aber ich bin bewaffnet. Du triffst mich, Du verwundest mich nicht; fühlbar ist mir allein der Schmerz, der mir den Busen zerreißt. Wehe mir! Wehe! Zu einem solchen Anblick bin ich aufgewachsen, zu einem solchen Schauspiele bin ich gesendet!

Egmont. Du brichst in Klagen aus? Was rührt, was bekümmert Dich! Ist es eine späte Reue, daß Du der schändlichen Verschwörung Deinen Dienst geliehen? Du bist so jung, und hast ein glückliches Ansehn. Du warst so zutraulich, so freundlich gegen mich. So lang' ich Dich sah, war ich mit Deinem Vater versöhnt. Und eben so verstellt, verstellter als er, lockst Du mich in das Netz. Du bist der Abscheuliche! Wer Ihm traut, mag er es auf seine Gefahr thun; aber wer fürchtete Gefahr, Dir zu vertrauen? Geh! Geh! Raube mir nicht die wenigen Augenblicke! Geh, daß ich mich sammle, die Welt, und Dich zuerst vergesse! —

Ferdinand. Was soll ich Dir sagen? Ich stehe und sehe Dich an, und sehe Dich nicht, und fühle mich nicht. Soll ich mich entschuldigen? Soll ich Dich versichern, daß ich erst spät erst ganz zuletzt des Vaters Absichten erfuhr, daß ich

als ein gezwungenes, ein lebloses Werkzeug seines Willens handelte? Was fruchtet's, welche Meinung Du von mir haben magst? Du bist verloren; und ich Unglücklicher stehe nur da, um Dir's zu versichern, um Dich zu bejammern.

Egmont. Welche sonderbare Stimme, welch ein unerwarteter Trost begegnet mir auf dem Wege zum Grabe? Du, Sohn meines ersten, meines fast einzigen Feindes, Du bedauerst mich, Du bist nicht unter meinen Mördern? Sage, rede! Für wen soll ich Dich halten?

Ferdinand. Grausamer Vater! Ja ich erkenne Dich in diesem Befehle! Du kanntest mein Herz, meine Gesinnung, die Du so oft als Erbtheil einer zärtlichen Mutter schaltest. Mich Dir gleich zu bilden, sandtest Du mich hieher. Diesen Mann am Rande des gähnenden Grabes, in der Gewalt eines wirklichen Todes zu sehen, zwingst Du mich, daß ich den tiefsten Schmerz empfinde, daß ich taub gegen alles Schicksal, daß ich unempfindlich werde, es geschehe mir was wolle.

Egmont. Ich erstaune! Fasse Dich! Stehe, rede wie ein Mann.

Ferdinand. O, daß ich ein Weib wäre! daß man mir sagen könnte: was rührt dich? was ficht dich an? Sage mir ein größeres, ein ungeheureres Uebel, mache mich zum Zeugen einer schrecklichern That; ich will Dir danken, ich will sagen: es war nichts.

Egmont. Du verlierst Dich. Wo bist Du?

Ferdinand. Laß diese Leidenschaft rasen, laß mich losgebunden klagen! Ich will nicht standhaft scheinen, wenn alles in mir zusammenbricht. Dich soll ich hier sehen? — Dich? — es ist entsetzlich! Du verstehst mich nicht! Und sollst Du mich verstehen? Egmont! Egmont! Ihm um den Hals fallend.)

Egmont. Löse mir das Geheimniß.

Ferdinand. Kein Geheimniß.

Egmont. Wie bewegt Dich so tief das Schicksal eines fremden Mannes?

Ferdinand. Nicht fremd! Du bist mir nicht fremd. Dein Name war's, der mir in meiner ersten Jugend gleich

einem Stern des Himmels entgegenleuchtete. Wie oft hab' ich nach Dir gehorcht, gefragt! Des Kindes Hoffnung ist der Jüngling, des Jünglings der Mann. So bist Du vor mir hergeschritten; immer vor, und ohne Neid sah ich Dich vor, und schritt Dir nach, und fort und fort. Nun hofft' ich endlich Dich zu sehen, und sah Dich, und mein Herz flog Dir entgegen. Dich hatt' ich mir bestimmt, und wählte Dich auf's neue, da ich Dich sah. Nun hofft' ich erst mit Dir zu sein, mit Dir zu leben, Dich zu fassen, Dich — Das ist nun alles weggeschnitten, und ich sehe Dich hier!

Egmont. Mein Freund, wenn es Dir wohl thun kann, so nimm die Versicherung, daß im ersten Augenblicke mein Gemüth Dir entgegenkam. Und höre mich. Laß uns ein ruhiges Wort unter einander wechseln. Sage mir: ist es der strenge, ernste Wille Deines Vaters, mich zu tödten?

Ferdinand. Er ist's.

Egmont. Dieses Urtheil wäre nicht ein leeres Schreckbild, mich zu ängstigen, durch Furcht und Drohung zu strafen, mich zu erniedrigen, und dann mit königlicher Gnade mich wieder aufzuheben?

Ferdinand. Nein, ach leider nein! Anfangs schmeichelte ich mir mit dieser ausweichenden Hoffnung; und schon da empfand ich Angst und Schmerz, Dich in diesem Zustande zu sehen. Nun ist es wirklich, ist gewiß. Nein, ich regiere mich nicht. Wer gibt mir eine Hülfe, wer einen Rath, dem Unvermeidlichen zu entgehen?

Egmont. So höre mich. Wenn Deine Seele so gewaltsam dringt, mich zu retten, wenn Du die Uebermacht verabscheust, die mich gefesselt hält, so rette mich! Die Augenblicke sind kostbar. Du bist des Allgewaltigen Sohn, und selbst gewaltig — Laß uns entfliehen! Ich kenne die Wege; die Mittel können Dir nicht unbekannt sein. Nur diese Mauern, nur wenige Meilen entfernen mich von meinen Freunden. Löse diese Bande, bringe mich zu ihnen und sei unser. Gewiß, der König dankt Dir dereinst meine Rettung. Jetzt ist er überrascht, und vielleicht ist ihm alles unbekannt. Dein Vater wagt; und die Majestät muß das Geschehene billigen, wenn sie sich auch davor entsetzet. Du

denkst! O denke mir den Weg der Freiheit aus! Sprich, und nähre die Hoffnung der lebendigen Seele.

Ferdinand. Schweig'! o schweige! Du vermehrst mit jedem Worte meine Verzweiflung. Hier ist kein Ausweg, kein Rath, keine Flucht. — Das quält mich, das greift und faßt mir wie mit Klauen die Brust. Ich habe selbst das Netz zusammengezogen; ich kenne die strengen festen Knoten; ich weiß, wie jeder Kühnheit, jeder List die Wege verrennt sind; ich fühle mich mit Dir und mit allen andern gefesselt. Würde ich klagen, hätte ich nicht alles versucht? Zu seinen Füßen habe ich gelegen, geredet und gebeten. Er schickte mich hieher, um alles was von Lebenslust und Freude mit mir lebt, in diesem Augenblicke zu zerstören.

Egmont. Und keine Rettung?

Ferdinand. Keine!

Egmont mit dem Fuße stampfend. Keine Rettung! — — Süßes Leben! schöne freundliche Gewohnheit des Daseins und Wirkens! von Dir soll ich scheiden! So gelassen scheiden! Nicht im Tumulte der Schlacht, unter dem Geräusch der Waffen, in der Zerstreuung des Getümmels gibst Du mir ein flüchtiges Lebewohl; Du nimmst keinen eiligen Abschied, verkürzest nicht den Augenblick der Trennung. Ich soll Deine Hand fassen, Dir noch einmal in die Augen sehn, Deine Schöne, Deinen Werth recht lebhaft fühlen, und dann mich entschlossen losreißen und sagen: Fahre hin!

Ferdinand. Und ich soll daneben stehen, zusehen, Dich nicht halten, nicht hindern können! O, welche Stimme reichte zur Klage? Welches Herz flösse nicht aus seinen Banden vor diesem Jammer?

Egmont. Fasse Dich!

Ferdinand. Du kannst Dich fassen, Du kannst entsagen, den schweren Schritt an der Hand der Nothwendigkeit heldenmäßig gehn. Was kann ich? Was soll ich? Du überwindest Dich selbst und uns; Du überstehst; ich überlebe Dich und mich selbst. Bei der Freude des Mahls hab' ich mein Licht, im Getümmel der Schlacht meine Fahne verloren. Schal, verworren, trüb' scheint mir die Zukunft.

Egmont. Junger Freund, den ich durch ein sonderba-

res Schicksal zugleich gewinne und verliere, der für mich die Todesschmerzen empfindet, für mich leidet, sieh mich in diesen Augenblicken an; Du verlierst mich nicht. War Dir mein Leben ein Spiegel, in welchem Du Dich gerne betrachtetest; so sei es auch mein Tod. Die Menschen sind nicht nur zusammen, wenn sie beisammen sind; auch der Entfernte, der Abgeschiedne lebt uns. Ich lebe Dir, und habe mir genug gelebt. Eines jeden Tages hab' ich mich gefreut; an jedem Tage mit rascher Wirkung meine Pflicht gethan, wie mein Gewissen mir sie zeigte. Nun endigt sich das Leben, wie es sich früher, früher, schon auf dem Sande von Gravelingen hätte endigen können. Ich höre auf zu leben; aber ich habe gelebt. So leb' auch Du, mein Freund, gern und mit Lust, und scheue den Tod nicht.

Ferdinand. Du hättest Dich für uns erhalten können, erhalten sollen. Du hast Dich selber getödtet. Oft hört' ich, wenn kluge Männer über Dich sprachen: feindselige, wohlwollende, sie stritten lang' über Deinen Werth; doch endlich vereinigten sie sich, keiner wagt' es zu läugnen, jeder gestand: ja, er wandelt einen gefährlichen Weg. Wie oft wünscht' ich, Dich warnen zu können! Hattest Du denn keine Freunde?

Egmont. Ich war gewarnt.

Ferdinand. Und wie ich punktweise alle diese Beschuldigungen wieder in der Anklage fand, und Deine Antworten! Gut genug, Dich zu entschuldigen; nicht triftig genug, Dich von der Schuld zu befreien —

Egmont. Dies sei bei Seite gelegt. Es glaubt der Mensch sein Leben zu leiten, sich selbst zu führen; und sein Innerstes wird unwiderstehlich nach seinem Schicksale gezogen. Laß uns darüber nicht sinnen; dieser Gedanken entschlag' ich mich leicht — schwerer der Sorge für dieses Land; doch auch dafür wird gesorgt sein. Kann mein Blut für Viele fließen, meinem Volke Friede bringen, so fließt es willig. Leider wird's nicht so werden. Doch es ziemt dem Menschen, nicht mehr zu grübeln, wo er nicht mehr wirken soll. Kannst Du die verderbende Gewalt Deines Vaters aufhalten, lenken; so thu's. Wer wird das können? — Leb' wohl!

Ferdinand. Ich kann nicht gehn.

Egmont. Laß meine Leute Dir auf's beste empfohlen sein! Ich habe gute Menschen zu Dienern; daß sie nicht zerstreut, nicht unglücklich werden! Wie steht es um Richard, meinen Schreiber?

Ferdinand. Er ist Dir vorangegangen. Sie haben ihn, als Mitschuldigen des Hochverraths, enthauptet.

Egmont. Arme Seele! — Noch Eins, und dann leb' wohl, ich kann nicht mehr. Was auch den Geist gewaltsam beschäftigt, fordert die Natur zuletzt doch unwiderstehlich ihre Rechte; und wie ein Kind umwunden von der Schlange, des erquickenden Schlafs genießt, so legt der Müde sich noch einmal vor der Pforte des Todes nieder und ruht tief aus, als ob er einen weiten Weg zu wandeln hätte. — Noch Eins — Ich kenne ein Mädchen: Du wirst sie nicht verachten, weil sie mein war. Nun ich sie Dir empfehle, sterb' ich ruhig. Du bist ein edler Mann; ein Weib, das den findet, ist geborgen. Lebt mein alter Adolph? ist er frei?

Ferdinand. Der muntre Greis, der Euch zu Pferde immer begleitete?

Egmont. Derselbe.

Ferdinand. Er lebt, er ist frei.

Egmont. Er weiß ihre Wohnung; laß Dich von ihm führen, und lohn' ihm bis an sein Ende, daß er Dir den Weg zu diesem Kleinode zeigt. — Leb' wohl!

Ferdinand. Ich gehe nicht.

Egmont (ihn nach der Thüre drängend). Leb' wohl!

Ferdinand. O laß mich noch!

Egmont. Freund, keinen Abschied.

Er begleitet Ferdinanden bis an die Thür, und reißt sich dort von ihm los. Ferdinand, betäubt, entfernet sich eilend.

Egmont (allein).

Feindseliger Mann! Du glaubtest nicht, mir diese Wohlthat durch deinen Sohn zu erzeigen. Durch ihn bin ich der Sorgen los und der Schmerzen, der Furcht und jedes ängstlichen Gefühls. Sanft und dringend fordert die

Natur ihren letzten Zoll. Es ist vorbei, es ist beschlossen! und was die letzte Nacht mich ungewiß auf meinem Lager wachend hielt, das schläfert nun mit unbezwinglicher Gewißheit meine Sinnen ein.

(Er setzt sich auf's Ruhebett. Musik.)

Süßer Schlaf! Du kommst wie ein reines Glück ungebeten, unerfleht am willigsten. Du lösest die Knoten der strengen Gedanken, vermischest alle Bilder der Freude und des Schmerzes; ungehindert fließt der Kreis innerer Harmonien, und eingehüllt in gefälligen Wahnsinn, versinken wir und hören auf zu sein.

(Er entschläft; die Musik begleitet seinen Schlummer. Hinter seinem Lager scheint sich die Mauer zu eröffnen, eine glänzende Erscheinung zeigt sich. Die Freiheit in himmlischem Gewande, von einer Klarheit umflossen, ruht auf einer Wolke. Sie hat die Züge von Clärchen, und neigt sich gegen den schlafenden Helden. Sie drückt eine bedauernde Empfindung aus, sie scheint ihn zu beklagen. Bald faßt sie sich, und mit aufmunternder Geberde zeigt sie ihm das Bündel Pfeile, dann den Stab mit dem Hute. Sie heißt ihn froh sein, und indem sie ihm andeutet, daß sein Tod den Provinzen die Freiheit verschaffen werde, erkennt sie ihn als Sieger und reicht ihm einen Lorbeerkranz. Wie sie sich mit dem Kranze dem Haupte nahet, macht Egmont eine Bewegung, wie einer, der sich im Schlafe regt, dergestalt, daß er mit dem Gesicht aufwärts gegen sie lieget. Sie hält den Kranz über seinem Haupte schwebend: man hört ganz von weitem eine kriegerische Musik von Trommeln und Pfeifen: bei dem leisesten Laut derselben verschwindet die Erscheinung. Der Schall wird stärker. Egmont erwacht; das Gefängniß wird vom Morgen mäßig erhellt. Seine erste Bewegung ist, nach dem Haupte zu greifen: er steht auf und sieht sich um, indem er die Hand auf dem Haupte behält.)

Verschwunden ist der Kranz! Du schönes Bild, das Licht des Tages hat dich verscheuchet! Ja sie waren's, sie waren vereint, die beiden süßesten Freuden meines Herzens. Die göttliche Freiheit, von meiner Geliebten borgte sie die Gestalt; das reizende Mädchen kleidete sich in der Freundin himmlisches Gewand. In einem ernsten Augenblick erscheinen sie vereinigt, ernster als lieblich. Mit blutbefleckten Sohlen trat sie vor mir auf, die wehenden Falten des Saumes mit Blut befleckt. Es war mein Blut und vieler Edeln Blut. Nein, es ward nicht umsonst vergossen. Schreitet

durch! Braves Volk! Die Siegesgöttin führt dich an! Und wie das Meer durch eure Dämme bricht, so brecht, so reißt den Wall der Tyrannei zusammen, und schwemmt ersäufend sie von ihrem Grunde, den sie sich anmaßt, weg!

(Trommeln näher)

Horch! Horch! Wie oft rief mich dieser Schall zum freien Schritt nach dem Felde des Streits und des Siegs! Wie munter traten die Gefährten auf der gefährlichen rühmlichen Bahn! Auch ich schreite einem ehrenvollen Tode aus diesem Kerker entgegen; ich sterbe für die Freiheit, für die ich lebte und focht, und der ich mich jetzt leidend opfre.

(Der Hintergrund wird mit einer Reihe spanischer Soldaten besetzt, welche Hellebarden tragen.)

Ja, führt sie nur zusammen! Schließt eure Reihen, ihr schreckt mich nicht. Ich bin gewohnt, vor Speeren gegen Speere zu stehen, und rings umgeben von dem drohenden Tod' das muthige Leben nur doppelt rasch zu fühlen.

(Trommeln.)

Dich schließt der Feind von allen Seiten ein! Es blinken Schwerter; Freunde, höhern Muth! Im Rücken habt ihr Aeltern, Weiber, Kinder!

(Auf die Wache zeigend.)

Und diese treibt ein hohles Wort des Herrschers, nicht ihr Gemüth. Schützt eure Güter! Und euer Liebstes zu erretten, fallt freudig, wie ich euch ein Beispiel gebe.

(Trommeln. Wie er auf die Wache los und auf die Hinterthür zu geht, fällt der Vorhang: die Musik fällt ein und schließt mit einer Siegessymphonie das Stück.)

VOYAGE DANS LA SUISSE FRANÇAISE.

Münster, den 3ten October, Sonntag Abends.

Von Basel erhalten Sie ein Paket, das die Geschichte unsrer bisherigen Reise enthält, indessen wir unsern Zug durch die Schweiz nun ernstlich fortsetzen. Auf dem Wege nach Biel ritten wir das schöne Birsch-Thal herauf und kamen endlich an den engen Paß, der hierher führt.

Durch den Rücken einer hohen und breiten Gebirgkette hat die Birsch, ein mäßiger Fluß, sich einen Weg von Uralters gesucht. Das Bedürfniß mag nachher durch ihre Schluchten ängstlich nachgeklettert sein. Die Römer erweiterten schon den Weg, und nun ist er sehr bequem durchgeführt. Das über Felsstücke rauschende Wasser und der Weg gehen neben einander hin und machen an den meisten Orten die ganze Breite des Passes, der auf beiden Seiten von Felsen beschlossen ist, die ein gemächlich aufgehobenes Auge fassen kann. Hinterwärts heben Gebirge sanft ihre Rücken, deren Gipfel uns vom Nebel bedeckt waren.

Bald steigen aneinanderhängende Wände senkrecht auf, bald streichen gewaltige Lagen schief nach dem Fluß und dem Weg ein, breite Massen sind aufeinander gelegt, und gleich daneben stehen scharfe Klippen abgesetzt. Große Klüfte spalten sich aufwärts, und Platten von Mauerstärke haben sich von dem übrigen Gesteine losgetrennt. Einzelne Felsstücke sind heruntergestürzt, andere hängen noch über und lassen nach ihrer Lage fürchten, daß sie dereinst gleichfalls hereinkommen werden.

Bald rund, bald spitz, bald bewachsen, bald nackt, sind die Firsten der Felsen, wo oft noch oben drüber ein einzelner Kopf kahl und kühn herüber sieht, und an Wänden und in der Tiefe schmiegen sich ausgewitterte Klüfte hinein.

Mir machte der Zug durch diese Enge eine große ruhige Empfindung. Das Erhabene gibt der Seele die schöne Ruhe, sie wird ganz dadurch ausgefüllt, fühlt sich so groß als sie sein kann. Wie herrlich ist ein solches reines Gefühl.

wenn es bis gegen den Rand steigt ohne überzulaufen! Mein Auge und meine Seele konnten die Gegenstände fassen, und da ich rein war, diese Empfindung nirgends falsch widerstieß, so wirkten sie was sie sollten. Vergleicht man solch ein Gefühl mit jenem, wenn wir uns mühselig im Kleinen umtreiben, alles aufbieten, diesem so viel als möglich zu borgen, und aufzuflicken, und unserm Geist durch seine eigne Creatur Freude und Futter zu bereiten; so sieht man erst, wie ein armseliger Behelf es ist.

Ein junger Mann, den wir von Basel mitnahmen, sagte: es sei ihm lange nicht wie das erstemal, und gab der Neuheit die Ehre. Ich möchte aber sagen: wenn wir einen solchen Gegenstand zum erstenmal erblicken, so weitet sich die ungewohnte Seele erst aus, und es macht dies ein schmerzlich Vergnügen, eine Ueberfülle, die die Seele bewegt und uns wollüstige Thränen ablockt. Durch diese Operation wird die Seele in sich größer, ohne es zu wissen, und ist jener ersten Empfindung nicht mehr fähig. Der Mensch glaubt verloren zu haben, er hat aber gewonnen. Was er an Wollust verliert, gewinnt er an innerm Wachsthum. Hätte mich nur das Schicksal in irgend einer großen Gegend heißen wohnen, ich wollte mit jedem Morgen Nahrung der Großheit aus ihr saugen, wie aus einem lieblichen Thal Geduld und Stille.

Am Ende der Schlucht stieg ich ab und kehrte einen Theil allein zurück. Ich entwickelte mir noch ein tiefes Gefühl, durch welches das Vergnügen auf einen hohen Grad für den aufmerksamen Geist vermehrt wird. Man ahnet im Dunkeln die Entstehung und das Leben dieser seltsamen Gestalten. Es mag geschehen sein wie und wann es wolle, so haben sich diese Massen, nach der Schwere und Aehnlichkeit ihrer Theile, groß und einfach zusammen gesetzt. Was für Revolutionen sie nachher bewegt, getrennt, gespalten haben, so sind auch diese noch nur einzelne Erschütterungen gewesen, und selbst der Gedanke einer so ungeheuren Bewegung gibt ein hohes Gefühl von ewiger Festigkeit. Die Zeit hat auch, gebunden an die ewigen Gesetze, bald mehr, bald weniger auf sie gewirkt.

Sie scheinen innerlich von gelblicher Farbe zu sein; allein das Wetter und die Luft verändern die Oberfläche in graublau, daß nur hier und da in Streifen und in frischen Spalten die erste Farbe sichtbar ist. Langsam verwittert der Stein selbst und rundet sich an den Ecken ab, weichere Flecken werden weggezehrt, und so gibt's gar zierlich ausgeschweifte Höhlen und Löcher, die, wann sie mit scharfen Kanten und Spitzen zusammentreffen, sich seltsam zeichnen. Die Vegetation behauptet ihr Recht; auf jedem Vorsprung, Fläche und Spalt fassen Fichten Wurzel, Moos und Kräuter säumen die Felsen. Man fühlt tief, hier ist nichts Willkührliches, hier wirkt ein alles langsam bewegendes ewiges Gesetz, und nur von Menschenhand ist der bequeme Weg, über den man durch diese seltsamen Gegenden durchschleicht.

Genf, den 27sten October.

Die große Bergkette, die von Basel bis Genf Schweiz und Frankreich scheidet, wird, wie Ihnen bekannt ist der Jura genannt. Die größten Höhen davon ziehen sich über Lausanne bis ungefähr über Rolle und Nyon. Auf diesem höchsten Rücken ist ein merkwürdiges Thal von der Natur eingegraben — ich möchte sagen eingeschwemmt, da auf allen diesen Kalkhöhen die Wirkungen der uralten Gewässer sichtbar sind — das la Vallée de Joux genannt wird, welcher Name, de Joux in der Landsprache einen Felsen oder Berg bedeutet, deutsch das Bergthal hieße. Eh' ich zur Beschreibung unsrer Reise fortgehe, will ich mit wenigem die Lage desselben geographisch angeben. Seine Länge streicht, wie das Gebirg selbst, ziemlich von Mittag gegen Mitternacht, und wird an jener Seite von den Septmoncels, an dieser von der Dent de Vaulion, welche nach der Dole der höchste Gipfel des Jura ist, begränzt, und hat nach der Sage des Landes neun kleine, nach unsrer ungefähren Reiserechnung aber sechs starke Stunden. Der Berg, der es die Länge hin an der Morgenseite begränzt und auch von dem flachen Land herauf sichtbar ist, heißt: Le noir Mont. Gegen Abend streicht der Rison hin und verliert

sich allmälich gegen die Franche-Comté. Frankreich und Bern theilen sich ziemlich gleich in dieses Thal, so daß jenes die obere schlechte Hälfte und dieses die untere bessere besitzt, welche letztere eigentlich La Vallée du Lac de Joux genannt wird. Ganz oben in dem Thal, gegen den Fuß der Septmoncels, liegt der Lac des Rousses, der keinen sichtlichen einzelnen Ursprung hat, sondern sich aus quelligem Boden und den überall auslaufenden Brunnen sammelt. Aus demselben fließt die Orbe, durchstreicht das ganze französische und einen großen Theil des berner Gebiets, bis sie wieder unten gegen die Dent de Vaulion sich zum Lac de Joux bildet, der seitwärts in einen kleinen See abfällt, woraus das Wasser endlich sich unter der Erde verlieret. Die Breite des Thals ist verschieden, oben beim Lac des Rousses etwa eine halbe Stunde, alsdann verengert sich's und läuft wieder unten auseinander, wo etwa die größte Breite anderthalb Stunden wird. So viel zum bessern Verständniß der folgenden, wobei ich Sie einen Blick auf die Karte zu thun bitte, ob ich sie gleich alle, was diese Gegend betrifft, unrichtig gefunden habe.

Den 24sten October ritten wir, in Begleitung eines Hauptmanns und Oberforstmeisters dieser Gegenden, erstlich Mont hinan, einen kleinen zerstreuten Ort, der eigentlicher eine Kette von Reb- und Landhäusern genennt werden konnte. Das Wetter war sehr hell; wir hatten, wenn wir uns umkehrten, die Aussicht auf den Genfersee, die savoier und walliser Gebirge, konnten Lausanne erkennen und durch einen leichten Nebel auch die Gegend von Genf. Der Montblanc, der über alle Gebirge des Faucigni ragt, kam immer mehr hervor. Die Sonne ging klar unter, es war so ein großer Anblick, daß ein menschlich Auge nicht dazu hinreicht. Der fast volle Mond kam herauf und wir immer höher. Durch Fichtenwälder stiegen wir weiter den Jura hinan, und sahen den See in Duft und den Widerschein des Mondes darin. Es wurde immer heller. Der Weg ist eine wohlgemachte Chaussee, nur angelegt um das Holz aus dem Gebirg bequemer in das Land herunter zu bringen. Wir waren wohl drei Stunden gestiegen, als es hinterwärts sachte wieder hinabzugehen anfing. Wir glaubten unter uns einen großen

See zu erblicken, indem ein tiefer Nebel das ganze Thal, was wir übersehen konnten, ausfüllte. Wir kamen ihm endlich näher, sahen einen weißen Bogen, den der Mond darin bildete, und wurden bald ganz vom Nebel eingewickelt. Die Begleitung des Hauptmanns verschaffte uns Quartier in einem Hause, wo man sonst nicht Fremde aufzunehmen pflegt. Es unterschied sich in der innern Bauart von gewöhnlichen Gebäuden in nichts, als daß der große Raum mitten inne zugleich Küche, Versammlungsplatz, Vorsaal ist, und man von da in die Zimmer gleicher Erde und auch die Treppe hinauf geht. Auf der einen Seite war an dem Boden auf steinernen Platten das Feuer angezündet, davon ein weiter Schornstein, mit Bretern dauerhaft und sauber ausgeschlagen, den Rauch aufnahm. In der Ecke waren die Thüren zu den Backöfen, der ganze Fußboden übrigens gedielet, bis auf ein kleines Eckchen am Fenster um den Spülstein, das gepflastert war: übrigens rings herum, auch in der Höhe über den Balken, eine Menge Hausrath und Geräthschaften in schöner Ordnung angebracht, alles nicht unreinlich gehalten.

Den 25sten Morgens war helles kaltes Wetter, die Wiesen bereift, hier und da zogen leichte Nebel; wir konnten den untern Theil des Thals ziemlich übersehen, unser Haus lag am Fuß des östlichen noir Mont. Gegen achte ritten wir ab, und um der Sonne gleich zu genießen, an der Abendseite hin. Der Theil des Thals, an dem wir hinritten, besteht in abgetheilten Wiesen, die gegen den See zu etwas sumpfichter werden. Die Orbe fließt in der Mitte durch. Die Einwohner haben sich theils in einzelnen Häusern an der Seite angebaut, theils sind sie in Dörfern näher zusammengerückt, die einfache Namen von ihrer Lage führen. Das erste, wodurch wir kamen, war le Sentier. Wir sahen von weitem die Dent de Vaulion über einem Nebel, der auf dem See stand, hervorblicken. Das Thal ward breiter, wir kamen hinter einem Felsgrat, der uns den See verdeckte, durch ein ander Dorf, la Lieu genannt; die Nebel stiegen und fielen wechselsweise vor der Sonne. Hier nahebei ist ein kleiner See, der keinen Zu- und Abfluß zu haben scheint. Das Wetter klärte sich völlig auf und wir kamen gegen den

Fuß der Dent de Vaulion und trafen hier an's nördliche Ende des großen Sees, der, indem er sich westwärts wendet, in den kleinen durch einen Damm unter einer Brücke weg seinen Ausfluß hat. Das Dorf drüben heißt le Pont. Die Lage des kleinen Sees ist wie in einem eigenen kleinen Thal, was man niedlich sagen kann. An dem westlichen Ende ist eine merkwürdige Mühle in einer Felskluft angebracht, die ehemals der kleine See ausfüllte. Nunmehr ist er abgedämmt und die Mühle in die Tiefe gebaut. Das Wasser läuft durch Schleusen auf die Räder, es stürzt sich von da in Felsritzen, wo es eingeschluckt wird und erst eine Stunde von da in Valorbe hervor kommt, wo es wieder den Namen des Orbaflusses führet. Diese Abzüge (entonnoirs) müssen rein gehalten werden, sonst würde das Wasser steigen, die Kluft wieder ausfüllen und über der Mühle weg gehen, wie es schon mehr geschehen ist. Sie waren stark in der Arbeit begriffen den morschen Kalkfelsen theils wegzuschaffen, theils zu befestigen. Wir ritten zurück, über die Brücke nach Pont, nahmen einen Wegweiser auf la Dent. Im Aufsteigen sahen wir nun mehr den großen See völlig hinter uns. Ostwärts ist der noir Mont seine Gränze, hinter dem der kahle Gipfel der Dole hervor kommt, westwärts hielt ihn der Felsrücken, der gegen den See ganz nackt ist, zusammen. Die Sonne schien heiß, es war zwischen Eilf und Mittag. Nach und nach übersahen wir das ganze Thal, konnten in der Ferne den Lac des Rousses erkennen, und weiter her bis zu unsern Füßen, die Gegend, durch die wir gekommen waren, und den Weg, der uns rückwärts noch überblieb. Im Aufsteigen wurde von der großen Strecke Landes und den Herrschaften, die man oben unterscheiden könnte, gesprochen, und in solchen Gedanken betraten wir den Gipfel; allein uns war ein ander Schauspiel zubereitet. Nur die hohen Gebirgketten waren unter einem klaren und heitern Himmel sichtbar, alle niedern Gegenden mit einem weißen wolkigen Nebelmeer überdeckt, das sich von Genf bis nordwärts an den Horizont erstreckte und in der Sonne glänzte. Daraus stieg ostwärts die ganze reine Reihe aller Schnee- und Eisgebirge ohne Unterschied von Namen der Völker und Fürsten, die sie zu

besitzen glauben; nur einem großen Herrn und dem Blick der Sonne unterworfen, der sie schön röthete. Der Montblanc gegen uns über schien der höchste, die Eisgebirge des Wallis und des Oberlandes folgten, zuletzt schlossen niedere Berge des Cantons Bern. Gegen Abend war an einem Platze das Nebelmeer unbegränzt, zur Linken in der weitsten Ferne zeigten sich sodann die Gebirge von Solothurn, näher die von Neufchâtel, gleich vor uns einige niedere Gipfel des Jura, unter uns lagen einige Häuser von Vaulion, dahin die Dent gehört, und daher den Namen hat. Gegen Abend schließt die Franche-Comté mit flachstreichenden waldigen Bergen den ganzen Horizont, wovon ein einziger ganz in der Ferne gegen Nordwest sich unterschied. Grad ab war ein schöner Anblick. Hier ist die Spitze, die diesem Gipfel den Namen eines Zahns gibt. Er geht steil und eher etwas einwärts hinunter, in der Tiefe schließt ein kleines Fichtenthal an mit schönen Grasplätzen, gleich drüber liegt das Thal Valorbe genannt, wo man bie Orbe aus dem Felsen kommen sieht und rückwärts zum kleinen See ihren unterirdischen Lauf in Gedanken verfolgen kann. Das Städtchen Valorbe liegt auch in diesem Thal. Ungern schieden wir. Einige Stunden längeren Aufenthalts, indem der Nebel um diese Zeit sich zu zerstreuen pflegt, hätten uns das tiefere Land mit dem See entdecken lassen; so aber mußte, damit der Genuß vollkommen werde, noch etwas zu wünschen übrig bleiben.

J. DE MULLER.

Johannes (von) Müller, der größte deutsche Geschichtschreiber unserer Zeit, wurde am 3ten Januar 1752 zu Schafhausen in der Schweiz geboren, wo sein Vater zuletzt Conrector am Gymnasium war. In alterthümlicher Einfalt und Häuslichkeit erzogen, ward der Knabe, besonders durch seinen mütterlichen Großvater, früh schon für die vaterländische Geschichte erregt und begeistert. Mit dem dreizehnten Jahre lernte er die klassischen Alten kennen. Von dem Vater zur Gottesgelehrtheit bestimmt, bezog Müller (1769) die Universität Göttingen, wo er durch die Vorlesungen Millers, Walchs, Michaelis und Schlözers für die Geschichtstudien gewonnen wurde, und den Entschluß faßte, Geschichtschreiber der Schweiz zu werden. Nach Schafhausen zurückgekehrt (1771), ward er daselbst Professor der griechischen Sprache. Sein großes Unternehmen, die Geschichte des Vaterlandes zu schreiben, beschäftigte ihn nun anhaltend. In dieser Zeit (1773) lernte er auch Karl Viktor von Bonstetten kennen, und schloß mit ihm jenen engen Seelenverein, von dessen romantischer Entwickelung und lebenslänglicher Dauer Müllers *Briefe* ein so redendes Zeugniß sind. Um einen freiern Wirkungskreis zu gewinnen, legte Müller (1774) seine Professorstelle nieder, ward Hauslehrer bei dem Staatsrath Tronchin in Genf, zog dann mit einem jungen talentvollen Amerikaner, Francis Kinloch, auf das Landhaus Chambesi am Genfersee, um dort dessen Studien zu leiten, und den Wissenschaften zu leben. Nach Kinlochs Abgang nach Südamerika (1776), lebte Müller abwechselnd theils bei Bonnet, dem großen Naturforscher, in Genthold, theils bei Bonstetten, und vollendete die Vorarbeiten zu seinem großen Geschichtswerk. Im Anfange des Jahres 1779 hielt er zu Genf Vorlesungen über die allgemeine Weltgeschichte, welche nachmals sorgfältig umgearbeitet unter dem Namen *vier und zwanzig Bücher allgemeiner Geschichten* (1810) im Druck erschienen sind. Nachdem er bereits durch mehrere historische Schriften die öffentliche Aufmerksamkeit auf sich gelenkt hatte, erschien endlich 17[illegible] der erste Band seines unsterblichen Werkes, der *Geschichte der Schweizerischen Eidgenossenschaft*. Der Ruhm Friedrichs

des Zweiten lockte ihn jetzt nach Berlin, wo er zwar mit dem großen Könige eine Unterredung (am 12ten Februar 1781) hatte, aber keine glänzende Anstellung fand. Auf der Rückreise nahm er eine Professur der Geschichte am Carolinum in Cassel an, wo er 1782 Rath und Unterbibliothekar wurde. Aber seine Sehnsucht nach den vaterländischen Freunden führte ihn bereits 1783 wieder nach der Schweiz zurück, wo er theils bei Tronchin, theils bei Bonstetten, theils in Bern, seinen Lieblingsstudien lebte. Doch nahm er im Jahre 1786 einen Ruf als Hofrath und Bibliothekar nach Mainz an. Hier arbeitete er (1786) den ersten Band der Schweizergeschichte um, gab den zweiten Band heraus (1787), und ward hierauf vom Kurfürsten (1788) zum geheimen Legations- und Conferenzrathe ernannt. Neben seinen wissenschaftlichen Arbeiten wirkte er noch sehr viel für das Wohl des Landes wie für das Interesse seines Fürsten, der ihn (1791) zum geheimen Staatsrathe und Staatsreferendar ernannte, worauf ihn der deutsche Kaiser in den Adelstand und zum Reichsritter erhob. Als Mainz in französische Hände fiel, ging Müller nach Wien und trat (1793) als Hofrath bei der Hof- und Staatskanzlei in österreichische Dienste. Außer mehreren kleinen Schriften vollendete er hier (1795) den dritten Band der Schweizergeschichte. Obwohl er im Herbst 1800 erster Aufseher des kaiserlichen Bücherschatzes wurde, so veranlaßte ihn doch manche traurige Erfahrung, Wien (1804) zu verlassen und als geheimer Kriegsrath und Historiograph in preußische Dienste zu treten. In Berlin vollendete er den vierten Band seiner Schweizergeschichte (1805), und hatte den Schmerz, den Umsturz der deutschen Reichsverfassung und den Fall des preußischen Staats zu erleben. Unverdient gerieth Müller hiebei in den Verdacht der Achselträgerei und der Vorliebe für Napoleon, der mit ihm in Berlin eine lange Unterredung gehabt und ihn ausgezeichnet hatte. Er nahm daher (1807) einen Ruf als Professor nach Tübingen an, doch unterweges erreichte ihn ein Befehl Napoleons, der ihn, ungeachtet seiner Weigerung, zum königlichen westphälischen Staatssekretär ernannte. Er trat diesen bedeutenden Posten mit Widerwillen an, legte ihn 1808 wieder nieder, und ward Staatsrath und Generaldirektor des öffentlichen Unterrichts. Die vielen Anstrengungen, Hindernisse und Kränkungen, die er erfahren mußte, nagten unterdeß an seiner Gesundheit, und führten endlich seinen Tod herbei, am 29sten Mai 1809.

Die wichtigsten Materialien zur Geschichte seines wissenschaftlichen und Privat-Lebens, so wie die Hauptzüge zu seiner Charakteristik sind in Müllers **Briefen** an seinen **Bruder** und an **Bonstetten** niedergelegt. Unter seinen Werken gebührt der Schweizerge-

schichte, obwohl sie nur bis zur ersten Abtheilung des fünften Bandes vollendet ist, unstreitig der erste Platz. Das, was diesem Werke einen bleibenden und unsterblichen Werth gibt, ist nicht blos die beispielles gründliche Quellenforschung, die ihm zum Grunde liegt, und der ergreifende, alterthümlich kraftvolle Stil geschichtlicher Darstellung, sondern das große historische Gemuth und das vaterländische Herz des Geschichtschreibers selber. Leichter und einfacher, aber auch weniger kraftvoll gehalten, sind Müllers Allgemeine Geschichten, — gedankenreiche Skizzen der verschiedenen Zeitalter der allgemeinen Menschen- und Völkergeschichte, die Frucht dreißigjähriger Studien; ein Werk, dem zwar die letzte vollendende Hand fehlt, das aber gleichwohl immer eine der geistreichsten Uebersichten und Ansichten des großen Gesammtgebiets der Geschichte bleiben wird.

Müllers sämmtliche Werke, herausgegeben von seinem Bruder Georg Müller, Tübingen 1810, ff. Eine neue Ausgabe, in Taschenformat, erscheint so eben.

ÉTUDE DE L'HISTOIRE.

Die Geschichte lehrt Jünglinge, den Weg der großen Männer wandeln; ungeschärften Augen bleibt er verborgen, wie der Weg des Adlers in der Sonne: sie lehrt, über nichts erstaunen; und Geistesgegenwart ist im Leben die Summe aller Weisheit, im Kriege der halbe Sieg. Die Geschichte ist eine moralische Gymnastik; wie Thucydides, wie Davila sie beschreiben, besteht sie aus Aufgaben über Staat und Krieg, deren Auflösung den Geist in großen Betrachtungen übt: auch kann sie die Probeschule der jungen Gemüther sein. O Jüngling, wer du auch sein magst, wenn dich Leonidas, wenn die geliebte Schaar, die bei Chäronea fiel, wenn die dreihundert Fabier, beide Decier und Arnold Winkelried ungerührt lassen, wenn du Hannibals letzten Kampf in dem Feld bei Zama, Cäsars Geist im Streit wider die sterbende Freiheit Roms, wenn du Heinrich bei Ivri, und Friedrich bei Leuthen mit kaltem Blute sehen kannst, wenn Demosthenes und Chathams Donner dich nicht erschüttern, wenn du mit

trocknem Auge liesest, wie der Held bei Mantinea, der bei Lützen, der bei Quebek umgekommen, dann gehe hin, werde Vater von Helden, ein Held wirst du nie!

SUR LES HISTORIENS GRECS.

Hérodote.

Griechenland bekam Geschichtschreiber bald nach Solon, aber von Hellanikus und Hekatäus haben wir wenige Bruchstücke. In dem 33sten Jahr nach den Siegen über die Perser las Herodotus, von Halikarnassus, zu Athen vor dem zum Feste der Stadtgöttin versammelten Volk, die neun Bücher seiner Geschichte der zwischen Europa und Asien geführten Kriege, in einem Geist, welcher besonders richtige Begriffe von den Verfassungen und Lagen der Völker und ein fruchtbares Gefühl für große Handlungen zu bezwecken schien. Reisen hatte der junge Mann (er war 38 Jahre alt) bis an die Gränzen Aethiopiens und Babyloniens gethan; die ionischen Colonien am schwarzen Meer unterrichteten ihn vom Skythenlande. Je genauer dieses erforscht, je mehr die Morgenländer studiert worden, desto mehr gewinnt sein Ruhm; zu leichtsinnig hatten Männer von Witz Vieles verworfen, was nur unseren Sitten und der Natur unserer Länder entgegen war. Wo er von griechischen Sachen spricht, ist nebst vieler Gelehrsamkeit warme Vaterlandsliebe sichtbar. Man kann wohl nicht beweisen, daß letztere ihn verführt hätte, das Gegentheil der Wahrheit zu sagen, wohl aber mag er Einiges verhehlen, wodurch diese oder jene von ihrem Glanz verlieren könnte; er las sein Werk vor dem Volk, und wollte gefallen. Aber es wird mehr Menschenkenntniß, Länderkunde und Naturwissenschaft erfordert, um in diesen alten Erzählungen das Wahre heraus zu läutern, als um ein Verwerfungsurtheil abzusprechen.

Kenner des Schönen und Guten werden in Herodotus den größten Meister der Geschichtschreibungskunst bewundern. Er folgt dem Zusammenhange der Sachen; leichter ist aufzuschreiben, was von Jahr zu Jahr begegnet. Er ist ein großer Meister in der Sittenmalerei, die Sanftheit der seinigen geht in die Seele des Lesers über; und wie soll ich die Musik seiner melodievollen ionischen Sprache beschreiben! Er übertrifft die Nebenbuhler seines Ruhms in edler, interessanter Einfalt, in einem ungemein geschickt ausgedachten, so natürlichen als durch Abwechselung reizenden Plan.

Thucydide.

Als Herodotus seine Geschichte vorlas, bemerkte er einen darüber weinenden Jüngling, liebte dessen Züge und rieth seinem Vater, ihm eine wissenschaftliche Erziehung zu geben. Thucydides hieß der Jüngling; Olorus der Vater. Jener ist's, der in der Geschichte des Zeitraums der attischen Größe, von der letzten Perserschlacht bis auf das zwei und zwanzigste Jahr des peloponnesischen Kriegs, einen solchen Tiefsinn, eine solche Kenntniß der Menschen und ihrer Staaten, zugleich eine so kraftvolle, majestätische Beredsamkeit entwickelte, daß er, je nach der Stimmung des Lesers, allen andern vorgezogen, oder den vortrefflichsten Geschichtschreibern ehrenvoll zur Seite gesetzt wird, als Redner aber mit Demosthenes wetteifert. So wie die Reize der Natur an seinem Vorgänger gefallen, so entdeckt jedes nähere Studium des Thucydides vollkommnere Kunst. Jener ist anmuthiger; die Manier des Thucydides ist groß. Von Tacitus ist er darin unterschieden, daß man in dem Römer den starken Geist eines stoischen Weisen, bei ihm den großen Sinn eines attischen Staatsmanns bewundert. Populär war Thucydides weder im Leben, noch suchte er als Schriftsteller diesen Ruhm; er wollte lieber durchgedacht, als schnell allgemein beklatscht werden, und schrieb mehr für Wenige als für die Menge: daher deutet er an, was andere ausgelegt haben würden, er ist manchmal rauh und schwer, aber das Eindringen in seinen Geist belohnt sich.

Hin und wieder ist gut, sich zu erinnern, daß er ein Verwandter des vertriebenen Fürstengeschlechts der Pisistratiden war, daß er kein sonderlicher Freund der Volksherrschaft sein mochte, und persönlich über das attische Volk sich zu beklagen hatte. Auch hat er einen gewissen Hang, die Sachen nicht von der günstigsten Seite anzusehen; doch leider scheint er selten sich hierin zu irren. Bei ihm wird man vorzüglich den Staatsmann bewundern, in Herodotus den guten, aufgeklärten Mann lieben.

Xénophon.

Des Sokrates liebenswürdiger Freund, Xenophon, fuhr fort, von da wo Thucydides aufhört, von der Schlacht bei den Arginusen, die griechische Geschichte bis auf die Schlacht bei Mantinea in einer kurzen Darstellung zu verewigen. Auch ist von ihm eine Lebensbeschreibung des lakonischen Königes Agesilaus und eine Schilderung der lacedämonischen und athieniensischen Verfassung. Die schöne Beschreibung des unter seiner Anführung vollbrachten Rückzuges der 10,000 Griechen, die dem jüngern Cyrus gegen seinen Bruder Artaxerxes beigestanden, wird gemeiniglich für seine Arbeit gehalten (1).

Seine Manier ist so anmuthig und noch einfacher, als die des Herodotus; ihre einige Zierde ist der sie durchdringende Geist feinern Sittengefühls. Für Klarheit in der Erzählung ist Xenophon Muster; seine Pietät, seine Gerechtigkeitsliebe empfehlen ihn dem Herzen so, daß man ihm vergibt, wenn er seine Philosophie auch barbarischen Feldherren, die sich so etwas nie so deutlich dachten, in den Mund legt. Gegen das Ende seiner Arbeit war er sehr alt, daher mag einigen Stellen die letzte Feile fehlen, das Kapitel über die leuktrische Schlacht ist nicht vollkommen belehrend. Die gute Aufnahme, welche er zu Lacedämon fand (als die Für-

---

(1) Andere schreiben sie Timasigenes, dem Syrakusaner, zu.

mischen Demokraten ihn von Athen vertrieben) machte dieses Gemeinwesen, für welches die Philosophen gern Vorliebe faßten, auch ihm besonders werth. Die Siege des Böotiers Epaminondas über sein geliebtes Lacedämon erzählt er ungern; hiezu kann beigetragen haben (wenn es wahr ist), daß in der mantineischen Schlacht Gryllus, Xenophons Sohn, dem Epaminondas die tödtliche Wunde beigebracht. Xenophon bleibt ein großes, in seiner Art unerreichbares Muster; Wenige fassen das ganze Verdienst seiner bewunderungswürdigen Einfalt.

Zwischen Xenophon und Polybius ist eine mehr als zweihundertjährige Zeit, worin merkwürdige Geschichtschreiber gelebt haben, die aber jenen drei wohl nicht gleich kamen, und verloren sind. Im Schooß der unruhigen attischen Republik, unter einem gegen diese drei großen Männer undankbaren Volk, hatten sie sich höher geschwungen, als ihre von Alexander und von den Ptolemäern bezahlten, mit einer vortrefflichen Bibliothek ausgerüsteten Nachfolger: jene hatten den Sinn freier Männer; und Hindernisse, wenn sie nicht ihrer Natur nach niederschlagend sind, erhöhen die Geisteskraft. Jene bekümmerten sich nicht um das Urtheil von Gönnern, selbst nicht um augenblickliches Lob; dafür suchten sie ihr Publikum zu bilden; darum haben sie es noch.

AUGUSTE.

Nur eine große Anzahl mittelmäßiger und kleiner Staaten bringt viele große Männer hervor. Ein gewaltiges Reich verläßt sich auf die Stärke seiner Masse, die Menge der Hülfsquellen; seine Gefahr scheint lange nur eingebildet; darum wird bloßes Verdienst selten hervorgezogen. Sobald aber zu Glück und Glanz unedlere Mittel gleich sicher führen, so entnerven sich die Gemüther: bald fehlt dem Riesenkörper eine Seele. So zu Rom: als der Staat keinen andern mehr fürchten zu dürfen schien, und der

Spielraum der Parteien aufhörte, so erlosch die Art großer Männer. Die meisten Cäsarn (sehr wenige waren des hohen Rangs würdig) fürchteten das Verdienst, welches Privatmännern eine unabhängige Größe gab. Denn da kein Gesetz die Thronfolge bestimmte, waren edle Abstammung, Reichthum, Ruhm in Verwaltung der Würden, kluge oder großmüthige Ausweichung derselben, Beredsamkeit und hervorleuchtende Tugend, Gegenstände der Eifersucht und Furcht für die Cäsarn und ihre Geschlechter. Ein Mann, der für den hohen Gedanken, sich in den Besitz der höchsten Macht empor zu schwingen, kühn und klug genug schien; so wie der, welchen die öffentliche Stimme als den Besten und Würdigsten nannte; war der genauesten Beobachtung und meist eines gewaltsamen Todes beinahe gewiß. Große und gute Cäsarn waren weder von regierenden Herren erzeugt, noch Abkömmlinge der alten Eroberer; sondern meistens Kriegsmänner, welche durch militärische Eigenschaften aus (oft sehr niedrigem) Privatstande emporgestiegen; die, welche ohne Mühe zum Thron gelangten, waren durch den Vorgenuß verdorben, meist Sklaven ihrer Begierde oder des Hofes.

Nachdem die Waffen Octavian's, durch Agrippa geführt, den letzten Theilhaber der obersten Macht gestürzt, und nun zu Rom und im ganzen Reich kein vermögendes Haupt an der Spitze einer beträchtlichen, bewaffneten Partei stand, suchte Augustus (dieser Name sollte auch verehrungswürdigen Vatersinn als Charakter seiner Verwaltung bezeichnen) dem Volk und Heer das Geheimniß der Macht (daß sie auf den Waffen beruhe) sorgfältig aus den Augen zu rücken, und einen zusammenstimmenden Wunsch des freien römischen Senates und Volks für die wahre Grundfeste derselben auszugeben. Billig fürchtete er für sich und für das gemeine Wesen nichts so sehr, als in die Sklaverei des Heeres zu fallen; er umgab sich mit jener Form, wie mit einer ehrwürdigen Gewährleistung seines Ansehens.

In seiner Verwaltung folgte Augustus dem Gutachten des römischen Ritters Clinius Mäcenas, eines Mannes von größter Wachsamkeit und Behendigkeit in Entdeckung und

Unterdrückung irgend gefährlicher Anschläge, der dabei so hinläßig, ruhigem Vergnügen so ergeben und von so sorglosem Charakter schien, daß niemand ihn fähig glaubte, von so vielen Dingen ernste Notiz zu nehmen. Augustus lernte von ihm populär und menschlich sein; Mäcenas umgab ihn mit den aufgeklärtesten Männern seiner Zeit; er erfüllte ihn mit einer edlen Beeiferung nach allem Großen und Schönen; so daß Augustus Vater und Wohlthäter Roms wirklich sein, besonders aber als solcher durchaus erscheinen wollte, und alles, was die ungewohnte Gewalt Verhaßtes haben mochte, eben so sorgfältig verbarg, als ein gemeindenkender Fürst es auffallend gemacht haben würde.

So strafte der Senat nach den Gesetzen den Egnatius und Muräna, welche die Thorheit gehabt, wider Augustus eine Verschwörung anzurichten. Er selber schien sich zu vergessen. Daß er Herr genannt würde, war auch seinen Vertrautesten (Augustus kannte das Vergnügen, Freunde zu haben) verboten; er war ja nur ein von freien Männern auf zehen Jahre zu Besorgung der öffentlichen Sicherheit gewählter Fürst. In eben diesem Sinne war ihm lieb, wenn das Volk die, welche er zu Würden und Aemtern empfahl, zuweilen überging. Daß Pollio und andere mächtige Männer im Senat mit scheinbarer Freiheit redeten, war ihm recht. Er nahm dem Livius nicht übel, daß er in seiner Geschichte die Pompejanische Partei zu begünstigen schien.

In seiner häuslichen Einrichtung hatte er nichts, wodurch er sich von reichen Senatoren sonderlich ausgezeichnet hätte. Nicht nur liebte er gute Gesellschaft, sondern er gab sich Mühe, seine eigenen Talente in immerwährender Uebung zu halten: täglich pflegte er zu lesen und irgend einen Aufsatz zu machen. Sitten der alten Republik herrschten in seinem äußerlichen Anstand. Seine Tafel war mäßig. Mächtigere Neigungen hatte er zwar, von deren Befriedigung selbst Politik nicht vermochte ihn abzuhalten, doch dieses blieb unter wenigen; Publicität in solchen Sachen suchte er auf alle Weise zu vermeiden. Sein ganzes Ansehen verwendete er zu Hemmung der Wirkungen des Beispieles: er

sprach im Senat über Sittenverdorbenheit wie ein Censor und Vater der Stadt. Wenige haben so gut, wie Augustus, das menschliche Herz gekannt; er schien nicht sowohl diese oder jene Ausschweifung, als die Verzärtelung, die Beschäftigung mit Nichtswürdigkeiten, zu fürchten, und nicht sowohl, daß die Römer Laster hätten, als daß sie der Tugend unempfänglich würden.

Indeß er so, wider seinen Willen (schien es), nur für das gemeine Wohl, und ganz nach den Gesetzen, fortregierte, verabschiedete er zwanzig Legionen, und gab 30,000, während der Kriege zum Dienst ausgehobene, Sklaven ihren Herren zurück. Er behandelte das Heer mit einer durch Würde veredelten Güte; die Soldaten nannte er nicht mehr Kriegsgesellen, sondern „Krieger"; er hielt sie in Zucht, und gestattete ihnen nicht, sich über andere Menschen vieles heraus zu nehmen. Kriege ließ er gegen tapfere Horden in Spanien, in den Alpen, in Deutschland, in Dalmatien, Pannonien, Afrika und in den Morgenländern, ohne besondere Anstrengung so viele führen, als nöthig schien, um auf den Gränzen die Furcht römischer Waffen, und im Heer den militärischen Sinn zu erhalten. Das Reich bekam wenig bedeutende Vergrößerungen; Parther, Indier (Araber von Jemen), auch deutsche Völker verehrten ihn durch Gesandtschaften; aber dreimal schloß er den Janustempel, weil in seiner ganzen Welt Friede war; er vermied große Bewegungen, und verglich einen Cäsar, der Kriege suchte, „einem Fischer, der goldene Netze wirft," sagte auch von den Lorbeeren, „sie wären schön, aber unfruchtbar." Nach und nach führte er den Grundsatz ein, das Reich nicht weiter auszubreiten. Hiedurch suchte er den großen Namen desselben weniger verhaßt und schrecklich zu machen, und wollte die Nationen beruhigen.

Es ist wahr, daß die neue Monarchie, da sie Formen der Republik behielt, die Grundsätze der Monarchie nie gehörig aufnahm, und als die Sitten und der Geist der Republik gänzlich erstarben, keine anderen für sie herrschend wurden, sondern das planlos erscheinende Werk in sich zerfiel. Aber nach den Umständen dürfte dieser Mangel unter Augu-

stus wohl nicht, sondern eher in der Folge durch einen großen Mann, wie er nie kam, zu heben gewesen sein. Um so mehr Glück (Zusammenfluß günstiger Umstände), Ordnung einzelner Theile, und Ueberreste der Tugend wurden erfordert, um bei so wesentlichen Mängeln die unerhört große Herrschaft Jahrhunderte zu erhalten.

Augustus verschönerte die Stadt Rom; er bemühete sich, ihre Bevölkerung, und daß die Großen, meist in Rom, unter seinen Augen, leben möchten, zu befördern. Die öffentliche Pracht war seiner Politik gemäß; gab sie nicht ein Gefühl, einen Schein des allgemeinen Wohlseins, der die Liebe und Verehrung des obersten Vorstehers vermehrte!

Drei Dinge fehlten seinem Glück: daß er die Thaten seiner Jugend, die Proscriptionstafeln, aus dem Andenken der Geschichte nicht tilgen konnte; daß geizige und sorglose Feldherren am niedern Rhein dem deutschen Herrmann einen großen Sieg über die Legionen ließen; und daß ihm die Götter das Glück versagten, sein Rom einem Nachfolger zu hinterlassen, den er hätte lieben können. Doch scheinbarer Zwang der Umstände erleichterte jene erste Schuld; Hermanns Sieg blieb wegen zu großen Abstandes der Macht, ohne dauernde, ohne unmittelbare Folgen; und man sagt, Augustus habe für sein eigenes Andenken desto mehr Zuneigung der Nachwelt erwartet, je weniger der Nachfolger von seinen Tugenden hatte. In dem sechs und siebenzigsten Jahre eines im Ganzen sehr glücklichen, und selbst wohlthätigen, Lebens vollendete Augustus zu Nola in Campanien die wohlgespielte Rolle.

LOUIS XIV.

Zur Zeit des pyrenäischen Friedens, welcher den spanischen Krieg, einen Anhang des dreißigjährigen, endigte, war König Ludwig XIV in dem ein und zwanzigsten Jahr seines Alters. Noch regierte, und nun ruhig, der Cardinal Mazarin; der letzte Bürgerkrieg, wenn man die Berre-

gung der Frondeurs noch so nennen will, war erloschen; er hatte keine Staatsabsichten, so wenig als einen weitaussehenden Plan, sondern war die Farce zu dem großen Trauerspiel, das in England vorging.

Ludwig XIV hatte Sinn für eine Art von Großheit. Dieser zeichnete ihn aus in den vier und fünfzig Jahren, da er ohne ersten Minister regierte; er war die Quelle des Guten, was für Künste und Wissenschaften durch ihn geschah, seines verderblichen Eroberungsgeistes, der Unruhe von Europa, der Uebertretung aller Tractate, seiner edelsten und tadelswürdigsten Thaten, der hohen Merkwürdigkeit seiner Regierung. Der König war unwissend und ohne helle Grundsätze; ein großes Unglück! der Muth guter und großer Dinge, wenn sie zugleich Aufsehen machen, würde ihm nicht gefehlt haben, und er hätte Minister und Feldherren in den letzten Jahren besser gewählt.

So schlecht Frankreich oft regiert, so oft es durch Bürgerkriege zerfleischt worden war, dennoch ging seit den alten englischen Kriegen keine Provinz verloren, und ein Zeitraum von Eroberungen hatte wieder angefangen. Turenne und Condé hatten als Feldherren keine Nebenbuhler ihres Ruhms als Karl Gustav König der Schweden, den großen Kurfürsten (von Brandenburg) und den kaiserlichen General Montecuculi; so doch, daß letztere sie aufhalten, aber nicht besiegen mochten. Nach ihrem Zurücktritt oder Tod entwickelte sich des Marschalls von Luxemburg besondere Geschicklichkeit in Märschen und Lagern; hierauf der Geist Catinat's und der gesunde Blick des Marschalls von Villars. Zugleich vervollkommnete der kriegsgelehrte Feuquieres durch strenge Beurtheilung die militärische Kunst. Ein Handwerk war sie vor Moritz von Oranien, der sie zur Kunst erhob; Gustav Adolph und Ludwigs Feldherrn schufen sie zur Wissenschaft. Kriegsminister war Louvois, dessen Stolz den König andern Mächten verhaßt machte; sonst war Louvois zu Erhaltung der Ordnung und des Gehorsams der wetteifernden großen Feldherren vortrefflich, über viele Vorurtheile und kleine Leidenschaften erhaben. Eine neue Kunst wurde durch Vauban dargestellt; den Festungen, die er auf höchsten

Grad der Stärke gebracht, ist man den Frieden der Provinzen schuldig, worin, während auswärtiger Kriege, die erschöpfte Kraft wieder gesammelt wird.

Nie war die Unterhandlungskunst in geschicktern Händen. Was würden Estrades und D'Avaux nicht bewirkt haben, wenn ihnen die Vorurtheile ihres Herrn erlaubt hätten, billigen Grundsätzen zu folgen!

Indeß der Eigenthümer von Potosi verarmte, verwaltete die französischen Finanzen Colbert. „Ich bin Ewer Majestät viel schuldig, sagte der sterbende Mazarin, aber einen Theil meiner Schuld glaube ich zu bezahlen, indem ich Ihnen Colbert bekannt mache.“ Die Ausgaben überstiegen die Einnahme zur selbigen Zeit um neun Millionen; letztere belief sich auf hundert sechs und fünfzig; der See-Etat war fast vernichtet: unter Colbert führte der König zwei große Kriege und hielt hundert Linienschiffe: die Finanzen wurden durch Dinge erschöpft, welche nach dieses Ministers Tod vorgingen.

Colbert, eifersüchtig die öffentliche Meinung für sich zu gewinnen, (glücklicher Ehrgeiz bei einem Minister!) fing an, viele Auflagen zu vermindern, viele beschwerliche Zölle abzuschaffen. Eben derselbe, da er auf das Urtheil der Nachwelt nicht weniger sah, oder vielmehr da er des Erfolgs seiner wohlberechneten Maaßregeln sicher war, ließ sich durch unverständigen oder eigennützigen Tadel nicht irre machen. Mehr als je entwickelte Frankreich die erstaunenswürdigen Kräfte seiner Volksmenge, seiner alten Cultur, seines schönen Klima, seines fruchtbaren Erdreichs, des eigenthümlichen Geistes und Geschmacks der Nation: glänzende Unternehmungen der Künstler, der gebildetste Geschmack, wurden durch den Hof ermuntert.

Als der Minister, in der Ueberzeugung, daß in solchen Dingen die Franzosen besonders glücklich arbeiten würden, sie besonders zu ermuntern schien, warf man ihm vor, „daß er das Reich wie ein großes Pachtgut regiere: sonst wäre es wie ein großes Leben betrachtet worden. Vorschriften gebe er über Sachen, die der Privatmann besser wisse: indem er die Kornausfuhr verbiete, um das Brod wohlfeiler zu ma-

chen, und hiedurch den Fabrikwaaren Preise zu verschaffen, um welche sie die concurrirenden Handelsvölker nicht geben können, vermindere er den Gewinn der ersten aller Künste, des Feldbaues; und es wäre besser, daß er den Muth hätte, in den Finanzen und in der Manier, die Auflagen zu heben, eine Hauptreform vorzunehmen." Verschiedene dieser Einwendungen hatten Schein der Wahrheit; andere waren die Sprache des Parteigeistes oder irriger Systeme. Die Frage, ob er wohl oder übel gethan, die Kornausfuhr zu verbieten, hängt von einer Menge augenblicklicher und lokaler Umstände ab. Gewiß verdiente derjenige die Dankbarkeit seines Volks, welcher ihm in schönen und feinen Arbeiten die Vorzüge und den Ruhm gab, der den Finanzen selbst vortheilhaft wurde, indem er das Nationalvermögen unendlich vermehrte. Muß man Colbert nicht bloß nach dem beurtheilen, was er war, und, nach damaliger Entwicklung staatswirthschaftlicher Begriffe sein konnte, sondern auch dem nach, was er unter einem despotischen und verschwenderischen Herrn sein konnte: er durfte oft nicht auf die beste, er mußte auf die schnellste Manier denken, dem Hof und Heer unermeßliche Summen zu verschaffen.

Nebst diesen Waffen und Machtquellen hatte Ludwig andere, woran Philipp und Ferdinand nicht gedacht, deren Perikles, Augustus und die Medicis sich bedient hatten, um die öffentliche Meinung ihrer Zeit und der Nachwelt zu unterjochen. Mag immer Ludwig aus Ehrgeiz gehandelt haben; doch rechnete er Geist und Genie für wichtige Mittel seiner Plane, und ermunterte vortreffliche Schriftsteller, seinen Ruhm und die französische Sprache bis an's Ende der Zeit und des Erdbodens auszubreiten; die ihn verwünschenden Nebenbuhler mußten mit Bewunderung die Einkleidungen seines Lobes lesen; dieser Wirkungskreis ging viel weiter als der seiner Heere; er machte seine Nation in Sachen des Geschmacks und des Witzes zur Gesetzgeberin; und erneuerte in einem despotischen Reich den Ruhm Griechenlandes; unzählige Fremde lockte er an die Orte, wo Ludwigs Majestät alles erfüllte. In diesem Punkte vornehmlich bewies Colbert, daß er vortreffliche Rathgeber oder einen

ausgezeichneten Verstand hatte. Daß er eine lebende Sprache an die Stelle der lateinischen setzte, in der vor ihm die Gelehrten zu schreiben pflegten, war der Hauptgrund eines bald ganz neuen Tons der Geschäfte und großer Fortschritte der Humanität.

Wenn man an Sidney, an Locke, Schaftesbury, Newton, Bayle und Leibnitz denkt, so ist auffallend, daß in dem sogenannten Jahrhunderte Ludwigs XIV die wichtigsten Schriftsteller nicht von ihm pensionirt, und großentheils seine Feinde waren; diese haben die Wissenschaften in der That am weitesten gebracht; für das gemeine Wohl dachten diese Männer mit vorzüglichem Patriotismus: aber das größte Aufsehen, die ausgedehnteste Wirkung, machen die beredtsamsten, nicht die tiefsinnigsten Schriftsteller; jene werden am meisten gelesen. Daher die große Kunst zu gefallen bei den Lehrern des guten Geschmacks in Frankreich der Weisheit späterer Zeiten den Weg in die Köpfe und Herzen aller Menschenklassen allein eröffnete.

Dieses Verdienst gebührt jenem Pascal, der zugleich die ganze Kraft und die ganze Feinheit der französischen Sprache darstellte, dem majestätischen Bossuet, welchem wir zu Ehren seines Genies seine Leidenschaften vergeben, wie Fenelon sie ihm vergab; Fenelon, dessen einschmeichelnden Reiz die Tugend selbst entlehnen würde, wenn sie unter Sterblichen wohnen wollte; wer gedenkt nicht Despréaux Boileau's antiker Eleganz und Correctheit, des hohen Schwungs, den aus umringender Barbarei der große Corneille nimmt, der Vollkommenheit eines Racine, der Originalität Moliere's und la Fontaine's! Diese großen Schriftsteller waren wie jene Dichter, welche in der Literatur der meisten Völker dem Jahrhundert genauer Philosophie vorangingen, und den Funken göttlichen Lichtes bei ihnen entzündeten. Ihr elektrischer Schlag weckte unsern Norden aus dem einförmigen Studienwesen der Universitäten.

BATAILLE DE MORGARTEN.

Als das Beilager König Friedrichs mit Isabelle von Arragonien und Herzog Leopolds mit Catharina von Savoyen zu Basel mit vielen Ritterspielen in großer Pracht gefeiert worden, zog Leopold, vorbei Solothurn, welche Stadt sich weigerte, seinen Bruder für König zu erkennen, auf den Stein zu Baden, woselbst er Kriegsrath hielt und folgenden Plans übereinkam: „Auf daß der Krieg wider die Waldstette so schnell als glücklich geführt und geschlossen werde, wird aus verschiedenen Gegenden ein dreifacher Angriff geschehen müssen. Wenn die Schweizer diesen Anschlag erfahren, so wird ihr Bund, worauf sie trotzen, sich auflösen, und sie werden an allen Orten schlecht widerstehen; oder wir werden die Feinde überraschen, an dem Ort schlagen, an dem Ort aufhalten, umringen und endlich ausrotten.“ Hierauf wurde bestimmt, aus welchen Gegenden, durch wen jeder Angriff unternommen werden sollte, und als die Gestirne der Sache Oesterreichs günstig schienen, und jeder sich mit Fleiß gerüstet, brach Leopold auf. Graf Otto dem jüngern von Straßburg, welcher pfandweise von den Königen die Reichsvogtei in Oberhasli und von den Herzogen das Erbgut Walthers von Eschenbach innhatte, war es (nach der Freundschaft, welche zwischen Oestreich und Graf Peter von Greyerz und nach dem Unwillen, der zwischen dem Adel und freien Landleuten war) ein leichtes, mit viertausend Mann aus dem Oberland an die Landmarken der Unterwaldner hinauf zu ziehen. Unter den Amtleuten zu Willisau, Wollhausen, Rotenburg und Lucern rüsteten sich mehr als tausend Mann, das Land Unterwalden von dem See her anzufallen.

Der Herzog selber kam in zween Haufen auf Zug; die schwere Reuterei, welche ohne genugsame Unterscheidung der Gegenden und Waffen, der Stolz und Kern der Heere schien, zog in großer Anzahl voran: vor dem Anfang neuer Kriegskunst geschah die Ordnung nach eines jeden Muth. Es zog unter dem heldenmüthigen Herzog von den Ufern der Thur

und von der Aare der ganze alte Adel von Habsburg, von Lenzburg und von Kiburg; der Marschall von Hallwyl, den Herzogen zu allem getreu, traurig über den unglücklichen Stoß, welchen er beim Ritterspiele einem edlen Gegner gab; Landenberg rachedurstig; wie auch die Geßler; die von Bonstetten, welchen aus langer Beherrschung die Gegend um den Aegerisee bekannt war; Graf Heinrich von Montfort zu Tettnang, aus Adelstolz oder aus Diensteifer den Waldstetten ein bitterer Feind; zwei Grafen von Thun und von Lauffenburg, wetteifernd um den Ruhm ihrer ersten Waffen; fast ungern Tokenburg, aus Dank, weil ihm die Herzoge die Pflegerschaft von Glaris und Gastern gaben; ja auch Werner von Honberg, ein tapferer Graf, weil er hoffte, einst Rapperschwyl zu ererben. Es trat ihnen bei, zu Zug, wer aus altem Haß der Bürger, der Freiheit gram war, und wer aus billiger Scheu die Waffen für den Herzog ungern ergriff: es kamen bundgemäß funfzig Bürger von Zürich, alle gleichfarbig bekleidet; es führte von Einsiedelen her, des Klosters Volk von Wald und See, der Herr von Urikon unter dem Banner der Stift.

Aber die Landleute von Schwyz veränderten keinesweges ihre Gesinnung. Von dem rothen Thurm auf dem Weg in die Einsiedlen, ging bis an den Thurm Schoren, die Verschanzung der Eingänge des Landes; die Eidgenossen erwarteten die erste Mahnung eilender Hülfe. Auf die Nachricht von dem Anzug der Feinde machten sie sich auf; bei anbrechender Nacht landeten zu Brunnen im Lande Schwyz vierhundert Männer von Uri; worauf nach wenigen Stunden dreihundert Unterwaldner daselbst ankamen; alsdann zogen sie die Wiesen hinauf in den Flecken Schwyz. Daselbst war ein alter Mann Rudolf Reding von Biberegk, an Leibeskräften so schwach, daß ihn die Füße nicht mehr trugen, aber so kriegserfahren und klug, daß das Volk ihn begierig anhörte und ihm folgte. „Vor allen Dingen, sagte er, müssen sie suchen des Kriegs Meister zu werden, damit nicht auf den Feind ankomme, sondern auf sie, wann, wo und wie der Angriff geschehen soll; dazu werden sie kommen vermittelst einer guten Stellung. Sie, an Zahl viel die Schwächern, müssen

trachten, daß dem Herzog die überlegene Macht nichts helfe, und ihr kleiner Haufen in keiner als der entscheidenden Stunde und nicht ohne Vortheil sein Leben wagen müsse. Der Herzog werde von Zug nicht auf Art kommen, denn stundenweit sei dort ein Berg und hier der See; der Paß von Zug durch den Wald und an dem Aegerisee sei von fast gleicher Beschaffenheit, aber die Gefahr sei viel kürzer; hier werde alles auf den Gebrauch der Augenblicke ankommen. Sie wissen wohl, daß die Anhöhen des Morgarten eine natürliche Schanze vorstelle, über welcher die Alte-Matte sich in eine nicht unbeträchtliche Ebene ausbreite, mit welcher der Berg Sattel zusammenhänge; von dem Sattel herunter könne mehr als Eine Sache mit gleichem Glück geschehen, von dem Berg über die Alte-Matte auf den Morgarten Anlauf zu nehmen, um den Feind in dem Paß zu erschrecken, ihm in die Seite zu fallen, und ihn zu trennen oder im Thal dem vorgerückten Feind in den Rücken zu fallen, oder ihn an allem zu verhindern und ihn abzuschneiden. Alles werde dadurch leichter werden, weil der Feind sie verachte, und weil Vertheidigungskrieg am besten von denen geführt wird, welche das Land wohl kennen." Als der alte Reding dem Vaterland seine Pflicht so bezahlt, und ihm die Landleute gedankt; nachdem sie, nach alter Sitte der Waldstette, kniend, Gott, ihren einigen Herrn, um Hülfe gebeten, zogen sie aus, dreizehenhundert Eidgenossen, und legten sich an den Berg Sattel. Es geschah, daß in diesen Zeiten großer Parteiung, da bald kein Streit ohne Gewalt geschlichtet und keine Fehde ohne zahlreiche Verbannung vermieden werden konnte, funfzig Männer aus dem Lande Schweiz vertrieben waren. Diese, als ihnen die Gefahr der öffentlichen Freiheit kund wurde, kamen an die Landmarken, um Erlaubniß zu erhalten, durch mannhafte Vertheidigung des gemeinen Besten mit jenen auf dem Sattel sich ihrer Abstammung würdig zu beweisen. Die Eidgenossen, welche für ungeziemend hielten, um einer Gefahr willen ein Gesetz abzuändern, wollten sie nicht inner die Gränzen aufnehmen; die funfzig legten sich außer den Landmarken auf den Morgarten, und beschlossen für das Vaterland ihr Leben zu wagen.

Die Morgenröthe des funfzehenten Wintermonats in dem dreizehenhundert funfzehenten Jahr ging auf, und bald warf die Sonne ihre ersten Strahlen auf die Helme und Küraſſe der heranziehenden Ritter und edlen Herren; so weit man sah, glimmerte Speer und Lanze und war das Heer; das erste Heer, so weit sich das Angedenken der Geschichte erstreckt, welches in die Waldstette zu ziehen unternahm. Von den Schweizern wurde es unter mancherlei Gemüthsbewegungen am Eingang der Landmarken erwartet. Montfort von Tettnang führte die Reuterei in den Paß, und bald wurde zwischen Berg und Wasser die Straße mit Reuterei angefüllt, und standen die Reihen gedrängt. In diesem Augenblick wurden von den funfzig unter lautem Geschrei viele aufgehäufte Steine den Morgarten herabgewälzt, und andere mit großer Leibeskraft in die Schaaren geschleudert. Als die dreizehenhundert Mann auf dem Berg Sattel der Schüchternheit und Verwirrung der Pferde wahrnahmen, stürzten sie in guter Ordnung herab, und fielen in vollem Lauf den Feinden in die Seite, zerschmetterten mit Keulen die Rüstungen und brachten mit langen Hallbarden Stichwunden oder Hiebe, nach Gelegenheit, bei. Da fiel Graf Rudolf, habsburgischen Stammes, zu Lauffenburg, es fielen drei Freiherren von Bonstetten, zween von Hallwyl, drei von Urikon und von Tokenburg vier; zween Geßler wurden erschlagen, und Landenberg nicht mehr verschont; und von Uri fiel Walther Fürsten Sohn oder Vetter, der Edle von Beroldingen, und Hospital, der wider den Willen seines eignen Sohns für die Landesfreiheit stritt. Es war in diesem engen Paß bei halb überfrornen Straßen die Reuterei zu allem unbehülflich, indessen des Fußvolks langer Zug dieses kaum vernahm, und viele Pferde aus der ungewohnten Schlacht erschrocken in den See sprungen; bis, als mehr und mehr die Blüthe des Adels fiel, er gewaltig hinter sich drang, ohne daß die Gegend erlaubte, daß das Fußvolk sich öffne. Da wurden viele von ihren Kriegsgesellen zertreten, viele von den Schweizern erschlagen; bis da auch alle Züricher umgekommen an dem Ort wo sie gestanden, und kaum Leopold von einem landkundigen Mann aus

dem Schrecken der Schlacht gerettet, vermittelst abgelegener Pfade todtblaß und in tiefer Traurigkeit nach Winterthur floh, das ganze Heer von Oestreich die unordentlichste Flucht nahm, und inner anderthalb Stunden die Schweizer durch den Muth und Verstand, womit sie die Ungeschicklichkeit ihrer Feinde nutzten, ohne beträchtlichen Verlust einen vollkommenen Sieg erhielten.

G. FORSTER.

Johann Georg Adam Forster wurde zu Nassenhuben bei Danzig, wo sein Vater, der berühmte Reinhold Forster, Prediger war, im Jahr 1754 geboren. Im elften Jahre seines Lebens begleitete er seinen Vater, der im Auftrage der Kaiserin Katharina II eine Reise in das südöstliche Rußland machte, bis an die Gränzen Astrachans. Von Saratow nach Petersburg zurückgekehrt, setzte er hier unter des Vaters Leitung seine Studien fort, und folgte diesem, der um seinen Unterhalt zu suchen im Jahre 1766 nach England abgegangen war, auch dorthin. Nachdem Georg seinen Plan, in London die Handlung zu erlernen, wieder hatte aufgeben müssen, kehrte er zu seinem Vater zurück, der unterdeß in Warrington Professor geworden war. In den Jahren 1772—75 begleitete er den Vater auf der Reise um die Welt, welche Cook zur Erforschung der südlichen Polargegenden unternahm. Nach der Rückkehr wandte er sich (1777) nach Paris, wo er Büffon kennen lernte. Auf einer Reise nach Berlin wurde er unterwegs in Cassel zum Professor der Naturgeschichte an der dasigen Ritterakademie ernannt. Hier blieb er, bis im Jahre 1784 an ihn ein Ruf nach Wilna erging und von ihm angenommen wurde. Bald zeigte sich für ihn die Aussicht, bei der neuen Reise um die Welt, welche die Kaiserin Katharina (1787) veranstalten wollte, eine bedeutende Anstellung zu erhalten. Allein der ausbrechende Türkenkrieg vereitelte diesen Plan, und Forster lebte nun ein Jahr lang amtlos unter schriftstellerischen Arbeiten in Göttingen, dann reiste er nach den Rheingegenden, wo ihn 1788, der Kurfürst von Mainz zum ersten Bibliothekar und Professor ernannte. Diesem Amte stand er noch vor, als die französische Revolution ausbrach. Von den republikanisch gesinnten Mainzern als Abgeordneter nach Paris geschickt, befand er sich noch daselbst, als die Preußen Mainz den Händen der Franzosen wieder entrissen. Dies Ereigniß kostete ihm seine ganze Habe, selbst seine Bücher und Handschriften. Forster sah nun seine ganze Lage erschüttert, seine liebsten Pläne, Aussichten und Hofnungen vereitelt, und starb endlich, von Kummer und Anstrengung erschöpft, zu Paris am 11ten Januar 1794.

Georg Forster ist in jeder Hinsicht einer der ausgezeichnetsten und

musterhaftesten Prosaschriftsteller Deutschlands, und seine Beschreibung der *Reise um die Welt* (1784), seine *kleinen Schriften* (1794, ff., 6 Bde.), vor allen aber seine reichhaltigen *Ansichten vom Niederrhein, von Brabant, Flandern, Holland, England und Frankreich* (im April, Mai und Juni 1790, Berlin 1791, ff., 3 Bde.), gehören zu den geistreichsten, anziehendsten und schönsten Darstellungen, welche die deutsche Literatur nur irgend in diesem Gebiet aufzuweisen hat. Auch hat er die *Sakontala* des indischen Dichters Kalidasa ins Deutsche übersetzt (1791).

O-TAHITI.

Ein Morgen war's, schöner hat ihn schwerlich je ein Dichter beschrieben, an welchem wir die Insel O-Tahiti 2 Meilen vor uns sahen. Der Ostwind, unser bisheriger Begleiter, hatte sich gelegt; ein vom Lande wehendes Lüftchen führte uns die erfrischendsten und herrlichsten Wohlgerüche entgegen und kräuselte die Fläche der See. Waldgekrönte Berge erhoben ihre stolzen Gipfel in mancherlei majestätischen Gestalten und glühten bereits im ersten Morgenstrahl der Sonne. Unterhalb derselben erblickte das Auge Reihen von niedrigern, sanft abhängenden Hügeln, die den Bergen gleich, mit Waldung bedeckt, und mit verschiedenem anmuthigen Grün und herbstlichem Braun schattirt waren. Vor diesen her lag die Ebene, von tragbaren Brodfrucht-Bäumen und unzählbaren Palmen beschattet, deren königliche Wipfel weit über jene empor ragten. Noch erschien Alles im tiefsten Schlaf; kaum tagte der Morgen und stille Schatten schwebten noch auf der Landschaft dahin. Allmälig aber konnte man unter den Bäumen eine Menge von Häusern und Canots unterscheiden, die auf den sandigen Strand heraufgezogen waren. Eine halbe Meile vom Ufer lief eine Reihe niedriger Klippen parallel mit dem Lande hin, und über diese brach sich die See in schäumender Brandung; hinter ihnen aber war das Wasser spiegelglatt

und versprach den sichersten Ankerplaz. Nunmehro fing die Sonne an die Ebene zu beleuchten. Die Einwohner erwachten und die Aussicht begann zu leben.

Kaum bemerkte man die großen Schiffe an der Küste, so eilten einige ohnverzüglich nach dem Strande herab, stießen ihre Canots ins Waßer und ruderten auf uns zu. Es dauerte nicht lange, so waren sie durch die Oeffnung des Riefs, und eins kam uns so nahe, daß wir es abrufen konnten. Zwei fast ganz nackte Leute, mit einer Art von Turban auf dem Kopfe und mit einer Scherpe um die Hüften, saßen darin. Sie schwenkten ein großes grünes Blatt in der Luft und kamen mit einem oft wiederholten lauten T a y o! heran, ein Ausruf, den wir ohne Mühe und ohne Wörterbücher als einen Freundschafts-Gruß auslegen konnten. Das Canot ruderte dicht unter das Hintertheil des Schiffs, und wir ließen ihnen sogleich ein Geschenk von Glas-Corallen Nägeln und Medaillen herab. Sie hinwiederum reichten uns einen grünen Pisang-Schoß zu, der bei ihnen ein Sinnbild des Friedens ist, und baten solchen dergestalt ans Schiff zu befestigen, daß es einem jeden in die Augen fiele. Dem zufolge ward er an die Wand (das Tauwerk) des Hauptmasts fest gemacht; worauf unsere Freunde sogleich nach dem Lande zurückkehrten. Es währte nicht lange, so sahe man das Ufer mit einer Menge Menschen bedeckt, die nach uns hinguckten, indeßen daß andere, voll Zutrauens auf das geschloßene Friedens-Bündniß, ihre Canots ins Waßer stießen und sie mit ihren Landes-Produkten beladeten. In weniger als einer Stunde umgaben uns hunderte von dergleichen Fahrzeugen, in deren jedem sich ein, zwei, drei, zuweilen vier Mann befanden. Ihr Vertrauen zu uns ging so weit, daß sie sämmtlich unbewaffnet kamen. Von allen Seiten erschallte das willkommene T a y o! und wir erwiederten es mit wahrhaftem und herzlichem Vergnügen über eine so günstige Veränderung unsrer Umstände. Sie brachten uns Cocos-Nüße und Pisangs in Ueberfluß, nebst Brodfrucht und andern Gewächsen, welche sie sehr eifrig gegen Glas-Corallen und kleine Nägel vertauschten. Stücke Zeug, Fisch-Angeln, steinerne Aexte, und allerhand Arten von

Werkzeugen warden gleichfalls zum Verkauf ausgeboten und leicht angebracht. Die Menge von Canots, welche zwischen uns und der Küste ab- und zugingen, stellte ein schönes Schauspiel, gewissermaßen eine neue Art von Messe auf dem Wasser dar. Ich fing sogleich an, durch die Cajütten-Fenster um Naturalien zu handeln, und in einer halben Stunde hatte ich schon zwei bis drei Arten unbekannter Vögel und eine große Anzahl neuer Fische beisammen. Die Farben der letztern waren, so lange sie lebten, von ausnehmender Schönheit, daher ich gleich diesen Morgen dazu anwendete, sie zu zeichnen und die hellen Farben anzulegen, ehe sie mit dem Leben verschwanden.

Die Leute, welche uns umgaben, hatten so viel Sanftes in ihren Zügen, als Gefälliges in ihrem Betragen. Sie waren ohngefähr von unserer Größe, blaß, mahagoni-braun, hatten schöne schwarze Augen und Haare, und trugen ein Stück Zeug von ihrer eigenen Arbeit mitten um den Leib, ein andres aber in mancherlei malerischen Formen, als einen Turban um den Kopf gewickelt.

Die Frauenspersonen, welche sich unter ihnen befanden, waren hübsch genug, um Europäern in die Augen zu fallen, die seit Jahr und Tag nichts von ihren Landsmänninnen gesehen hatten. Die Kleidung derselben bestand in einem Stück Zeug, welches in der Mitte ein Loch hatte, um den Kopf durchzustecken, und hinten und vornen bis auf die Knie herabhing. Hierüber trugen sie ein anderes Stück von Zeuge, das so fein als Nesseltuch und auf mannichfaltige, jedoch zierliche Weise, etwas unterhalb der Brust als eine Tunica um den Leib geschlagen war, so daß ein Theil davon, zuweilen mit vieler Grazie, über die Schulter hieng. War diese Tracht gleich nicht vollkommen so schön als jene an den griechischen Statuen bewunderten Draperien, so übertraf sie doch unsere Erwartung gar sehr und dünkte uns der menschlichen Bildung ungleich vortheilhafter als jede andre, die wir bis jetzt gesehen. Beide Geschlechter waren durch die von andern Reisenden bereits beschriebenen, sonderbaren, schwarzen Flecke geziert oder vielmehr verstellt, die aus dem Punctiren der Haut und durch nachheriges Einreiben

einer schwarzen Farbe in die Stiche entstehen. Bei den gemeinen Leuten, die mehrentheils nackt gingen, waren dergleichen vornehmlich auf den Lenden zu sehen, ein augenscheinlicher Beweis, wie verschieden die Menschen, in Ansehung des äußerlichen Schmuckes denken und wie einmüthig sie gleichwohl alle darauf gefallen sind, ihre persönlichen Vollkommenheiten auf eine oder die andere Weise zu erhöhen. Es dauerte nicht lange, so kamen verschiedene dieser guten Leute an Bord. Das ungewöhnlich sanfte Wesen, welches ein Hauptzug ihres National-Charakters ist, leuchtete sogleich aus allen ihren Geberden und Handlungen hervor, und gab einem jeden, der das menschliche Herz studierte, zu Betrachtungen Anlaß. Die äußern Merkmale, durch welche sie uns ihre Zuneigung zu erkennen geben wollten, waren von verschiedener Art; einige ergriffen unsere Hände, andre lehnten sich auf unsere Schultern, noch andere umarmten uns. Zu gleicher Zeit bewunderten sie die weiße Farbe unserer Haut und schoben uns zuweilen die Kleider von der Brust, als ob sie sich erst überzeugen wollten, daß wir eben so beschaffen wären als sie.

Da sie merkten, daß wir Lust hätten, ihre Sprache zu lernen, weil wir uns nach den Benennungen der gewöhnlichsten Gegenstände erkundigten, oder sie aus den Wörterbüchern voriger Reisenden hersagten, so gaben sie sich viel Mühe uns zu unterrichten, und freueten sich, wenn wir die rechte Aussprache eines Worts treffen konnten. Was mich anlangt, so schien mir keine Sprache leichter als diese. Alle harte und zischende Consonanten sind daraus verbannt, und fast jedes Wort endigt sich mit einem Selbstlauter. Was dazu erfordert ward, war blos ein scharfes Ohr, um die mannichfaltigen Modificationen der Selbstlauter zu unterscheiden, welche natürlicherweise in einer Sprache vorkommen müssen, die auf so wenig Mitlauter eingeschränkt ist, und die, wenn man sie einmal recht gefaßt hat, die Unterredung sehr angenehm und wohlklingend machen. Unter andern Eigenschaften der Sprache bemerkten wir sogleich, daß das O und E, womit sich die mehrsten Nennwörter und Namen in Herrn Cook's erster Reise anfangen, nichts als

Artikel sind, welche in vielen morgenländischen Sprachen, vor den Nennwörtern herzugehen pflegen, die ich aber im Verfolg dieser Erzählung entweder weglassen oder durch einen Strich von dem Nennwort trennen werde. Ich habe bereits im Vorhergehenden angemerkt, daß Herr von Bougainville das Glück hatte, den wahren Namen der Insel ohne Artikel, sogleich ausfindig zu machen, er hat ihn auch, soweit es die Beschaffenheit der französischen Sprache erlauben will, in der Beschreibung seiner Reise, vermittelst des Worts Taïti, ganz richtig ausgedruckt, doch sprechen es die Indianer mit einer leichten Aspiration, nemlich Tahiti aus.

L'ARBRE A PAIN.

Der Brodbaum gehört unter die geringe Anzahl von Pflanzen, welche sich über einen ansehnlichen Theil unserer Erde verbreitet haben. Von Surate an bis zu den Marquiseninseln im stillen Weltmeer, auf einer Strecke von einhundert und funfzig Graden der Länge, oder mehr als 2000 geographischen Meilen trifft man ihn fast auf jeder Küste und jeder Insel an. Daß ihn aber die Natur in diesem ganzen Bezirke uranfänglich von selbst und ohne Zuthun der Menschen habe wachsen lassen, will ich keineswegs behaupten.

Schön ist die Form des durch Cultur veränderten Brodbaums, und schattenreich seine weit ausgebreitete Krone. Kein Obstbaum im Norden von Europa, ja was noch mehr ist, kein Baum aus unsern Forsten, die Eiche und die Linde ausgenommen, darf sich im Ebenmaß des Wuchses und der Schönheit der Gestalt mit ihm messen. Die Roßkastanie, die in der Ferne einige Aehnlichkeit mit ihm zu haben scheint, läßt er weit hinter sich zurück. Sein großes breites Blatt, wie Feigenlaub tief eingeschnitten, ist zierlich geformt und von anmuthiger Farbe. Selten übersteigt seine Höhe

vierzig Pariser Fuß: ein schönes Mittelmaß unter den Bäumen.

Sobald der Brodbaum den Insulanern im stillen Weltmeer wichtig und unentbehrlich ward, erhielten sogar ihre wissenschaftlichen Begriffe eine Beziehung auf ihn. Die Tahitier bemerkten, daß dieser edle Baum ungefähr um die Zeit, wann die Sonne im Begriff ist, aus der nördlichen Halbkugel in die ihrige zurück und über den Aequator zu treten, frische Blätter und junge Früchte anzusetzen beginnt, die im October anfangen zeitig zu werden. Von dieser Zeit an, bis in den April, oder so lange die Sonne in der südlichen Halbkugel bleibt, fehlt es ihnen nie an frischer Brodfrucht: es kommen theils an einem und demselben Baum, theils an mehreren, deren Standpunkte verschieden sind, von Zeit zu Zeit neue Früchte zum Vorschein, und reifen nach und nach bis in den Julius und August. Von diesem Monat an bis zum Anfange des Novembers ist aber die Frucht gar nicht zu haben. Jener Zeitabschnitt nun, während dem die Früchte auf den Bäumen wachsen, und der acht Monate in sich begreift, wird von den Einwohnern Pa-Uru, die Brodfruchtzeit genannt.

Cook's zweite Reise um die Welt, bei der ich sein Gefährte war, kann hier zum Beweise dienen. Wir kamen während dieser Reise zweimal nach O-Tahiti und den umliegenden Inseln. Das erste Mal, in der Mitte des Augustmonats, war sowohl die Brodfrucht, als alle andere Obstarten des heißen Erdstrichs, daselbst äußerst selten, und um das kostbarste, was eine tahitische Phantasie zu regen vermochte, gar nicht mehr zu verhandeln. In dieser Jahrszeit, die ungeachtet der Entfernung der Sonne kein Winter heißen konnte, und an genialischer Wärme keinen Mangel litt, zeigte sich die junge Brodfrucht an der Zweige äußersten Spitzen, in ihre Blumenscheide gehüllt. Das alte Laub, welches nicht eher fällt, als bis das neue seine Entwickelung vollendet hat, saß noch auf den Bäumen, und seine Farbe war ein etwas herbstliches Grün. Zum zweiten Male, nach einem Zwischenraum von acht Monaten, erreichten wir die Insel im Monat April. Jetzt hatte das Laub seine lebhaft

grüne Schattirung, und alle Aeste beugten sich unter der Last ihrer Früchte. In großer Menge pflückte man sie jetzt vor ihrer völligen Reife, und beschleunigte diese dadurch, daß man sie haufenweis aufschüttete und sich innerlich erhitzen ließ. In diesem Zustand, wo sie nicht zu genießen waren, schnitt man den Strunk oder Fruchtboden und die Rinde weg, füllte mit der fleischigen Pulpa eine tiefe mit Steinen gepflasterte Grube, bedeckte diese mit Haufen von Blättern und Steinen, und ließ den ganzen Vorrath in die saure Gährung übergehen. Der Teig (Mahei), der auf solche Art entsteht, ist vollkommen durchgesäuert und schmeckt, wie das schwarze westphälische Brod (Pumpernickel), wenn es nicht ganz ausgebacken ist. Aus dem Vorrath in der Grube nimmt man jedesmal nur so viel, als zu einem Gebäcke hinreichend ist, macht faustgroße Klumpen daraus, rollt sie in Blätter und backt sie auf erhitzten Steinen. Solche Klumpen halten sich einige Wochen lang, und sind besonders auf Reisen über See der gewöhnliche Proviant, womit sich die O-Tahitier versehen. Uebrigens aber ist dieses saure Brod bei ihnen so beliebt, daß ihre Vornehmen selten eine Mahlzeit ohne dasselbe thun; und während der drei bis vier Monate, wo die frische Brodfrucht fast gar nicht zu haben ist, genießt das ganze Volk beinahe keine andere Speise. Ungebacken hält sich der gegohrne Teig mehrere Monat hindurch in den Gruben, ohne einige Veränderung zu erleiden.

Eine ungleich beträchtlichere Menge Brodfrucht wird frisch aufgezehrt. Auch zu diesem Gebrauch muß sie nicht reif, aber schon vollkommen ausgewachsen sein. Ihre Rinde ist alsdann noch grün, das Fleisch aber schneeweiß und von lockerem, mehligem Gewebe. Roh kann man es schlechterdings nicht genießen, sondern die Frucht muß geschält, entweder ganz oder zerschnitten, in Blätter gewickelt, und auf heißen Steinen geröstet und gebacken sein. So geringfügig diese Mühe auch ist, möchte der wollüstige Südländer doch gern derselben überhoben sein; daher träumt er sich auch in seinem Paradiese eine Brodfrucht, die keiner Zubereitung bedarf und frisch vom Baume weggegessen werden kann. Diese treffliche Legende ersann vielleicht ein gutmüthiger

Wanst von einem Priester in dem behaglichen Stündchen, da ihm nach Landessitte ein Paar schöne Kinder wechselsweise die edle Brodfrucht, den süßen Pisang und den köstlichen Schweinsbraten bei Händen voll in den Mund stopften. Er gönnte wenigstens den Laien dieselbe glückliche Ruhe, in deren Genuß er sich so wohl befand; und aus diesem Gesichtspunkte wird selbst im Aberglauben der Nation die herrschende Milde und Sanftmuth ihres Charakters offenbar.

Die geröstete Brodfrucht hatte für mich völlig den Geschmack der Krume des Weizenbrodes, die mit gekochten mehligen Kartoffeln vermischt gewesen wäre. Etwas Süßliches schmeckte man zuweilen vor, insbesondere wenn die Frucht sich der Reife näherte, oder auch wenn sie nach dem Backen verlegen oder alt geworden war. Die schmackhafteste war, laut der Uebereinkunft aller Mitreisenden, jene, welche wir auf den Marquiseninseln eintauschten; doch meines Erachtens gibt ihr die Tahitische nichts nach. Wenn die Frucht ganz reif ist, hat sie eine gelbliche Farbe, ist weich anzufühlen und inwendig einem Brei ähnlich, der widerlich süß schmeckt und riecht. In diesem Zustande sah ich sie ebenfalls auf den Marquiseninseln. Die Einwohner der Marianen und Philippinen essen sie alsdann zwar roh, jedoch mit großer Behutsamkeit, weil sie jetzt eine ungesunde Speise geworden ist. Vor der gänzlichen Zeitigung gebrochen und geröstet, ist sie unstreitig eins der gesundesten und zugleich nahrhaftesten Lebensmittel, die wir kennen; je weiter man sich aber von der einfachsten Zubereitungsart entfernt, und je mehr fremdartige Zusätze man zur Brodfrucht macht, um ihren Geschmack zu würzen, desto weniger kann sie dem menschlichen Körper zuträglich sein. — Nachdem der Brodfruchtbaum während eines Menschenalters Früchte getragen hat, ergreift ihn das Schicksal aller natürlichen Dinge; er fängt an abzusterben, und allerlei Gebrechen bedeuten seinen nahen Untergang. Jetzt bleibt also nichts mehr übrig, als den Stamm zu irgend einem häuslichen Gebrauch zu verwenden, und entweder einen Kahn daraus zu höhlen, oder wenigstens einen Pfosten oder Balken an der leichten ländlichen Hütte daraus zu verfertigen. Es

wird auch mit geringer Mühe manche Geräthschaft, wie kleine Schemel, Schüsseln, Tröge und dergleichen, daraus geschnitzt; allein des Vorzuges ungeachtet, welchen der tahitische Brodbaum, was diesen Punkt betrifft, vor dem weniger kultivirten in den Gewürzinseln voraus hat, nimmt doch das weiche gelbe Holz gar keine Politur an. Die Amboineser, und wo ich nicht irre, auch die Tahitier, pflegen Trommeln davon zu machen, weil es gut klingt und sehr leicht ist. Den wilden Brodbaum kann man schlechterdings zu nichts anderm als zur Feuerung gebrauchen.

Dasjenige zarte Zellgewebe, aus welchem sich jährlich eine neue Holzlage an Stamm und Aesten bildet, oder der gleich unter der Rinde liegende weiße Splint (liber) ist am Brodbaum so beschaffen, daß die Einwohner von Tahiti ihre Kleidung daraus verfertigen können. Sie pflanzen zu dem Ende eine Menge junger Bäume dicht neben einander in lockerem Boden, und suchen sie so gerade als möglich und ohne Aeste in die Höhe zu ziehen. Im andern oder dritten Jahre werden sie abgeschnitten und der Splint auf die nämliche Art davon abgesondert, vorbereitet und zu Musselin ähnlichen Tüchern verarbeitet, als mit dem Splint des Papiermaulbeerbaums üblich ist.

Minder wichtig ist der Nutzen der Blätter. Außer jener Anwendung, die sie mit allen Laubarten gemein haben, daß sie nämlich, sobald sie abgefallen und verweset sind, dem Stamme, der sie getragen, zur Düngung gereichen, bricht man sie auch häufig vom Baume und bedient sich ihrer, Speisen einzuwickeln, oder auch darin zu backen. Die erste Anstalt zu einer Mahlzeit besteht jedesmal in dem, daß eine große Menge dieser Blätter auf den mit Heu bedeckten Boden gestreut werden: unmittelbar auf diese legt man die Speisen, ohne den entbehrlichen Aufwand von Tellern und Schüsseln. Ein solches Blatt, welches anderthalb Schuh lang ist, vertritt alsdann die Stelle der Serviette, wobei man noch den Vortheil hat, so oft man will, eine frische zu nehmen. In Burro und den Gewürzinseln zünden die reisenden Indianer des Nachts ein Feuer von den Blättern

des wilden Brodbaums rings um ihre Lagerstätte an, dessen beständiges Krachen die Schlangen verscheucht.

Die männliche Blüthe des Brodbaums besteht in einer spannelangen, braungelben Kolbe, welche ganz mit kleinen Blüthen bedeckt ist, und dadurch mit den Schilfkeulen (typha), die in unsern Sümpfen wachsen, eine auffallende Aehnlichkeit gewinnt. Wenn diese Kolben oder Kätzchen abgefallen und vertrocknet sind, haben sie die Eigenschaft des Zündschwammes, nnd man bedient sich ihrer auf die nämliche Art, als Lunten, zur längern Aufbewahrung des Feuers. Es dringt endlich noch aus allen verwundeten oder eingeschnittenen Theilen des Baums ein weißer klebrichter Saft, der in Amboina aufgegangen, mit Kokosmilch eingekocht, und sodann als Vogelleim verbraucht wird. Mit Sagomehl, Zucker und Eierweiß vermischt, wird dieser Milchsaft zu einem festen und dauerhaften Kitt, womit die dortigen Einwohner alle Ritzen in solchen Gefäßen verschmieren, welche wasserdicht sein müssen.

Cook rühmt von diesem Baume mit Recht seine erstaunliche Fruchtbarkeit. "Hat jemand in seinem Leben nur zehn „Brodbäume gepflanzt, so hat er (dies sind des großen Weltumseglers Worte) seine Pflicht gegen sein eignes und gegen „sein nachfolgendes Geschlecht eben so vollständig und reich„lich erfüllt, als ein Einwohner unsers rauhen Himmelstrichs, „der sein Leben hindurch während der Kälte des Winters ge„pflügt, in der Sommerhitze geerntet, und nicht nur seine „jetzige Haushaltung mit Brod versorgt, sondern auch seinen „Kindern noch etwas an baarem Gelde kümmerlich erspart „hat."

SCHILLER.

Friedrich (von) Schiller, der unsterbliche Dichter, philosophische Denker und Geschichtschreiber, wurde am 10ten November 1759 zu Marbach im Würtembergischen geboren. Sein Vater, früher zum Wundarzt erzogen, war zuletzt Hauptmann und Aufseher über die Gärten des fürstlichen Lustschlosses Solitüde, bei Stuttgart. Nachdem der junge Schiller zuerst von dem Landprediger Moser in Lorch unterrichtet worden, besuchte er (seit 1768) die lateinische Schule in Ludwigsburg. Sein Plan, sich der Gottesgelehrtheit zu widmen, erlitt eine Aenderung, als er in die vom Herzog gestiftete Bildungsanstalt zu Solitüde aufgenommen wurde. Außer Virgils Aeneide zogen ihn damals besonders die Klopstockischen Dichtungen, Gerstenbergs Ugolino, und Shakspeare an. Als im Jahre 1775 in der nach Stuttgart versetzten Akademie (Karls-Hoheschule) eine ärztliche Lehranstalt errichtet wurde, entschloß sich Schiller, hier die Heilkunde zu studiren. Gleichwohl wurde seine Neigung für die Dichtkunst, besonders die dramatische, immer sichtbarer. Durch eine italiänische Novelle veranlaßt, arbeitete er hier sein kühnes jugendliches Phantasiestück, die Räuber, aus, die er aber erst nach seinem Abgang von der Akademie, da er bereits als Regimentsarzt angestellt worden war, (1781) herausgab. Sie machten gewaltiges Aufsehen, veranlaßten aber zum Theil gewisse Beschränkungen für Schillern, denen sich dieser nur durch eine plötzliche Entfernung aus Stuttgart (im October 1782) entziehen zu können glaubte. Hierauf lebte er fast ein Jahr lang auf dem Gute einer Gönnerin, der Geheimräthin v. Wollzogen, zu Bauerbach unweit Meinungen, und vollendete seine beiden dramatischen Stücke, die Verschwörung des Fiesko und Kabale und Liebe. Im September 1783 ging Schiller nach Mannheim, wurde Theaterdichter an der dortigen, durch treffliche Schauspieler berühmten Bühne, gab die rheinische Thalia heraus, und arbeitete an seinem Don Carlos. Von Mannheim wandte er sich sodann (1785) nach Sachsen, lebte abwechselnd zu Meinungen und zu Gohlis bei Leipzig, und ließ sich endlich am Ende des Sommers (1785) zu Dresden nieder.

Hier vollendete er in zweijähriger Frist seinen *Don Carlos*, sein erstes Drama im hohen und großen Stil, und arbeitete an seiner *Geschichte des Abfalls der vereinigten Niederlande*, welche er später (1788) herausgab, und im Jahre 1801 umarbeitete, aber nicht vollendete. Im Jahre 1787 ging Schiller nach Weimar, machte die Bekanntschaft Herder's und Wieland's, und arbeitete an seiner *Geschichte der merkwürdigsten Rebellionen und Verschwörungen* (1788). Im folgenden Jahre lebte er bei und in Rudolstadt, wo er seine nachherige Gattin, das Fräulein von Lengefeld, kennen lernte, und den aus Italien zurückkehrenden Goethe zum erstenmal sah. Drauf ward er außerordentlicher Professor der Philosophie zu Jena (1789), und warf sich nun mit dem angestrengtesten Eifer in die kantische Philosophie und in historische Studien. Hier schrieb er seinen anziehenden Roman, *der Geisterseher* (1789), auf welchen sehr rasch die *Sammlung historischer Memoires vom zwölften Jahrhundert an bis auf die neuesten Zeiten* (1791, ff.) folgte. Nachdem Schillers häusliches Glück durch seine Vermählung (1790) noch fester begründet zu sein schien, befiel ihn zu Anfang des Jahres 1791 eine heftige Brustkrankheit und zerrüttete seinen körperlichen Zustand für seine ganze Lebenszeit. Schiller sah sich in der traurigen Nothwendigkeit, aller öffentlichen und selbst schriftstellerischen Thätigkeit zu entsagen, als ihm unerwartet aus Dänemark, vom damaligen Erbprinzen und dem Grafen von Schimmelmann, ein Jahrgehalt von 1000 Thalern auf drei Jahre, ohne alle Bedingungen und blos zu seiner Wiederherstellung, angeboten wurde. Kaum wieder hergestellt, studirte er eifriger als je Kants Schriften und Philosophie, die er besonders auf die Aesthetik anzuwenden suchte, woraus seine geistreichen Erörterungen *über tragische Kunst*, *das Erhabene*, *das Pathetische*, *über Anmuth und Würde*, und mehrere andere philosophische und ästhetische Abhandlungen hervorgingen, die er in seinen *Kleinen prosaischen Schriften* (1792—1802, 4 Bde.) nachmals gesammelt herausgab. Nachdem Schiller eine Reise in seine Heimat gemacht (1793) und sich dort mehrere Monate theils in Heilbronn, theils in Ludwigsburg aufgehalten hatte, begann er nach seiner Rückkehr (1794) in Jena ein neues, schriftstellerisches Leben durch die Herausgabe der *Horen* (1795—97), worin er seine gehaltvollsten Abhandlungen niederlegte. Im Jahre 1796 wurde er ordentlicher Professor an der Universität Jena, und wirkte als solcher daselbst bis 1801, wo er auf den Rath der Aerzte für immer Weimar zu seinem Aufenthalte wählte. Die großmüthige Unterstützung und Auszeichnung von Seiten

des Landesfürsten, so wie der Umgang mit Goethe und anderen Freunden, stellte bald einen Theil seiner vorigen Heiterkeit wieder her. Der deutsche Kaiser erhob ihn im Jahre 1802 in den Adelstand. In diese letztere Zeit fallen auch seine bedeutendsten dramatischen Hervorbringungen, Wallenstein (1800), Maria Stuart (1801), die Jungfrau von Orleans (1802), die Braut von Messina (1803), und Wilhelm Tell (1804), so wie die Sammlung und Herausgabe seiner Gedichte (1800, ff.). Kränklich kam er im Sommer 1804 von Berlin zurück, wo er der Aufführung des Wilhelm Tell beigewohnt hatte, aber schon war er wieder genesen und Alles voll froher Hofnung für ihn, als ihn plötzlich am 9ten Mai 1805 der Tod hinwegnahm.

Wenige Dichter haben in so hohem Grade die Liebe des deutschen Volkes besessen und so entscheidend auf ihr Zeitalter eingewirkt, als Schiller. Er ist als der eigentliche Schöpfer und Begründer des deutschen Drama's zu betrachten, und die hohe Reinheit und Tiefe seines Gefühls und Gemüths, die sich in allen seinen Dichtungen abspiegelt, und sein unermüdetes Streben nach dem Idealen werden ihn stets unter den geistesverwandten Dichtern seiner Zeit ehrenvoll auszeichnen.

In Schillers Prosastil kann man füglich drei verschiedene Perioden unterscheiden. In der ersten ist er überladen, schwer und prunkend; in der zweiten rein, gediegen und harmonisch; in der dritten strebte er nach der höchsten Pracht, Majestät und Fülle des Ausdrucks, wo er denn nicht selten sich überbot und zu viel gab.

Schillers sämmtliche Werke, Tübingen 1812, ff., 12 Bde.

SCÈNES EXTRAITES DE LA CONJURATION DE FIESQUE.

Fiesque, comte de Lavagna, né à Gènes vers 1524, avait conspiré contre les Doria, dont il voulait détruire l'influence, pour changer la forme du gouvernement. Il succomba dans cette audacieuse entreprise, qui a inspiré à Schiller le drame dont nous allons donner deux scènes.

Acte I. — Scène XVII.

Fiesko. Der Mohr (1) (tritt schüchtern herein, und sieht sich überall sorgfältig um.)

Fiesko (faßt ihn scharf und lang ins Auge.) Was willst Du und wer bist Du?

Mohr (wie oben.) Ein Sklave der Republik.

Fiesko. Sklaverei ist ein elendes Handwerk. (immer ein scharfes Aug' auf ihn.) Was suchst Du?

Mohr. Herr, ich bin ein ehrlicher Mann.

Fiesko. Häng' immer diesen Schild vor Dein Gesicht hinaus, das wird nicht überflüssig sein — aber was suchst Du?

Mohr (sucht ihm näher zu kommen. Fiesko weicht aus.) Herr, ich bin kein Spitzbube.

Fiesko. Es ist gut, daß Du das beifügst, und — doch wieder nicht gut (ungeduldig.) Aber, was suchst Du?

Mohr (rückt wieder näher.) Seid Ihr der Graf Lavagna?

Fiesko (stolz.) Die Blinden in Genua kennen meinen Tritt. — Was soll Dir der Graf?

Mohr. Seid auf Eurer Hut, Lavagna! (hart an ihm.)

Fiesko (springt auf die andre Seite.) Das bin ich wirklich.

Mohr (wie oben.) Man hat nichts Gutes gegen Euch vor, Lavagna!

---

(1) Payé par le jeune Doria pour assassiner Fiesque.

Fiesko (retirirt sich wieder.) Das seh ich.

Mohr. Hütet Euch vor dem Doria!

Fiesko (tritt ihm vertraut näher.) Freund! Sollt' ich Dir doch wohl Unrecht gethan haben? Diesen Namen fürchte ich wirklich.

Mohr. So flieht vor dem Mann! Könnt Ihr lesen?

Fiesko. Eine kurzweilige Frage! Du bist bei manchem Kavalier herumgekommen. Hast Du was Schriftliches?

Mohr. Euren Namen bei armen Sündern. (Er reicht ihm einen Zettel und nistet sich hart an ihn. Fiesko tritt vor einen Spiegel und schielt über das Papier. Der Mohr geht laurend um ihn herum, endlich zieht er den Dolch und will stoßen.)

Fiesko (dreht sich geschickt und fährt nach dem Arm des Mohren.) Sachte, Kanaille! (entreißt ihm den Dolch.)

Mohr (stampft wild auf den Boden.) Teufel! — Bitt' um Vergebung! (will sich abführen.)

Fiesko (packt ihn. Mit starker Stimme:) Stephano! Drullo! Antonio! (den Mohren an der Gurgel.) Bleib, guter Freund! Höllische Büberei! (Bediente.) Bleib und antworte! Du hast schlechte Arbeit gemacht; an wen hast Du Deinen Taglohn zu fordern?

Mohr (nach vielen vergeblichen Versuchen sich wegzustehlen entschlossen.) Man kann mich nicht höher hängen, als der Galgen ist.

Fiesko. Nein! tröste Dich! Nicht an die Hörner des Monds, aber doch hoch genug, daß Du den Galgen für einen Zahnstocher ansehen sollst. Doch Deine Wahl war zu staatsklug, als daß ich sie Deinem Mutterwitz zutrauen sollte. Sprich also: wer hat Dich gedungen!

Mohr. Herr, einen Schurken könnt Ihr mich schimpfen, aber einen Dummkopf verbitt' ich.

Fiesko. Ist die Bestie stolz? Bestie, sprich: wer hat Dich gedungen?

Mohr (Nachdenkend.) Hum! So wär' ich doch nicht allein der Narr? — wer mich gedungen hat? und waren's doch nur hundert magre Zechinen — wer mich gedungen hat? — Prinz Gianettino.

Fiesko (erbittert auf und nieder.) Hundert Zechinen

und nicht mehr für des Fiesko Kopf! (höhnisch) Schäme Dich, Kronprinz von Genua (nach einer Schatulle eilend.) Hier, Bursche, sind tausend, und sag' Deinem Herrn — er sei ein knickiger Mörder!

(Mohr betrachtet ihn vom Fuß bis zum Wirbel.)

Fiesko. Du besinnst Dich, Bursche?

(Mohr nimmt das Geld, setzt es nieder, nimmt es wieder und besieht ihn mit immer steigendem Erstaunen.)

Fiesko. Was machst Du, Bursche?

Mohr (wirft das Geld entschlossen auf den Tisch) Herr, das Geld hab' ich nicht verdient.

Fiesko. Schafkopf von einem Gauner! den Galgen hast Du verdient. Der entrüstete Elephant zertritt Menschen, aber nicht Würmer. Dich würd' ich hängen lassen, wenn es mich nur soviel mehr, als zwei Worte kostete.

Mohr (mit einer frohen Verbeugung. Der Herr sind gar zu gütig.

Fiesko. Behüte Gott! Nicht gegen Dich. Es gefällt mir nun eben, daß meine Laune einen Schurken, wie Du bist, zu etwas und nichts machen kann, und darum gehst Du frei aus. Begreife mich recht. Dein Ungeschick ist mir ein Unterpfand des Himmels, daß ich zu etwas Großem aufgehoben bin, und darum bin ich gnädig, und Du gehest frei aus.

Acte II. — Scène XVII.

Fiesko. Verrina. Romano (mit einem Tableau. Sacco. Bourgognino. Kalkagno (1) (alle verneigen sich.)

Fiesko (ihnen entgegen voll Heiterkeit. Willkommen, meine würdigen Freunde! Welche wichtige Angelegenheit führt Sie so vollzählig zu mir? — Du auch da, theurer Bruder Verrina? Ich würde bald verlernt haben, Dich zu kennen, wären meine Gedanken nicht fleißiger um Dich, als

(1) Noms des conjurés qui viennent pour sonder les intentions de Fiesque.

meine Augen. War's nicht seit dem letzten Ball, daß ich meinen Verrina entbehrte?

Verrina. Zähl' ihm nicht nach, Fiesko. Schwere Lasten haben indeß sein graues Haupt gebeugt. Doch genug hievon.

Fiesko. Nicht genug für die wißbegierige Liebe. Du wirst mir mehr sagen müssen, wenn wir allein sind. (zu Bourgognino.) Willkommen, junger Held! Unsre Bekanntschaft ist noch grün, aber meine Freundschaft ist zeitig. Haben Sie Ihre Meinung von mir verbessert?

Bourgognino. Ich bin auf dem Wege.

Fiesko. Verrina, man sagt mir, daß dieser junge Kavalier Dein Tochtermann werden soll. Nimm meinen ganzen Beifall zu dieser Wahl. Ich hab' ihn nur einmal gesprochen, und doch würd' ich stolz sein, wenn er der meinige wäre.

Verrina. Dieses Urtheil macht mich eitel auf meine Tochter.

Fiesko (zu den andern:) Sacco? Kalkagno? Lauter selt'ne Erscheinungen in meinem Zimmer! Beinahe möchte ich mich meiner Dienstfertigkeit schämen, wenn Genua's edelste Zierden sie vorübergehen. — Und hier begrüße ich einen fünften Gast, mir zwar fremd, doch empfohlen genug durch diesen würdigen Zirkel.

Romano. Es ist ein Maler schlechtweg, gnädiger Herr, Romano mit Namen, der sich vom Diebstahl an der Natur ernährt, kein Wappen hat als seinen Pinsel, und nun gegenwärtig ist, (mit einer tiefen Verbeugung) die große Linie zu einem Brutuskopfe zu finden.

Fiesko. Ihre Hand, Romano. Ihre Meisterin ist eine Verwandte meines Hauses. Ich liebe sie brüderlich. Kunst ist die rechte Hand der Natur. Diese hat nur Geschöpfe, jene hat Menschen gemacht. Was malen Sie aber, Romano?

Romano. Scenen aus dem nervigen Alterthum. Zu Florenz steht mein sterbender Herkules, meine Kleopatra zu Venedig, der wüthende Ajax zu Rom, wo die Helden der Vorwelt — im Vatikan wieder auferstehen.

Fiesko. Und was ist wirklich Ihres Pinsels Beschäftigung?

Romano. Er ist weggeworfen, gnädiger Herr. Das Licht des Genies bekam weniger Fett, als das Licht des Lebens. Ueber einen gewissen Punkt hinaus brennt nur die papierne Krone. Hier ist meine letzte Arbeit.

Fiesko (aufgeräumt.) Sie könnte nicht erwünschter gekommen sein. Ich bin heute ganz ungewöhnlich heiter; mein ganzes Wesen feiert eine gewisse heroische Ruhe, ganz offen für die schöne Natur. Stellen Sie Ihr Tableau auf. Ich will mir ein rechtes Fest daraus bereiten. Tretet herum, meine Freunde. Wir wollen uns ganz dem Künstler schenken. Stellen Sie Ihr Tableau auf.

Verrina (winkt den andern.) Nun merket auf, Genueser!

Romano (stellt das Gemälde zurecht.) Das Licht muß von der Seite spielen. Ziehen Sie jenen Vorhang auf. Diesen lassen Sie fallen. Gut. (Er tritt auf die Seite.) Es ist die Geschichte der Virginia und des Appius Claudius.

(Lange ausdrucksvolle Pause, worin alle die Malerei betrachten.)

Verrina (in Begeisterung.) Frisch zu, eisgrauer Vater! — Zuckst Du, Tyrann? — Wie so bleich steht ihr Klötze, Römer — ihm nach, Römer — das Schlachtmesser blinkt. — Mir nach, Klötze, Genueser — Nieder mit Doria! Nieder! Nieder!

(Er haut gegen das Gemälde.)

Fiesko (lächelnd zum Maler.) Fordern Sie mehr Beifall? Ihre Kunst macht diesen alten Mann zum bartlosen Träumer.

Verrina (erschöpft.) Wo bin ich? Wo sind sie hingekommen? Weg, wie Blasen? Du hier, Fiesko? Der Tyrann lebt noch, Fiesko?

Fiesko. Siehst Du? Ueber vielem Sehen hast Du die Augen vergessen. Diesen Römerkopf findest Du bewundernswerth? Weg mit ihm! Hier das Mädchen blick an! Dieser Ausdruck, wie weich, wie weiblich! Welche Anmuth auch aus den welkenden Lippen! Welche Wollust im verlöschenden Blick! — Unnachahmlich! Göttlich, Romano! — ....

Bourgognino. Verrina, ist das Deine gehoffte herrliche Wirkung?

Verrina. Fasse Muth, Sohn. Gott verwarf den Arm des Fiesko, er muß auf den unsrigen rechnen.

Fiesko (zum Maler.) Ja, es ist Ihre letzte Arbeit, Romano. Ihr Mark ist erschöpft. Sie rühren keinen Pinsel mehr an. Doch über des Künstlers Bewunderung vergess' ich das Werk zu verschlingen. Ich könnte hier stehen, und hingaffen, und ein Erdbeben überhören. Nehmen Sie Ihr Gemälde weg. Sollt' ich Ihnen diesen Virginiakopf bezahlen, müßt' ich Genua in Versatz geben. Nehmen Sie weg.

Romano. Mit Ehre bezahlt sich der Künstler. Ich schenke es Ihnen. (Er will hinaus.)

Fiesko. Eine kleine Geduld, Romano. (Er geht mit majestätischem Schritt im Zimmer, und scheint über etwas Großes zu denken. Zuweilen betrachtet er die andern fliegend und scharf; endlich nimmt er den Maler bei der Hand, führt ihn vor das Gemälde.) Tritt her, Maler! (Aeußerst stolz und mit Würde.) So trotzig stehst Du da, weil Du Leben auf todten Tüchern heuchelst, und große Thaten mit kleinem Aufwand verewigst. Du prahlst mit Poetenhitze, der Phantasie markloſem Marionettenspiel, ohne Herz, ohne thatenwärmende Kraft; stürzest Tyrannen auf Leinwand; — bist selbst ein elender Sklave? Machst Republiken mit einem Pinsel frei; — kannst Deine eignen Ketten nicht brechen? (Voll Würde und befehlend.) Geh! Deine Arbeit ist Gaukelwerk — der Schein weiche der That — (Mit Größe, indem er das Tableau umwirft.) Ich habe gethan, was Du — nur maltest. (Alle erschüttert. Romano trägt sein Tableau mit Bestürzung fort.)

PORTRAIT DU DUC ET DU CARDINAL DE GUISE.

Franz von Lothringen, Herzog von Guise, Oheim der regierenden Königin, vereinigte in seiner Person alle Eigenschaften, welche die Aufmerksamkeit der Menschen fesseln,

und eine Herrschaft über sie erwerben. Frankreich ehrte in ihm seinen Retter, den Wiederhersteller seiner Ehre vor der ganzen europäischen Welt. An seiner Geschicklichkeit und an seinem Muth war das Glück Karl's V gescheitert; seine Entschlossenheit hatte die Schande der Vorfahren ausgelöscht, und den Engländern Calais, ihre letzte Besitzung auf französischem Boden, nach einem zweihundertjährigen Besitze entrissen. Sein Name war in Aller Munde, seine Bewunderung lebte in Aller Herzen. Mit dem weitsehenden Herrscherblicke des Staatsmannes und Feldherrn verband er die Kühnheit des Helden und die Gewandtheit des Höflings. Wie das Glück, so hatte schon die Natur ihn zum Herrscher der Menschen gestempelt. Edel gebildet, von erhabener Natur, königlichem Anstand und offener gefälliger Miene, hatte er schon die Sinne bestochen, ehe er die Gemüther sich unterjochte. Den Glanz seines Ranges und seiner Macht erhob eine natürliche angestammte Würde, die um zu herrschen keines äußern Schmucks zu bedürfen schien. Herablassend, ohne sich zu erniedrigen; mit dem Geringsten gesprächig, frei und vertraulich, ohne die Geheimnisse seiner Politik preiszugeben; verschwenderisch gegen seine Freunde und großmüthig gegen den entwaffneten Feind, schien er bemüht zu sein, den Neid mit seiner Größe, den Stolz einer eifersüchtigen Nation mit seiner Macht auszusöhnen. Alle diese Vorzüge aber waren nur Werkzeuge einer unersättlichen stürmischen Ehrbegierde, die, von keinem Hinderniß geschreckt, von keiner Betrachtung aufgehalten, ihrem hochgesteckten Ziel furchtlos entgegen ging, und gleichgültig gegen das Schicksal von Tausenden, von der allgemeinen Verwirrung nur begünstigt, durch alle Krümmungen der Kabale und mit allen Schrecknissen der Gewalt ihre verwegenen Entwürfe verfolgte. Dieselbe Ehrsucht, von nicht geringern Gaben unterstützt, beherrschte den Cardinal von Lothringen, Bruder des Herzogs, der eben so mächtig durch Wissenschaft und Beredsamkeit, als jener durch seinen Degen, furchtbarer im Scharlach, als der Herzog im Panzerhemd, seine Privatleidenschaften mit dem Schwert bewaffnete, und die schwarzen Entwürfe seiner Ehrsucht

mit diesem heiligen Schleier bedeckte. Ueber den gemeinschaftlichen Zweck einverstanden, theilte sich dieses unwiderstehliche Brüderpaar in die Nation, die, ehe sie es wußte, in seinen Fesseln sich krümmte.

LE MARÉCHAL DE VIEILLEVILLE.

Vieilleville gehörte nicht zu den mächtigen Naturen, die durch die Gewalt ihres Genies oder ihrer Leidenschaft große Hindernisse brechen, und durch einzelne hervorragende Unternehmungen, die in das Ganze greifen, die Geschichte zwingen, von ihnen zu reden. Verdienste, wie die seinigen, bestehen eben darin, daß sie das Aufsehen vermeiden, das jene suchen, und sich mehr um den Frieden mit Allen bewerben, als die Bewunderung und den Neid zu erwecken suchen. Vieilleville war ein Hofmann in der höchsten und würdigen Bedeutung dieses Worts, wo es eine der schwersten und rühmlichsten Rollen auf dieser Welt bezeichnet. Er war dem Throne, ob er gleich die Personen dreimal auf demselbigen wechseln sah, ohne Wanken mit gleicher Beharrlichkeit ergeben, und wußte denselben so innig mit der Person des Fürsten zu vermengen, daß seine pflichtmäßige Ergebenheit gegen den jedesmaligen Thronbesitzer alle Wärme einer persönlichen Neigung zeigte. Das schöne Bild des alten französischen Adels und Ritterthums lebt wieder in ihm auf, und er stellt uns den Stand, zu dem er gehört, so würdig dar, daß er uns augenblicklich mit den Mißbräuchen desselben aussöhnen könnte. Er war edelmüthig, prächtig, uneigennützig bis zum Vergessen seiner selbst, verbindlich gegen alle Menschen, voll Ehrliebe, seinem Worte treu, in seinen Neigungen beständig, für seine Freunde thätig, edel gegen seine Feinde, heldenmäßig tapfer, bis zur Strenge ein Freund der Ordnung, und bei aller Liberalität der Gesinnung furchtbar und unerbittlich gegen die Feinde des Gesetzes. Er verstand in hohem Grade die Kunst, sich mit den entgegengesetzten Charakteren zu vertragen, ohne dabei

seinen eigenen Charakter aufzuopfern, dem Ehrsüchtigen zu gefallen, ohne ihm blind zu huldigen, dem Eiteln angenehm zu sein, ohne ihm zu schmeicheln. Nie brauchte er, wie der herz- und willenlose Höfling, seine persönliche Würde wegzuwerfen, um der Freund seines Fürsten zu sein, aber mit starker Seele und rühmlicher Selbstverläugnung konnte er seine Wünsche den Verhältnissen unterwerfen. Dadurch und durch eine nie verläugnete Klugheit gelang es ihm, zu einer Zeit, in der Alles Partei war, parteilos zu stehen, ohne seinen Wirkungskreis zu verlieren, und im Zusammenstoß so vieler Interessen der Freund von Allen zu bleiben; gelang es ihm, einen dreifachen Thronwechsel ohne Erschütterung seines eigenen Glücks auszuhalten, und die Fürstengunst, mit der er angefangen hatte, auch mit ins Grab zu nehmen. Denn es verdient bemerkt zu werden, daß er in dem Augenblicke starb, wo ihn Katharina von Medicis mit ihrem Hofstaat auf seinem Schloße zu Dureſtal besuchte, und er auf diese Art ein Leben, das sechzig Jahre dem Dienste des Souverains gewidmet gewesen war, noch gleichsam in den Armen desselben beschließen durfte.

Bei jeder Gelegenheit zeichnete sich Vieilleville aus und wagte im Angesicht der ganzen Armee sein Leben, besonders bei der Einnahme von Pavia, wobei die Franzosen, durch das Andenken an die fünf Jahre vorhergegangene Schlacht, bei der ihr König gefangen worden, zu vielen Ausschweifungen hingerissen wurden, denen jedoch Vieilleville mit zweihundert Mann Einhalt that, so viel er konnte. Kurz darauf wurde Vieilleville auf einer Galeere mit einem seiner Edelleute, Cornillon, der geschworen hatte, ihn niemals zu verlassen, vom Herrn von Monaco gefangen. Man setzte seine Auslieferung auf dreitausend, und des Cornillon seine auf tausend Thaler, und ließ ihm die Freiheit, diese Gelder zu holen; jedoch würde sein Gesellschafter auf Lebenslang in Ketten geschlagen werden, wenn er nicht in einer bestimmten Zeit wieder käme.

Vieilleville, der befürchtete, daß er wegen des langen Wegs und der Beitreibung des Geldes in der Zeit nicht würde einhalten können, nahm diesen Vorschlag nicht an, und bat nur, daß man Lautrec von seiner Gefangennehmung unterrichten möchte; dieser schickte zwar das Geld zu seiner Auslieferung, allein, da die Ranzion für seinen Gesellschafter nicht dabei war, so schickte Vieilleville sie wieder zurück, und bat nur, daß man des Lösegelds wegen an seinen Vater schreiben möchte, denn er wollte lieber in der Gefangenschaft verschmachten, als den verlassen, mit dem er sein Schicksal zu theilen versprochen hatte. Herr von Monaco bewunderte diese edle Weigerung, begnügte sich mit dem, was geschickt worden war, und gab beiden die Freiheit. Kurze Zeit darauf nahm Vieilleville den Sohn eben dieses Herrn von Monaco gefangen und schickte ihn unentgeltlich zurück.

UN DÉJEUNER DU DUC D'ALBE AU CHATEAU DE RUDOLSTADT, L'AN 1547.

Eine deutsche Dame aus einem Hause, das schon ehedem durch Heldenmuth geglänzt und dem deutschen Reich einen Kaiser gegeben hat, war es, die den fürchterlichen Herzog von Alba durch ihr entschlossenes Betragen beinahe zum Zittern gebracht hätte. Als Kaiser Karl V im Jahr 1547 nach der Schlacht bei Mühlberg auf seinem Zuge nach Franken und Schwaben auch durch Thüringen kam, wirkte die verwitwete Gräfin Katharina von Schwarzburg, eine geborne Fürstin von Henneberg, einen Sauve-Garde-Brief bei ihm aus, daß ihre Unterthanen von der durchziehenden spanischen Armee nichts zu leiden haben sollten. Dagegen verband sie sich, Brod, Bier und andere Lebensmittel gegen billige Bezahlung aus Rudolstadt an die Saalbrücke schaffen zu lassen, um die spanischen Truppen, die dort übersetzen würden, zu versorgen. Doch gebrauchte sie dabei die Vorsicht, die Brücke, welche dicht bei der Stadt war, in der

Geschwindigkeit abbrechen, und in einer großern Entfernung über das Wasser schlagen zu lassen, damit die allzugroße Nähe der Stadt ihre raublustigen Gäste nicht in Versuchung führte. Zugleich warde den Einwohnern aller Ortschaften, durch welche der Zug ging, vergönnt, ihre besten Habseligkeiten auf das Rudolstädter Schloß zu flüchten.

Mittlerweile näherte sich der spanische General, vom Herzog Heinrich von Braunschweig und dessen Söhnen begleitet, der Stadt, und bat sich durch einen Boten, den er voranschickte, bei der Gräfin von Schwarzburg auf ein Morgenbrod zu Gaste. Eine so bescheidene Bitte, an der Spitze eines Kriegsheers gethan, konnte nicht wohl abgeschlagen werden. Man würde geben, was das Haus vermöchte, war die Antwort; seine Excellenz möchten kommen und vorlieb nehmen. Zugleich unterließ man nicht, der Sauve-Garde noch einmal zu gedenken und dem spanischen General die gewissenhafte Beobachtung derselben ans Herz zu legen.

Ein freundlicher Empfang und eine gut besetzte Tafel erwarten den Herzog auf dem Schlosse. Er muß gestehen, daß die thüringischen Damen eine sehr gute Küche führen, und auf die Ehre des Gastrechts halten. Noch hat man sich kaum niedergesetzt, als ein Eilbote die Gräfin aus dem Saal ruft. Es wird ihr gemeldet, daß in einigen Dörfern unterwegs die spanischen Soldaten Gewalt gebraucht, und den Bauern das Vieh weggetrieben hätten. Katharina war eine Mutter ihres Volks; was dem Aermsten ihrer Unterthanen wiederfuhr, war ihr selbst zugestoßen. Aufs Aeußerste über diese Wortbrüchigkeit entrüstet, doch von ihrer Geistesgegenwart nicht verlassen, befiehlt sie ihrer ganzen Dienerschaft, sich in aller Geschwindigkeit und Stille zu bewaffnen und die Schloßpforten wohl zu verriegeln; sie selbst begibt sich wieder nach dem Saale, wo die Fürsten noch bei Tische sitzen. Hier klagt sie ihnen in den beweglichsten Ausdrücken, was ihr eben hinterbracht worden, und wie schlecht man das gegebene Kaiserwort gehalten. Man erwiedert ihr mit Lachen, daß dies nun einmal Kriegsgebrauch sei, und daß bei einem Durchmarsch von Soldaten dergleichen kleine Unfälle nicht zu verhüten stünden. „Das wollen wir doch sehen," antwor-

tete sie aufgebracht;„ meinen armen Unterthanen muß das Ihrige wieder werden, oder, bei Gott!“ — indem sie drohend ihre Stimme anstrengte, — „Fürstenblut für Ochsenblut!“ Mit dieser bündigen Erklärung verließ sie das Zimmer, das in wenigen Augenblicken von Bewaffneten erfüllt war, die sich, das Schwert in der Hand, doch mit vieler Ehrerbietigkeit, hinter die Stühle der Fürsten pflanzten und das Frühstück bedienten. Beim Eintritt dieser kampflustigen Schaar veränderte Herzog Alba die Farbe; stumm und betreten sah man einander an. Abgeschnitten von der Armee, von einer überlegenen handfesten Menge umgeben, was blieb ihm übrig, als sich in Geduld zu fassen, und auf welche Bedingung es auch sei, die beleidigte Dame zu versöhnen. Heinrich von Braunschweig faßte sich zuerst, und brach in ein lautes Gelächter aus. Er ergriff den vernünftigen Ausweg, den ganzen Vorgang ins Lustige zu kehren, und hielt der Gräfin eine Lobrede über ihre landesmütterliche Sorgfalt und den entschlossenen Muth, den sie bewiesen. Er bat sie, sich ruhig zu verhalten, und nahm es auf sich, den Herzog von Alba zu Allem, was billig sei, zu vermögen. Auch brachte er es bei dem Letztern wirklich dahin, daß er auf der Stelle einen Befehl an die Armee ausfertigte, das geraubte Vieh den Eigenthümern ohne Verzug wieder auszuliefern. Sobald die Gräfin von Schwarzburg der Zurückgabe gewiß war, bedankte sie sich aufs Schönste bei ihren Gästen, die sehr höflich von ihr Abschied nahmen.

Ohne Zweifel war es diese Begebenheit, die der Gräfin Katharina von Schwarzburg den Beinahmen der Heldenmüthigen erworben.

WALLENSTEIN.

Graf Wallenstein hatte dem kaiserlichen Hause von früher Jugend an gedient, und sich in mehreren Feldzügen gegen Türken, Venetianer, Böhmen, Ungarn und Sieben-

bürger auf das rühmlichste ausgezeichnet. Der Prager Schlacht hatte er als Oberster beigewohnt, und nachher als General-Major eine ungarische Armee in Mähren geschlagen. Die Dankbarkeit des Kaisers kam diesen Diensten gleich, und ein beträchtlicher Theil der nach dem böhmischen Aufruhr konfiscirten Güter war seine Belohnung. Im Besitz eines unermeßlichen Vermögens, von ehrgeizigen Entwürfen erhitzt, voll Zuversicht auf seine glücklichen Sterne und noch mehr auf eine gründliche Berechnung der Zeitumstände, erbot er sich, für den Kaiser, auf eigene und seiner Freunde Kosten, eine Armee auszurüsten und völlig zu bekleiden, ja selbst die Sorge für ihren Unterhalt dem Kaiser zu ersparen, wenn ihm gestattet würde, sie bis auf 50,000 Mann zu vergrößern. Niemand war, der diesen Vorschlag nicht als die schimärische Geburt eines brausenden Kopfes verlachte — aber der Versuch war noch immer reichlich belohnt, wenn auch nur ein Theil des Versprechens erfüllt würde. Man überließ ihm einige Kreise in Böhmen zu Musterplätzen, und fügte die Erlaubniß hinzu, Offiziersstellen zu vergeben. Wenige Monate, so standen 20,000 Mann unter den Waffen, mit welchen er die österreichischen Gränzen verließ; bald darauf erschien er schon mit 30,000 an der Gränze von Niedersachsen. Der Kaiser hatte zu der ganzen Ausrüstung nichts gegeben als seinen Namen. Der Ruf des Feldherrn, Aussicht auf glänzende Beförderung, und Hoffnung der Beute lockte aus allen Gegenden Deutschlands Abenteurer unter seine Fahnen, und sogar regierende Fürsten, von Ruhmbegierde oder Gewinnsucht gereizt, erboten sich, Regimenter für Oesterreich aufzustellen.

Wallenstein hatte über eine Armee von beinahe hundert tausend Mann zu gebieten, von denen er angebetet wurde, als das Urtheil der Absetzung ihm verkündigt werden sollte. Die meisten Offiziere waren seine Geschöpfe: seine Winke, Ansprüche des Schicksals für den gemeinen Soldaten. Gränzenlos war sein Ehrgeiz, unbeugsam sein Stolz, sein

gebieterischer Geist nicht fähig, eine Kränkung ungerochen zu erdulden. Ein Augenblick sollte ihn jetzt von der Fülle der Gewalt in das Nichts des Privatstandes herunterstürzen. Eine solche Sentenz gegen einen solchen Verbrecher zu vollstrecken, schien nicht viel weniger Kunst zu kosten, als es gekostet hatte, sie dem Richter zu entreißen. Auch hatte man deswegen die Vorsicht gebraucht, zwei von Wallensteins genauesten Freunden zu Ueberbringern dieser schlimmen Botschaft zu wählen, welche durch die schmeichelhaftesten Zusicherungen der fortdauernden kaiserlichen Gnade so sehr als möglich gemildert werden sollte.

Wallenstein wußte längst den ganzen Inhalt ihrer Sendung, als die Abgesandten des Kaisers ihm vor die Augen traten. Er hatte Zeit gehabt, sich zu sammeln, und sein Gesicht zeigte Heiterkeit, während daß Schmerz und Wuth in seinem Busen stürmten. Aber er hatte beschlossen zu gehorchen. Dieser Urtheilsspruch überraschte ihn, ehe zu einem kühnen Schritte die Umstände reif, und die Anstalten fertig waren. Seine weitläufigen Güter waren in Böhmen und Mähren zerstreut; durch Einziehung derselben konnte der Kaiser ihm den Nerven seiner Macht zerschneiden. Von der Zukunft erwartete er Genugthuung, und in dieser Hoffnung bestärkten ihn die Prophezeiungen eines italiänischen Astrologen, der diesen ungebändigten Geist, gleich einem Knaben, am Gängelbande führte. Seni, so hieß er, hatte es in den Sternen gelesen, daß die glänzende Laufbahn seines Herrn noch lange nicht geendigt sey, daß ihm die Zukunft noch ein schimmerndes Glück aufbewahre. Man brauchte die Sterne nicht zu bemühen, um mit Wahrscheinlichkeit vorher zu sagen, das ein Feind wie Gustav Adolph einen General wie Wallenstein nicht lange entbehrlich lassen würde.

„Der Kaiser ist verrathen, antwortete Wallenstein den Gesandten, ich bedaure ihn, aber ich vergeb' ihm. Es ist klar, daß ihn der hochfahrende Geist des Baiern dominirt. Zwar thut mir's wehe, daß er mich mit so wenigem Widerstande hingegeben hat, aber ich will gehorchen." Die Abgeordneten entließ er fürstlich beschenkt, und den Kaiser ersuchte er in einem demüthigen Schreiben, ihn seiner Gunst nicht zu berau-

ben, und bei den erworbenen Würden zu schützen. Allgemein war das Murren der Armee, als die Absetzung ihres Feldherrn bekannt wurde, und der beste Theil seiner Offiziere trat sogleich aus dem kaiserlichen Dienst. Viele folgten ihm auf seine Güter nach Böhmen und Mähren; andere fesselte er durch beträchtliche Pensionen, um sich ihrer bei Gelegenheit sogleich bedienen zu können.

Sein Plan war nichts weniger als Ruhe, da er in die Stille des Privatstandes zurücktrat. Der Pomp eines Königs umgab ihn in dieser Einsamkeit, und schien dem Urtheilsspruch seiner Erniedrigung Hohn zu sprechen. Sechs Pforten führten zu dem Palaste, den er in Prag bewohnte, und hundert Häuser mußten niedergerissen werden, um dem Schloßhofe Raum zu machen. Aehnliche Paläste wurden auf seinen übrigen zahlreichen Gütern erbaut. Kavaliere aus den edelsten Häusern wetteiferten um die Ehre, ihn zu bedienen, und man sah kaiserliche Kammerherren den goldenen Schlüssel zurückgeben, um bei Wallenstein eben dieses Amt zu bekleiden. Er hielt sechzig Pagen, die von den trefflichsten Meistern unterrichtet wurden; sein Vorzimmer wurde stets durch funfzig Trabanten bewacht. Seine gewöhnliche Tafel war nie unter hundert Gängen, sein Haushofmeister eine vornehme Standesperson. Reiste er über Land, so wurde ihm Geräthe und Gefolge auf hundert sechs- und vierspännigen Wagen nachgefahren; in sechzig Karossen mit funfzig Handpferden folgte ihm sein Hof. Die Pracht der Livreen, der Glanz der Equipage und der Schmuck der Zimmer war dem übrigen Aufwande gemäß. Sechs Barone und eben so viele Ritter mußten beständig seine Person umgeben, um jeden Wink zu vollziehen — zwölf Patrouillen die Runde um seinen Palast machen, um jeden Lärm abzuhalten. Sein immer arbeitender Kopf brauchte Stille; kein Gerassel der Wagen durfte seiner Wohnung nahe kommen, und die Straßen wurden nicht selten durch Ketten gesperrt. Stumm, wie die Zugänge zu ihm, war auch sein Umgang. Finster, verschlossen, unergründlich, sparte er seine Worte mehr als seine Geschenke, und das Wenige, was er sprach, wurde mit einem

widrigen Ton ausgestoßen. Er lachte niemals, und den Verführungen der Sinne widerstand die Kälte seines Bluts. Immer geschäftig und von großen Entwürfen bewegt, entsagte er allen leeren Zerstreuungen, wodurch andere das kostbare Leben vergeuden. Einen durch ganz Europa ausgebreiteten Briefwechsel besorgte er selbst, die meisten Aufsätze schrieb er mit eigener Hand nieder, um der Verschwiegenheit Anderer so wenig als möglich anzuvertrauen. Er war von großer Statur, und hager, von gelblicher Gesichtsfarbe, röthlichen kurzen Haaren, kleinen aber funkelnden Augen. Ein furchtbarer, zurück schreckender Ernst saß auf seiner Stirne, und nur das Uebermaß seiner Belohnungen konnte die zitternde Schaar seiner Diener festhalten.

In dieser prahlerischen Dunkelheit erwartete Wallenstein still, doch nicht müßig, seine glänzende Stunde, und der Rache aufgehenden Tag; bald ließ ihn Gustav Adolphs reißender Siegeslauf ein Vorgefühl desselben genießen. Von seinen hochfliegenden Planen war kein einziger aufgegeben; der Undank des Kaisers hatte seinen Ehrgeiz von einem lästigen Zügel befreit. Der blendende Schimmer seines Privatlebens verrieth den stolzen Schwung seiner Entwürfe, und verschwenderisch wie ein Monarch, schien er die Güter seiner Hoffnung schon unter seine gewissen Besitzungen zu zählen.

Entfernt von der Kriegesbühne, und zu einer folternden Unthätigkeit verurtheilt, während daß seine Nebenbuhler auf dem Felde des Ruhms sich Lorbeern sammelten, hatte der stolze Herzog dem Wechsel des Glücks mit verstellter Gelassenheit zugesehen, und im schimmernden Gepränge eines Theaterhelden die düstern Entwürfe seines arbeitenden Geistes verborgen. Von einer glühenden Leidenschaft aufgerieben, während daß eine fröhliche Außenseite Ruhe und Müßiggang log, brütete er still die schreckliche Geburt der Rachbegierde und Ehrsucht zur Reife, und näherte sich langsam, aber sicher, dem Ziele. Erloschen war Alles in seiner

Erinnerung, was er durch den Kaiser geworden war; nur, was Er für den Kaiser gethan hatte, stand mit glühenden Zügen in sein Gedächtniß geschrieben. Seinem unersättlichen Durst nach Große und Macht war der Undank des Kaisers willkommen, der seinen Schuldbrief zu zerreißen, und ihn jeder Pflicht gegen den Urheber seines Glücks zu entbinden schien. Entsündigt und gerechtfertigt erschienen ihm jetzt die Entwürfe seiner Ehrsucht im Gewand einer rechtmäßigen Wiedervergeltung. Im eben dem Maß, als sein äußerer Wirkungskreis sich verengte, erweiterte sich die Welt seiner Hoffnungen, und seine schwärmende Einbildungskraft verlor sich in unbegränzten Entwürfen, die in jedem andern Kopf als dem seinigen nur der Wahnsinn erzeugen kann. So hoch, als der Mensch nur immer durch eigene Kraft sich zu erheben vermag, hatte sein Verdienst ihn emporgetragen; nichts von allem dem, was dem Privatmann und Bürger innerhalb seiner Pflichten erreichbar bleibt, hatte das Glück ihm verweigert. Bis auf den Augenblick seiner Entlassung hatten seine Ansprüche keinen Widerstand, sein Ehrgeiz keine Gränzen erfahren; der Schlag, der ihn auf dem Regensburger Reichstage zu Boden streckte, zeigte ihm den Unterschied zwischen ursprünglicher und übertragener Gewalt, und den Abstand des Unterthans von dem Gebieter. Aus dem bisherigen Taumel seiner Herrschergröße durch diesen überraschenden Glückswechsel aufgeschreckt, verglich er die Macht, die er besessen, mit derjenigen, durch welche sie ihm entrissen wurde, und sein Ehrgeiz bemerkte die Stufe, die auf der Leiter des Glücks noch für ihn zu ersteigen war. Erst nachdem er das Gewicht der höchsten Gewalt mit schmerzhafter Wahrheit erfahren, streckte er lüstern die Hände darnach aus; der Raub, der an ihm selbst verübt wurde, machte ihn zum Räuber. Durch keine Beleidigung gereizt, hätte er folgsam seine Bahn um die Majestät des Thrones beschrieben, zufrieden mit dem Ruhme, der glänzendste seiner Trabanten zu sein; erst nachdem man ihn gewaltsam aus seinem Kreise stieß, verwirrte er das System, dem er angehörte, und stürzte sich zermalmend auf seine Sonne.

MORT DE WALLENSTEIN.

Indem der Herzog, von Eger aus, die Unterhandlungen mit dem Feinde lebhaft betrieb, die Sterne befragte und frischen Hoffnungen Raum gab, wurde beinahe unter seinen Augen der Dolch geschliffen, der seinem Leben ein Ende machte. Der kaiserliche Urtheilsspruch, der ihn für vogelfrei erklärte, hatte seine Wirkung nicht verfehlt, und die rächende Nemesis wollte, daß der Undankbare unter den Streichen des Undanks erliegen sollte. Unter seinen Offizieren hatte Wallenstein einen Irländer, Namens Leßlie, mit vorzüglicher Gunst beehrt, und das ganze Glück dieses Mannes gegründet. Eben dieser war es, der sich bestimmt und berufen fühlte, das Todesurtheil an ihm zu vollstrecken, und den blutigen Lohn zu verdienen. Nicht sobald war dießer Leßlie im Gefolge des Herzogs zu Eger angelangt, als er dem Kommandanten dieser Stadt, Obersten Buttler, und dem Oberstlieutenant Gordon, zweien protestantischen Schottländern, alle schlimmen Anschläge des Herzogs entdeckte, welche ihm dieser Unbesonnene auf der Herreise vertraut hatte. Leßlie fand hier zwei Männer, die eines Entschlusses fähig waren. Man hatte die Wahl zwischen Verrätherei und Pflicht, zwischen dem rechtmäßigen Herrn und einem flüchtigen, allgemein verlassenen Rebellen; wiewohl der letztere der gemeinschaftliche Wohlthäter war, so konnte die Wahl doch keinen Augenblick zweifelhaft bleiben. Man verbindet sich fest und feierlich zur Treue gegen den Kaiser, und diese fordert die schnellsten Maßregeln gegen den öffentlichen Feind. Die Gelegenheit ist günstig, und sein böser Genius hat ihn von selbst in die Hände der Rache geliefert. Um jedoch der Gerechtigkeit nicht in ihr Amt zu greifen, beschließt man, ihr das Opfer lebendig zuzuführen; und man scheidet von einander mit dem gewagten Entschluß, den Feldherrn gefangen zu nehmen. Tiefes Geheimniß umhüllt dieses schwarze Komplott, und Wallenstein, ohne Ahndung des ihm so nahe schwebenden Verderbens, schmeichelt sich vielmehr, in der

Besatzung von Eger seine tapfersten und treusten Verfechter zu finden.

Um eben diese Zeit werden ihm die kaiserlichen Patente überbracht, die sein Urtheil enthalten und in allen Lagern gegen ihn bekannt gemacht sind. Er erkennt jetzt die ganze Größe der Gefahr, die ihn umlagert, die gänzliche Unmöglichkeit der Rückkehr, seine fürchterliche verlassene Lage, die Nothwendigkeit, sich auf Treu und Glauben dem Feinde zu überliefern. Gegen Leßlie ergießt sich der ganze Unmuth seiner verwundeten Seele, und die Heftigkeit des Affekts entreißt ihm das letzte noch übrige Geheimniß. Er entdeckt diesem Offizier seinen Entschluß, Eger und Elnbogen, als di- Pässe des Königreichs, dem Pfalzgrafen von Birkenfeld einzuräumen, und unterrichtet ihn zugleich von der nahen Ankunft des Herzogs Bernhard in Eger, wovon er noch in eben dieser Nacht durch einen Eilboten benachrichtigt worden. Diese Entdeckung, welche Leßlie seinen Mitverschwornen aufs schleunigste mittheilt, ändern ihren ersten Entschluß. Die dringende Gefahr erlaubt keine Schonung mehr. Eger konnte jeden Augenblick in feindliche Hände fallen, und eine schnelle Revolution ihren Gefangenen in Freiheit setzen. Diesem Unglück zuvorzukommen, beschließen sie, ihn sammt seinen Vertrauten in der folgenden Nacht zu ermorden.

Damit dies mit um so weniger Geräusch geschehen möchte, sollte die That bei einem Gastmahle vollzogen werden, welches der Oberste Buttler auf dem Schloße zu Eger veranstaltete. Die Andern alle erschienen; nur Wallenstein, der viel zu bewegt war, um in fröhlige Gesellschaft zu taugen, ließ sich entschuldigen. Man mußte also, in Ansehung seiner, den Plan abändern; gegen die Andern aber beschloß man der Abrede gemäß zu verfahren. In sorgloser Sicherheit erschienen die drei Obersten: Illo, Terzky, und Wilhelm Kinsky, und mit ihnen Rittmeister Neumann, ein Offizier voll Fähigkeit, dessen sich Terzky bei jedem verwickelten Geschäfte, welches Kopf erforderte, zu bedienen pflegte. Man hatte vor ihrer Ankunft die zuverlässigsten Soldaten aus der Besatzung, welche mit in das Complott gezogen waren, in das Schloß eingenommen, alle Ausgänge aus

demselben wohl besetzt, und in einer Kammer neben dem Speisesaal sechs buttlerische Dragoner verborgen, die auf ein verabredetes Signal hervorbrechen und die Verräther niederstoßen sollten. Ohne Ahndung der Gefahr, die über ihrem Haupte schwebte, überließen sich die sorglosen Gäste den Vergnügungen der Mahlzeit, und Wallensteins, nicht mehr des kaiserlichen Dieners, sondern des souverainen Fürsten, Gesundheit wurde aus vollen Bechern getrunken. Der Wein öffnete ihnen die Herzen, und Illo entdeckte mit vielem Uebermuth, daß in drei Tagen eine Armee da stehen werde, dergleichen Wallenstein niemals angeführt habe. — „Ja," fiel Neumann ein, „und dann hoffe er seine Hände in der Oesterreicher Blut zu waschen." Unter diesen Reden wird das Dessert aufgetragen, und nun gibt Leßlie das verabredete Zeichen, die Aufzugbrücke zu sperren, und nimmt selbst alle Thorschlüssel zu sich. Auf einmal füllt sich der Speisesaal mit Bewaffneten an, die sich mit dem unerwarteten Gruße: Vivat Ferdinandus! hinter die Stühle der bezeichneten Gäste pflanzen. Bestürzt und mit einer übeln Ahndung springen alle vier zugleich von der Tafel auf. Kinsky und Terzky werden sogleich erstochen, ehe sie sich zur Wehr setzen können. Neumann allein findet Gelegenheit, während der Verwirrung in den Hof zu entwischen, wo er aber von den Wachen erkannt und sogleich niedergemacht wird. Nur Illo hatte Gegenwart des Geistes genug, sich zu vertheidigen. Er stellte sich an ein Fenster, von wo er dem Gordon seine Verrätherei unter den bittersten Schmähungen vorwarf, und ihn aufforderte, sich ehrlich und ritterlich mit ihm zu schlagen. Erst nach der tapfersten Gegenwehr, nachdem er zwei seiner Feinde todt dahin gestreckt, sank er, überwältigt von der Zahl und von zehen Stichen durchbohrt, zu Boden. Gleich nach vollbrachter That eilte Leßlie nach der Stadt, um einem Auflauf zuvor zu kommen. Als die Schildwachen am Schloßthor ihn außer Athem daher rennen sahen, feuerten sie, in dem Wahne, daß er mit zu den Rebellen gehöre, ihre Flinten auf ihn ab, doch ohne ihn zu treffen. Aber diese Schüsse brachten die Wachen in der Stadt in Bewegung, und Leßlie's

schnelle Gegenwart war nöthig, sie zu beruhigen. Er entdeckte ihnen nunmehr umständlich den ganzen Zusammenhang der friedländischen Verschwörung, und die Maßregeln, die dagegen bereits getroffen worden, das Schicksal der vier Rebellen, so wie dasjenige, welches den Anführer selbst erwartete. Als er sie bereitwillig fand, seinem Vorhaben beizutreten, nahm er ihnen aufs Neue einen Eid ab, dem Kaiser getreu zu sein, und für die gute Sache zu leben und zu sterben. Nun wurden hundert buttlerische Dragoner von der Burg aus in die Stadt eingelassen, die alle Straßen durchreiten mußten, um die Anhänger des Herzogs im Zaum zu halten, und jedem Tumult vorzubeugen. Zugleich besetzte man alle Thore der Stadt Eger, und jeden Zugang zum friedländischen Schlosse, das an den Markt stieß, mit einer zahlreichen und zuverlässigen Mannschaft, daß der Herzog weder entkommen, noch Hülfe von außen erhalten konnte.

Bevor man aber zur Ausführung schritt, wurde von den Verschwornen auf der Burg noch eine lange Berathschlagung gehalten, ob man ihn wirklich ermorden, oder sich nicht lieber begnügen sollte, ihn gefangen zu nehmen. Bespritzt mit Blut, und gleichsam auf den Leichen seiner erschlagenen Genossen, schauderten diese wilden Seelen zurück vor der Gräuelthat, ein so merkwürdiges Leben zu enden. Sie sahen ihn, den Führer in der Schlacht, in seinen glücklichen Tagen, umgeben von seiner siegenden Armee, im vollen Glanz seiner Herrschergröße; und noch einmal ergriff die langgewohnte Furcht ihre zagenden Herzen. Doch bald erstickt die Vorstellung der dringenden Gefahr diese flüchtige Regung. Man erinnert sich der Drohungen, welche Neumann und Illo bei der Tafel ausgestoßen, man sieht die Sachsen und Schweden schon in der Nähe von Eger mit einer furchtbaren Armee, und keine Rettung, als in dem schleunigen Untergange des Verräthers. Es bleibt also bei dem ersten Entschluß, und der schon bereit gehaltene Mörder, Hauptmann Deveroux, ein Irländer, erhält den blutigen Befehl.

Während daß jene drei auf der Burg von Eger sein

Schicksal bestimmten, beschäftigte sich Wallenstein in einer Unterredung mit Seni, es in den Sternen zu lesen. „Die Gefahr ist noch nicht vorüber,“ sagte der Astrolog mit prophetischem Geiste. „Sie ist es,“ sagte der Herzog, der an dem Himmel selbst seinen Willen wollte durchgesetzt haben. „Aber daß Du mit nächstem wirst in den Kerker geworfen werden,“ fuhr er mit gleich prophetischem Geiste fort, „das, Freund Seni, steht in den Sternen geschrieben!“ Der Astrolog hatte sich beurlaubt, und Wallenstein war zu Bette, als Hauptmann Deveroux mit sechs Hellebardieren vor seiner Wohnung erschien, und von der Wache, der es nichts Außerordentliches war, ihn zu einer ungewöhnlichen Zeit bei dem General aus- und eingehen zu sehen, ohne Schwierigkeit eingelassen wurde. Ein Page, der ihm auf der Treppe begegnet, und Lärm machen will, wird mit einer Pike durchstochen. In dem Vorzimmer stoßen die Mörder auf einen Kammerdiener, der aus dem Schlafgemach seines Herrn tritt, und den Schlüssel zu demselben so eben abgezogen hat. Den Finger auf den Mund legend, bedeutet sie der erschrockene Sklav, keinen Lärm zu machen, weil der Herzog eben eingeschlafen sei. „Freund,“ ruft Deveroux ihn an, „jetzt ist es Zeit zu lärmen.“ Unter diesen Worten rennt er gegen die verschlossene Thüre, die auch von innen verriegelt ist, und sprengt sie mit einem Fußtritte.

Wallenstein war durch den Knall, den eine losgehende Flinte erregte, aus dem ersten Schlaf aufgepocht worden, und ans Fenster gesprungen, um die Wache zu rufen. In diesem Augenblick hörte er aus den Fenstern des anstoßenden Gebäudes das Heulen und Wehklagen der Gräfinnen Terzky und Kinsky, die so eben von dem gewaltsamen Tod ihrer Männer benachrichtigt worden. Ehe er Zeit hatte diesem schrecklichen Vorfalle nachzudenken, stand Deveroux mit seinen Mordgehülfen im Zimmer. Er war noch im bloßen Hemde, wie er aus dem Bette gesprungen war, zunächst an dem Fenster an einen Tisch gelehnt. „Bist Du der Schelm,“ schreit Deveroux ihn an, „der des Kaisers Volk zu dem Feind überführen, und Seiner Majestät die Krone vom Haupte herunter reißen will? Jetzt mußt Du sterben.“ Er hält

einige Augenblicke inne, als ob er eine Antwort erwartete; aber Ueberraschung und Trotz verschließen Wallensteins Mund. Die Arme weit aus einander breitend, empfängt er vorn in der Brust den tödlichen Stoß der Partisane, und fällt dahin in seinem Blut, ohne einen Laut auszustoßen. —

So endigte Wallenstein, in einem Alter von funfzig Jahren, sein thatenreiches und außerordentliches Leben; durch Ehrsucht gestürzt, bei allen seinen Mängeln noch groß und bewundernswerth, unübertrefflich, wenn er Maß gehalten hätte. Die Tugenden des Herrschers und Helden, Klugheit, Gerechtigkeit, Festigkeit und Muth, ragen in seinem Charakter kolossalisch hervor; aber ihm fehlten die sanftern Tugenden des Menschen, die den Helden zieren, und dem Herrscher Liebe erwerben. Furcht war der Talisman, durch den er wirkte; ausschweifend im Strafen wie im Belohnen wußte er den Eifer seiner Untergebenen in immerwährender Spannung zu erhalten, und gehorcht zu sein wie er, konnte kein Feldherr in mittlern und neuern Zeiten sich rühmen. —

Noch hat sich das Document nicht gefunden, das uns die geheimen Triebfedern seines Handelns mit historischer Zuverlässigkeit aufdeckte, und unter seinen öffentlichen allgemein beglaubigten Thaten ist keine, die nicht endlich aus einer unschuldigen Quelle könnte geflossen sein. Viele seiner getadeltsten Schritte beweisen blos seine ernstliche Neigung zum Frieden; die meisten andern erklärt und entschuldigt das gerechte Mißtrauen gegen den Kaiser, und das verzeihliche Bestreben, seine Wichtigkeit zu behaupten. Zwar zeugt sein Betragen gegen den Churfürsten von Baiern von einer unedeln Rachsucht und einem unversöhnlichen Geiste; aber keine seiner Thaten berechtigt uns, ihn der Verrätherei für überwiesen zu halten. Wenn endlich Noth und Verzweiflung ihn antrieben, das Urtheil wirklich zu verdienen, das gegen den Unschuldigen gefällt war, so kann dieses dem Urtheil selbst nicht zur Rechtfertigung gereichen: so fiel Wallenstein nicht, weil er Rebell war, sondern er

rebellirte, weil er fiel. Ein Unglück für den Lebenden, daß reine siegende Partei sich zum Feinde gemacht hatte — ein Unglück für den Todten, daß ihn dieser Feind überlebte und seine Geschichte schrieb.

SIÈGE D'ANVERS.

Unter allen Städten Brabants war Antwerpen die wichtigste, sowohl durch ihren Reichthum, ihre Volksmenge und ihre Macht, als durch ihre Lage an dem Ausfluß der Schelde. Diese große und menschenreiche Stadt, die in diesem Zeitraume über achtzig tausend Einwohner zählte, war eine der thätigsten Theilnehmerinnen an dem niederländischen Staatenbunde, und hatte sich im Laufe dieses Kriegs durch einen unbändigen Freiheitsinn vor allen Städten Belgiens ausgezeichnet. Da sie alle drei christlichen Kirchen in ihrem Schooße hegte, und dieser uneingeschränkten Religionsfreiheit einen großen Theil ihres Wohlstandes verdankte, so hatte sie auch bei weitem am meisten von der spanischen Herrschaft zu befürchten, welche die Religionsfreiheit aufzuheben, und durch die Schrecken des Inquisitionsgerichts alle protestantischen Kaufleute von ihren Märkten zu verscheuchen drohte. Die Brutalität spanischer Besatzungen kannte sie überdies schon aus einer schrecklichen Erfahrung, und es war leicht vorherzusehen, daß sie sich dieses unerträglichen Joches, wenn sie es einmal sich hätte auflegen lassen, im ganzen Laufe des Kriegs nicht mehr entledigen würde.

So große Ursachen aber die Stadt Antwerpen hatte, die Spanier aus ihren Mauern entfernt zu halten, so wichtige Gründe hatte der spanische Feldherr, sich derselben, um welchen Preis es auch sei, zu bemächtigen. An dem Besitze dieser Stadt hing gewissermaßen der Besitz des ganzen brabantischen Landes, welches sich größtentheils durch diesen Canal mit Getreide aus Seeland versorgte, und durch Einnahme derselben versicherte man sich zugleich die Herrschaft

der Schelde. Dem brabantischen Bunde, der in dieser Stadt seine Versammlungen hielt, wurde mit derselben seine wichtigste Stütze entzogen, der gefährliche Einfluß ihres Beispiels, ihrer Rathschläge, ihres Geldes auf die ganze Partei gehemmt, und in den Schätzen ihrer Bewohner den Kriegsbedürfnissen des Königs eine reiche Hülfsquelle aufgethan. Der Fall derselben mußte früher oder später den Fall des ganzen Brabants nach sich ziehen, und das Uebergewicht der Macht in diesen Gegenden entscheidend auf die Seite des Königs neigen. Durch die Stärke dieser Gründe bewogen, zog der Herzog von Parma im Juli 1584 seine Macht zusammen, und rückte von Dornick, wo er stand, in ihre Nachbarschaft heran, in der Absicht sie zu belagern.

Aber sowohl die Lage, als die Befestigung dieser Stadt schienen jedem Angriffe Trotz zu bieten. Von der brabantischen Seite mit unersteiglichen Werken und wasserreichen Gräben umschlossen, von der Flandrischen durch den breiten und reißenden Strom der Schelde gedeckt, konnte sie mit stürmender Hand nicht bezwungen werden; und eine Stadt von diesem Umfange einzuschließen, schien eine dreimal größere Landmacht, als der Herzog beisammen hatte, und noch überdies eine Flotte zu erfordern, die ihm gänzlich fehlte. Nicht genug, daß ihr der Strom, von Gent aus, alle Bedürfnisse im Ueberflusse zuführte, so öffnete ihr der nämliche Strom noch einen leichten Zusammenhang mit dem angränzenden Seeland. Denn da sich die Fluth der Nordsee bis weit hinein in die Schelde erstreckt, und den Lauf derselben periodisch umkehrt, so genießt Antwerpen den ganz eigenthümlichen Vortheil, daß ihr der nämliche Fluß zu verschiedenen Zeiten in zwei entgegengesetzten Richtungen zuströmt. Dazu kam, daß die umliegenden Städte Brüssel, Mecheln, Gent, Dendermonde und andre, dazumal noch alle in den Händen des Bundes waren, und auch von der Landseite die Zufuhr erleichtern konnten. Es bedurfte also zwei verschiedener Heere an beiden Ufern des Stroms, um die Stadt zu Lande zu blockiren und ihr den Zusammenhang mit Flandern und Brabant abzuschneiden; es bedurfte zugleich einer hinlänglichen Anzahl von Schiffen, um die Schelde sperren, und

alle Versuche, die von Seeland aus zum Entsatz derselben unfehlbar gemacht werden würden, vereiteln zu können. Aber die Armee des Herzogs war durch den Krieg, den er noch in andern Distrikten zu führen hatte, und durch die vielen Besatzungen, die er in den Städten und Festungen hatte zurücklassen müssen, bis auf 10,000 Mann Fußvolk und 1700 Pferde geschmolzen, eine viel zu geringe Macht, um zu einer Unternehmung von diesem Umfange hinzureichen. Noch dazu fehlte es diesen Truppen an dem Nothwendigsten, und das Ausbleiben des Soldes hatte sie längst schon zu einem geheimen Murren gereizt, welches stündlich in eine offenbare Meuterei auszubrechen drohte. Wenn man sich endlich trotz aller dieser Hindernisse an die Belagerung wagte, so hatte man Alles von den feindlichen Festungen zu befürchten, die man im Rücken ließ, und denen es ein Leichtes sein mußte, durch lebhafte Ausfälle eine so sehr vertheilte Armee zu beunruhigen, und durch Abschneidung der Zufuhr in Mangel zu versetzen.

Alle diese Gründe machte der Kriegsrath geltend, dem der Herzog von Parma sein Vorhaben jetzt eröffnete. So groß auch daß Vertrauen war, das man in sich selbst und in die erprobte Fähigkeit eines solchen Heerführers setzte, so machten doch die erfahrensten Generale kein Geheimniß daraus, wie sehr sie an einem glücklichen Ausschlage verzweifelten. Nur zwei ausgenommen, welche die Kühnheit ihres Muths über jede Bedenklichkeit hinwegsetzte, Capizuchi und Mondragon, widerriethen alle ein so mißliches Wagestück, wobei man Gefahr lief, die Frucht aller vorigen Siege und allen erworbenen Kriegsruhm zu verscherzen.

Aber Einwürfe, welche er sich selbst schon gemacht und auch schon beantwortet hatte, konnten den Herzog von Parma in seinem Vorsatze nicht wankend machen. Nicht aus Unwissenheit der damit verknüpften Gefahren, noch aus leichtsinniger Ueberschätzung seiner Kräfte hatte er den kühnen Anschlag gefaßt. Jener genialische Instinkt, der den großen Menschen auf Bahnen, die der kleine entweder nicht betritt, oder nicht endigt, mit glücklicher Sicherheit leitet, erhob ihn über alle Zweifel, die eine kalte aber eingeschränkte Klugheit

ihm entgegenstellte, und ohne seine Generale überzeugen zu können, erkannte er die Wahrheit seiner Berechnung in einem dunkeln, aber darum nicht weniger sichern Gefühle Eine Reihe glücklicher Erfolge hatte seine Zuversicht erhoben, und der Blick auf seine Armee, die an Mannszucht, Uebung und Tapferkeit in dem damaligen Europa nicht ihres Gleichen hatte, und von einer Auswahl der trefflichsten Offiziere kommandirt wurde, erlaubte ihm keinen Augenblick, der Furcht Raum zu geben. Denen, welche ihm die geringe Anzahl seiner Truppen entgegensetzten, gab er zur Antwort, daß an einer noch so langen Pike doch nur die Spitze tödte, und daß es bei militärischen Unternehmungen mehr auf die Kraft ankomme, welche bewege, als auf die Masse, welche zu bewegen sei. Er kannte zwar den Mißmuth seiner Truppen, aber er kannte auch ihren Gehorsam; und dann hoffte er ihren Privatbeschwerden am besten dadurch zu begegnen, daß er sie durch eine wichtige Unternehmung beschäftigte, durch den Glanz derselben ihre Ruhmbegierde, und durch den hohen Preis, den die Eroberung einer so begüterten Stadt versprach, ihre Habsucht erregte.

In dem Plan, den er sich nun zur Belagerung entwarf, suchte er allen jenen mannigfaltigen Hindernissen mit Nachdruck zu begegnen. Die einzige Macht, durch welche man hoffen konnte, die Stadt zu bezwingen, war der Hunger: und diesen furchtbaren Feind gegen sie aufzuregen, mußten alle Zugänge zu Wasser und zu Lande verschlossen werden. Um ihr fürs erste jeden Zufluß von Seeland aus, wenn auch nicht ganz abzuschneiden, doch zu erschweren, wollte man sich aller der Basteien bemächtigen, welche die Antwerper an beiden Ufern der Schelde zur Beschützung der Schiffahrt angelegt hatten, und wo es anging, neue Schanzen aufwerfen, von denen aus die ganze Länge des Stroms beherrscht werden könnte. Damit aber die Stadt nicht unterdessen von dem innern Lande die Bedürfnisse ziehen möchte, die man ihr von der Seeseite abzuschneiden suchte, so sollten alle umliegenden Städte Brabants und Flanderns in den Plan der Belagerung mit verwickelt, und der Fall Antwerpens auf den Fall aller dieser Plätze gegründet werden. Ein kühner und wenn

man die eingeschränkte Macht des Herzogs bedenkt, beinahe ausschweifender Entwurf, den aber das Genie seines Urhebers rechtfertigte, und das Glück mit einem glänzenden Ausgange krönte.

Die Nacht zwischen dem 4ten und 5ten April war zur Ausführung dieses großen Unternehmens bestimmt. Ein dunkles Gerücht davon hatte sich auch schon in dem spanischen Lager verbreitet, besonders da man von Antwerpen aus mehrere Taucher entdeckt hatte, welche die Ankertaue an den Schiffen hatten zerhauen wollen. Man war daher auf einen ernstlichen Angriff gefaßt; nur irrte man sich in der eigentlichen Beschaffenheit desselben, und rechnete mehr darauf, mit Menschen, als mit Elementen zu kämpfen. Der Herzog ließ zu diesem Ende die Wachen längs dem ganzen Ufer verdoppeln, und zog den besten Theil seiner Truppen in die Nähe der Brücke, wo er selbst gegenwärtig war; um so näher der Gefahr, je sorgfältiger er derselben zu entfliehen suchte. Kaum war es dunkel geworden, so sah man von der Stadt her drei brennende Fahrzeuge daherschwimmen, dann noch drei andere, und gleich darauf eben so viele. Man ruft durch das spanische Lager ins Gewehr, und die ganze Länge der Brücke füllt sich mit Bewaffneten an. Indessen vermehrten sich die Feuerschiffe und zogen, theils paarweise, theils zu dreien, in einer gewissen Ordnung den Strom herab, weil sie am Anfange noch durch Schiffer gelenkt wurden. Der Admiral der antwerpischen Flotte, Jakob Jakobsohn, hatte es, man wußte nicht aus Nachlässigkeit oder Vorsatz, darin versehen, daß er die vier Schiffhaufen allzugeschwind hintereinander ablaufen, und ihnen auch die zwei großen Minenschiffe viel zu schnell folgen ließ, wodurch die ganze Ordnung gestört wurde.

Unterdessen rückte der Zug immer näher, und die Dunkelheit der Nacht erhöhte noch den außerordentlichen Anblick. So weit das Auge dem Strome folgen konnte, war Alles Feuer, und die Brander warfen so starke Flammen aus, als ob sie selbst in Feuer aufgingen. Weit hin leuchtete die

Wasserfläche, die Dämme und Basteien längs dem Ufer, die Fahnen, Waffen und Rüstungen der Soldaten, welche sowohl hier als auf der Brücke in Parade standen, glänzten im Widerscheine. Mit einem gemischten Gefühle von Grauen und Vergnügen betrachtete der Soldat das seltsame Schauspiel, das eher einer Fête als einem feindlichen Aparate glich, aber gerade wegen dieses sonderbaren Kontrastes der äußern Erscheinung mit der innern Bestimmung die Gemüther mit einem wunderbaren Schauer erfüllte. Als diese brennende Flotte der Brücke bis auf zweitausend Schritte nahe gekommen, zündeten ihre Führer die Lunten an, trieben die zwei Minenschiffe in die eigentliche Mitte des Stroms und überließen die übrigen dem Spiele der Wellen, indem sie selbst sich auf schon bereitgehaltenen Kähnen hurtig davon machten.

Jetzt verwirrte sich der Zug, und die führerlosen Schiffe langten einzeln und zerstreut bei den schwimmenden Werken an, wo sie entweder hängen blieben, oder seitwärts an das Ufer prallten. Die vordern Pulverschiffe, welche bestimmt gewesen waren das schwimmende Werk zu entzünden, warf die Gewalt eines Sturmwindes, der sich in diesem Augenblicke erhob, an das flandrische Ufer; selbst der eine von den beiden Brandern, welcher das Glück hieß, gerieth unterwegs auf den Grund, ehe er noch die Brücke erreichte, und tödtete, indem er zersprang, etliche spanische Soldaten, die in einer nahegelegenen Schanze arbeiteten. Wenig fehlte, daß der andere und größere Brander, die Hoffnung genannt, nicht ein ähnliches Schicksal gehabt hätte. Der Strom warf ihn an das schwimmende Werk auf der flandrischen Seite, wo er hängen blieb; und hätte er in diesem Augenblicke sich entzündet, so war der beste Theil seiner Wirkung verloren. Von den Flammen getäuscht, welche diese Maschine, gleich den übrigen Fahrzeugen, von sich warf, hielt man sie bloß für einen gewöhnlichen Brander, der die Schiffbrücke anzuzünden bestimmt sei. Und wie man nun gar eines der Feuerschiffe nach dem andern ohne alle weitere Wirkung erlöschen sah, so verlor sich endlich die Furcht, und man fing an, über die Anstalten des Feindes zu spotten, die sich so prahlerisch angekündigt hatten, und nun

ein so lächerliches Ende nahmen. Einige der Verwegensten warfen sich sogar in den Strom, um den Brander in der Nähe zu besehen und ihn auszulöschen, als derselbe vermittelst seiner Schwere sich durchriß, das schwimmende Werk, das ihn aufgehalten, zersprengte, und mit einer Gewalt, welche Alles fürchten ließ, auf die Schiffbrücke losdrang. Auf einmal kommt Alles in Bewegung, und der Herzog ruft den Matrosen zu, die Maschine mit Stangen aufzuhalten und die Flammen zu löschen, ehe sie das Gebälke ergriffen.

Er befand sich in diesem bedenklichen Augenblicke an dem äußersten Ende des linken Gerüstes, wo dasselbe eine Bastei im Wasser formirte und in die Schiffbrücke überging. Ihm zur Seite standen der Markgraf von Rysburg, General der Reiterei und Gouverneur der Provinz Artois, der sonst den Staaten gedient hatte, aber aus einem Vertheidiger der Republik ihr schlimmster Feind geworden war, der Freiherr von Billy, Gouverneur von Friesland und Chef der deutschen Regimenter, die Generale Cajetan und Quasto, nebst mehrern der vornehmsten Offiziere; alle ihrer besondern Gefahr vergessend, und bloß mit Abwendung des allgemeinen Unglücks beschäftigt. Da nahte sich dem Herzoge von Parma ein spanischer Fähndrich, und beschwur ihn, sich von einem Orte hinwegzubegeben, wo seinem Leben augenscheinlich Gefahr drohe. Er wiederholte diese Bitte noch dringender, als der Herzog nicht darauf merken wollte, und flehte ihn zuletzt fußfällig, in diesem Stücke von seinem Diener Rath anzunehmen. Indem er dies sagte, hatte er den Herzog am Rocke ergriffen, als wollte er ihn mit Gewalt von der Stelle ziehen, und dieser, mehr von der Kühnheit dieses Mannes überrascht, als durch seine Gründe überredet, zog sich endlich von Cajetan und Quasto begleitet, nach dem Ufer zurück. Kaum hatte er Zeit gehabt, das Fort St. Maria am äußersten Ende der Brücke zu erreichen, so geschah hinter ihm ein Knall, nicht anders als börste die Erde, und als stürzte das Gewölbe des Himmels ein. Wie todt fiel der Herzog nieder, die ganze Armee mit ihm, und es dauerte mehrere Minuten, bis man wieder zur Besinnung erwachte.

Aber welch ein Anblick, als man jetzt wieder zu sich selber kam! Von dem Schlage des entzündeten Vulkans war die Schelde bis in ihre untersten Tiefen gespalten und mit mauerhoher Fluth über den Damm, der sie umgab, hinausgetrieben worden, so daß alle Festungswerke am Ufer mehrere Schuh hoch im Wasser standen. Drei Meilen im Umkreise schütterte die Erde. Beinahe das ganze linke Gerüste, an welchem das Brandschiff sich angehängt hatte, war nebst einem Theile der Schiffbrücke auseinandergesprengt, zerschmettert, und mit Allem, was sich darauf befand, mit allen Mastbäumen, Kanonen und Menschen in die Luft geführt worden. Selbst die ungeheuern Steinmassen, welche die Mine bedeckten, hatte die Gewalt des Vulkans in die benachbarten Felder geschleudert, so daß man nachher mehrere davon, tausend Schritte weit von der Brücke, aus dem Boden herausgrub. Sechs Schiffe waren verbrannt, mehrere in Stücken gegangen. Aber schrecklicher als Alles dies war die Niederlage, welche das mörderische Werkzeug unter den Menschen anrichtete. Fünfhundert, nach andern Berichten sogar achthundert, Menschen wurden das Opfer seiner Wuth; diejenigen nicht einmal gerechnet, welche mit verstümmelten oder sonst beschädigten Gliedern davon kamen; und die entgegengesetztesten Todesarten vereinigten sich in diesem entsetzlichen Augenblicke. Einige wurden durch den Blitz des Vulkans, andere durch das kochende Gewässer des Stroms verbrannt, noch andere erstickte der giftige Schwefeldampf; jene wurden in den Fluthen, diese unter dem Hagel der geschleuderten Steine begraben. Viele von den Messern und Haken zerfleischt oder von den Kugeln zermalmt, welche aus dem Bauche der Maschine sprangen. Einige, die man ohne alle sichtbare Verletzung entseelt fand, mußte schon die bloße Lufterschütterung getödtet haben. Der Anblick, der sich unmittelbar nach Entzündung der Mine darbot, war fürchterlich. Einige staken zwischen dem Pfalwerk der Brücke, andere arbeiteten sich unter Steinmassen hervor, noch andre waren in den Schiffseilen hängen geblieben; von allen Orten und Enden her erhub sich ein herzzerschneidendes Geschrei nach Hülfe, welches aber, weil

Jeder genug mit sich selbst zu thun hatte, nur durch ein ohnmächtiges Wimmern beantwortet wurde.

Von den Ueberlebenden sahen sich viele durch ein wunderähnliches Schicksal gerettet. Einen Offizier, mit Namen Lucci, hob der Windwirbel wie eine Feder in die Luft, hielt ihn eine Zeitlang schwebend in die Höhe, und ließ ihn dann gemach in den Strom herabsinken, wo er sich durch Schwimmen rettete. Einen Andern ergriff die Gewalt des Schusses auf dem flandrischen Ufer und setzte ihn auf dem Brabantischen ab, wo er mit einer leichten Quetschung an der Schulter wieder aufstand, und es war ihm, wie er nachher aussagte, auf dieser schnellen Luftreise nicht anders zu Muthe, als ob er aus einer Kanone geschossen würde. Der Herzog von Parma selbst war dem Tode nie so nahe gewesen, als in diesem Augenblicke, denn nur der Unterschied einer halben Minute entschied über sein Leben. Kaum hatte er den Fuß in das Fort St. Maria gesetzt, so hob es ihn auf, wie ein Sturmwind, und ein Balken, der ihn am Haupte und an der Schulter traf, rieß ihn sinnlos zur Erde. Eine Zeitlang glaubte man ihn auch wirklich todt, weil sich viele erinnerten, ihn wenige Minuten vor dem tödtlichen Schlage noch auf der Brücke gesehen zu haben. Endlich fand man ihn, die Hand an dem Degen, zwischen seinen Begleitern Cajetan und Quaſto sich aufrichtend; eine Zeitung, die dem ganzen Heere das Leben wieder gab. Aber umsonst würde man versuchen seinen Gemüthszustand zu beschreiben, als er nun die Verwüstung übersah, die ein einziger Augenblick in dem Werke so vieler Monate angerichtet hatte. Zerrissen war die Brücke, auf der seine ganze Hoffnung beruhte, aufgerieben ein großer Theil seines Heers, ein anderer verstümmelt und für viele Tage unbrauchbar gemacht, mehrere seiner besten Offiziere getödtet; und als ob es an diesem öffentlichen Unglücke noch nicht genug wäre, so mußte er noch die schmerzliche Nachricht hören, daß der Markgraf von Rysburg, den er unter allen seinen Offizieren vorzüglich werth hielt, nirgends aufzufinden sei. Und doch stand das Allerschlimmste noch bevor, denn jeden Augenblick mußte man von Antwerpen und Lillo aus die feindlichen

Flotten erwarten, welche bei dieser schrecklichen Verfassung des Heers durchaus keinen Widerstand würden gefunden haben. Die Brücke war auseinander gesprengt, und nichts hinderte die seeländischen Schiffe, mit vollen Segeln hindurchzuziehen; dabei war die Verwirrung der Truppen in diesen ersten Augenblicken so groß und allgemein, daß es unmöglich gewesen wäre, Befehle auszutheilen und zu befolgen, da viele Corps ihre Befehlshaber, viele Befehlshaber ihre Corps vermißten, und selbst der Posten, wo man gestanden, in dem allgemeinen Ruin kaum mehr zu erkennen war; dazu kam, daß alle Schanzen am Ufer im Waßer standen, und mehrere Kanonen versenkt, daß die Lunten feucht, daß die Pulvervorräthe vom Waßer zu Grunde gerichtet waren. Welch ein Moment für die Feinde, wenn sie es verstanden hätten ihn zu benutzen!

Früh Morgens, am sechszehnten Mai, setzte sich die feindliche Macht in Bewegung. Gleich mit Anbruch der Dämmerung kamen von Lillo aus durch das überschwemmte Land vier brennende Schiffe dahergeschwommen, wodurch die spanischen Schildwachen auf dem Damme, welche sich jener furchtbaren Vulkane erinnerten, so sehr in Furcht gesetzt wurden, daß sie sich eilfertig nach den nächsten Schanzen zurückzogen. Gerade dies war es, was der Feind beabsichtigt hatte. In diesen Schiffen, welche blos wie Brander aussahen, aber es nicht wirklich waren, lagen Soldaten versteckt, die nun plötzlich ans Land sprangen, und den Damm an der nicht vertheidigten Stelle, zwischen der St. Georgs- und der Pfahl-Schanze, glücklich erstiegen. Unmittelbar darauf zeigte sich die ganze seeländische Flotte mit zahlreichen Kriegsschiffen, Proviantschiffen und einer Menge kleinerer Fahrzeuge, welche mit großen Säcken Erde, Wolle, Faschinen, Schanzkörben u. dergl. beladen waren, um sogleich, wo es Noth that, Brustwehren aufwerfen zu können. Die Kriegsschiffe waren mit einer starken Artillerie und einer zahlreichen tapfern Mannschaft besetzt, und ein ganzes

Heer von Schanzgräbern begleitete sie, um den Damm, so bald man im Besitz davon sein würde, zu durchgraben.

Kaum hatten die Seeländer auf der einen Seite angefangen, den Damm zu ersteigen, so rückte die antwerpische Flotte von Osterweel herbei, und bestürmte ihn von der andern. Eilfertig führte man zwischen den zwei nächsten feindlichen Redouten eine hohe Brustwehr auf, welche die Feinde von einander abschneiden und die Schanzgräber decken sollte. Diese, mehrere Hundert an der Zahl, fielen nun von beiden Seiten mit ihren Spaten den Damm an, und wühlten in demselben mit solcher Emsigkeit, daß man Hoffnung hatte, beide Meere in Kurzem mit einander verbunden zu sehen. Aber unterdessen hatten auch die Spanier Zeit gehabt, von den zwei nächsten Redouten herbeizueilen und einen muthigen Angriff zu thun, während daß das Geschütz von der Georgs-Schanze unausgesetzt auf die feindliche Flotte spielte. Eine schreckliche Schlacht entbrannte jetzt in der Gegend, wo man den Teich durchstach, und die Brustwehr thürmte. Die Seeländer hatten um die Schanzgräber herum einen dichten Cordon gezogen, damit der Feind ihre Arbeit nicht stören sollte, und in diesem kriegerischen Lärm, mitten unter dem feindlichen Kugelregen, oft bis an die Brust im Wasser, zwischen Todten und Sterbenden, setzten die Schanzgräber ihre Arbeit fort, unter dem beständigen Treiben der Kaufleute, welche mit Ungeduld darauf warteten, den Damm geöffnet und ihre Schiffe in Sicherheit zu sehen. Die Wichtigkeit des Erfolgs, der gewissermaßen ganz von ihren Spaten abhing, schien selbst diese gemeinen Tagelöhner mit einem heroischen Muthe zu beseelen. Einzig nur auf das Geschäft ihrer Hände gerichtet, sahen sie, hörten sie den Tod nicht, der sie rings umgab, und fielen gleich die vordersten Reihen, so drangen sogleich die hintersten herbei. Die eingeschlagenen Pfäle hielten sie sehr bei der Arbeit auf, noch mehr aber die Angriffe der Spanier, welche sich mit verzweifeltem Muthe durch die feindlichen Haufen schlugen, die Schanzgräber in ihren Löchern durchborten, und mit den todten Körpern die Breschen wieder ausfüllten, welche die Lebenden gegraben hatten. Endlich

aber, als ihre meisten Offiziere theils todt, theils verwundet waren, die Anzahl der Feinde unaufhörlich sich mehrte, und immer frische Schanzgräber an die Stelle der Gebliebenen traten, so entfiel diesen tapfern Truppen der Muth, und sie hielten für rathsam, sich nach ihren Schanzen zurückzuziehen. Jetzt also sahen sich die Seeländer und Antwerper von dem ganzen Theil des Dammes Meister, der von dem Fort St. Georg bis zu der Pfahl-Schanze sich erstreckt. Da es ihnen aber viel zu lange anstand, die völlige Durchbrechung des Dammes abzuwarten, so luden sie in der Geschwindigkeit ein seeländisches Lastschiff aus, und brachten die Ladung desselben über den Damm herüber auf ein antwerpisches, welches Graf Hohenlohe nun im Triumph nach Antwerpen brachte. Dieser Anblick erfüllte die geängstigte Stadt auf einmal mit den frohesten Hoffnungen, und als wäre der Sieg schon erfochten, überließ man sich einer tobenden Fröhligkeit. Man läutete alle Glocken, man brannte alle Kanonen ab, und die außer sich gesetzten Einwohner rannten ungeduldig nach dem Osterweeler Thore, um die Proviantschiffe, welche unterwegs sein sollten, in Empfang zu nehmen.

In der That war das Glück den Belagerten noch nie so günstig gewesen, als in diesem Augenblicke. Die Feinde hatten sich muthlos und erschöpft in ihre Schanzen geworfen, und weit entfernt, den Siegern den eroberten Posten streitig machen zu können, sahen sie sich vielmehr selbst in ihren Zufluchtsörtern belagert. Einige Compagnien Schottländer, unter der Anführung ihres tapfern Obersten Balfour, griffen die St. Georgs-Schanze an, welche Camillo von Monte, der aus St. Jakob herbeieilte, nicht ohne großen Verlust an Mannschaft entsetzte. In einem viel schlimmern Zustande befand sich die Pfahl-Schanze, welche von den Schiffen aus heftig beschossen wurde und alle Augenblicke in Trümmern zu gehen drohte. Gamboa, der sie kommandirte, lag verwundet darin, und unglücklicherweise fehlte es an Artillerie, die feindlichen Schiffe in Entfernung zu halten. Dazu kam noch, daß der Wall, den die Seeländer zwischen dieser und der Georgs-Schanze aufgethürmt hat-

ten, allen Beistand von der Schelde her abschnitt. Hätte man also diese Entkräftung und Unthätigkeit der Feinde dazu benutzt, in Durchstechung des Dammes mit Eifer und Beharrlichkeit fortzufahren, so ist kein Zweifel, daß man sich einen Durchgang eröffnet, und dadurch wahrscheinlich die ganze Belagerung geendigt haben würde. Aber auch hier zeigte sich der Mangel an Folge, welchen man den Antwerpern im ganzen Laufe dieser Begebenheit zur Last legen muß. Der Eifer, mit dem man die Arbeit angefangen, erkaltete in demselben Maaße, als das Glück ihn begleitete. Bald fand man es viel zu langweilig und mühsam, den Teich zu durchgraben; man hielt für besser, die großen Lastschiffe in kleinere auszuladen, welche man sodann mit steigender Fluth nach der Stadt schaffen wollte. St. Adlegonde und Hohenlohe, anstatt durch ihre persönliche Gegenwart den Fleiß der Arbeiter anzufeuern, verließen gerade im entscheidenden Moment den Schauplatz der Handlung, um mit einem Getreideschiff nach der Stadt zu fahren, und dort die Lobsprüche über ihre Weisheit und Tapferkeit in Empfang zu nehmen.

Während daß auf dem Damme von beiden Theilen mit der hartnäckigsten Hitze gefochten wurde, hatte man die Scheldbrücke von Antwerpen aus mit neuen Maschinen bestürmt, um die Aufmerksamkeit des Herzogs auf dieser Seite zu beschäftigen. Aber der Schall des Geschützes vom Damme her entdeckte demselben bald, was dort vorgehen mochte, und er eilte, sobald er die Brücke befreit sah, in eigner Person den Teich zu entsetzen. Von zweihundert spanischen Pikenirern begleitet, flog er an den Ort des Angriffs, und erschien noch gerade zu rechter Zeit auf dem Kampfplatze, um die völlige Niederlage der Seinigen zu verhindern. Eiligst warf er einige Kanonen, die er mitgebracht hatte, in die zwei nächsten Redouten, und ließ von da aus nachdrücklich auf die feindlichen Schiffe feuern. Er selbst stellte sich an die Spitze seiner Soldaten, und in der einen Hand den Degen, den Schild in der andern, führte er sie gegen den Feind. Das Gerücht seiner Ankunft, welches sich schnell von einem Ende des Dammes bis zum andern

verbreitete, erfrischte den gesunkenen Muth seiner Truppen, und mit neuer Heftigkeit entzündete sich der Streit, den das Lokal des Schlachtfeldes noch mörderischer machte. Auf dem schmalen Rücken des Dammes, der an manchen Stellen nicht über neun Schritte breit war, fochten gegen fünftausend Streiter; auf einem so engen Raume drängte sich die Kraft beider Theile zusammen, beruhte der ganze Erfolg der Belagerung. Den Antwerpern galt es die letzte Vormauer ihrer Stadt, den Spaniern das ganze Glück ihres Unternehmens; beide Parteien fochten mit einem Muthe, den nur Verzweiflung einflößen konnte. Von beiden äußersten Enden des Dammes wälzte sich der Kriegsstrom der Mitte zu, wo die Seeländer und Antwerper den Meister spielten, und ihre ganze Stärke versammelt war. Von Stabroek her drangen die Italiener und Spanier heran, welche an diesem Tage ein edler Wettstreit der Tapferkeit erhitzte; von der Schelde her die Wallonen und Spanier, den Feldherrn an ihrer Spitze. Indem jene die Pfahl-Schanze zu befreien suchten, welche der Feind zu Wasser und zu Lande heftig bedrängte, drangen diese mit Alles niederwerfendem Ungestüm auf die Brustwehr los, welche der Feind zwischen St. Georg und der Pfahl-Schanze aufgethürmt hatte. Hier stritt der Kern der niederländischen Mannschaft hinter einem wohlbefestigten Walle, und das Geschütz beider Flotten deckte diesen wichtigen Posten. Schon machte der Herzog Anstalt, mit seiner kleinen Schaar diesen furchtbaren Wall anzugreifen, als ihm Nachricht gebracht wurde, daß die Italiener und Spanier unter Capizucchi und Aquila, mit stürmender Hand in die Pfahl-Schanze eingedrungen, davon Meister geworden, und jetzt gleichfalls gegen die feindliche Brustwehr im Anzuge seien. Vor dieser letzten Verschanzung sammelte sich also nun die ganze Kraft beider Heere, und von beiden Seiten geschah das Aeußerste, sowohl diese Bastei zu erobern, als sie zu vertheidigen. Die Niederländer sprangen aus den Schiffen ans Land, um nicht blos müßige Zuschauer dieses Kampfes zu bleiben. Alexander stürmte die Brustwehr von der einen Seite, Graf Mannsfeld von der andern: fünf Angriffe geschahen und fünfmal wurden sie zurückge-

schlagen. Die Niederländer übertrafen in diesem entscheidenden Augenblicke sich selbst; nie im ganzen Laufe des Kriegs hatten sie mit dieser Standhaftigkeit gefochten. Besonders aber waren es die Schotten und Engländer, welche durch ihre tapfere Gegenwehr die Versuche des Feindes vereitelten. Weil da, wo die Schotten fochten, Niemand mehr angreifen wollte, so warf sich der Herzog selbst, einen Wurfspieß in der Hand, bis an die Brust ins Wasser, um den Seinigen den Weg zu zeigen. Endlich nach einem langwierigen Gefechte, gelang es den Mannsfeldischen, mit Hülfe ihrer Hellebarden und Piken, eine Bresche in die Brustwehr zu machen, und indem der Eine sich auf die Schulter des Andern schwang, die Höhe des Walls zu ersteigen. Barthelemi Toralva, ein spanischer Hauptmann, war der Erste, der sich oben sehen ließ, und fast zu gleicher Zeit mit demselben zeigte sich der Italiener Capizucchi auf dem Rande der Brustwehr; und so wurde denn, gleich rühmlich für beide Nationen, der Wettkampf der Tapferkeit entschieden. Es verdient bemerkt zu werden, wie der Herzog von Parma, den man zum Schiedsrichter dieses Wettstreits gemacht hatte, das zarte Ehrgefühl seiner Krieger zu behandeln pflegte. Den Italiener Capizucchi umarmte er vor den Augen der Truppen, und gestand laut, daß er vorzüglich der Tapferkeit dieses Offiziers die Eroberung der Brustwehr zu danken habe. Den spanischen Hauptmann Toralva, der stark verwundet war, ließ er in sein eignes Quartier zu Stabroek bringen, auf seinem eigenen Bette verbinden, und mit demselben Rocke bekleiden, den er selbst den Tag vor dem Treffen getragen hatte.

Nach Einnahme der Brustwehr blieb der Sieg nicht lange mehr zweifelhaft. Die holländischen und seeländischen Truppen, welche aus ihren Schiffen gesprungen waren, um mit dem Feinde in der Nähe zu kämpfen, verloren auf einmal den Muth, als sie um sich blickten und die Schiffe, welche ihre letzte Zuflucht ausmachten, vom Ufer abstoßen sahen.

Denn die Fluth fing an sich zu verlaufen, und die Führer der Flotte, aus Furcht, mit ihren schweren Fahrzeugen auf dem Strand zu bleiben, und bei einem unglücklichen

Ausgange des Treffens dem Feinde zur Beute zu werden, zogen sich von dem Damme zurück und suchten das hohe Meer zu gewinnen. Kaum bemerkte dies Alexander, so zeigte er seinen Truppen die fliehenden Schiffe, und munterte sie auf, mit einem Feinde zu enden, der sich selbst aufgegeben habe. Die holländischen Hülfstruppen waren die ersten, welche wankten, und bald folgten die Seeländer ihrem Beispiele. Sie warfen sich eiligst den Damm herab, um durch Waten oder Schwimmen die Schiffe zu erreichen; aber weil ihre Flucht viel zu ungestüm geschah, so hinderten sie einander selbst, und stürzten haufenweise unter dem Schwerte des nachsetzenden Siegers. Selbst an den Schiffen fanden viele noch ihr Grab, weil Jeder dem Andern zuvorzukommen suchte, und mehrere Fahrzeuge unter der Last derer, die sich hineinwarfen, untersanken. Die Antwerper, die für ihre Freiheit, ihren Herd, ihren Glauben kämpften, waren auch die Letzten, die sich zurückzogen, aber eben dieser Umstand verschlimmerte ihr Geschick. Manche ihrer Schiffe wurden von der Ebbe übereilt, und saßen fest auf dem Strande, so daß sie von den feindlichen Kanonen erreicht und mit sammt ihrer Mannschaft zu Grunde gerichtet wurden. Den andern Fahrzeugen, welche vorausgelaufen waren, suchten die flüchtigen Haufen durch Schwimmen nachzukommen; aber die Wuth und Verwegenheit der Spanier ging so weit, daß sie, das Schwert zwischen den Zähnen, den Fliehenden nachschwammen, und manche noch mitten aus den Schiffen herausholten. Der Sieg der königlichen Truppen war vollständig, aber blutig; denn von den Spaniern waren gegen achthundert, von den Niederländern (die Ertrunkenen nicht gerechnet) etliche tausend auf dem Platze geblieben; und auf beiden Seiten wurden Viele von dem vornehmsten Adel vermißt. Mehr als dreißig Schiffe fielen mit einer großen Ladung von Proviant, die für Antwerpen bestimmt gewesen war, mit hundert und fünfzig Kanonen und anderm Kriegsgeräthe in die Hände des Siegers. Der Damm, dessen Besitz so theuer behauptet wurde, war an dreizehn verschiedenen Orten durchstochen, und die Leichname derer, welche ihn in diesen Zustand versetzt hatten, wurden jetzt gebraucht, jene Oeffnungen wie-

der zuzustopfen. Den folgenden Tag fiel den Königlichen noch ein Fahrzeug von ungeheurer Größe und seltsamer Bauart in die Hände, welches eine schwimmende Festung vorstellte, und gegen den cowensteinischen Damm hatte gebraucht werden sollen. Die Antwerper hatten es mit unsäglichem Aufwande zu der nämlichen Zeit erbaut, wo man den Ingenieur Gianibelli, der großen Kosten wegen, mit seinen heilsamen Vorschlägen abwies, und diesem lächerlichen Monstrum den stolzen Namen, Ende des Kriegs, beigelegt, den es nachher mit der weit passendern Benennung, Verlornes Geld, vertauschte. Als man dieses Schiff in See brachte, fand sich's, wie jeder Vernünftige vorhergesagt hatte, daß es seiner unbehülflichen Größe wegen schlechterdings nicht zu lenken sei, und kaum von der höchsten Fluth konnte aufgehoben werden. Mit großer Mühe schleppte es sich bis nach Ordam fort, wo es, von der Fluth verlassen, am Strand sitzen blieb, und den Feinden zur Beute wurde.

Die Unternehmung auf den cowensteinischen Damm war der letzte Versuch, den man zu Antwerpens Rettung wagte.

LE BEAU ET LE SUBLIME.

Zwei Genien sind es, die uns die Natur zu Begleitern durchs Leben gab. Der eine, gesellig und hold, verkürzt uns durch sein munteres Spiel die mühvolle Reise, macht uns die Fesseln der Nothwendigkeit leicht, und führt uns unter Freude und Scherz bis an die gefährlichen Stellen, wo wir als reine Geister handeln und alles Körperliche ablegen müssen, bis zur Erkenntniß der Wahrheit und zur Ausübung der Pflicht. Hier verläßt er uns, denn nur die Sinnenwelt ist sein Gebiet; über diese hinaus kann ihn sein irdischer Flügel nicht tragen. Aber jetzt tritt der andere hinzu, ernst und schweigend und mit starkem Arm trägt er uns über die schwindliche Tiefe.

In dem ersten dieser Genien erkennt man das Gefühl des Schönen, in dem zweiten das Gefühl des Erhabenen.

MATTHISSON.

Friedrich von Matthisson wurde zu Hohendodeleben bei Magdeburg bald nach dem Tode seines Vaters, der daselbst Landprediger gewesen war, am 23ten Januar 1761 geboren. Nachdem er von seiner verwitweten Mutter in stiller und beschränkter Häuslichkeit auferzogen, und später (seit 1771) von seinem Großvater, einem Landgeistlichen, in den wissenschaftlichen Vorkenntnissen unterrichtet worden war, wurde er (1773) als Freischüler in die Lehranstalt zu Kloster Berge bei Magdeburg aufgenommen. Außer den Dichterwerken der Alten waren es besonders Ossian, Klopstock und Hölty, die den Geist des jungen Matthisson mächtig anzogen und ihn zu eignen dichterischen Versuchen begeisterten, von denen sich nur der eine, „die Betende," aus jener Zeit noch erhalten hat. Im Jahre 1778 bezog er die Universität Halle, um sich der Gottesgelehrtheit zu widmen; allein Spuren von Brustschwäche bewogen ihn sehr bald, sich auf das Schul- und Erziehungswesen mit Eifer zu legen. Bald nach seinem Abgange von Halle erhielt Matthisson eine Anstellung am Philantropin zu Dessau (im Frühling 1781). Hier verlebte er in einem erwünschten Wirkungskreise mehrere angenehme Jahre, die ihm nur durch den daselbst erfolgten Tod Rosenfeld's, des unzertrennlichen Gefährten seiner Kindheit und seines Jünglingsalters, bitter getrübt wurden. Dies und mancher andere Umstand veranlaßte ihn, einer Einladung der Gräfin Sievers nach Altona zu folgen, um dort die Erziehung ihrer beiden Söhne zu übernehmen, welche bereits im Erziehungshause zu Dessau unter seiner Aufsicht gestanden hatten (1784). In der Folge zog Matthisson mit seinen Zöglingen nach Heidelberg (1785), wo er unter andern Jung Stilling's und Karl Victors von Bonstetten persönliche Bekanntschaft und Freundschaft gewann, von da (1786) nach Mannheim. Eine folgenreiche Kränklichkeit bewog ihn hier, seine Erzieherstelle aufzugeben, und einer Einladung v. Bonstetten's nach Nyon zu folgen (im Herbst 1787), wo er im Hause des edeln Freundes, im belehrenden Umgange des benachbarten Bonnet, und in sorgenfreier Unabhängigkeit die vorige Kraft und Heiterkeit wieder

gewann. Nach einem zweijährigen Aufenthalte bei Bonstetten übernahm er (im Herbst 1789) eine Erzieherstelle im Hause des angesehenen Bankier Scherer zu Lyon, und lebte von nun an abwechselnd bald in dieser Stadt, bald auf dem Landsitze Grandclos am Genfersee. In diese Zeit fällt Matthissons erste Bekanntschaft mit dem Dichter v. Salis und mit der Dichterin Friederike Brun aus Kopenhagen. Der Ausbruch der französischen Staatsumwälzung und Familienpflichten führten im Jahre 1794 seine Rückreise in die Heimath herbei. Der Landgraf von Hessen-Homburg ertheilte ihm hier den Hofrathscharakter. Schon im folgenden Jahre wurde Matthisson Vorleser und Reise-Geschäftsführer bei der Fürstin von Anhalt-Dessau in Wörlitz, und begleitete seitdem diese vielseitig gebildete Frau auf ihren Reisen in Süddeutschland, der Schweiz und Italien. Nach dem Tode der Fürstin berief ihn der König von Würtemberg, der ihm früher bereits (1809) das Adelsdiplom ertheilt hatte, nach Stuttgart, wo Matthisson mit dem Charakter eines geheimen Legationsrathes, zum Mitglied der Oberintendanz des Hoftheaters und zum Oberbibliothekar ernannt wurde (1812). Diese Stellen behielt er bis zu seinem Tode, welcher im Jahre 1831 erfolgte.

Als lyrischer Dichter ist Matthisson schon seit längerer Zeit Liebling der deutschen Lesewelt. Sein seltnes Talent für Schilderung der Natur, landschaftlicher und ländlicher Scenen, und der Erinnerungs- und Kindheitswelt, hat bereits Schiller in einer ausführlichen Beurtheilung auf eine ausgezeichnete Weise anerkannt; aber auch an Wohllaut und goldnem Klang der Sprache und des Versbaus möchten ihm wohl nur wenige gleichkommen. Seine Gedichte, die seit ihrer ersten Erscheinung (Mannheim 1787) wiederholt gesammelt worden sind, hat Matthisson in einer Ausgabe letzter Hand (Zürich 1821) herausgegeben. Als Prosaschriftsteller trat Matthisson zuerst in seinen Briefen (Zürich 1795, 2 Bde.) auf, welche zum Theil sehr anziehende Auszüge aus seinem freundschaftlichen Briefwechsel, über Menschen, Gegenden, Literatur und Kunst, enthalten. Später gab er sie noch ausführlicher und aus seinen Papieren und Tagebüchern vervollständigt, unter dem Titel Erinnerungen (Zürich 1810—1815, 5 Thle) heraus. Beide Werke sind in einer edeln und anziehenden, nur viel leicht zu bilderreichen und hie und da zu gekünstelten Schreibart und Sprache abgefaßt.

L'HISTORIEN GIBBON.

Matthisson an Bonstetten.

Lausanne, 11 October 1789.

Die Vorstellung des nahen Abschiedes von Dir, mein Bonstetten, verläßt mich keinen Augenblick mehr. Ich werde Deinen Verlust doppelt fühlen, in jenem fremden Lande, wo man vielleicht mein Herz noch weniger verstehen wird als meine Sprache. Nur durch Arbeit hoffe ich den Schmerz der Trennung zu mildern; denn Arbeit ist das einzige untrügliche Mittel, nach einem unersetzlichen Verlust wieder ruhig und zufrieden zu werden. Ich will alle in mir liegende Kräfte aufbieten, um etwas hervorzubringen, das die Dunkelheit zerstreue, die meinen Namen umgibt. Vielleicht strebe ich nicht vergebens. Wo ist der Mensch von einigem Gefühl, in dessen Seele der Wunsch nicht wenigstens einmal recht lebhaft geworden wäre, noch bei der Nachwelt fortzuleben, oder doch wenigstens nicht, mit dem letzten Schaufelwurfe auf den Sarg, von den Zurückbleibenden vergessen zu werden? Jener Römer ließ sich an der Landstraße begraben, und auf seinen Denkstein setzen: „Man hat „den Lollius hieher gelegt, damit die Vorübergehenden ihm „zurufen: Lollius lebe wohl!"

Ich war gestern bei Gibbon. Sein Aeusseres hat viel Auffallendes. Er ist groß und von starkem Gliederbau; dabei etwas unbehülflich in seinen Bewegungen. Sein Gesicht ist eine der sonderbarsten physiognomischen Erscheinungen, wegen des unrichtigen Verhältnisses der einzelnen Theile zum Ganzen. Die Augen sind so klein, daß sie mit der hohen und prächtig gewölbten Stirn den härtesten Contrast machen: die etwas stumpfe Nase verschwindet fast zwischen den stark hervorspringenden Backen, und die weit herabhangende Unterkehle macht das an sich schon sehr längliche Oval des Ge-

sichts noch frappanter. Ungeachtet dieser Unregelmäßigkeiten hat Gibbons Physiognomie einen außerordentlichen Ausdruck von Würde, und kündigt beim ersten Blicke den tiefen und scharfsinnigen Denker an. Nichts geht über das geistvolle Feuer seiner Augen.

Gibbon hat ganz den Ton und die Manieren eines abgeschliffenen Weltmannes; ist kalthöflich; spricht das Französische mit Eleganz und hat (ein wahres Phänomen bei einem Engländer) fast die Aussprache eines Pariser Gelehrten. Er hört sich mit Wohlgefallen und redet langsam, weil er eine jede Phrase sorgfältig zu prüfen scheint, ehe er sie ausspricht. Mit immer gleicher Miene unterhält er sich von angenehmen und unangenehmen Dingen, von frohen und tragischen Begebenheiten, und sein Gesicht verzog sich, so lange wir beisammen waren, ungeachtet er veranlaßt wurde, eine sehr drollige Geschichte zu erzählen, nicht ein einzigesmal zum Lächeln. In seinem Hause herrscht die strengste Pünktlichkeit und Ordnung. Seine Leute müssen ihre Geschäfte beinahe zur bestimmten Minute verrichten, oder sie laufen Gefahr verabschiedet zu werden. Er gibt ihnen aber auch selbst das Beispiel. Sein Tag ist eingetheilt, wie der Tag des angelsächsischen Königs Alfred. Mit dem Glokkenschlage geht er an die Arbeit, zu Tische und in Gesellschaft, und bleibt in keiner von ihm abhangenden Lebenslage eine Minute länger, als die festgesetzte Tagsordnung es gestattet. Ein Friseur wurde verabschiedet, weil er einige Minuten nach 7 Uhr kam. Sein Nachfolger stellte sich, um mehrerer Sicherheit willen, etwas früher ein und hatte gleiches Schicksal. Nur der dritte, der mit dem Glockenschlage in die Hausthüre trat, wurde beibehalten. Gibbon arbeitet gegenwärtig am Katalog seiner Bibliothek, die sehr reich an kostbaren Werken, besonders aber an trefflichen Ausgaben der Klassiker ist, und überhaupt für eine der vorzüglichsten Privatbibliotheken gehalten wird, die je ein Gelehrter zusammenbrachte. Das erste Werk, womit er als Schriftsteller auftrat, schrieb er noch sehr jung, in französischer Sprache. Er sagte mir, es sei so selten geworden, daß man diese wenigen Bogen kürzlich in einer Auktion bis auf

zwei Guineen heraufgetrieben habe. In den Ruinen des Kapitols faßte er zuerst den Gedanken, die Geschichte des Verfalls und des Umsturzes der römischen Monarchie zu schreiben; und er hat mit männlicher Beharrlichkeit eine der mühvollsten Laufbahnen zurückgelegt, die jemals ein Schriftsteller betrat.

Unser Gespräch ging bald von der altenglischen Literatur, worin er eine vorzügliche Stärke besitzt, zur deutschen über. Gibbon, einer der größten Literatoren unsrer Zeit, dem nichts entgangen ist, was England, Frankreich, Italien und Spanien, fast in jedem Fache des menschlichen Wissens, vorzügliches aufzuweisen haben, verrieth von der Geschichte unsrer Sprache und Literatur nur sehr eingeschränkte Kenntnisse. Von den deutschen Nachbildungen alter Sylbenmaße hat er nie etwas gehört. Bei dieser Gelegenheit führte er Algarottis Abhandlung über den Reim an, worin mit gänzlicher Uebergehung der Deutschen, nur die verunglückten Hexameterversuche der Engländer, Franzosen und Italiäner aufgezählt werden. Dies veranlaßte mich zu einem kurzen Abriß der Geschichte der deutschen Sprache und ihrer schnellen Ausbildung, den ich mit der Nachricht von einer deutschen Odyssee schloß, wo der Uebersetzer nicht nur das Metrum und die Verszahl des Originals, sondern in vielen Hexametern sogar die Sylbenfüße desselben wiedergegeben habe. Mein Gedächtniß war mir getreu genug, um die beiden berühmten Verse vom Steinwälzen des Sisyphus aus dem eilften Gesange der Odyssee, griechisch und deutsch hersagen zu können.

> Λᾶα βαστάζοντα πελώριον ἀμφοτέρῃσιν.
> Einen schweren Marmor mit großer Gewalt forthebend.
> Αὖτις ἔπειτα πέδονδε κυλίνδετο λᾶας ἀναιδής.
> Hurtig mit Donnergepolter entrollte der tückische Marmor.

Trotz seiner Unkunde der deutschen Sprache, mußte er doch, durch das bloße Gehör, vom Meisterbau dieser beiden Hexameter überzeugt werden. Ich bin nicht im Stande, sein Erstaunen, nach mehrmaliger Anhörung derselben, zu schildern. Er bekam plötzlich eine so hohe Meinung von der

Ausbildung unsrer Sprache, und den Riesenschritten unsrer Literatur, wie er sich ausdrückte, daß er den Entschluß faßte, bei mehrerer Muße, sogleich deutsch zu lernen. Ich hoffe, Du werdest bei erster Gelegenheit diesen merkwürdigen Mann persönlich kennen zu lernen suchen. Bei ihm sieht man die ausgewählteste Gesellschaft und die interressantesten durchreisenden Fremden. Ich umarme Dich mit ganzer Seele.

PROMENADE A PIED AU HAUT DE LA TOUR DE MAYENNE.

An denselben.

Grandclos, 29 Juni 1790.

Jetzt zur Erzählung meiner Bergreise. Wir stiegen im Dorfe Yvorne, unweit Aigle, zu Pferde. Der Weg war anfänglich schön, und wand sich zwischen Fichten und Cytisusbäumen, deren gelbe Blütentrauben herrlich gegen das schwärzliche Grün der Nadelhölzer abstachen. Von Zeit zu Zeit erblickten wir durch Gebüschöffnungen das Rhone-Thal und die wilden Schneegebirge von Wallis. Zwei Stunden mochten wir etwa bergan geritten sein, als wir einen Ort erreichten, den man die Ruinen nennt, und dessen natürliche Beschaffenheit diesem Namen völlig entspricht. Der Weg wird beinahe senkrecht, und man sieht auf beiden Seiten nichts als abgerissene, hoch über einander gethürmte Felsenmassen. Kaum hatten wir diese Oede zurückgelegt, als wir uns auf einer Ebne befanden, wo der ganze Genfer-See plötzlich tief unter unsern Füßen erschien. Wir verweilten hier einige Stunden in einer Sennhütte, wo wir bei den Hirten eine freundliche Aufnahme und vortreffliche Milch fanden, und setzten hierauf unsern Lauf weiter fort. Gegen Abend erreichten wir unser Nacht-

quartier. Dies war eine andere Sennhütte am Fuße zweier majestätischen Felsengipfel, von welchen der eine völlig die Form einer gedrückten Kuppel hat und Tour de Mayenne genannt wird. Ich konnte am folgenden Morgen der Versuchung nicht widerstehen, diesen Gipfel zu besteigen, dessen Zugänge mir von den Hirten als leicht und gefahrlos beschrieben wurden, und wo ich mir überdem eine herrliche Aussicht auf die savoyischen Alpen und eine reiche Pflanzenernte versprach. Ich steckte den Linnäus, eine kleine Korbflasche mit Wein und ein Stück Brod zu mir und trat meine Wanderung an. Glücklich erreichte ich das Ziel meiner Reise. Die Aussicht übertraf meine Erwartungen, und mein botanischer Eifer blieb auch nicht unbelohnt. Anstatt nun auf dem nämlichen, sehr bequemen Wege wieder zurückzukehren, gab mir ein Dämon ein, die mir völlig unbekannte Ostseite des Berges zu umgehen, und auf einem andern Pfade wieder zur Sennhütte hinabzusteigen. Gewiß hätte ich dies Vorhaben aufgegeben, wenn ich damals schon gewußt hätte, daß die Reihe von Felsenzacken, über welche ich mir eine Bahn zu eröffnen gedachte, auf der westlichen Seite, senkrecht abgeschnitten, einen fürchterlichen Abgrund bildete. Nach einem halbstündigen Wege, der mich zuerst in ein Thal und dann wieder bergan führte, befand ich mich vor einer ziemlich hohen Felsenwand, welche ich, mit Hülfe der in den Ritzen wachsenden Sträuche, ohne große Gefahr erkletterte. Nun folgte eine sanfte Anhöhe, die mit dem Silene acaulis, wie mit einem Purpurteppich, überdeckt war, und wo ich eine Zeitlang ruhte, weil ich anfing mich ermüdet zu fühlen. Es war grade Mittag. Nach einer erquickenden Mahlzeit von Wein und Brod erstieg ich die Anhöhe, und richtete, weil jede Menschenspur verschwunden war, meinen Lauf nach der Sonne und der Tour de Mayenne, welche der Sennhütte, wo sich meine Reisegesellschaft befand, gerade gegen Osten lag. Unangenehmer bin ich selten überrascht worden, als durch die Wandlung der Scene, die mir jetzo bevorstand. Kaum hatte ich den Gipfel der Höhe erreicht, als ich eine Wildniß vor mir da liegen sah, wo nur Schneeflächen sich ausdehnten, die bald durch Schlünde, bald durch

Felsenspitzen unterbrochen wurden, und wo alles vegetirende Leben, wie an den Gränzen eines Chaos, hinzusterben schien. Da ich es kaum mit ganz frischen Kräften gewagt haben würde, durch diese schauderhaften Regionen des Winters zu dringen, so war ich jetzt, da ich schon zu ermatten anfing, um so mehr darauf bedacht unverzüglich umzukehren und den alten Weg wieder aufzusuchen. Aber als ich wieder an die Felsenwand zurückkam, sah ich mit Schaudern die unüberwindlichen Schwierigkeiten des Herunterkletterns, und einen Abgrund, der mir beim Hinaufsteigen nicht halb so beträchtlich geschienen hatte.

Es ist auf Bergreisen, wie Du aus eigener Erfahrung weißt, sehr oft der Fall, daß man von einer Felswand, die man mit Leichtigkeit erklimmte, nicht wieder herabsteigen kann, ohne sein Leben der augenscheinlichsten Gefahr auszusetzen. Hier fiel die Unmöglichkeit in die Augen. Um nicht in den Abgrund zu stürzen, hätte ich die hervorspringenden Steine und Sträuche, die mir emporhalfen, genau wieder treffen müssen; und dies war ohne Augen in den Fußsohlen nicht möglich.

Zur Rechten und Linken versagten mir fürchterliche Klüfte jeden Ausgang; es blieb folglich kein anderes Rettungsmittel für mich übrig, als die Schneewüste; sie allein mußte jetzt mein Schicksal entscheiden. Zum zweitenmale erstieg ich also die Anhöhe mit dem Purpurteppich, und betrat die daran gränzende Winteröde, wo der lockere Schnee das Gehen äußerst beschwerlich machte. Die Mühseligkeiten, mit denen ich von dort an zu kämpfen hatte, kann ich nicht mit Worten schildern; aber sie waren so groß, daß ich bei einer weniger starken Natur nothwendig darunter hätte erliegen müssen. Oft war ich gezwungen, in tiefe, halb mit Schnee angefüllte Abgründe hinunter zu steigen, um mit unsäglicher Mühe auf der Gegenseite wieder heraufzuklimmen; und dann hatte ich nach langer ununterbrochener Anstrengung manchmal kaum fünf bis sechs Schritte für meinen Rückweg gewonnen. Die Schienbeine waren mir zuletzt, durch wiederholtes Fallen zwischen den spitzigen Steintrümmern, geschunden und die Hände wund von häu-

figem Anklammern. Bald vermochte ich vor Ermüdung keinen Schritt mehr vorwärts zu thun. Es war halb vier Uhr.

Bis dahin hatte mich die Hoffnung, einen Ausgang zu finden, noch nicht verlassen; jetzt aber, da meine Kräfte mit jedem Athemzuge schwächer wurden, und vor mir die Wüste sich immer noch eben so weit verbreitete, als da ich sie zuerst betrat, fing ich an, den Tod als den einzigen Befreier aus diesem Labyrinthe zu betrachten. Ich trank den kleinen Rest Wein, den ich noch sorgfältig geschont hatte, und aß das einzige Stück Brod, welches mir übrig war; eben so fest überzeugt meine letzte Mahlzeit gehalten zu haben, wie die edlen Spartaner bei Thermopylä. Fast im nämlichen Momente da ich mich auf den Felsen niederlegte, der mir zum Tische gedient hatte, sank ich in einen tiefen Schlummer.

Nun hing das Leben Deines Freundes nur noch an einem zarten Faden. Die Fortdauer meines Schlafes bis nach Sonnenuntergang war, bei einer solchen Entkräftung, mehr als wahrscheinlich; und in diesem Falle wäre ich unfehlbar ein Opfer der Nachtfröste geworden, die einen kleinen See dieser Höhen, bei dem ich vorbeigekommen war, in jetziger Jahrzeit noch dick übereisten. Auf eine menschliche Hand, mich der Erstarrung zu entreißen, durfte ich hier eben so wenig rechnen, als in den Wildnissen einer unbewohnten Insel. Ich werde daher das Ereigniß, dem ich meine Rettung danke, immer als eines der außerordentlichsten meines Lebens ansehen. Dem ungefähren Vorbeifluge eines Raubvogels, der vermuthlich daherum sein Nest hatte, war es vorbehalten, mich Dir und der menschlichen Gesellschaft wiederzugeben. Mit lautem Geschrei streifte er so dicht an mir hin, daß ich, trotz meines Todtenschlummers, davon erwachte. Seiner Stimme nach, die ich noch hörte als er schon weit entfernt war, hielt ich ihn für einen Adler; und dies ward mir nachher durch die Versicherung eines Gemsenjägers, daß der Steinadler häufig in jenen Felseneinöden niste, noch wahrscheinlicher. Auch die große Eule, welche man in Frankreich Grand duc nennt, pflegt da im Dunkel tiefer Spalten und

Höhlungen zu wohnen; doch war diese schwerlich meine Retterin, weil es äußerst selten ist, daß sie vor Sonnenuntergang ausfliegt. Der traumähnliche Zustand, in welchem ich mich beim Erwachen befand, machte mich zu jeder genauen Beobachtung unfähig; und als ich wieder zu mir selbst gekommen war, schwebte der Vogel, dessen Stimme mich ins Leben zurückgerufen hatte, schon in einer Entfernung, die mich seine Gestalt nicht mehr deutlich erkennen ließ. Es war 6 Uhr als ich erwachte. Neugestärkt durch den Schlaf, beschloß ich nun die Entdeckung eines Ausgangs von neuem zu versuchen. Nachdem ich mich etwa noch eine Stunde lang, mit unbeschreiblicher Mühe, durch Schnee und Klüfte fortgearbeitet hatte, befand ich mich an dem Bette eines Waldstroms, das noch wasserleer und an einigen Stellen mit Schnee angefüllt war. Dieser Anblick erhob meinen immer tiefer sinkenden Muth auf einmal wieder so mächtig, daß ich mit der freudigsten Zuversicht die Bahn betrat, welche das Wasser aus dieser Wildniß in die Ebene leitete, und auch mich hinabführen konnte.

Nur sehr langsam wand ich mich, zwischen aufgethürmten Felsenblöcken, die bald sanfter, bald schroffer sich neigenden Krümmungen des Strombettes hinunter. Nun hörte ich das Läuten der Herdenglocken und den Gesang der Hirten wieder. Eine süßere Musik drang nie in mein Ohr, als diese rauhen Töne, mit denen der letzte Zweifel an meiner Rückkehr zu den Lebendigen aus meiner Seele verschwand. Der hinter einem Fichtenwalde aufsteigende Rauch leitete jetzt meine Schritte, und gegen 8 Uhr kam ich bei einer Sennhütte an, die zwei Stunden von jener entfernt lag, wo ich übernachtet hatte. Die Hirten glaubten eine Todtenerscheinung zu erblicken, so sehr waren alle Züge meines blassen Gesichts entstellt. Vierzehn Stunden hatte ich auf dieser gefährlichen Wanderung zugebracht, und während dieser ganzen Zeit nichts genossen, als ein wenig Brod und Wein. Die Hirten schlossen einen Kreis um mich her, und bewiesen mir eine Sorgfalt, die in meiner damaligen hülfsbedürftigen Lage mich doppelt rührte. Als ich ihnen den Weg bezeichnete, auf welchem ich zu ihnen herabgekom-

men war, geriethen sie in das lebhafteste Erstaunen, und versicherten, daß die Gegend da oben, wegen ihrer gefährlichen Abgründe, weit berüchtigt sei, und gewöhnlich erst im August, wiewohl nur selten, von den Gemsenjägern besucht werde.

Dies, mein Bonstetten, ist die getreue und schmucklose Darstellung meiner letzten Alpenreise.

FICHTE.

Johann Gottlieb Fichte, geboren zu Rammenau bei Bischofswerda in der Oberlausitz am 19ten Mai 1762, erhielt seine erste Bildung durch die Unterstützung eines Herrn von Miltiz. Sodann besuchte er das Gymnasium der Schulpforte, studirte zu Jena, Leipzig und Wittenberg, und lebte hierauf einige Jahre in der Schweiz und in Preußen, wo er zu Königsberg auch Kants persönliche Bekanntschaft machte. Zuerst erregte er die öffentliche Aufmerksamkeit durch seinen Versuch einer Kritik aller Offenbarung (1792), welche Schrift ihm auch (1793) den Ruf zu einer ordentlichen Professur der Philosophie nach Jena zuwege brachte. In Jena, wo damals ein reges wissenschaftliches Leben blühte, machte er zuerst durch seine Wissenschaftslehre (1794) sein philosophisches System bekannt, welches anfangs als bloße Fortentwickelung des Kantischen erschien, nachher aber sich immer weiter davon entfernte. Nachdem er in Berlin eine Zeit lang privatisirt hatte, ward er Professor der Philosophie in Erlangen (1805). Während des französisch-preußischen Kriegs ging er nach Königsberg, kehrte nach dem Frieden wieder nach Berlin zurück, und hielt in dieser, damals noch von den Franzosen besetzten Hauptstadt seine kraftvollen Reden an die deutsche Nation (1808). Im Jahre 1810 ward er Professor an der neuerrichteten Universität zu Berlin, und wirkte in diesem Amte unermüdet bis an seinen Tod für Preußens und Deutschlands geistige Wiedererweckung. Nachdem er die Morgenröthe der Befreiung Deutschlands, woran er selber so feurigen Antheil genommen, noch miterlebt, starb er, durch ein verheerendes Nervenfieber hingerafft, in der Blüthe seines Alters und seiner Wirksamkeit, am 29ten Januar 1814.

Fichte's Darstellungsweise ist durchaus scharfsinnig, gedankenreich, beredt, und (wofern man seine strengwissenschaftlichen Werke ausnimmt) großentheils sehr klar; nur selten ist seine Sprache und sein Periodenbau zu kunstreich, verwickelt und schwerfällig.

SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Die Sonne gehet auf und gehet unter, und die Sterne versinken und kommen wieder, und alle Sphären halten ihren Zirkeltanz; aber sie kommen nie so wieder, wie sie verschwanden, und in den leuchtenden Quellen des Lebens ist selbst Leben und Fortbilden. Jede Stunde von ihnen herbeigeführt, jeder Morgen und jeder Abend sinkt mit neuem Gedeihen herab auf die Welt; neues Leben und neue Liebe entträufelt den Sphären, wie die Thautropfen den Wolken, und empfängt die Natur, wie die kühle Nacht die Erde.

Aller Tod in der Natur ist Geburt, und gerade im Sterben erscheint sichtbar die Erhöhung des Lebens. Es ist kein tödtendes Prinzip in der Natur, denn die Natur ist durchaus lauter Leben, welches, hinter dem alten verborgen, beginnt und sich entwickelt. Tod und Geburt ist bloß das Ringen des Lebens mit sich selbst, um sich stets verklärter und ihm selbst ähnlicher darzustellen. Und mein Tod könnte etwas anders sein — meiner, der ich überhaupt nicht eine bloße Darstellung und Abbildung des Lebens bin, sondern das ursprüngliche, allein wahre, und wesentliche Leben in mir selbst trage? — Es ist gar kein möglicher Gedanke, daß die Natur ein Leben vernichten sollte, das aus ihr nicht stammt; die Natur, um deren Willen nicht ich, sondern die selbst nur um meinetwillen lebt.

Aber selbst mein natürliches Leben, selbst diese bloße Darstellung des innern unsichtbaren Lebens vor dem Blicke des Endlichen, kann sie nicht vernichten, weil sie sonst sich selbst müßte vernichten können; — sie, die bloß für mich, und um meinetwillen da ist, und nicht ist, wenn ich nicht bin. Gerade darum, weil sie mich tödtet, muß sie mich neu beleben; es kann nur mein in ihr sich entwickelndes höheres Leben sein, vor welchem mein gegenwärtiges verschwindet; und das, was der Sterbliche Tod nennt, ist die sichtbare Erscheinung einer zweiten Belebung. Stürbe kein vernünfti-

ges Wesen auf der Erde, das da nur einmal ihr Licht erblickt hätte, so wäre kein Grund da, eines neuen Himmels und einer neuen Erde zu harren; die einzige mögliche Absicht dieser Natur, Vernunft darzustellen und zu erhalten, wäre schon hienieden erfüllt, und ihr Umkreis wäre geschlossen. Aber der Akt, durch den sie ein freies selbstständiges Wesen tödtet, ist ihr feierliches, aller Vernunft kundbares Hinüberschreiten über diesen Akt, und über die ganze Sphäre, die sie dadurch beschließt; die Erscheinung des Todes ist der Leiter, an welchem mein geistiges Auge zu dem neuen Leben meiner selbst, und einer Natur für mich hinüber geleitet wird.

Jeder meines gleichen, der aus der irdischen Verbindung heraustritt, und der meinem Geiste nicht für vernichtet gelten kann (denn er ist meines gleichen), zieht meinen Gedanken mit sich hinüber; er ist noch, und ihm gebühret eine Stätte. Indeß wir hienieden um ihn trauern, ist drüben Freude, daß der Mensch zu ihrer Welt geboren wurde, so wie wir Erdenbürger die unsrigen mit Freude empfangen. Wenn ich einst ihnen folgen werde, wird für mich nur Freude sein; denn die Trauer bleibt in der Sphäre zurück, die ich verlasse.

Es verschwindet vor meinem Blicke und versinkt die Welt, die ich noch so eben bewunderte. In aller Fülle des Lebens, der Ordnung und des Gedeihens, welche ich in ihr schaue, ist sie doch nur der Vorhang, durch den eine unendliche vollkommnere mir verdeckt wird, und der Keim, aus dem diese sich entwickeln soll. Mein Glaube tritt hinter diesen Vorhang, und erwärmt, und belebt diesen Keim. Er sieht nichts Bestimmtes, aber erwartet mehr, als er hinieden fassen kann, und je in der Zeit wird fassen können.

So lebe, und so bin ich, und so bin ich unveränderlich, fest, und vollendet für alle Ewigkeit; denn dieses Sein ist kein von außen angenommenes; es ist mein eignes, einziges, wahres Sein und Wesen.

L'HOMME DANS SES RAPPORTS AVEC LA SOCIÉTÉ.

Der Mensch wird, so wie die Sachen gegenwärtig stehen, in der Gesellschaft geboren; er findet die Natur nicht mehr roh, sondern auf mannichfaltige Art schon für seine möglichen Zwecke vorbereitet. Er findet eine Menge Menschen beschäftiget, in verschiedenen Zweigen dieselbe für den Gebrauch vernünftiger Wesen nach allen ihren Seiten zu bearbeiten. Schon Vieles findet er gethan, das er außerdem selbst hätte thun müssen. Er könnte vielleicht ein sehr angenehmes Dasein haben, ohne überhaupt seine Kräfte selbst unmittelbar auf die Natur zu wenden, er könnte unter dem blosen Genusse dessen, was die Gesellschaft schon gethan hat, und was sie insbesondere zu seiner eigenen Ausbildung thut, vielleicht eine gewisse Vollkommenheit erhalten. Aber das darf er nicht: er muß seine Schuld an die Gesellschaft abzutragen wenigstens suchen; er muß seinen Platz besetzen; er muß die Vollkommenheit des Geschlechts, das so vieles für ihn gethan hat, auf irgend eine Art höher zu bringen sich wenigstens bestreben.

Hierzu hat er zwei Wege: entweder er setzt sich vor, die Natur nach allen Seiten zu bearbeiten; aber dann würde er vielleicht sein ganzes Leben, und mehrere Leben, wenn er mehrere hätte, anwenden müssen, um sich auch davon die Kenntniß zu erwerben, was vor ihm schon durch Andere geschehen und was zu thun übrig sei; und so wäre sein Leben zwar nicht durch die Schuld seines bösen Willens, aber doch durch die Schuld seiner Unklugheit, für das Menschengeschlecht verloren. Oder er ergreift irgend ein besonderes Fach, dessen vorläufige völlige Erschöpfung ihm etwa am nächsten liegt: für dessen Bearbeitung er etwa durch Natur und Gesellschaft schon vorher am meisten ausgebildet war, und widmet sich demselben ausschließend. Seine eigene Cultur für die übrigen Anlagen überläßt er der Gesellschaft, die er in seinem gewählten Fache zu cultiviren den Vorsatz, das Bestreben, den Willen hat: und so hat er sich einen Stand gewählt, und diese Wahl ist an sich völlig rechtmäßig. Doch steht auch die-

ser Akt der Freiheit, so wie alle unter dem Sittengesetz überhaupt, insofern dasselbe Regulativ unsrer Handlungen ist, oder unter dem kategorischen Imperativ, den ich so ausdrücke: sei, in Absicht deiner Willensbestimmungen, nie in Widerspruch mit dir selbst: ein Gesetz, welchem, in dieser Formel ausgedrückt, Jeder Genüge leisten kann, da die Bestimmung unsers Willens gar nicht von der Natur, sondern lediglich von uns selbst abhängt.

Die Wahl eines Standes ist eine Wahl durch Freiheit; mithin darf kein Mensch irgend zu einem Stande gezwungen, oder von irgend einem Stande ausgeschlossen werden. Jede einzelne Handlung, so wie jede allgemeine Veranstaltung, die auf einen solchen Zwang ausgeht, ist unrechtmäßig, abgerechnet, daß es unklug ist, einen Menschen zu diesem Stande zu zwingen oder von einem andern abzuhalten, weil keiner die besondern Talente des andern vollkommen kennen kann, und dadurch oft ein Glied für die Gesellschaft völlig verloren geht, daß es an den unrechten Platz gestellt wird. — Dies abgerechnet, ist es an sich ungerecht, denn es setzt unsere Handlung in Widerspruch mit unserm praktischen Begriffe von ihr. Wir wollten ein Glied der Gesellschaft, und wir machen ein Werkzeug derselben; wir wollten einen freien Mitarbeiter an unserm großen Plan, und wir machen ein gezwungenes leidendes Instrument desselben: wir tödten durch unsere Einrichtung den Menschen in ihm, so viel es an uns liegt, und vergehen uns an ihm und an der Gesellschaft.

Es wurde ein bestimmter Stand, die weitere Ausbildung eines bestimmten Talents gewählt, um der Gesellschaft dasjenige, was sie für uns gethan hat, wieder geben zu können; demnach ist jeder verbunden, seine Bildung auch wirklich anzuwenden zum Vortheil der Gesellschaft. Keiner hat das Recht, blos für den eigenen Selbstgenuß zu arbeiten, sich vor seinen Mitmenschen zu verschließen, und seine Bildung ihnen unnütz zu machen; denn eben durch die Arbeit der Gesellschaft ist er in den Stand gesetzt worden, sie sich zu erwerben, sie ist in einem gewissen Sinne ihr Product, ihr Eigenthum; und er beraubt sie ihres Eigenthums,

wenn er ihnen dadurch nicht nützen will. Jeder hat die Pflicht, nicht nur überhaupt der Gesellschaft nützlich sein zu wollen; sondern auch seinem besten Wissen nach alle seine Bemühungen auf den letzten Zweck der Gesellschaft zu richten, auf den — das Menschengeschlecht immer mehr zu veredeln, das ist, es immer freier von dem Zwang der Natur, immer selbstständiger und selbstthätiger zu machen — und so entsteht denn durch diese neue Ungleichheit eine neue Gleichheit, nämlich ein gleichförmiger Fortgang der Cultur in allen Individuen.

J. P. RICHTER.

Johann Paul Friedrich Richter — bekannter noch unter dem Namen Jean Paul — wurde 1763 zu Wunsiedel geboren, kam 1779 auf das Gymnasium zu Hof und 1780 nach Leipzig, um hier Theologie zu studiren, der er aber bald entsagte, lebte darauf eine Zeitlang in Schwarzbach an der Saale (wo sein Vater in der Folge Pfarrer gewesen war), später in Weimar, Berlin, Coburg, rc. und wählte endlich Baireuth, wo er sich vermählte, zu seinem Aufenthalt. Von dem Fürsten Primas mit dem Titel eines Legationsrathes und einer ansehnlichen Besoldung beschenkt, lebte er hier einzig der schönen Literatur, die ihm eine große Anzahl trefflicher Werke verdankt. Durch den frühen Tod seines hoffnungsvollen Sohnes tief erschüttert, konnte er seine vorige Rüstigkeit nicht wieder gewinnen, und folgte ihm 1825 in die Gruft.

Seine unsichtbare Loge, sein Hesperus, Quintus Fixlein, seine Blumen-Frucht-und Dornstücke, sein Jubelsenior, das Campanerthal, Titan, die Flegeljahre, die Levana, seine Vorschule der Aesthetik rc., rc., rc., — und wer mag sie alle herzählen, die Werke des Witzes und der Laune, erheben ihn zu einem der vorzüglichsten humoristischen Schriftsteller, über welchen aber nicht leicht widersprechendere Urtheile von irgend einem Schriftsteller gefällt worden sein mögen. — Was aus einer edlen Denkungsart, einer zarten Erfindung, einer schöpferischen Einbildungskraft, einer reichen Fülle von Witz und einer in Bildern und Vergleichungen beinahe schwelgenden Sprache Gutes und Schönes hervozugehen vermag, das Alles findet man in Jean Paul's Schriften und wenn man anderseits ihm unnatürliche Empfindungen, seltsame Situationen, Luftsprünge aller Art, absichtliches Haschen nach auffallenden Gegensätzen und Gleichnissen rc., vorwarf, so geschah dies nur, weil man das Wesen des Humors verkannte, der Alles in sich aufnehmend und mit der Form spielend kein Gesetz erkennen kann als das des Meisters, der, sein eignes Urbild, sich selber seine Gattung schuf.

Nur wenige Bruchstücke aus seinen Schriften sind bis jetzt außer Deutschland bekannt geworden, und der größere Theil derselben wird wohl für immer unübersetzbar bleiben.

Erste vollständige Ausgabe seiner sämmtlichen Werke: Berlin, Reimer, 1825—28, 60 Bde., 8.

LA GRÈCE ANTIQUE.

Nicht bloß ewige Kinder waren die Griechen, wie sie der ägyptische Priester schalt, sondern auch ewige Jünglinge. Wenn die spätern Dichter Geschöpfe der Zeit — ja die Deutschen Geschöpfe der Zeiten — sind: so sind die griechischen zugleich Geschöpfe einer Morgenzeit und eines Morgenlandes. Eine poetische Wirklichkeit warf, statt der Schatten, nur Licht in ihren poetischen Wiederschein. Ich erwäge das begeisternde, nicht berauschende Land mit der rechten Mitte zwischen armer Steppe und erdrückender Fülle, so wie zwischen Gluth und Frost und zwischen ewigen Wolken und einem leeren Himmel, eine Mitte, ohne welche kein Diogenes von Sinope leben konnte; — ein Land zugleich voll Gebirge, als Scheidemauer mannichfacher Stämme und als Schutz- und Treibmauer der Freiheit und Kraft, und zugleich voll Zauberthäler, als weiche Wiegen der Dichter, von welchen ein leichtes Wehen und Wogen an das süße Jonien leitet, in den schaffenden Edengarten des Dichter-Adams Homer. — Ferner die klimatisch mitgegebene Mitte der Phantasie zwischen einem Normann und einem Araber, gleichsam ein stilles Sonnenfeuer zwischen Mondschein und schnellem Erdenfeuer — die Freiheit; wo zwar der Sklave zum Arbeitfleiß und zur Handwerk-Innung und zum Brodstudium verurtheilt war (indeß bei uns Dichter und Weise Sklaven sind, wie bei den Römern zuerst die Sklaven jenes waren), wodurch aber eben darum der freigelassene Bürger nur für Gymnastik und Musik, d. h. für Körper- und Seelenbildung zu leben hatte. — Ferner die olympischen Siege des Körpers und die des Genius waren zugleich ausgestellt und gleichzei-

tig und Pindar nicht berühmter als sein Gegenstand. — Die Philosophie war kein Brod- sondern ein Lebensstudium, und der Schüler alterte in den Gärten der Lehrer. — Ein junger Dichtsinn, welcher, indeß der spätere anderer Länder sonst von der Vorherrschaft philosophischen Scharfsinnes zerfasert und entseelt wurde, bestand unverletzt und feurig vor dem alles zerschneidenden Heere von Philosophen, welche in wenigen Olympiaden die ganze transzendente Welt umsegelte — Das Schöne war, wie der Krieg für Vaterland, allen Ausbildungen gemein und verknüpfte alle, so wie der delphische Tempel des Musengottes alle Griechen-Nationen. — Der Mensch war inniger in den Dichter eingewebt, und dieser in jenen, und ein Aeschylus gedachte auf seiner Grabschrift nur seiner kriegerischen Siege; und wiederum ein Sophokles erhielt für seine poetischen (in der Antigone) eine Feldherrnstelle (1) auf Samos und für die Feier seiner Leiche baten die Athener den Lysander um einen Waffenstillstand. — Die Dichtkunst war nicht gefesselt, in die Mauern Einer Hauptstadt eingesargt, sondern schwebte fliegend über ganz Griechenland, und verband durch das Sprechen aller griechischen Mundarten alle Ohren zu Einem Herzen (2). Alle thätigen Kräfte wurden von innern und äußern Freiheit-Kriegen geprüft, gestärkt und von Küsten-Lagen vielfach gewandt, aber nicht, wie bei den Römern, auf Kosten der anschauenden Kräfte ausgebildet, sondern den Krieg als einen Schild, nicht wie die Römer als ein Schwert führend. — Nun vollends jenen Schönheitsinn erwogen, welcher sogar die Jünglinge (nach Theophrast) in Elea in männlicher Schönheit wetteifern ließ, und der den Ma-

(1) Wie heiliger war dies damals, als wenn in neuern Zeiten eine Pompadour Witz-Dichterlingen, welche mit der schillernden Pfauenfeder schreiben, zum Lohne das schwere, lange Feldherrnschwert in die Hände gibt!

(2) Unter der Regierung der Freiheit schrieb — wie später Italien — jede Provinz in ihrem Dialekte; erst als die Römer das Land in Ketten legten, kam auch die leichtere Kette hinzu, daß nur im attischen Dialekte geschrieben wurde.

lern Bildsäulen, ja (in Rhodus) Tempel setzte; der Schönheitsinn ferner, welcher einen Jüngling bloß, weil er schön war, nach dem Tode in einem Tempel anbetete oder bei Lebzeiten als Priester darin aufstellte (1); und welchem das Schauspiel wichtiger als ein Feldzug, die öffentlichen Richter über ein Preisgedicht so angelegen waren, als die Dichter über ein Leben und welcher — den Siegeswagen eines Dichters oder Künstlers durch sein ganzes Volk rollen ließ. — Ein Land, wo alles verschönert wurde, von der Kleidung bis zur Furie, so wie in heißen Ländern in Luft und Wäldern jede Gestalt, sogar das Raubthier, mit feurigen prangenden Bildungen und Farben fliegt und läuft, indeß das kalte Meer unbeholfne, zahllose und doch einformige, das Land nachäffende, graue Ungestalten trägt — Ein Land, wo in allen Gassen und Tempeln die Lyra-Saiten der Kunst wie aufgestellte Aeols-Harfen von selber erklangen — Nun dieses schönheittrunkne Volk noch mit einer heitern Religion in Aug' und Herz, welche Götter nicht durch Buß- sondern durch Freudentage versöhnte, und, als wäre der Tempel schon der Olymp, nur Tänze und Spiele und die Künste der Schönheit verordnete und mit ihren Festen, wie mit Weinreben, drei Viertel des Jahrs berauschend umschlang — Und dieses Volk, mit seinen Göttern schöner und näher befreundet als irgend eines, von seiner heroischen Vorzeit an, wo sich wie auf einem hohen Vorgebirge stehend seine Helden-Ahnen riesenhaft unter die Götter verloren (2), bis zur Gegenwart, worin auf der von lauter Gottheiten bewohnten oder verdoppelten Natur in jedem Haine ein Gott oder sein Tempel war, und wo für alle menschliche Fragen und Wünsche, wie für jede Blume, irgend ein Gott ein Mensch

---

(1) Z. B. der jugendliche Jupiter zu Aegä, der ismenische Apollo mußten den schönsten Jüngling zum Priester haben. Winckelmanns Geschichte der Kunst.

(2) Götter ließen sich vom Areopag richten (Demosthenes in Aristocrat. und Lactant. Inst. de fals. relig. I. 10.); dazu gehört Jupiters Menschenleben auf der Erde, sein Erbauen seiner eignen Tempel. *Id.* I. 11. 12.

wurde, und wo das Irdische überall das Ueberirdische, aber sanft wie einen blauen Himmel über und um sich hatte. —— Ist nun einmal ein Volk schon so im Leben verherrlicht und schon im Mittagschein von einem Zauberrauche umflossen, den andere Völker erst in ihrem Gedicht auftreiben: wie werden erst, müssen wir alle sagen, um solche Jünglinge, die unter Rosen und unter der Aurora wachen, die Morgenträume der Dichtkunst spielen, wenn sie darunter schlummern — wie werden die Nacht-Blumen sich in die Tag-Blumen mischen—wie werden sie das Frühlingleben der Erde auf Dichter-Sternen wiederholen — wie werden sie sogar die Schmerzen an Freuden schlingen mit Venus-Gürteln? —

Auch die Heftigkeit, womit wir Nordleute ein solches Gemälde entwerfen und beschauen, verräth das Erstaunen der Armuth. Nicht, wie die Bewohner der warmen schönen Länder, an die ewige Gleiche der Nacht und des Tages gewöhnt, d. h. des Lebens und der Poesie, ergreift uns sehr natürlich nach der längsten Nacht ein längster Tag desto stärker, und es wird uns schwer, uns für die Dürre des Lebens nicht durch die Ueppichkeit des Traums zu entschädigen.

VOYAGE EN ITALIE.

Entrée en Italie.

So lange die Nacht dauerte, schimmerten Albano's (1) Traumbilder mit den Sternbildern fort, und erst vor dem hellen Morgen erloschen sie alle. Gaspard (2) sagte ihm lächelnd, er sei auf dem Wege nach Italien. Unerwartet gefasset empfing er die Nachricht seiner Auswanderung. ——

So flogen die Tage mit ihren Städten und Landschaften vorüber und in Albano's Leben spiegelte sich wie in einem Gedichte die Welt. ——

---

(1) Albano, personnage principal du Titan.

(2) Le chevalier Gaspard, père d'Albano.

Sie versanken in die Tiefen der Tyroler Gebirge. Die Höhen standen schon ins feste weiße Leichentuch des Winters gehüllt und durch die Thäler ging nur der kalte Sturm lebendig hin und her. Albano's Sehnen nach dem milden Lande der Jugend wuchs zwischen den Stürmen und Alpen immer höher; und Rom's Bild breitete sich kolossalisch aus, je länger es sich ihm näherte. Gaspard ließ die Reise auf Flügeln gehen, um den Regenwolken des Herbstes vorzukommen.

In einer dunkeln Reise-Nacht arbeiteten sie sich gleichsam durch das Gebirge hindurch, gleich ihrem Gefährten, dem Adigo-Strom, der einen Riesen-Felsen aufreißet und in die milde Ebene stürzt und darin sanft weiter taumelt. Die Sonne erschien — und Italien.

Es hatte geregnet, eine laue Luft flatterte von den Zypressenhügeln durch das Thal und durch die Wein-Gehenke der Maulbeerbäume her und hatte sich zwischen Blüthen und den Früchten der Pomeranzen durchgedrängt — der Adigo schien wie eine geringelte Riesenschlange auf der vielfarbigen Landschaft an den Landhäusern und Olivenwäldern zu ruhen und Regenbogen an einander zu setzen. — Das Leben spielte im Aether — nur Sommervögel schweiften in dem leichten Blau — nur der Venuswagen der Freude rollte über die sanften Hügel.

Albano's volle Seele ergoß sich gleichsam in das breite Bette, das ihn von der milden Ebene zu der prächtigen Roma führte. — —

Ueberall wollte Albano aussteigen, und in große Ruinen und in den Glanz der entfallnen Kleinodien treten, welche den Welteroberern auf dem Wege nach Rom von den Triumphwagen verloren gegangen. Aber der Ritter rieth ihm an, seine Augen und Begeisterung zu sparen und aufzuheben für Rom. Wie schlug sein Herz, als sie endlich in der wüsten Campagna, die voll Lava-Würfe um den Horst der römischen Adler, dieser über die Welt getriebnen Sturmvögel, lag, auf der Flaminischen Straße rollten! — Aber er und Gaspard fühlten sich wunderbar beklommen — den stehenden See einer schwülen Schwefelluft glaubt man zu durchwaten, die sein

Vater den Schwefelhütten zu Baccano zuschrieb — er lechzte nach dem Schnee auf den fernen Bergen — der Himmel war schwarzblau und still — einzelne hohe Wolken flogen pfeilschnell durch die stille Wüste — ein Mann in der Ferne setzte eine ausgegrabene Urne wieder hin und betete, ängstlich gen Himmel blickend, seinen Rosenkranz. — Albano wandte sich nach Gebirgen, denen die Abendsonne, wie aufgelöset in stechendem Glanz, zusank. — Auf einmal ließ der Ritter den Postillon halten, der heftig die Arme, da es unter dem Wagen noch fortrollte, gen Himmel warf und rief: Heilige Mutter Gottes, ein Erdbeben! Aber Gaspard berührte den sonnentrunknen Sohn und sagte zeigend: ecco Roma! — Albano blickte hin und sah in tiefer Ferne die Kuppel der Peterskirche im Sonnenglanz. Die Sonne ging unter, die Erde bebte noch einmal, aber in seinem Geiste war nichts als Rom.

Arrivée a Rome.

Eine halbe Stunde nach dem Erdstoße wickelte sich der Himmel im Meere ein, und warf sich stück- und stromweise herunter. Die nackte Campagna und Heide verdeckte der Regenmantel — Gaspard war still, der Himmel schwarz — der große Gedanke stand einsam in Albano, daß er dem Blut und Throngerüst der Menschheit, dem Herzen einer erkalteten Helden-Welt, der ewigen Roma zuelle; und als er auf dem Ponte molle hörte, daß er jetzt über die Tiber gehe: so war ihm, als sei die Vergangenheit von den Todten auferstanden und er schiffe im zurücklaufenden Strome der Zeit; unter den Strömen des Himmels hört' er die alten sieben Bergströme rauschen, die einst von Roms Hügeln kamen und mit sieben Armen die Welt aus dem Boden aufhoben.

Endlich rückte das breitstehende Sternbild der Bergstadt Gottes in Nächte auseinander, Städte mit sparsamen Lichtern lagen hinauf und hinab, und die Glocken, (für ihn Sturmglocken) schlugen vier Uhr (1), als der Wagen durch

(1) Zehn Uhr.

das Triumphthor der Stadt, die Porta del Popolo, rollte: so riß der Mond seinen schwarzen Himmel auf und goß aus der Wolken-Kluft den Glanz eines ganzen Himmels hernieder; da stand der ägyptische Obeliskus des Thors wolkenhoch in der Nacht und drei Straßen liefen glänzend auseinander. So bist Du (sagte sich Albano, als sie im langen Corso nach der zehnten Region fuhren) wirklich im Lager des Krieggottes; hier, wo er das Heft des ungeheuern Kriegschwertes faßte, und mit der Spitze die drei Wunden in drei Welttheile machte. — Guß und Glanz durchflogen die weiten, breiten Straßen — zuweilen kam er plötzlich vor Gärten vorbei und in breite Stadtwüsten und Marktplätze der Vergangenheit. — Das Rollen der Wagen unter dem Rauschen des Regens glich dem Donner, dessen Tage dieser Heldenstadt sonst heilig waren, gleichsam der donnernde Himmel der donnernden Erde — eingemummte Gestalten mit kleinen Lichtern schlichen durch die finstern Straßen — oft stand ein langer Palast mit Säulenreihen im Feuer des Mondes, oft eine graue, einsame Säule, oft eine einzelne hohe Fichte oder eine Statue hinter Zypressen. Einmal da weder Regen noch Mondlicht war, ging der Wagen um die Ecke eines großen Hauses, auf dessen Dache eine blühende lange Jungfrau mit einem aufblickenden Kinde an der Hand, eine kleine Handleuchte bald gegen eine weiße Statue, bald gegen das Kind selber richtete und so wechselnd die ganze Gruppe beleuchtete. Mitten in das erhobene Gemüth drang die freundliche Gesellschaft und brachte ihm manche Erinnerungen mit; besonders war ihm ein römisches Kind eine ganz neue und mächtige Idee.

Sie stiegen endlich aus bei dem Fürsten di Lauria, Gaspard's Schwiegervater und altem Freund. Nah' an seinem Palast lag der Campo vaccino (das alte Forum), und auf die breiten Treppen und die drei Wunder-Gebäude des Kapitols schien der helle Mond; in der Ferne stand das Coliseo.

Le Forum.

Albano schlich hinunter in die dämmernde Herrlichkeit und trat vor das Forum; aber die Mondnacht, die Dekora-

tionmalerin, die mit unförmlichen Strichen arbeitet, macht' ihm fast die Bühne unkenntlich.

Welch' eine öde, weite Ebene, hoch von Ruinen, Gärten, Tempeln umgeben, mit gestürzten Säulen-Häuptern und mit aufrechten einsamen Säulen und mit Bäumen und einer stummen Wüste bedeckt! Der aufgewühlte Schutt aus dem ausgegossenen Aschenkrug der Zeit — und die Scherben einer großen Welt umhergeworfen! Er ging vor drei Tempel-Säulen (1), die die Erde bis an die Brust hinuntergezogen hatte, vorbei und durch den breiten Triumphbogen des Septimius Severus hindurch; rechts standen verbundne Säulen ohne ihren Tempel, links an einer Christen-Kirche die tief in den Bodensatz der Zeit getauchte Säulenreihe eines alten Heidentempels, am Ende der Siegbogen des Titus, und vor ihm in der öden waldigen Mitte ein Springwasser in ein Granitbecken sich gießend.

Er ging dieser Quelle zu, um die Ebene zu überschauen, aus welcher sonst die Donnermonate der Erde aufzogen, aber wie über eine ausgebrannte Sonne ging er darüber, welche finstere todte Erden umhängen. O der Mensch, der Mensch-Traum! rief's unaufhörlich um ihn. Er stand an der Granitschaale gegen das Coliseo gekehrt, dessen Gebirgrücken hoch in Mondlicht stand, mit den tiefen Klüften, die ihm die Sense der Zeit eingehauen — scharf standen die zerrissenen Bogen von Nero's goldnem Hause, wie mörderische Hauer, daneben. — Der palatinische Berg grünte voll Gärten, und auf zerbrochenen Tempel-Dächern nagte der blühende Todtenkranz aus Epheu, und noch glühten lebendige Ranunkeln um eingesenkte Kapitäler. — Die Quelle murmelte geschwätzig und ewig, und die Sterne schaueten fest herunter mit vergänglichen Stralen auf die stille Wahlstatt, worüber der Winter der Zeit gegangen, ohne einen Frühling nachzuführen — die feurige Weltseele war aufgeflogen und der kalte zerstückte Riese lag umher; auseinander gerissen waren die Riesen-Speichen des Schwungrads, das einmal

(1) Des Jupiter Tonans.

der Strom der Zeiten selber trieb. — Und noch dazu goß der Mond sein Licht, wie ätzendes Silberwasser, auf die nackten Säulen, und wollte das Coliseo und die Tempel und Alles auflösen in ihre eignen Schatten! —

Da streckte Albano die Arme in die Lüfte, als könnt' er damit umfassen und zerfließen, wie mit Armen eines Stroms, und rief aus: „O ihr großen Schatten, die ihr einst hier strittet und lebtet, ihr blickt herab vom Himmel, aber verachtend, nicht trauernd, denn euer großes Vaterland ist euch nachgestorben! Ach, hätt' ich auf der nichtigen Erde voll alter Ewigkeit, die ihr groß gemacht, nur eine That eurer werth gethan! Dann wär' es mir süß und erlaubt, mein Herz zu öffnen durch eine Wunde und zu vermischen das irdische Blut mit dem geheiligten Boden und aus der Gräber-Welt wegzueilen zu euch Ewigen und Unvergänglichen! Aber ich bin es nicht werth!" —

Saint-Pierre.

Rom ist, wie die Schöpfung, ein ganzes Wunder, das sich allmälich in neue Wunder zergliedert, in das Coliseo, in das Pantheon, die Peterskirche, in Raphael u. s. w.

Mit dem Durchgang durch die Peterskirche fing der Ritter den schönen Lauf durch die Unsterblichkeit an. Da Albano mehr von Gebäuden, als von jedem andern Kunstwerk ergriffen wurde: so sah er mit heiligem Herzen von weitem das lange Kunst-Gebirg, das wieder Hügel trug — so trat er vor die Ebene, um welche zwei ungeheure Kolonnaden, wie Korso's, laufen, ein Volk von Statuen tragend; in der Mitte steigt der Obeliskus und zu seiner Rechten und Linken ein ewiges Wasser auf, und von den hohen Stufen schauet die stolze Kirche der Welt, innen mit Kirchen besetzt, auf sich einen Tempel gen Himmel reichend, auf die Erde herunter. — Aber wie waren in der Nähe ihre Säulen und ihre Felsenwand ungeheuer aufgestiegen und flohen den Blick!

Er trat in die Zauberkirche mit dem Bewußtsein, daß sie, wie das Weltgebäude, sich immer mehr erweitere und ent-

ferne, je länger man in ihr ist. Auf zwei Kinder von weißem Marmor, die eine Weih-Muschel von gelbem hielten, gingen sie hin, die Kinder wuchsen durch das Nahen bis sie Riesen waren. Endlich standen sie am Hauptaltar und dessen hundert ewigen Lampen. — Welch eine Stille! Ueber sich das Himmelgewölbe der Kuppel, auf vier innern Thürmen ruhend, um sich eine überwölbte Stadt, von vier Straßen, worin Kirchen standen. — Am größesten wurde der Tempel durch Gehen; und wenn sie um eine Säule traten, so lag ein neuer vor ihnen und heilige Riesen schaueten ernst herab. — Hier wurde dem Jüngling nach langer Zeit das große Herz gefüllt: „in keiner Kunst (sagt' er zu seinem Vater) wird die Seele so gewaltig vom Erhabnen angefasset, als in der Baukunst; in jeder andern steht der Riese in ihr und in den Tiefen der Seele, aber hier steht er außer und dicht vor ihr.“ Dian, dem alle Bilder deutlicher waren als abstrakte Ideen, sagte: „er hat vollkommen Recht.“ — Fraischdörfer versetzte: „das Erhabene stecke auch hier nur im Kopfe, denn die ganze Kirche stehe doch in etwas Größerem, nämlich in Romund unter dem Himmel, wobei wir ja nichts empfänden.“ Auch klagt' er, „daß dem Erhabnen der Platz in seinem Kopfe sehr verengt werde durch die unzähligen Schnörkel und Monumente, die der Tempel zugleich mit sich in ihn hineintreibe.“ Gaspard sagte, Alles mit einem großen Sinne nehmend: „steht nur einmal das Erhabne wirklich da, so verschlingt und vertilgt es eben seiner Natur nach alle kleinen Zierden um sich her.“ Er führte zum Beweise den Münsterthurm und die Natur selber an, die durch ihre Gräser und Dörfer nicht kleiner werde.

Noch etwas begehrte die Fürstin am Abend vor der Abreise, am Morgen Albano's Begleitung auf die Peterskuppel; sie wollte Rom noch einmal in die scheidende Seele fassen, wenn es Morgenroth und Morgenglanz bedeckten. —

Früh vor Sonnenaufgang, wo in Rom noch Mehre einschlafen als aufstehen, holte er sie ab. Rom schlief noch; zuweilen begegneten ihnen Wagen und Familien, die eben ihre Nacht beschließen wollten. Der Himmel stand

kühl und blau über dem dämmernden Morgen, dem frischen Sohne der schönen Nacht.

Der zweite Cirkus vor der Peterskirche war einsam und stumm, wie die Heiligen auf den Säulen; die Fontainen sprachen; noch ein Sternbild erlosch über dem Obeliskus. — Sie gingen die Wendeltreppe von anderthalbhundert Stufen auf das Dach der Kirche und kamen aus einer Gasse von Häusern, Säulen, kleinen Kuppeln und Thürmen durch vier Thüren in die ungeheuere Kuppel, — in eine gewölbte Nacht — unten in der Tiefe ruhte der Tempel — wie ein weites finsteres einsames Thal mit Häusern und Bäumen, ein heiliger Abgrund, und sie gingen nahe vor den musivischen Riesen, den farbigen breiten Wolken am Himmel des Doms vorbei. Während sie in der hohen Wölbung stiegen, blinkte immer röther Aurorens Goldschaum an den Fenstern, und Feuer und Nacht schwammen im Gewölb' in einander.

Sie eilten höher und blickten hinaus, da schon ein einziger Lebensstral wie aus einem Auge hinter dem Gebirg in die Welt zuckte — um den alten Albaner rauchten hundert glühende Wolken, als gebähre sein kalter Krater wieder einen Flammentag und die Adler flogen mit goldnen in die Sonne getauchten Flügeln langsam über die Wolken. — Plötzlich stand der Sonnengott auf dem schönen Gebirg, er richtete sich auf im Himmel und riß das Netz der Nacht von der bedeckten Erde weg; da brannten die Obelisken und das Coliseum und Rom von Hügel zu Hügel, und auf der einsamen Campagna funkelte in vielfachen Windungen die gelbe Riesenschlange der Welt, die Tiber — alle Wolken zerliefen in die Tiefen des Himmels und goldnes Licht rann von Tuskulum und von Tivoli, und von Nebenhügeln in die vielfarbige Ebene, an die zerstreuten Villen und Hütten, in die Zitronen- und Eichenwälder — im tiefen Westen wurde wieder das Meer wie am Abend, wenn es der heiße Gott besucht, voll Glanz, immer von ihm entzündet und sein ewiger Thau.

In der Morgenwelt lag unten das große stille Rom ausgebreitet, keine lebendige Stadt, ein einsamer ungeheurer Zaubergarten der alten verborgnen Heldengeister, auf zwölf

Hügel gelegt. — Der menschenlose Lustgarten der Geister lagte sich durch die grünen Wiesen und Zypressen zwischen den Palästen an und durch die breiten offnen Treppen und Säulen und Brücken, durch die Ruinen und hohen Springbrunnen und den Adonisgarten, und die grünen Berge und Götter-Tempel; die breiten Gänge waren ausgestorben; die Fenster waren vergittert, auf den Dächern blickten sich die steinernen Todten fest an — nur die glänzenden Springwasser waren rege und eine einzige Nachtigall seufzte als sterbe sie zuletzt. —

„Das ist groß, sagte endlich Albano, daß unten alles einsam ist und man keine Gegenwart sieht. Die alten Heldengeister können in der Leere ihr Wesen treiben und durch ihre alten Bogen und Tempel ziehen und oben an den Säulen mit dem Ephen spielen.“

„Nichts, versetzte die Fürstin, mangelt der Pracht als diese Kuppel, die wir auf dem Kapitolium gar dazu sähen. Aber nie werd' ich diese Stelle vergessen.“

„Was wär' es sonst mit Allem? sagt' er. Ohnehin gehen die flachen Gegenden des Lebens ohne Merkmal vorüber; aus mancher langen Vergangenheit schlägt kein Echo zurück, weil kein Berg die breite Fläche stört! — Aber Rom und diese Stunde leben ewig in uns.“

Naples et ses Environs.

Kurz vor Sonnenuntergang kamen wir am Himmelfahrtstag in Mola an, der eingeborne Dian war eben so überwunden von der grünenden Herrlichkeit, die er lange nicht gesehen, wie ich, und ich glaub' ihm noch nicht, daß es um Neapel schöner blühe und dufte. Ich ging gar nicht in die Stadt, denn die Sonne hing schon gegen das Meer. Um mich quillt der Blumenrauch aus Zitronenwäldern und Jasmin- und Narzissen-Auen — zu meiner Linken wirft der blaue Apennin seine Quellen von Berg zu Berg und zu meiner Rechten dringt das gewaltige Meer an die gewaltige Erde an und die Erde streckt den festen Arm aus und hält

eine glänzende Stadt (1), mit Gärten behangen, weit ins Wogen-Gewimmel hinein — und ins unergründliche Meer sind hohe Inseln als unergründliche Berge (2) hinein geworfen — tief in Süden und Osten greift ein schimmerndes Nebelland, die Küste von Sorento, wie ein gekrümmter Jupiters-Arm, um das Meer und hinter dem fernen Neapel steht der Vesuvius mit einer Wolke im Himmel unter dem Mond. „Fall' auf Deine Knie, Glückseliger, sagte Dian, vor der kostbaren Weite!" O Gott warum nicht ernstlich es thun? Wer kann denn im Abendschein das ungeheuere Wellenreich anschauen, wie dort das Regen sich in der Ferne stillt und nur glänzt und endlich blau und golden mit dem Himmel verschwebt, und wie hier die Erde das weiche schwebende Feuer mit ihren langen Ländern in einem rosigen festen Erdschatten einschließet, wer kann den Feuerregen des unendlichen Lebens, den webenden Zauberkreis aller Kräfte im Wasser, im Himmel auf der Erde erblicken ohne niederzuknieen vor dem unendlichen Natur-Geiste und zu sagen: wie bist du mir so nahe, Unaussprechlicher! — O hier ist er in der Nähe und Ferne, die Seligkeit und die Hoffnung schimmert von der Nebel-Küste her, und auch aus den nahen Quellen, die das Gebirge in das Meer hinuntergießet und in der weißen Blüte über meinem Haupt. O rufet denn nicht diese Sonne von brennenden Wellen umflattert, und das Blau droben und drüben und die erglühenden Menschen-Länder, die Welten in der Welt, rufet nicht die Ferne das Herz und alle seine stolzen Wünsche heraus? Will es nicht schaffen und in die Ferne greifen und seine Lebensblüte vom höchsten Gipfel des Himmels reißen? Wenn es aber sich umsieht auf seinen Boden, auch da wieder ist der Gürtel der Venus um den blühenden Umkreis geworfen, hell grünt der hohe Myrtenbaum neben seiner kleinen dunkeln Myrte, die Orange schimmert im hohen kalten Grase und oben duftet

---

(1) Gaeta.

(2) Die Insel Ischia mit dem Berg Epomeo, so hoch wie der Vesuv — Kapri u. s. w.

ihre Blüte, der Waizen weht mit breiten Blättern zwischen dem Mandel- und Narzissen-Schmelze und ferne ist die Zypresse und die Palme stolz; Alles ist Blume und Frucht, Frühling und Herbst. Soll ich hin, soll ich her? das fragt das Herz in seinem Glück.

So ging mir die Sonne unter die Wellen hinab — die rothen Küsten flohen unter ihre Nebel — die Welt erlosch von Land zu Land, von einer Insel zur andern — der letzte Goldstaub auf den Höhen wurde verweht — die Gebet-Glocken der Klöster führten das Herz über die Sterne hinauf. —

O wie war meines so froh und so sehnend, zugleich ein Wunsch und ein Feuer, und in meinem Innersten sprach ein Dankgebet fort, dafür, daß ich war und bin auf dieser Erde.

Nie vergess' ich das! wenn wir das Leben wegwerfen als zu klein gegen unsere Wünsche: gehören nicht diese zu jenem und kamen von ihm? Wenn die bekränzte Erde solche Blüten-Ufer, solche Sonnengebirge um uns zieht, will sie damit Unglückliche einschließen? Warum ist unser Herz enger als unser Auge, warum erdrückt uns eine kaum meilenlange Wolke, die doch selber unter unermeßlichen Sternen steht? Ist nicht jeder Morgen ein Frühlingsanfang und jede Hoffnung? Was sind die dichtesten Lebensschranken anders als ein Rebengeländer, zum Reifen der Weinglut aufgebauet? — Und da das Leben sich immer in Viertel zerhackt, warum sollen es lauter letzte sein, nicht eben so oft erste, auf welche ein vollstralender Mond nachfolgt? — O Gott! sagt' ich, als ich durch die grünende Welt zurückging, die am nächsten Morgen eine glühende wird, nie lasse mich deine Ewigkeit irgend einer Zeit leihen, ausgenommen der seligsten; die Freude ist ewig, aber nicht der Schmerz, denn du hast ihn nicht geschaffen. — —

Eine helle Nacht ohne Gleichen! Die Sterne allein erhellten schon die Erde und die Milchstraße war silbern. Eine einzige mit Weinblüten durchflochtene Allee führte der Prachtstadt zu. Ueberall hörte man Menschen, bald nahes

Reden, bald fernes Singen. Aus schwarzen Kastanienwäldern auf mondhellen Hügeln riefen die Nachtigallen einander zu. Ein armes schlafendes Mädchen, das wir mitgenommen, hörte das Tönen bis in den Traum hinab, und sang nach und blickte, wenn es sich damit geweckt, verwirrt und süßlächelnd umher, mit dem ganzen Ton und Traum noch in der Brust. Singend rollte auf einem dünnen leichten Wagen mit zwei Rädern, ein Fuhrmann auf der Deichsel stehend lustig vorüber. — Weiber trugen in der Kühle schon große Körbe voll Blumen nach der Stadt; — in den Fernen neben uns dufteten ganze Paradiese aus Blumenkelchen; und das Herz und die Brust sogen zugleich den Liebetrank der süßen Luft. — Der Mond war hell wie eine Sonne an den hohen Himmel hinaufgezogen und der Horizont wurde von Sternen vergoldet — und am ganzen wolkenlosen Himmel stand die düstere Wolkensäule des Vesuv's in Osten allein. —

Tief in der Nacht nach zwei Uhr rollten wir in und durch die lange Prachtstadt, worin noch der lebende Tag fortblühte. Heitere Menschen füllten die Straßen — die Balkons warfen sich Gesänge zu — auf den Dächern blühten Blumen und Bäume zwischen Lampen und die Horen-Glöckchen vermehrten den Tag und der Mond schien zu wärmen. Nur zuweilen schlief ein Mensch zwischen den Säulengängen gleichsam an seinem Mittagschlafe. — Dian, aller Verhältnisse kundig, ließ an einem Hause auf der Süd- und Meerseite halten, und ging tief in die Stadt, um durch alte Bekannte die Abfahrt nach der Insel zu berichtigen, damit man gerade bei Sonnenaufgang aus dem Meere herüber die herrliche Stadt mit ihrem Golf und ihren langen Küsten am reichsten auffaßte. Die Ischianerin wickelte sich in ihren blauen Schleier gegen Mücken und entschlief am schwarzsandigen Ufer.

Ich ging allein auf und ab, für mich gabs keine Nacht und kein Haus. Das Meer schlief, die Erde schien wach. Ich sah in dem heiligen Schimmer (der Mond sank schon dem Posilippo zu), an dieser göttlichen Gränzstadt der Wasserwelt, an diesem aufsteigenden Gebirg von Palästen hinauf

bis wo das hohe Sant' Elmo-Schloß weiß aus dem grünen Strauße blickt. Mit zwei Armen umfaßete die Erde das schöne Meer, auf ihrem rechten, auf dem Posilippo, trug sie blühende Weinberge weit in die Wellen und auf dem linken hielt sie Städte und umspannte seine Wogen und seine Schiffe und zog sie an ihre Brust heran. Wie eine Sphinx lag dunkel das zackige Kapri am Horizont im Wasser und bewachte die Pforte des Golfs. Hinter der Stadt rauchte im Aether der Vulkan und zuweilen spielten Funken zwischen den Sternen.

Jetzt sank der Mond hinter die Ulmen des Posilippo hinab, die Stadt verfinsterte sich, das Getöse der Nacht verklang, Fischer stiegen aus, löschten ihre Fackeln und legten sich ans Ufer; die Erde schien einzuschlafen, aber das Meer aufzuwachen. Ein Wind von der sorrentinischen Küste trieb die stillen Wellen auf — heller schimmerte Sorrento's Sichel vom Monde zurück und vom Morgen zugleich wie silberne Fluren — Vesuv's Rauchsäule wurde abgeweht und vom Feuerberg zog sich eine lange reine Morgenröthe über die Küste hinauf, wie über eine fremde Welt.

Es war der dämmernde Morgen, voll von jugendlichen Ahnungen! Spricht nicht die Landschaft, der Berg, die Küste, gleich einem Echo, desto mehr Silben zur Seele, je ferner sie sind? — Wie jung fühlte ich die Welt und mich, und der ganze Morgen meines Lebens war in diesen gedrängt!

Mein Freund kam — Alles war berichtigt — die Schiffer angekommen — Agata wurde zur Freude geweckt — und wir stiegen ein, als die Morgenröthe die Gebirge entzündete, und aufgebläht von Morgenlüften flog das Schiffchen ins Meer hinaus.

Ehe wir noch um das Vorgebirg des Posilippo herumschifften, warf der Krater des Vesuv's den glühenden Sohn, die Sonne, langsam in den Himmel, und Meer und Erde entbrannten. Neapels halber Erdgürtel mit morgenrothen Palästen, sein Marktplatz von flatternden Schiffen, das Gewimmel seiner Landhäuser an den Bergen und am Ufer hinauf und sein grünender Thron von St. Elmo, standen stolz zwischen zwei Bergen, vor dem Meere.

Da wir um den Posilippo kamen, stand Ischia's Epomeo wie ein Riese des Meers in der Ferne, mit einem Wald umgürtet und mit kahlem weißen Haupt. Allmälig erschienen auf der unermeßlichen Ebene die Inseln nach einander wie zerstreute Dörfer und wild drangen und wateten die Vorgebirge in das Meer. Jetzt that sich gewaltiger und lebendiger als das vertrocknete vereinzelte starre Land, das Wasserreich auf, dessen Kräfte alle, von den Strömen und Wellen an bis zum Tropfen, zusammengreifen um sich zugleich bewegen.— Allmächtiges und doch sanftes Element! Grimmig schießest du auf die Länder und verschlingst sie, und mit deinen aushöhlenden Polypenarmen liegst du an der ganzen Kugel. Aber du bändigst die wilden Ströme und zerschmilzest sie zu Wellen, sanft spielest du mit deinen kleinen Kindern, den Inseln, und spielest an der Hand, die aus der leichten Gondel hängt, und schickst deine kleinen Wellen, die vor uns spielen, dann uns tragen, und dann hinter uns spielen.

Als wir vor dem kleinen Nisita vorbeikamen, wo einst Brutus und Kato nach Cäsar's Tod Schutzwehr suchten — als wir vor dem zauberischen Baja und dem Zauberschlosse, wo einst die Römer die Theilung der Welt beschlossen, und vor dem ganzen Vorgebirge vorübergingen, wo die Landhäuser der großen Römer standen, und als wir nach dem Berge von Cuma hinabsahen, hinter welchem Scipio Afrikanus in seinem Linternum lebte und starb: so ergriff mich das hohe Leben der alten Großen und ich sagte zu meinem Freunde: „Welche Menschen waren das! Kaum erfahren wir es gelegentlich im Plinius oder Cicero, daß einer von ihnen dort ein Landhaus hat, oder daß es ein schönes Neapel gibt, — mitten aus dem Freudenmeer der Natur wachsen und tragen ihre Lorbeern so gut wie aus dem Eismeere Deutschlands und Englands, oder aus Arabiens Sand — in Wüsten und in Paradiesen schlugen ihre starken Herzen gleich fort und für diese Weltseelen gab es keine Wohnung, außer die Welt. Nur bei solchen Seelen sind Empfindung fast mehr werth als Thaten, ein Römer konnte hier groß vor Freude weinen! Dian, sage, was kann der neuere Mensch dafür, daß er so spät lebt hinter ihren Ruinen?“ —

Jugend und Ruinen, einstürzende Vergangenheit und ewige Lebensfülle bedeckten das misenische Gestade und die ganze unabsehliche Küste — an die zerbrochnen Aschenkrüge todter Götter, an die zerstückten Tempel Merkurs, Dianens, spielte die fröhliche leichte Welle und die ewige Sonne — alte einsame Brückenpfeiler im Meere, einsame Tempelsäulen und Bogen sprachen im üppigen Lebensglanze das ernste Wort — die alten heiligen Namen der elysäischen Felder, des Avernus, des todten Meers wohnten noch auf der Küste — Felsen- und Tempeltrümmer lagen unter einander auf der bunten Lava — Alles blühte und lebte, das Mädchen und die Schiffer sangen — die Berge und die Inseln standen groß im jungen feurigen Tage — Delphine zogen spielend neben uns — singende Lerchen wirbelten sich im Aether über ihre engen Inseln heraus — und aus allen Enden des Horizonts kamen Schiffe herauf und flogen pfeilschnell dahin. Es war die göttliche Ueberfülle und Vermischung der Welt vor mir, brausende Saiten des Lebens waren über den Saitensteg des Vesuv's und Posilipps herüber bis an den Epomeo gespannt.

Plötzlich donnerte es Einmal durch den blauen Himmel über das Meer her. Das Mädchen fragte mich: „Warum werdet ihr bleich? es ist nur der Vesuv.“ Da war ein Gott mir nahe, ja Himmel, Erde und Meer traten als drei Gottheiten vor mich — von einem göttlichen Morgensturm wurde das Traumbuch des Lebens rauschend aufgeblättert und überall las ich unsere Träume und ihre Auslegungen. —

Nach einiger Zeit kamen wir an ein langes den Norden verschlingendes Land gleichsam der Fuß eines einzigen Bergs, es war schon das holde Ischia.

Ischia.

Wie wehte draußen — als sie in die festliche Welt kamen — das kühle Himmelblau herab statt der Erdenlüfte! Wie glänzte die Welt und der Tag — und die Zukunft! Wie schäumte im Lebenskelche der Liebetrank für jeden der drei Menschen, aus zwei berauschenden Mitteln gemacht, glänzend über! —

Sie folgten dem Wege nach dem Gipfel des Epomeo, aber in ausweichender Freiheit und in einem Wechsel der Natur, der nirgends weiter auf der Erde so ist. Sie begegneten Thälern mit Lorbeern und Kirschen, mit Rosen und Primeln zugleich. — Es kamen kühle Schluchten mit reifen Orangen und Aepfeln ausgefüllt, neben heißen Felsen von Aloe und Granaten, und an die Gipfel des Kirsch- und Apfelbaums rührten oben die Wein- und Orangenblüten. — In den blühenden Klüften schlugen sichere Nachtigallen und aus den Ritzen schoßen giftlose Schlangenköpfe ans Licht. — Zuweilen kam ein Kloster in einem Zitronenwäldchen, zuweilen ein weißes Haus am Weingarten, bald eine kühle Grotte, bald ein Kohlgarten, neben rothem Klee, bald eine kleine Aue voll weißer Rosenblumen und Narzissen, und überall ein Mensch, der singend, tanzend und anredend vorüberging. — Wechselnd deckten Höhen und Gärten das Land und das Waßer auf und und zu, und lange schimmerte oft das weite ferne Meer und seine Wolkenküste wie ein zweiter Himmel durch die grünen Zweige nach. —

Sie kamen dem Hause des Einsiedlers auf dem Gipfel immer näher, auf bunten goldnen Schwungfedern des Lebens sich wiegend. Sie sagten einander zuweilen ein freudiges Wort, aber nicht um sich mitzutheilen, sondern weil das Herz nicht anders konnte und ein Wort nichts war als ein freudiger Seufzer. Sie standen endlich auf dem Erdenthron und blickten wie von der Sonne herunter. Rings um sie war das Meer gelagert, ins blau des Horizonts verschmolzen — von Kapua her zog in der Tiefe der weiße Apennin um den Vesuv und herüber auf der langen Küste Sorrento's fort — und vom Posilipp an verfolgten die Länder das Meer bis über Mola und Terracina — auf der geöffneten Weitfläche erschien Alles, die Vorgebirge, die gelben Krater-Ränder auf den Küsten und die Inseln ringsumher, die der verhüllte fürchterliche Gott unter dem Meere aus seinem Feuerreich an die Sonne getrieben — und das holde Ischia, mit seinen kleinen Städten an den Ufern und mit seinen kleinen Gärten und Kratern, stand wie ein grünendes Schiff im großen Meer und ruhte auf zahllosen Wogen.

Da verschwanden drunten die Größen der Erde, nur die Erde allein war groß und die Sonne mit ihrem Himmel war's. „O wie sind wir glücklich!" sagte Albano. Ja, ihr waret glücklich dort, wer wird es nach euch sein? — Sich auf dem Baum des Lebens wiegend, auf welchen schon sein Kindes-Auge so früh und sehnsüchtig geblickt, sagt' er alles was ihn erhob und ergriff: „daran erkenn' ich die Allgewaltige, zornig und flammend steigt sie aus dem Meerboden herauf, pflanzt ein brennendes Land und dann theilt sie wieder lächelnd an ihre Kinder Blumen aus; so sei der Mensch, Vulkan — dann Blume."

PROMENADE NOCTURNE DE VICTOR (1).

Um sieben Uhr Nachts ging Victor wie das Meer von Osten nach Westen. Orion, Kastor und Andromeda blinken in Westen nicht weit vom Abendroth über den Gefilden der Geliebten und werden wie diese bald aus einem Himmel in den andern untergehen. Das von lauter Hoffnungen erschütterte Herz, seine erhitzten Gehirnkammern, an denen das mit sympathetischer Dinte gezeichnete Maienthal immer lichter und farbiger vortrat, dieses innere fast schmerzliche Brausen der Freude raubte ihm anfangs das Vermögen, den in griechischer Schönheit aufgebaueten Frühlingtempel in eine stille helle Seele aufzufassen. Die Natur und die Kunst werden nur mit einem reinen Auge, aus welchem die beiden Arten von Thränen weggewischet sind, am besten genossen.

Aber endlich überdeckte das ausgebreitete Nachtstück seine heißen Fieberbilder und der Himmel drang mit seinen Lichtern und die Erde mit ihren Schatten in sein erweitertes Herz. Die Nacht war ohne Mondlicht, aber ohne

---

(1) Héros d'un roman de Jean-Paul.

Wolken. Der Tempel der Natur war, wie ein christlicher, erhaben verdunkelt. Viktor konnte sich aus den Laufgräben langer Thäler, aus Wälder-Finsternissen und aus dem schillernden Nebel der Wiesen nicht eher erheben, als in der Mitternachtstunde, wo er einen Berg wie einen Thron bestieg und sich da auf den Rücken legte, um die Augen in den Himmel unterzutauchen und sich abzukühlen vom Träumen und Laufen. Das hereinhängende Himmelblau schien ihm eine dünne blaue Wolke, ein in blaue Dünste zerschlagnes Meer zu sein und eine Sonne um die andre theilte mit ihren langen Stralen diese blaue Fluth ein wenig auseinander. Der Arkturus, der dem liegenden Menschen gegenüberstand, stieg schon von der Zinne des Himmels herab und drei große Sternbilder, der Luchs, der Stier, der große Bär zogen weit voraus unter das Abendthor. — Diese nähern Sonnen wurden von entrückten Milchstraßen mit einem Hof umschwommen und tausend große in die Ewigkeit geworfne Himmel standen in unserm Himmel als weiße spannenlange Düfte, als lichte Schneeflocken aus der Unermeßlichkeit, als silberne Kreise aus Reif. — Und die Schichten aneinandergedrückter Sonnen, die erst vor dem tausendäugigen Auge der Kunst den Nebelschleier fallen lassen, spielten wie Streife unserer Sonnenstäubchen, im glühenden durch das Unermeßliche brennenden Sonnenstral des Ewigen. — Und der Widerschein seines durchglühten Thrones lag hell auf allen Sonnen. —

— Plötzlich stellen sich nähere zerschmolzene Lichtwölkchen, nähere Nebel, aufgeflogen aus Thau unter der Versilberung, tief herab vor die Sonnen und der Silberblick des Himmels läuft mit zertragenen dunkeln Flocken an. — — Viktor begreifet die überirdische Entzündung nicht und richtet sich bezaubert empor ..... und siehe, der gute verwandte nahe Mond, der sechste Welttheil unserer kleinen Erde, war still und ohne das Freudengeschrei des Morgens neben der Triumphpforte der Sonne hereingetreten in die Nacht seiner Muttererde mit seinem halben Tage.

Und als jetzt die Schatten von allen Bergen rannen und durch die aufgedeckten Landschaften nur in Bächen zwischen

Bäumen zogen und als der Mond dem ganzen dunkeln Frühling in der Mitternacht einen kleinen Morgen gab: so faßte Viktor nicht nächtlich-melankolisch, sondern morgendlich-verjüngt den großen runden Spielraum der jährlichen Schöpfung in sein erwachtes Auge, in seine erwachte Seele und er überschauete den Frühling unter dem innern Freudengeschrei mitten in der weitesten Verstummung, 'unter dem Gefühle der Unsterblichkeit im Kreise des Schlafes. — —

Auch die Erde, nicht nur der Himmel, macht den Menschen groß!

Ziehet in meine Seele und in meine Worte, ihr Maigefühle, die ihr in der Brust meines Viktors schluget, da er über die knospende schwellende Erde sah, von Sonnen über seinem Haupte bedeckt, von grünendem Leben umstrickt, das von Gipfeln zu Wurzeln, von Bergen zu Furchen reichte, und von einem zweiten Frühling unter seinen Füßen getragen, da er sich hinter der durchbrochenen Erdrinde die Sonne mit einem Glanztage unter Amerika stehend dachte. — Steige höher, Mond, damit er den quellenden, geschwollenen, dunkel-grünen Frühling leichter sehe, der mit kleinen blassen Spitzen aus der Erde dringt, bis er sich herausgehoben voll glühender Bäume — damit er die Ebenen erblicke, die unter fetten Blättern liegen und auf deren grünem Wege das Auge von den aufgerichteten Blumen, an welchen die gespaltenen Reize des Lichtes wachsen und sich befestigen, zu den in Blüten zerspringenden Büschen und zu den langsamen Bäumen aufsteigt, deren gleißende Knospen in den Frühlingwinden auf und nieder schwanken — — Viktor war in Träume gesunken, als auf einmal das kalte Anwehen der Lenzluft, die jetzo mehr mit kleinen Wolken als mit Blumen spielen konnte, und das Rauschen der Frühlingbäche, die neben ihm von allen Bergen und über jedes dunklere Grün wegschossen, ihn erweckte und berührte. — Da war der Mond ungesehen gestiegen und alle Quellen glommen, und die Maiblumen traten weißblühend aus dem Grün, und um die regen Wasserpflanzen hüpften Silberpunkte. Da hob sich sein wonneschwerer Blick, um zu Gott zu kommen, von der Erde auf und von den grünenden

Rändern der Bäche und stieg auf die herumgebognen Wälder, aus denen die eisernen Funken und Dampfsäulen (1) über die Gipfel sprangen, und zog auf die weißen Berge, wo der Winter in Wolken schläft; — — aber als der heilige Blick in dem Sternenhimmel war und zu Gott aufsehen wollte, der die Nacht und den Frühling und die Seele geschaffen hat: so fiel er mit zurücksinkendem Flügel und weinend und fromm und demüthig und selig zurück.... Seine schwere Seele konnte nur sagen: Er ist! —

Aber sein Herz sog sich voll Leben an der unendlichen quellenden, webenden Welt um ihn, über ihm, unter ihm, worin Kraft an Kraft, Blüte an Blüte reicht, und deren Lebensquellen von einer Erde in die andere sprützen, und deren leere Räume nur die Steige der feinern Kräfte und der Aufenthalt der kleinern sind. — Die ganze unermeßliche Welt stand vor ihm, deren ausgespannter Wasserfall in Düfte und Ströme, in Milchstraßen und Herzen zersprungen, zwischen den zwei Donnern des Gipfels und des Abgrunds, reißend, gestirnt, geflammt herabfährt aus einer vergangnen Ewigkeit und niederspringt in eine künftige — und wenn Gott auf den Wasserfall sieht, so malt sich der Zirkel der Ewigkeit als Regenbogen auf ihn und der Strom verrückt den schwebenden Zirkel nicht.

LE TESTAMENT BIZARRE.

So lange Haslau eine Residenz ist, wußte man sich nicht zu erinnern, daß man darin auf etwas mit solcher Neugier gewartet hätte — die Geburt des Erbprinzen ausgenommen — als auf die Eröffnung des van der Kabelschen Testaments. — Van der Kabel konnte der Haslauer Krösus — und sein Leben eine Münzbelustigung heißen, oder eine Goldwäsche unter einem goldnen Regen, oder wie sonst der

---

(1) Von den Eisen- und Kohlhütten.

Witz wollte. Sieben noch lebende weitläuftige Anverwandten von sieben verstorbenen weitläuftigen Anverwandten Kabels machten sich zwar einige Hoffnung auf Plätze im Vermächtniß, weil der Krösus ihnen geschworen, ihrer da zu gedenken; aber die Hoffnungen blieben zu matt, weil man ihm nicht sonderlich trauen wollte, da er nicht nur so mürrisch sittlich und uneigennützig überall wirthschaftete — in der Sittlichkeit aber waren die sieben Anverwandten noch Anfänger — sondern auch immer so spöttisch darein griff und mit einem solchen Herzen voll Streiche und Fallstricke, daß sich auf ihn nicht fußen ließ. Das fortstralende Lächeln um seine Schläfe und Wulstlippen und die höhnische Fistelstimme schwächten den guten Eindruck, den sein edel gebautes Gesicht und ein Paar große Hände, aus denen jeden Tag Neujahrgeschenke und Benefizkomödien und Graziale fielen, hätten machen können; deswegen gab das Zuggevögel den Mann, diesen lebendigen Vogelbeerbaum, worauf es aß und nistete, für eine heimliche Schneus aus und konnte die sichtbaren Beeren vor unsichtbaren Haarschlingen kaum sehen.

Zwischen zwei Schlagflüssen hatt' er sein Testament aufgesetzt und dem Magistrate anvertraut. Noch als er den Depositionschein den sieben Präsumtiverben halbsterbend übergab, sagt' er mit altem Tone, er wolle nicht hoffen, daß dieses Zeichen seines Ablebens gesetzte Männer niederschlage, die er sich viel lieber als lachende Erben denke, denn als weinende; und nur einer davon, der kalte Ironiker, der Polizei-Inspektor Harprecht erwiederte dem warmen: ihr sämmtlicher Antheil an einem solchen Verluste stehe wohl nicht in ihrer Gewalt.

Endlich erschienen die sieben Erben mit ihrem Depositionschein auf dem Rathhause, namentlich der Kirchenrath Glanz, der Polizei-Inspektor, der Hofagent Neupeter, der Hoffiskal Knoll, der Buchhändler Pasvogel, der Frühprediger Flachs und Flitte aus Elsaß. Sie drangen bei dem Magistrate auf die vom sel. Kabel insinuirte Charte und die Oeffnung des Testaments ordentlich und geziemend. Der Oberexecutor des letztern war der regierende Bürgermeister selbst, die Unterexecutores der restirende Stadtrath. So

fort wurden Charte und Testament aus der Rathkammer vorgeholt in die Rathstube — sämmtlichen Rath- und Erbherrn herumgezeigt, damit sie das darauf gedruckte Stadtsekret besähen — die auf die Charte geschriebene Insinuationsregistratur vom Stadtschreiber den sieben Erben laut vorgelesen, und ihnen dadurch bekannt gemacht, daß der Selige die Charte dem Magistrate wirklich insinuirt und scrinio rei publicæ anvertraut, und daß er am Tage der Insinuation noch vernünftig gewesen — endlich wurden die sieben Siegel, die er selber darauf gesetzt, ganz befunden. Jetzt konnte das Testament — nachdem der Stadtschreiber wieder über dieses alles eine kurze Registratur abgefasset — in Gottes Namen aufgemacht und vom regierenden Bürgermeister so vorgelesen werden, wie folgt:

„Ich van der Kabel testire 179* den 7ten Mai hier in meinem Hause in Haslau in der Hundgasse ohne viele Millionen Worte, ob ich gleich ein deutscher Notarius und ein holländischer Dominé gewesen. Doch glaub' ich, werd' ich in der Notariatkunst noch so zu Hause sein, daß ich als ordentlicher Testator und Erblasser auftreten kann.

„Testatoren stellen die bewegenden Ursachen ihrer Testamente voran. Diese sind bei mir, wie gewöhnlich, der selige Hintritt und die Verlassenschaft, welche von vielen gewünscht wird. Ueber Begraben und dergleichen zu reden, ist zu weich und dumm. Das aber, als was Ich übrig bleibe, setze die ewige Sonne droben in einen ihrer grünen Frühlinge, in keinen düstern Winter.

„Die milden Gestifte, nach denen Notarien zu fragen haben, mach' ich so, daß ich für drei Tausend hiesige Stadtarmen jeder Stände eben so viele leichte Gulden aussetze, wofür sie an meinem Todes-Tage im künftigen Jahre auf der Gemeinhut, wenn nicht grade das Revüe-Lager da steht, ihres aufschlagen und beziehen, das Geld froh verspeisen, und dann in die Zelte sich kleiden können. Auch vermach' ich allen Schulmeistern unsers Fürstenthums, dem Mann einen Augustd'or, so wie hiesiger Judenschaft meinen Kirchenstand in der Hofkirche. Da ich mein Testament in Klauseln eingetheilt haben will, so ist diese die erste.

Zweite Klausel.

„Allgemein wird Erbsatzung und Enterbung unter die wesentlichsten Testamentstücke gezählt. Dem zu Folge vermach' ich dem Herrn Kirchenrath Glanz, dem Herrn Hoffiskal Knoll, dem Herrn Hofagent Peter Neupeter, dem Herrn Polizei-Inspektor Harprecht, dem Herrn Frühprediger Flachs und dem Herrn Hofbuchhändler Pasvogel und Herrn Flitten vor der Hand nichts, weniger weil ihnen als den weitläuftigsten Anverwandten keine Trebellianica gebührt, oder weil die meisten selber genug zu vererben haben, als weil ich aus ihrem eigenen Munde weiß, daß sie meine geringe Person lieber haben, als mein großes Vermögen, bei welcher ich sie denn lasse, so wenig auch an ihr zu holen ist. — —"

Sieben lange Gesichtlängen fuhren hier wie Siebenschläfer auf. Am meisten fand sich der Kirchenrath, ein noch junger, aber durch gesprochene und gedruckte Kanzelreden in ganz Deutschland berühmter Mann, durch solche Stiche beleidigt — dem Elsaßer Flitte entging im Sessionzimmer ein leicht geschnalzter Fluch — Flachsen, dem Frühprediger, wuchs das Kinn zu einem Bart abwärts — mehrere leise Stoßnachrufe an den seligen Kabel, mit Namen Schubjack, Narr, Unchrist u. s. w. konnte der Stadtrath hören. Aber der regierende Bürgermeister Kuhnold winkte mit der Hand, der Hoffiskal und der Buchhändler spannten alle Spring- und Schlagfedern an ihren Gesichtern wie an Fallen wieder an, und jener las fort, obwohl mit erzwungenem Ernste.

Dritte Klausel.

„Ausgenommen, gegenwärtiges Haus in der Hundgasse, als welches nach dieser meiner dritten Klausel ganz so wie es steht und geht, demjenigen von meinen sieben genannten Herren Anverwandten anfallen und zugehören soll, welcher in einer halben Stunde (von der Vorlesung der Klausel an gerechnet) früher als die übrigen sechs Nebenbuhler eine oder ein Paar Thränen über mich, seinen dahin gegangenen Onkel,

vergießen kann vor einem löblichen Magistrate, der es protokolliert. Bleibt aber Alles trocken, so muß das Haus gleichfalls dem Universalerben verfallen, den ich sogleich nennen werde."

Hier machte der Bürgermeister das Testament zu, merkte an, die Bedingung sei wohl ungewöhnlich, aber doch nicht gesetzwidrig, sondern das Gericht müsse dem ersten, der weine, das Haus zusprechen, legte seine Uhr auf den Sessiontisch, welche auf 11 ½ zeigte und setzte sich ruhig nieder, um als Testamentvollstrecker, so gut wie das ganze Gericht, aufzumerken, wer zuerst die begehrten Thränen über den Testator vergösse.

— Daß es, so lange die Erde geht und steht, je auf ihr einen betrübtern und krausern Kongreß gegeben, als diesen von sieben gleichsam zum Weinen vereinigten Provinzen, kann wohl ohne Parteilichkeit nicht angenommen werden. Anfangs wurde noch kostbare Minuten hindurch blos verwirrt, gestaunt und gelächelt, der Kongreß sah sich zu plötzlich in jenen Hund umgesetzt, dem mitten im zornigsten Losrennen der Feind zurief: wart auf! — und der plötzlich auf die Hinterfüße stieg und zähnebleckend aufwartete — vom Verwünschen wurde man zu schnell ins Beweinen emporgerissen.

An reine Rührung konnte — das sah jeder — keiner denken, so im Galopp an Platzregen, an Jagdtaufe der Augen; doch konnte in 26 Minuten etwas geschehen.

Der Kaufmann Neupeter fragte: ob das nicht ein verfluchter Handel und Narrenposse sei für einen verständigen Mann und verstand sich zu nichts; doch verspürt' er bei dem Gedanken, daß ihm ein Haus auf Einer Zähre in den Beutel schwimmen könnte, sonderbaren Drüsenreiz und sah wie eine kranke Lerche aus, die man mit einem eingeölten Stecknadelknopfe — das Haus war der Knopf — klystirt.

Der Hoffiskal Knoll verzog sein Gesicht wie ein armer Handwerksmann, den ein Gesell Sonnabend-Abends bei einem Schusterlicht rasirt und radirt; er war fürchterlich erboßet auf den Mißbrauch des Titels von Testamenten und nahe genug an Thränen des Grimms.

Der listige Buchhändler Pasvogel machte sich sogleich still

an die Sache selber und durchging flüchtig alles Rührende, was er theils im Verlage hatte, theils in Kommission; und hoffte etwas zu brauen; noch sah er dabei aus wie ein Hund, der das Brechmittel, das ihm der Pariser Hundarzt Demet auf die Nase gestrichen, langsam ableckt; es war durchaus Zeit erforderlich zum Effekt.

Flitte aus Elsaß tanzte grade zu im Sessionzimmer, besah lachend alle Ernste, und schwur, er sei nicht der Reichste unter ihnen, aber, für ganz Straßburg und Elsaß dazu, wär' er nicht im Stande bei einem solchen Spaß zu weinen. —

Zuletzt sah ihn der Polizei-Inspector Harprecht sehr bedeutend an, und versicherte: falls Monsieur etwan hoffe, durch Gelächter aus den sehr bekannten Drüsen, und aus den Meibomischen und der Karunkel und andern die begehrten Tropfen zu erpressen und sich diebisch mit diesem Fensterschweiß zu beschlagen, so wolle er ihn erinnern, daß er damit so wenig gewinnen könne, als wenn er die Nase schnäuzen und davon profitiren wollte, indem in letztere, wie bekannt, durch den ductus nasalis mehr aus den Augen fließe, als in jeden Kirchenstuhl hinein unter einer Leichenpredigt. — Aber der Elsasser versicherte, er lache nur zum Spaß, nicht aus ernstern Absichten.

Der Inspector seinerseits, bekannt mit seinem dephlegmirten Herzen, suchte dadurch etwas passendes in die Augen zu treiben, daß er mit ihnen sehr starr und weit offen blickte.

Der Frühprediger Flachs sah aus wie ein reitender Betteljude, mit welchem ein Hengst durchgeht; indeß hätt' er mit seinem Herzen, das durch Haus- und Kirchenjammer schon die besten schwülsten Wolken um sich hatte, leicht wie eine Sonne vor elendem Wetter auf der Stelle das nöthigste Wasser aufgezogen, wär' ihm nur nicht das herschiffende Flößhaus immer dazwischen gekommen als ein gar zu erfreulicher Anblick und Damm.

Der Kirchenrath, der seine Natur kannte aus Neujahrs- und Leichenpredigten, und der gewiß wußte, daß er sich selber zuerst erweiche, sobald er nur an andern Erweichungreden halte, stand auf — da er sich und andere so lang am Trocken-

seile hängen sah — und sagte mit Würde, jeder, der seine gedruckten Werke gelesen, wisse gewiß, daß er ein Herz im Busen trage, das so heilige Zeichen, wie Thränen sind, eher zurück zu drängen, um keinem Nebenmenschen damit etwas zu entziehen, als mühsam hervorzureizen nöthig habe aus Nebenabsichten. — „Dies Herz hat sie schon vergossen, aber heimlich, denn Kabel war mein Freund" sagt' er und sah umher.

Mit Vergnügen bemerkte er, daß alle noch so trocken da saßen, wie Korkhölzer; besonders jetzt konnten Krokodille, Hirsche, Elephanten, Hexen, Reben leichter weinen als die Erben, von Glanzen so gestört, und grimmig gemacht. Blos Flachsen schlug's heimlich zu; dieser hielt sich Kabels Wohlthaten und die schlechten Röcke und grauen Haare seiner Zuhörerinnen des Frühgottesdienstes, den Lazarus mit seinen Hunden und seinen eigenen langen Sarg in der Eile vor, ferner das Köpfen so mancher Menschen, Werthers Leiden, ein kleines Schlachtfeld, und sich selber, wie er sich da so erbärmlich, um den Testamentartikel in seinen jungen Jahren abquäle und abringe — noch drei Stöße hat er zu thun mit dem Pumpenstiefel, so hatte er sein Wasser und Haus.

„O Kabel, mein Kabel — fuhr Glanz fort, fast vor Freude über nahe Trauerthränen weinend — einst wenn neben Deine mit Erde bedeck'te Brust voll Liebe auch die meinige zum Vermod" — —

„Ich glaube, meine verehrtesten Herren — sagte Flachs, betrübt aufstehend und überfließend umher sehend — ich weine" — setzte sich darauf nieder und ließ es vergnügter laufen; er war nun auf dem Trocknen; vor den Akzessitaugen hatt' er Glanzen das Preis-Haus weggefischt, den jetzt seine Anstrengung ungemein verdroß, weil er sich ohne Nutzen den halben Appetit weggesprochen hatte. Die Rührung Flachsens wurde zu Protokoll gebracht und ihm das Haus in der Hundgasse auf immer zugeschlagen. Der Bürgermeister gönnt' es dem armen Teufel von Herzen; es war das erstemal im Fürstenthum Haslau, daß Schul- und Kirchenlehrers Thränen sich, nicht wie die der Heliaden in leichten

Bernstein, der ein Insekt einschließet, sondern, wie die der Göttin Freia, in Gold verwandelten.

Glanz gratulirte Flachsen sehr, und machte ihm froh bemerklich, vielleicht hab' er selber ihn rühren helfen. Die übrigen trennten sich, durch ihre Scheidung auf dem trocknen Weg von der Flachsischen auf dem nassen sichtbar, blieben aber noch auf das restierende Testament erpicht.

LE DOUBLE SERMENT DE DEVENIR MEILLEUR.

Heinrich war ein fünfzehnjähriger Jüngling, das heißt, voll guter Vorsätze, die er selten hielt und voll Fehler, die er täglich bereuete; er hatte seinen Vater und seinen Lehrer innig lieb, aber seine Vergnügungen oft stärker; er wollte gern das Leben für beide aufopfern, aber nicht seinen Willen; und seine aufbrennende Seele entriß denen, die er liebte, nicht mehr Thränen als ihm selber. So irrte schmerzlich sein Leben zwischen Bereuen und Sündigen umher; und zuletzt nahm sein langer Wechsel zwischen guten Entschlüssen und verderblichen Fehltritten seinen Freunden und sogar ihm die Hoffnung der Besserung.

Jetzt kam dem Grafen, seinem Vater, die Sorge nicht mehr aus dem zu oft verwundeten Herzen, daß Heinrich auf der Akademie und auf Reisen, wo die Irrwege des Lasters immer blumiger und abschüssiger werden und wohin keine zurückziehende Hand, keine zurückrufende Stimme des Vaters mehr reicht, von Schwäche zu Schwäche sinken und endlich mit einer besudelten, entnervten Seele wiederkehren werde, die ihre reinen Schönheiten und Alles verloren, sogar den Wiederschein der Tugend, die Reue.

Der Graf war zärtlich, sanft und fromm, aber kränklich und zu weich. Die Gruft seiner Gemahlin stand gleichsam unter dem Fußboden seines Lebens und unterhöhlte jedes Beet, wo er Blumen suchte. — Jetzt wurde er an seinem Geburtstag und vielleicht durch diesen krank, so wenig ertrug die gelähmte Brust einen Tag, wo das Herz stärker an sie schlug. Da er von Ohnmacht in Ohnmacht sank, so ging der

gequälte Sohn in das englische Wäldchen, worin das Grabmahl seiner Mutter und das leere war, das sein Vater sich in der Leichenklage hatte bauen lassen; und hier gelobte Heinrich dem mütterlichen Geiste den Krieg mit seinem Jähzorn und mit seinem Heißhunger nach Freuden an. Der Geburtstag des Vaters rief ihm ja zu: „Die dünne Erde, die deinen Vater „hält und ihn vom Staube deiner Mutter absondert, wird „bald einbrechen, vielleicht in wenig Tagen, und dann stirbt „er bekümmert und ohne Hoffnung, und er kommt zu deiner „Mutter und kann ihr nicht sagen, daß du besser bist.“

O da weint' er heftig, aber unglücklicher Heinrich, was hilft deine Rührung und dein Weinen ohne dein Bessern?

Nach einigen Tagen erhob sich der Vater wieder und drückte im kränklichen Uebermaße von Rührung und Hoffnung den reuigen Jüngling an die fieberhafte Brust. Heinrich berauschte sich in der Freude über die Genesung und über den Kuß — er wurde froher und wilder — er trank — er verwilderte mehr — sein Lehrer, der die sieche Weichheit des Vaters durch kraftvolle Strenge gut zu machen suchte, bestritt das Aufschwellen des Freudentaumels, — Heinrich wurde glühend, den Geboten ungehorsam, die er für keine weichen väterlichen hielt — und da der Lehrer fest, stark und nothwendig sie wiederholte, verletzte Heinrich im Taumel das Herz und die Ehre des strengen Freundes zu tief — und da flog auf das so oft getroffene kranke Herz des hoffenden Vaters der Aufruhr gegen den Lehrer wie ein giftiger Pfeil und der Vater unterlag der Wunde und sank auf das Krankenbette zurück.

Ich will euch, liebe Kinder, weder Heinrichs Gram noch Schuld abmalen; aber schließet in das strenge Urtheil, daß ihr über seine sprechen müsset, auch jede ein, die ihr vielleicht auf euch geladen: ach, welches Kind kann an das Sterbebette seiner Aeltern treten, ohne daß es sagen muß: „Wenn „ich ihrem Leben auch keine Jahre nahm, o! so kost' ich ihnen „doch Wochen und Tage! — Ach, die Schmerzen, die ich jetzt „lindern will, hab' ich vielleicht selber gegeben oder verstärkt, „und das liebe Auge, das so gern noch eine Stunde lang in's „Leben blicken wollte, drücken ja blos meine Fehler früher „zu!“ — Aber der wahnsinnige Sterbliche begehet seine Sün-

den so kühn, bloß weil sich ihm ihre mörderischen Folgen verhüllen; — er kettet die in seine Brust eingesperrten reißenden Thiere los, und lässet sie in der Nacht unter die Menschen dringen, aber er sieht es nicht, wie viele Unschuldige das losgebundne Unthier ergreife und würge.

Leichtsinnig wirft der wilde Mensch die glimmenden Kohlen seiner Sünden umher, und erst, wenn er im Grabe liegt, brennen hinter ihm die Hütten auf von seinen eingelegten Funken, und die Rauchsäule zieht als eine Schandsäule auf sein Grab und steht ewig darauf.

Heinrich konnte, sobald die Hoffnung der Genesung verschwand, die zerfallende Gestalt des guten Vaters vor Qual nicht mehr anschauen; er hielt sich bloß im nächsten Zimmer auf und kniete, während Ohnmachten mit dem väterlichen Leben spielten, wie ein Missethäter, still und mit verbundnen Augen vor der Zukunft und vor dem zerschmetternden Schrei: Er ist todt! —

Endlich mußt' er vor den Kranken kommen, um Abschied zu nehmen und die Vergebung zu empfangen; aber der Vater gab ihm nur seine Liebe, aber nicht sein Vertrauen wieder und sagte: „Aendere dich Sohn, aber versprich es nicht!"

Heinrich lag niedergedrückt von Scham und Trauer im Nebenzimmer, als er wie erwachend seinen alten Lehrer, der auch der Lehrer seines Vaters gewesen, diesen einsegnen hörte, als ziehe schon die längste Nacht um das kalte Leben: „Schlummere süß hinüber, sagt' er, du tugendhafter Mensch, „du treuer Schüler! Alle guten Vorsätze, die du mir gehalten, „alle deine Siege über dich und alle schönen Thaten müssen „jetzt wie hellrothe Abendwolken durch die Dämmerung dei„nes Sterbens ziehen! Hoffe noch in deiner letzten Stunde „auf deinen unglücklichen Heinrich, und lächle, wenn du „mich hörest und wenn in deinem brechenden Herzen noch eine „Entzückung ist."

Der Kranke konnte sich unter dem schweren über ihn gewälzten Eise der Ohnmacht nicht ermannen, die gebrochnen Sinne hielten die Stimme des Lehrers für die Stimme des Sohnes und er stammelte: „Heinrich, ich sehe dich nicht, aber „ich höre dich; lege deine Hand auf mich und schwöre es, daß

„du besser wirst.“ Er stürzte herein zum Schwur; aber der Lehrer winkte ihm und legte die Hand auf das erkaltende Herz und sagte leise: ich schwöre in Ihrem Namen.

Aber plötzlich fühlt' er das Herz gestorben und ausruhend von der langen Bewegung des Lebens. „Flieh' Unglückli-„cher,' sagt' er, er ist ohne Hoffnung gestorben.“

Heinrich floh aus dem Schloß. O, wie hätt' er eine Trauer schauen oder theilen dürfen, die er selber über die väterlichen Freunde gebracht? Er ließ seinem Lehrer bloß das Versprechen und die Zeit der Wiederkehr zurück. Schwankend und laut weinend kam er ins englische Wäldchen, und sah die weißen Grabmähler wie bleiche Skelette die grüne Umlaubung durchschneiden. Aber er hatte nicht den Muth, die leere künftige Schlummerstätte des Vaters zu berühren; er lehnte sich bloß an die zweite Pyramide, die ein Herz bedeckte, das nicht durch seine Schuld gestorben war, das mütterliche, das schon lange stille stand im Staube der zerfallenden Brust. Er durfte nicht weinen, und nicht geloben; schweigend gebückt und schwer trug er den Schmerz weiter. Ueberall begnegneten ihm die Erinnerungen des Verlustes und der Schuld — jedes Kind war eine, das dem Vater mit der hoch einhergetragnen Aehrenlese entgegen lief — jedes Geläute kam aus einer Todtenglocke — jede Grube war ein Grab — jeder Zeiger wies, wie auf jener königlichen Uhr (1), nur auf die letzte väterliche Stunde.

Heinrich kam an. Aber nach fünf dunkeln Tagen voll Reue und Pein sehnt' er sich zum Freunde des Vaters zurück und schmachtete, ihn durch die Erstlinge seiner Veränderung zu trösten. Der Mensch feiert seinen Geliebten ein schöneres Todtenfest, wenn er fremde Thränen trocknet als wenn er seine vergießet; und der schönste Blumen- und Zypressenkranz, den wir an theuere Grabmähler hängen können, ist ein Fruchtgewinde aus guten Thaten.

---

(1) Im château royal zu Versailles war sonst eine Uhr, die so lange als der König lebte stand und auf die Todesstunde des vorigen zeigte und nur ging, wenn wieder einer starb (Sanders Reise 1. Band). Ein schöneres memento mori als irgend eines. —

Er wollte erst Nachts mit seiner Schamröthe in die Trauerwohnung treten. Als er durch das Wäldchen ging, stand die weiße Pyramide des väterliches Grabes schauerhaft zwischen dem lebendigen Gezweig, wie im Blau des reinen Himmels die graue Dampfwolke eines zusammengebrannten Dorfes schwimmt. Er lehnte das sinkende Haupt an die harte kalte Säule und konnte nur dumpf und sprachlos weinen und im dunkeln mit Martern angefüllten Herzen war kein Gedanke sichtbar. Hier stand er verlassen; keine sanfte Stimme sagte: weine nicht mehr! — Kein Vaterherz zerschmolz und sagte: Du bist genug gestraft. Das Rauschen der Gipfel schien ein Abgrund. Dieses so Unwiederbringliche im Verlust lagerte sich wie ein Meer weit um ihn, das niemals rückt und niemals fällt.

Endlich erblickte er nach dem Fall einer Thräne einen sanften Stern am Himmel, der milde wie das Auge eines himmlischen Geistes zwischen die Gipfel herein blickte; da kam ein weicherer Schmerz in die Brust; er dachte an den Schwur der Besserung, den der Tod zerrissen hatte, und nun sank er langsam auf die Knie und blickte zum Stern hinauf und sagte: „O Vater, Vater! (und die Wehmuth erdrückte „lange die Stimme) Hier liegt dein armes Kind an deinem „Grabe und schwöret dir — Ja, reiner frommer Geist, ich „werde anders werden; nimm mich wieder an! — — Ach „könntest du ein Zeichen geben, daß du mich gehöret hast!“

Es rauschte um ihn; — eine langsame Gestalt schlug die Zweige zurück — und sagte: „Ich habe dich gehört und ich hoffe wieder!“ Es war sein Vater.

Das Mittelding zwischen Tod und Schlaf, die Schwester des Todes, die Ohnmacht hatte wie ein gesunder tiefer Schlummer ihm das Leben wieder bescheert; und er war dem Tode wieder entgangen. Guter Vater! und hätte der Tod dich in den Glanz der zweiten Welt getragen, dein Herz hätte nicht froher zittern und süßer überströmen können als in dieser Auferstehungsminute, wo dein vom schärfsten Schmerze umgeänderter Sohn mit dem bessern an deines sank und dir die schönste Hoffnung eines Vaters wieder brachte.

Aber, indem der Vorhang dieser kurzen Scene fället so, frag' ich euch, geliebte junge Leser: habt ihr Aeltern, denen ihr die schönste Hoffnung noch nicht gegeben habt? O dann erinnere ich euch wie ein Gewissen daran, daß einmal ein Tag kommen wird, wo ihr keinen Trost habt und wo ihr ausruft: „Ach sie haben mich am meisten geliebt, aber ich „ließ sie ohne Hoffnung sterben und ich war ihr letzter „Schmerz!" —

PARABOLES.

Die wandelnde Aurora.

Als der Mensch die leuchtende Morgenröthe zum erstenmal am Himmel sah: nahm er sie für die Sonne und rief ihr zu: „Sei gegrüßet, mit Rosen überschütteter Phöbus auf „deinem weit lodernden Wagen!" Aber bald trat der Sonnengott aus dem Rosengebüsch, und vor dem langen Blitze des Tages blätterten sich die Frührosen Aurorens ab.

Siehe Abends, da Apollo's Wagen in den Ozean und unter die Wellen fuhr und nichts am Himmel stand, als wieder Aurorens Wagen voll Rosen; da kehrte der Mensch den Irrthum des Morgens um und sagte: „Ich kenne dich, „schöner Frühling am Himmel, du führest nur die Sonne „herauf, aber du bist sie nicht!" — Und er hoffte auf die Sonne und hielt den Abendstern für den Morgenstern und den Abendwind für — Morgenluft.

Aber er hoffte umsonst — der Stern der Liebe stieg nicht höher, sondern sank von Wolke zu Wolke — der Rosenwagen ragte nur mit einigen falben Knospen aus dem Ozean und fuhr hinter der Erde tief watend und einsinkend zur kalten Mitternacht — Todesfrost wehte von ihr herauf — „Jetzt „kenn' ich dich, Leichenräuberin (1), sagte der Mensch, du

(1) Die Alten schrieben den Tod der Jünglinge Aurorens Entführen zu.

„treibst den Phöbus, den schönen Jüngling, vor dir her „durchs Meer und in den Orkus!" Und müde und zagend schloß er das dunkle Auge zu.

Erwache, doppelter Träumer, und schaue am blühenden Morgenhimmel Aurora wieder durch ihre weiten Rosenfelder ziehen, und der ewige Jüngling, Apollo, schreitet mit der Hand voll Morgenblitze hinter ihr herauf. —

Des Dichters Abendgang.

Ein Dichter mit grauen Haaren schaute in das Abendroth und sang: „Goldnes Himmelgebirge, in Lüften gegründet, „von Sternen berührt! Auf dir steht die Sehnsucht des „Menschen und schauet in die Länder hinein, wo sein großer „Morgen liegt und in allen Blumen Sonnen schimmern! — „Verwelke nicht so schnell, du Rosenland, du goldnes Zeit„alter des verarmten Auges, Aurora einer verklärten Welt, „die das Herz vergeblich sucht!" So sang der alte Dichter, als schon die Purpuralpen mit ihren Alpenrosen aus Wölkchen versunken waren. Da wurd' es auf der Erde licht, als liege um ihn die verklärte Welt; der Mond war aufgegangen — ein blasser Geistertag war über die gemeine Erde des Tages ausgegossen, und von den Hügeln flossen Schimmer — wankende Schattenzweige deckten den weißen Rosenschmelz des Mondes zaubernd auf und zu — und überall spielte der fremde Geisterglanz, in welchem die hiesige Seele in ein süßes Weh zerfließt. —

„Bin ich denn, rief der Greis, schon die rothen Berge hinunter gekommen in das ewig begehrte Land?" und er blickte umher, und sein Auge blieb süß gefangen am Monde hängen. So bist du es, kühler Stern, der der Erde ein geistigeres Loos zuwirft und statt der Glutrosen bleiche Lilienrosen. So sei du das Sinnbild des stillen kühlen Alters, wie das Abenroth das Sinnbild der noch glühenden Jugend war; ihr beide zeugt ja von einer höheren Welt.

PENSÉES DÉTACHÉES.

An die Weisen.

Wer ist größer? Der Weise, welcher sich über die stürmende Zeit erhebt, und sie, ohne zu handeln, nur beschaut, oder der Weise, der von den Höhen der Ruhe sich kühn in das Schlachtgetümmel der Zeiten wirft? — Erhaben ist es, wenn der Adler durch das Gewitter fliegt, in den heitern Himmel hinauf; aber erhabner ist's wenn er, im Blau oben über dem dicken Sturmgewölke schwebend, sich durch dasselbe stürzt auf den Felsenhorst, wo die Seinigen unbefiedert wohnen und zittern.

Das Kind mit der Krücke.

Lustig hüpft das Kind an seiner Krücke umher, und verdrießlich schleicht der Greis an seiner fort. Was unterscheidet beide Kinder? Die Hoffnung und die Erinnerung.

Trost gegen die ewige Flucht der Zeit.

Du kannst keine Sekundenuhr lange aushalten und klagst:

Die Zeit ist ein stetes Vorübertropfen von Augenblicken, die hinter einander fallen und verrauchen; oben hängt unverändert die Zukunft und unten wächst ewig die Vergangenheit und wird immer größer, je weiter sie rückwärts flieht; was bleibt bei mir? — Die Gegenwart, antwort' ich. Wie auch die Zeit vor dir vorüberfliege, die Gegenwart ist deine Ewigkeit und verläßt dich nie.

Der Mensch.

Momus sah die Thiere an und sagte endlich, lange sinnend: Jedes Thier ist einem Gotte oder einer Göttin ähnlich; aber welches ist das Ebenbild aller Götter? — Da schuf Prometheus den Menschen und sagte: Dieses!

Die Dichtkunst.

Biene, wozu holest Du Dein Wachs, zu Masken oder Lichtern, zum Verstecken oder zum Beleuchten?

Die Biene versetzte: zu Keinem, nur zu Zellen meines Honigs; fragt nur den Dichter. Ich auch, antwortete dieser: weder täuschen will ich noch enttäuschen, nur versüßen.

Das Leben und der Brocken.

Die Jugend denke auch an das, was ihr das künftige Alter bescheert, damit sie unter ihren Freuden schon in die spätern schaue. Denn unser Leben ist eine Reise auf den Brocken: am Morgen wollen wir droben den Aufgang der Sonne und der Erde schauen, und die schimmernde Erde voll Gipfel und Blumen und Menschen. Abends (im Alter) gehen wir in diesen Brocken und seine Baumannshöhle hinab, und sehen die schauerlichen vom Berge umhüllten Gebilde, glänzend, aber ohne Sonne, gewölbt, abne oher Blau, gebildet, obwohl ohne Wurzel. So waren wir Reisende denn oben und unten gewesen, das heißt jung und alt — und wir werden wohl weiter reisen, nach neuen Aufgängen und Eingängen.

Preis der Kunst.

Gesetze, Zeiten, Völker überleben sich mit ihren Werken; nur die Sternbilder der Kunst schimmern in aller Unvergänglichkeit über den Kirchhöfen der Zeit.

Die Thränen.

Wir haben alle schon geweint, jeder Glückliche einmal vor Weh, jeder Unglückliche einmal vor Lust.

Rath.

Sprecht nicht: wir wollen leiden; denn ihr müßt. Sprecht aber: wir wollen handeln; denn ihr müßt nicht.

Mache deine Gegenwart zu keinem Mittel der Zukunft; denn diese ist ja nichts als eine kommende Gegenwart, und jede verachtete Gegenwart war ja eine begehrte Zukunft!

Einer, der viele Wohlthaten empfangen, hört auf sie zu zählen, und fängt an sie zu wägen.

Zürnet dein Freund mit dir, so verschaff' ihm eine Gelegenheit, dir einen großen Gefallen zu erweisen; darauf muß sein Herz zerfließen, und er wird dich wieder lieben.

Verzage nur nicht, wenn du einmal fehlest; und deine ganze Reue sei eine schönere That.

Fange deine Herzausbildung nicht mit dem Anbau der edeln Triebe, sondern mit dem Ausschneiden der schlechten an. Ist einmal das Unkraut verwelkt oder ausgezogen, dann richtet sich der edlere Blumenflor von selber kräftig in die Höhe.

Man lernt Verschwiegenheit am meisten unter Menschen, die keine haben — und Plauderhaftigkeit unter Verschwiegenen.

Wenn Selbstkenntniß der Weg zur Tugend ist, so ist Tugend noch mehr der Weg zur Selbstkenntniß. Eine gebesserte gereinigte Seele wird von der kleinsten moralischen Giftart, wie gewisse Edelsteine von jeder andern, trübe, und jetzo nach der Besserung merkt sie erst, wie viele Unreinigkeiten sich noch in allen Winkeln aufhalten.

O, die Wunde des Gewissens wird keine Narbe, und die Zeit kühlt sie nicht mit ihrem Flügel, sondern hält sie blos offen mit ihrer Sense.

Ohne Poesie und Kunst vermoost und verholzt der Geist im irdischen Klima.

Verachte das Leben, um es zu genießen!

Wenn jemand bescheiden bleibt, nicht beim Lobe, sondern beim Tadel, dann ist er's.

Die Leidenschaft macht die besten Beobachtungen und die elendsten Schlüsse. Sie ist ein Fernrohr, dessen Feld desto heller, je enger es ist.

Der erhabenste Mensch liebt und sucht mit dem am tiefsten gestellten Menschen einerlei Dinge, nur aus höhern Gründen, nur auf höhern Wegen.

Jede Minute, Mensch, sei dir ein volles Leben!

Verachte die Angst und den Wunsch, die Zukunft und die Vergangenheit!

Ach das Leben wird, wie das Meerwasser, nicht eher ganz süß, als bis es gen Himmel steigt.

Kleine Freuden laben wie Hausbrod immer ohne Ekel, große wie Zuckerbrod zeitig mit Ekel.

Die meisten verwechseln ihre Eitelkeit mit ihrer Ehrliebe, und geben Wunden der einen für Wunden der andern aus, und umgekehrt.

Was wir aus Menschenliebe vorhaben, würden wir allemal erreichen, wenn wir keinen Eigennutz einmischten.

Wer die Erde verloren, schaue gen Himmel; wer sie gewonnen, schaue wieder gen Himmel; er heilt das verblutete wie das pochende Herz.

Das Schicksal gibt dem Menschen oft den Wundbalsam früher, als die Wunde.

Es ist auf der Erde schwer, Tugend, Freiheit und Glück zu erwerben, aber es ist noch schwerer sie auszubreiten; der Weise bekommt Alles von sich, der Thor Alles von Andern. Der Freie muß den Sklaven erlösen, der Weise für den Thoren denken, der Glückliche für den Unglücklichen arbeiten.

Der größte Haß ist, wie die größte Tugend und die schlimmsten Hunde, still.

Auf dieser Erde schlägt keine erhabnere und seligere Stunde, als die, wo ein Mensch sich aufrichtet, erhoben von der Tugend, erweicht von der Liebe, und alle Gefahren verschmäht, und einem Freunde zeigt, wie sein Herz ist. Dieses Beben, dieses Zergehen, dieses Erheben ist köstlicher, als der Kitzel der Eitelkeit, sich in unnütze Feinheiten zu verstecken. Aber die vollendete Aufrichtigkeit steht nur der Tugend an: der Mensch, in dem Argwohn und Finsterniß ist, leg' immer einem Busen Nachtschrauben und Nachtriegel an, der Böse verschon' uns mit seiner Leichenöffnung, und wer keine Himmelthür' an sich zu öffnen hat, lasse das Höllenthor zu!

Die Probe eines Genusses ist seine Erinnerung.

Die Völker und die einzelnen Menschen sind nur am besten, wenn sie am frohesten sind, und verdienen den Himmel, wenn sie ihn genießen. Die Thräne des Grams ist nur eine Perle vom zweiten Wasser, aber die Freudenthräne ist eine vom ersten.

Poesie soll, wie sie auch in Spanien sonst hieß, die fröhliche Wissenschaft sein und, wie ein Tod, zu Göttern und Seligen machen. Aus poetischen Wunden soll nur Ichor fließen, und, wie die Perlenmuschel, muß sich jedes ins Leben geworfene scharfe und rohe Sandkorn mit Perlenmaterie überziehen. Ihre Welt muß eben die beste sein, worin jeder Schmerz sich in eine größere Freude auflöset, und wo wir Menschen auf Bergen gleichen, um welche das, was unten im wirklichen Leben mit schweren Tropfen auffällt, oben nur als Staubregen spielt. Daher ist ein jedes Gedicht unpoetisch, wie eine Musik unrichtig, die mit Dissonanzen schließet.

O, gönnt Jugend und Traum den Sterblichen! Sie gleichen den Blumen zu sehr, welche nur so lange schlafen als sie blühen; sind sie abgeblüht, so stehen sie aufgethan der kalten nassen langen Nacht. Jünglinge und Jungfrauen schlummern und daher träumen sie; raubt ihr den Schlaf, so raubt ihr den Traum und den zarten Keimen der Zukunft den Schirm!

Großes Glück ist die Feuerprobe des Menschen, großes Unglück nur die Wasserprobe; denn jenes schließt die Zukunft auf, dieses nur zu; und folglich zeigt nur jenes das keckere Herz in mehren und freieren Bewegungen.

Glücklich ist der Knabe, dem früh genug der begeisternde Geist begegnet, der ihn plötzlich über die langweilige breite Wüste der Versuche hinweg wirft ans Ziel und ihm für immer nachleuchtend stehen bleibt, das wankende Jugendherz ausstärkend wie ein Prophet sein Volk! — Nur in der Jugend rollt das Glückrath, später knarrt das Pflugrad und mühsam-langsam gibt die Furche, was der Glücktopf reichlich ausgießt.

Habt Mitleiden mit der Armuth, aber noch hundertmal mehr mit der Verarmung!

Schwer geht das Erstarken der Staaten, flüchtig ihr Vollblühen, ekel-langsam ihr Niederfaulen. Wie lange mußte nicht der Barbar am römischen Reiche schlingen, bis das eine Raubthier daß andere in sich gezogen, so widrig dem Auge, wie wenn die große Sumpfschlange ein lebendiges Krokodil hinunterwürgt.

Wenn der Sekundenweiser dir kein Wegweiser in ein Eden deiner Seele wird, so wird's der Monatweiser noch minder, denn du lebst nicht von Monat zu Monat, sondern von Sekunde zu Sekunde!

Schöne Geister sind selten schöne Seelen.

Am Morgen des Lebens sehen wir die Freuden, die den bangen Wunsch der Brust erhören, vor uns entfernt aus späten Jahren herüberschimmern; haben wir diese erreicht, so wenden wir uns auf der täuschenden Stätte um und sehen hinter uns das Glück in der hoffenden kräftigen Jugend blühen, und genießen nun, statt der Hoffnungen, die Erinnerungen der Hoffnungen. So gleicht die Freude auch darin dem Regenbogen, der am Morgen vor uns über den Abend schimmert, und der Abends sich über den Osten wölbt. — Unser Auge reicht so weit als das Licht, aber unser Arm ist kurz und erreicht nur die Frucht unseres Bodens.

FR. SCHLEGEL.

Friedrich (von) Schlegel wurde am 8ten September 1767 zu Hanover geboren. Von seinem Vater zum Kaufmannsstande bestimmt, aber einer Beschäftigung abgeneigt, die seinem Geiste keine Nahrung bot, fing er zwar spät erst in seinem 16ten Jahre, doch mit desto größerm Eifer seine gelehrte Bildung an. Er widmete sich der Philologie, studirte ein Jahr in Göttingen, dann in Leipzig und durfte nach Vollendung seiner akademischen Studien sich rühmen, jeden uns übriggebliebenen Schriftsteller des Alterthums gelesen zu haben. Er lebte nun eine Zeitlang in Berlin und ließ sich 1800 als Privatdocent in Jena nieder. 1802 lebte er in Dresden, reiste dann mit seiner Gattin (einer Tochter des berühmten Moses Mendelssohn) nach Paris, wo er sich vorzüglich mit dem Studium der alt-französischen Ritterromane beschäftigte. Er ging nach Deutschland zurück, wohnte einige Jahre in Köln, und zog 1808 nach Wien, wo er 1810 über die neuere Geschichte Vorlesungen hielt, die später durch den Druck bekannt geworden sind. In den letzten Jahren beschäftigten ihn magnetische Hellschau und apokalyptische Zahlendeutung, wie man aus seinen Vorlesungen über Philosophie des Lebens (Wien 1828), aus seiner Philosophie der Geschichte (2 Bde. Wien 1829), und aus seinen Vorlesungen über Philosophie der Sprache und des Worts (Wien 1830) erkannte. Die letzten in Dresden zu beendigen hinderte ihn der Tod. Er starb daselbst den 11ten Januar 1829 am Schlage.

Vorzüglich bemerkenswerth ist seine Schrift: **die Griechen und Römer** (1797), und — gewissermaßen die Fortsetzung — **die Poesie der Griechen und Römer** (1798), worin er bei einer Fülle von Gelehrsamkeit, die Originalität des Selbstdenkers entwickelt, und die Leichtigkeit, mit der er sich im Felde der antiken und modernen Poesie zu bewegen weiß. Als ausgezeichneter Dichter trat er auf in seinem **Herkules Musagetes** und im **Athenäum**. Seine (zu Wien gehaltenen) Vorlesungen über **die neuere Geschichte** (Wien, 1811, 8.), und über die Geschichte der alten und neuen Literatur (2 Bde., Wien 1815, 8.) verdienen vorzüglich Beachtung. Er richtete auch seinen Forschungsgeist auf das Studium der indischen

Sprache und Literatur und legte die Ergebnisse 1808 in der Schrift: Ueber die Sprache und Weisheit der Indier nieder. Eine Sammlung seiner Werke wurde zu Wien 1822 in 10 Bänden angefangen; sie enthält die vorzüglichsten der frühern mit Veränderungen und Zusätzen.

L'HISTOIRE.

Es sind vorzüglich drei Gegenstände, welche den Geist gebildeter Menschen an sich ziehen, und die freie Muße beschäftigen, welche bürgerliche Thätigkeit und gesellschaftliche Verhältnisse ihnen übrig lassen; die Philosophie des Lebens, der Genuß der schönen Künste und das Studium der Geschichte.

Alle drei sind geeignet, den innern Menschen auf vielfache Weise zu erheben und zu bereichern. Sie sind in dieser Hinsicht gleich unentbehrlich. Vorzüglich indessen ist es das Studium der Geschichte, welches allen diesen Bestrebungen nach höherer Geistesausbildung einen festen Mittelpunkt und Halt, die gemeinschaftliche Beziegung auf den Menschen, seine Schicksale und seine Kräfte, gibt. Ohne die Kenntniß der großen Vergangenheit wird die Philosophie des Lebens, so sehr sie auch durch Witz bezaubern, durch Beredsamkeit hinreißen mag, uns nicht von dem Boden der Gegenwart, aus dem engen Kreise unsrer Gewohnheiten und nächsten Umgebungen loszureißen im Stande sein. Selbst die höhere Philosophie, dieser kühnste und auch insofern schon achtungswerthe Aufflug des menschlichen Denkens, darf den steten Rückblick auf die Entwickelungsgeschichte des Menschen und seiner geistigen Kräfte nicht ungestraft verabsäumen, indem sie sich sonst unfehlbar in Unverständlichkeiten verwickelt und verliert. Die Geschichte dagegen, wenn sie nicht bloß bei der Herzählung von Namen, Jahreszahlen und äußern Thatsachen stehen bleibt, wenn sie den Geist großer Zeiten, großer Menschen und Ereignisse zu erfassen und darzustellen weiß, ist selbst eine wahrhafte Philosophie, allen verständlich

und sicher, für mannichfaltige Anwendung die lehrreichste. Der Werth der schönen Künste für höhere Geistesbildung ist anerkannt. Ohne den Ernst aber, welchen sie nur durch die Beziehung auf den Menschen, auf seine Schicksale und seine Geschichte erhalten, müssen sie immer in Gefahr bleiben, ein inhaltleeres Spiel und eine bloße Schwelgerei der Einbildungskraft zu werden. Der Sinn der vortrefflichsten und höchsten Hervorbringungen der bildenden Kunst und der Poesie wird uns erst dann recht deutlich, wenn wir uns in den Geist der Zeiten zu versetzen wissen, aus denen sie hervorgingen, oder welche sie darstellen.

Wenn die Philosophie den Verstand, die schönen Künste Gefühl und Einbildungskraft zunächst beschäftigen, so nimmt die Geschichte dagegen die Theilnahme des ganzen Menschen und alle seine Seelenkräfte gleich sehr in Anspruch, soll es wenigstens, wenn sie ihrer hohen Bestimmung entsprechen will.

Auf diese Weise ist die Geschichte schon an und für sich in diesem schönen Kreise, welcher die höhere Ausbildung des Menschen umfaßt, wo nicht das glänzendste, doch das unentbehrlichste Mithlied, welches die übrigen erst recht innig verbindet. Noch eine ganz besondere Anforderung für das Studium der Geschichte aber liegt in den außerordentlichen und überraschenden Begebenheiten der Gegenwart. Der Gedanke an die große Vergangenheit, die Kenntniß derselben allein kann uns einen ruhigen festen Ueberblick der Gegenwart, einen Maßstab ihrer Größe oder Kleinheit und ein richtiges Urtheil über sie gewähren.

HERRMANN.

Als der wichtigste und größte Charakter des ganzen germanischen Zeitalters erscheint Herrmann; vielleicht weil wir ihn, dank sei es der Meisterhand des großen Römers, der ihm seine Bewunderung nicht versagen konnte, besser und voll-

ständiger kennen, als jeden andern Helden dieses Zeitalters; aber auch deswegen, weil wir die innere Beschaffenheit und das höchste Streben dieser ganzen Zeit in ihm am deutlichsten ausgedrückt sehen; wie schwer nämlich den Germanen ihr Kampf um die Freiheit gegen die Römer ward, welche Hindernisse der Held des Vaterlandes bei seinem eigenen Volke fand, welche Standhaftigkeit und Gesinnung endlich es war und es sein mußte, durch welche es ihm dennoch gelang, zwar nicht durch glänzende Siege und Eroberungen die völlige Oberhand zu behaupten, aber doch eine Schutzwehr der Freiheit für die Zukunft zu retten, und durch die Aussaat großer Anstrengungen und Erinnerungen in den Gemüthern seines Volks einer glücklichern Zeit vorzuarbeiten.

Die ganze Kraft des unermeßlichen Reichs, das in seiner Hand zuerst vereinigt war, wandte Augustus vornehmlich gegen die Deutschen. Im Süden gelang es ihm, die Donau als Gränze festzusetzen. Dadurch kamen mehrere halb und ganz germanische Völker unter römische Bothmäßigkeit. Weniger glücklich waren seine Unternehmungen im Norden: zwar ward das Land zwischen dem Rhein und der Elbe auf einige Jahre römisch; als aber Varus, gegen alle Klugheit, römische Gesetze und Unterdrückung zu voreilig hier einführen wollte, so erfolgte die berühmte Niederlage, bei der von Seiten des Herrmann mehr als der Sieg, die vollkommene und tief durchdachte Vorbereitung des großen Entwurfs, und im entscheidenden Augenblick die rasche und vollständige Ausführung zu bewundern ist.

Herrmanns Haus war vom Augustus begünstigt worden; er selbst hatte als Anführer der cheruskischen Völker im römischen Heere gedient. Er kannte die Kriegskunst der Römer, ihre Sprache und Bildung; seine Gesinnung blieb unverändert dem Vaterland zugewandt. Nicht irgend eine gemeinere Triebfeder, sondern allein die klare Ueberzeugung von dem, was Deutschland heilsam und zur Rettung nothwendig sei, hat seinen Haß gegen Rom entflammt. Als großen Feldherrn bewährte er sich besonders in dem Kriege gegen Germanicus, einen Gegner, der seiner würdig war.

Es drang derselbe mit einer großen Uebermacht wohl in das innere Deutschland vor, rühmte sich oder glaubte auch mehrere Schlachten gewonnen zu haben: aber immer stand Herrmann wieder schlagfertig da, und es endigten sich die angeblichen Siege mit einem Rückzuge, auf welchem die Römer stets beunruhigt, ja verfolgt wurden, und mit dem Geständnisse des Geschichtschreibers von der Größe des Verlustes, und daß Herrmann wohl in Schlachten, aber nie im Kriege besiegt worden sei.

Deutschland blieb von dieser Seite frei; indessen war der Kampf schwer gewesen, ein Theil des Landes verwüstet worden. Herrmann hatte eingesehen, woran es eigentlich, um den Römern sicher unbezwinglich zu bleiben, gebreche: an einem allgemeinen Verein und festen Zusammenhalten der verschiedenen deutschen Völker. So entspann sich der Krieg gegen Marbod, den König im südlichen Deutschland, der im Frieden mit den Römern, bei dem Kampfe für das Vaterland gleichgültig geblieben war. Marbods den römischen Sitten nachgebildete Herrscherweise war verhaßt; er mußte fliehen, und beschloß sein Leben, es von römischen Wohlthaten fristend, unrühmlich nach achtzehn Jahren zu Ravenna. Wenn Herrmann späterhin des Strebens nach der Alleinherrschaft beschuldigt ward, wenn er durch den Haß der eigenen Verwandten, den Neid der andern Fürsten fiel; so dürfen wir nach dem Gehalt und Geist seines Lebens wohl voraussetzen, daß er nicht für sich mehr, als Rechtens war, begehrte, sondern vielmehr, daß er nur eine vollkommnere Verbindung und Einheit der deutschen Nation, weil er durch Erfahrung gesehn hatte, woran es fehle, zu Stande zu bringen wünschte, und daß wahrscheinlich eben darin seine große Absicht verkannt ward.

Herrmann gehörte nicht zu denen Helden, die von eigenem Genuß und Ruhm berauscht, nur ihren unbegränzten Begierden und dem reißenden Strome ihres Glücks folgen, sondern vielmehr zu denen, die, ein großes Ziel der öffentlichen Wohlfahrt als ihren Beruf und hohe Pflicht erkennend, gegen den Strom einer verderblichen und gefährlichen Zeit

und gegen die Uebermacht ruhmvoll kämpfend, ihr ganzes Leben in steter Anstrengung und Entsagung aufopfern. Sein eigner und seiner Frauen Bruder, beide lebten dem Vaterlande entfremdet unter den Römern. Der seine, Flavius, dessen deutscher Name sich nicht erhalten hat, trug selbst die Waffen gegen ihn; Siegmund aber, Thusnelda's Bruder, bekleidete die Würde eines römischen Priesterthums in der Colonie der Ubier. Schwankend in seiner Gesinnung zwischen Roms Glanz und der Stimme des Vaterlandes, warf er beschämt die trügerischen Ehrenzeichen der Fremdlinge von sich, als Herrmann Deutschland befreit hatte; später doch dem Segest auf der Römer Seite folgend. Feind war dem Befreier unversönlich Segest, der Vater seiner Gemahlin. Selbst der Oheim, der so lange mit ihm vereint gefochten hatte, trat endlich ab aus Neid über den Vorrang, den der jüngere Kriegsheld als Feldherr durch den Ruhm seiner Thaten und als gewählter Heerführer der Nation doch haben mußte. Seine Thusnelda mußte er gefangen wissen, den Triumphzug des stolzen Römers zierend. Endlich ward ihm noch das Bitterste zum Lohn, entschiedener allgemeiner Undank des eignen Volks! Einer der deutschen Fürsten sandte sogar Botschaft an den Kaiser Tiber, daß er ihm Gift, damals in Deutschland noch unbekannt, senden möge, um den Befreier des Vaterlandes, was er offen im Kriege nicht vermochte, heimlich aus dem Wege zu räumen. Selbst Tiber beantwortete dieses Ansinnen, zu dem ein deutscher Fürst sich erniedrigt hatte, Roms alter Würde gemäß.

Erst nach seinem Tode wurden Herrmanns Thaten, durch ihre unermeßnen großen Wirkungen, mit dem schönsten Erfolge gekrönt. Wohl mit Recht war es, daß die deutschen Völker, als mit dem Tode auch der Neid erloschen war, den Ruhm des Helden in vielgesungnen Liedern verherrlichten; und nicht ohne Grund, daß auch alle neuern vaterländischen Geschichtschreiber und Dichter immer auf Herrmann zurückkommen. Als der Erhalter, der wahre Stifter und zweite Stammvater der deutschen Nation und ihrer Unabhängigkeit, ist er auch als der Anfang und Begründer der gesamm-

ten neuern Geschichte, der freien europäischen Verfassung und Bildung anzusehn; denn ohne ihn, ohne seine Thaten und seine Standhaftigkeit, wäre das alles nicht geworden; und so darf man sagen, daß Herrmanns kurzes, mühseliges, mit Kampf und Leiden erfülltes Heldenleben, größere Folgen gehabt, tiefer, gewiß aber dauernder in die Weltgeschichte eingewirkt hat, als Alexanders glänzende Eroberungen und Cäsars blutige Siege.

HOFFMANN.

Ernst Theodor Amadeus, oder eigentlich E. T. *Wilhelm Hoffmann*, einer der originellsten Erzähler, geboren den 24ten Januar 1776 zu Königsberg in Ostpreußen, studirte daselbst die Rechte, ward 1800 Assessor bei der Regierung in Posen, 1802 Rath bei der Regierung in Plozk und ging 1803 in gleicher Eigenschaft nach Warschau. Der Einmarsch der Franzosen 1806 endigte hier seine Laufbahn. Ohne Aussichten im Vaterlande und ohne Vermögen, benutzte er seine musikalischen Kenntnisse als Erwerbszweig und folgte im Herbst 1808 einer Einladung des Grafen Jul. von Soden nach Bamberg, als Musikdirector bei dem dort neu errichteten Theater, das aber bald geschlossen ward. Er ertheilte jetzt Musikunterricht und arbeitete für die Leipziger *Musikalische Zeitung*. Ostern 1813, ging er als Musikdirector nach Dresden und leitete das Orchester der abwechselnd in der Hauptstadt und in Leipzig spielenden Operngesellschaft, bis 1815. Im folgenden Jahre 1816, ward er als Rath bei dem königlichen Kammergericht in Berlin wieder angestellt, wo er am 24 Juli 1822 starb.

Das erste Werk, womit Hoffmann seine schriftstellerische Laufbahn begann, waren die *Phantasiestücke in Callot's Manier* (Bamberg 1814, 4 Bde; 3 Auflage, Leipzig 1825, 2 Bde.) Auf sie folgten: *Die Elixire des Teufels* (Berlin 1816); dann die *Nachtstücke* (2 Theile, 1817), im Ganzen von untergeordnetem Werth, gegen welche die *Serapionsbrüder* (23 Erzählungem in 4 Bden., Berlin 1819, fg., und ein Supplbd. 1825, enthaltend dessen letzte Erzählungen) erfreulich hervortreten. *Klein Zaches, genannt Zinnober*; *Prinzessin Brambilla, ein Capriccio nach Jakob Callot*; *Meister Floh, ein Mährchen in sieben Abenteuern zweier Freunde*; *Lebensansichten des Katers Murr nebst fragmentarischer Biographie des Kapellmeisters Johannes Kreisler in zufälligen Maculaturblättern* und einige kleinere Erzählungen schließen den Kreis seiner Schriften.

Unverkennbar ist der Einfluß Jean Paul's auf Hoffmann's geistige

[illegible]dung, obschon von dem Vorwurfe der Nachahmung, so wie überhaupt von einer Vergleichung zwischen beiden nicht die Rede sein kann: denn Hoffmann bewahrte eine Eigenthümlichkeit, die besonders in der Art und Weise besteht, womit er das Phantastische entwickelt und dargestellt hat. Das Phantastische war sein eigentliches Element. Doch auch das Gemüthliche war ihm nicht fremd, und er schilderte unübertrefflich das Leben deutscher Vorzeit in seinem Meister Martin und in Meister Wacht. Eine dritte Erzählung dieser Art, der Feind (1), zu vollenden, hinderte ihn leider der Tod.

LES ŒUFS CASSÉS.

Früh Morgens am Tage Marci des Evangelisten, im Jahr des Herrn 1484, befand sich viel Landvolk auf dem Wege von Fürth nach Nürnberg und trug den Nürnbergern zu, was sie nun eben an schönen Produkten des Landes zu ihrer Leibesnahrung und Nothdurft vonnöthen. Unter dem Landvolk schritt aber ein gar stattliches Bauerweib, in Sonntagskleidern daher, die auf jeden Gruß: „Gelobt sei Jesus „Christus!" demüthiglich das Haupt verneigend: „In Ewigkeit!" antwortete, und überhaupt, wenn die Leute auch was Ausländisches an ihr bemerken wollten, doch ein frommes, ehrliches Ding schien.

Das Weib trug einen Korb mit schönen Hühnereiern, und jedem, welcher verwundert rief: „Ei Nachbarin, was sind das für schöne glänzende Eier!" erwiederte sie gar freundlich, indem ihr die kleinen grauen Aeugelein blitzten: „Ei, „meine Henne darf keine schlechtern legen, für die ehrsame Frau Bürgermeisterin, der ich diese in die Küche trage." Das Weib ging auch wirklich mit ihrer Waare geradesweges in das Haus des Bürgermeisters.

---

(1) Le conte des œufs cassés est tiré de cette nouvelle.

So wie sie eingetreten, thät sie gehorsam und demüthiglich, was ihr der Vers an der Wand gebot:

„Wer treten will die Steigen herein,
„Dem sollen die Schuhe fein sauber sein."

Dann wurde sie von Frau Marta, der Haushälterin, zu der ehrsamen Frau Bürgermeisterin geleitet, die sich in ihrer Prang-Kuchen (1) befand.

Da sah es denn nun so prächtig und blank aus, daß es eine wahre Augenverblendniß war; schöne metallene Gefässe, manchmal von solcher Sauberkeit, als ob sie Peter Fischer selbst gearbeitet hätte, standen umher. Der Fußboden war getäfelt und gebont; was unsre edle Tischler- und Drechslerzunft wohl an zierlichen und saubern Sachen zu liefern vermag, davon war rings umher was zu finden. Die Frau Bürgermeisterin saß aber in einem prächtigen Lehnstuhl von Nußbaum mit Ebenholz ausgelegt und grünen Sammt-Kissen mit goldenen Troddeln, der nicht weniger als fünf Fuß in die Breite hielt; so breit mußte er aber sein, weil das Maaß nach dem Gesäß der Frau Bürgermeisterin genommen.

Das Weib reichte den Korb mit Eiern der Frau Bürgermeisterin demuthsvoll hin, indem sie hoch betheuerte, daß Sprut, ihre beste Henne, sich alle Mühe gegeben, die Eier so schön als möglich für die Frau Bürgermeisterin zu legen.

Die Frau Bürgermeisterin nahm dem Weibe mit gar freundlicher Miene das Körblein aus der Hand, und übergab es ihrer Haushälterin, der Frau Marta.

Als aber nun das Bauerweib die Eier bezahlt verlangte, geriethen die Frau Bürgermeisterin und Frau Marta, die den Korb mit Eiern für eine angenehme Verehrung gehalten hatten, in großen Zorn, und das arme Bauerweib hatte Mühe, die Hälfte des niedrigsten Preises für ihre Waare zu erhalten.

---

(1) So hieß zu jener Zeit der Platz in den Häusern der reichen Bürger, der zwar wie eine Küche eingerichtet, aber nicht zum Gebrauch, sondern nur zur Schau mit allerlei köstlichen Geräthschaften des Hausbedarfs ausgeschmückt war. (Hoffmann, Serapionsbrüder.)

Frau Marta hatte indeßen die Eier aus dem Korbe gezählt und für die zerbrechliche Waare keinen schicklicheren Platz gefunden, als das grünsammtene Kißen im Lehnstuhl der Frau Bürgermeisterin, den sie eben verlaßen.

Nach Paracelsi Rath hatte die Frau Bürgermeisterin so eben, um die heftige Gemüthsbewegung ein wenig zu besänftigen, ein paar Gläschen Aquavit genommen und wollte nun aufs neue der Ruhe pflegen. Als sie sich aber sänftiglich in den Lehnstuhl drückte, that das den Eiern, die auf dem Polster lagen, nicht gut, sondern sie zerbrachen Stück vor Stück und kein einziges blieb ganz.

Die Frau Bürgermeisterin sprach unmuthig: „Warum habe ich diese schönen Eier zerbrochen!“ Da meinte aber die schelmische Magd, daß die Eier zwischen solchen Polstern unversehrt hätten liegen können, bis zu unserer fröhlichen Urständ. Aber die Bauerfrau aus Fürth sei eine böse Hexe, die den Leuten Eier von schönem Ansehn verkaufe, welche nachher zerbrochen wären.

Die Frau Bürgermeisterin unterließ nicht, den Vorfall ihrem ehrenfesten Herrn Gemahl dem Bürgermeister anzuzeigen. Der hochweise Rath, bestürzt in dem Weichbilde der guten frommen Stadt eine Hexe zu wissen, ließ die arme Bauerfrau aufgreifen, nach Nürnberg bringen, wo sie alles von der Frau Bürgermeisterin erhaltene Geld von Heller zu Pfenning zurückzahlen mußte, und dann vom Büttel zum Thore und über die Gränze geschleppt wurde. Von allem Weibsvolk wurde sie verhöhnt und man rief ihr nach:

„Seht, das ist die Hexe aus Furth, die die Eier-Korbe
„verkauft, in die sich nachher der Satan setzt und die Eier
„zerquetscht mit seinem höllischen—“

Jenseits des Gränzzeichens blieb das Weib, von den Bütteln verlaßen, auf einer Anhöhe stille stehen, und es war gräulich anzusehen, wie sie hoch und dünn hinaufschoß, bald einer Hopfenstange gleichend und mit den durren Armen herum focht, die sie endlich über Nürnberg fest ausstreckte und mit einer Stimme die so kreischend und mißtönend war daß man wohl den Satan selbst darin erkannte, laut in die Lüfte rief:

Pfui, arg dick Weib,
Pfüi, Du Balg-Schalksmaad,
Habt mich verjagt,
Eider euch in den Leib,
Pfui, Nürnberg'sch jung Volk.
Traun Trat
Mennchin Krat
Heisa Mutter Zedrs vollendent hat.
Paßt nur auf!
Jetzt werden die Eier
In dem lieben Nürnberg
Erst recht theuer.

Der Satan unterließ nicht seiner Dienerin kräftig beizustehen, und in alle Weiber Nürnbergs, fuhr das unwiderstehliche Gelüste, sich in Eier-Körbe zu setzen und die darin befindliche Waare zu zerbrechen, so daß einer, dem es nach einem guten Eier-Schmalz gelüstete, dies wohl mit Golde hätte aufwägen mögen.

Daß aber, sagt der weise Chroniker, man hätte einen ganzen Eimer Wein für ein Ei tauschen können, ist nur wie ein Sprichwort anzusehen, das auf wundersame Weise entstanden.

Ein würdiger Herr Patrizier der Stadt wollte dem satanischen Unwesen mit dem Zerdrücken der Eier ein Ende machen, und ließ daher unter lustigem Trompetenschall und Trommelschlag öffentlich bekannt machen, daß diejenige Frau, welche ihm Eier brächte, für jedes derselben, das unversehrt in seine Hände käme, einen Eimer guten Wein erhalten solle.

Unter vielen Weibern, denen der Versuch, ihrem Gelüst zu widerstehen, noch zuletzt schmählich mißglückt war, meldete sich endlich die Frau seines Meiers, ein frommes, züchtiges Weib, die freilich an jenem Tage auch die vermeintliche Hexe sehr verfolgt und verhöhnt hatte, und überreichte dem Herrn ein Körbchen der wohlerhaltensten Eier.

„Mich wundert, sprach der edle Herr sehr freundlich, daß „Ihr nicht längst gekommen seid, liebe Frau, denn Ihr seid „so fromm und gut, daß Ihr von Verhexungen und bösen „Lüsten nichts wißt. Der Wein ist so gut als Euer."

Hiemit wollte der edle Herr den Korb fassen; den riß ihm

aber das Weib mit dem größten Ungestüm aus der Hand und setzte sich hinein mit dem größten Wohlgefallen, so daß alle Eier zerquetscht wurden.

Das arme Weib war vor Scham ganz außer sich und weinte sehr.

„Ei, sprach der Herr mit beschwichtigendem Ton, ei, „Frau Margaretha, gebt Euch doch zufrieden, es kommt ja „noch auf einen Versuch an, vielleicht widersteht Ihr dem „Bösen.“

Frau Margaretha ließ sich das nicht zweimal sagen, sondern war acht Tage darauf mit dem letzten Schock Eier da, das der Hühnerhof nachgeliefert. Sie hatte viel festen und frommen Willen gefaßt: doch so wie sie mit den Eiern in dem Zimmer des gnädigen Herrn stand, ging Alles mit ihr um die Runde. Sie sah schon mit lüsterner Begier den Korb an, mit dem Gedanken, wie anmuthig es sich in den Eiern sitzen würde, und war zu ihrer nicht geringen Betrübniß überzeugt, daß ihr heute der Versuch noch viel weniger gelingen würde, als das erste Mal.

Es begab sich aber, daß in dem Augenblick des Nachbars Weib, die mit der Frau Margaretha in beständigem Zank und Streit lebte, ebenfalls mit einem Korb hinein trat, um denselben Versuch zu machen. Da wurde aber Frau Margaretha ganz wüthend vor dem Gedanken, daß sie vor ihrer ärgsten Feindin mit Schmach und Schande bestehen solle, und ihre Augen leuchteten wie lichterlohe Flamme. Der Andern Antlitz glich auch einem glimmenden Kohlentopf und kam noch hinzu, daß beide die gespreizten Hände gegen einander ausstreckten; so waren sie wohl gereizten wilden Thieren ähnlich, die sich anfallen wollen.

Der edle Herr trat hinein.

Beide stürzten auf ihn zu und reichten ihm ihre Körbe dar. Doch so wie er sie faßte, riß Frau Margaretha den ihrigen ihm schnell aus der Hand und duckte nieder. Mit gar heftigem wilden Ungestüm hatte die Nachbarsfrau auch dem Herrn Ritter ihren Korb aus der Hand gerissen und setzte sich jetzt mit dem größten Wohlbehagen hinein.

In dem Gelächter, das das Weib jetzt anstimmte, stim-

lirte der leidige, Gott sei bei uns! seine obligate Stimme darein und jubilirte über seine höllische Eierkuchen.

Frau Margaretha hatte sich aber sanft von der Erde erhoben und überreichte dem Herrn Ritter freundlich das Körbchen mit sechzig Stück wohlerhaltenen Eiern. Sie hatte glücklich ihr Gelüst überwunden und die Nachbarin getäuscht, und so mag es wohl sein, daß Weibergroll stärker ist als alle Hexen-Kunst.

Der edle Herr Ritter zahlte richtig für jedes der sechzig Eier einen Eimer Wein und so kam es, daß es hieß: zu der Zeit habe man für ein einziges Ei einen ganzen Eimer Wein hingegeben.

LE CHAT MURR RACONTE SON ENTRÉE DANS LE MONDE.

„Närrisch genug und zugleich ungemein merkwürdig wär' es doch, sprach eines Tages mein Meister zu sich selbst, wenn der kleine graue Mann (1) dort unter dem Ofen wirklich die Eigenschaften besitzen sollte, die der Professor (2) ihm andichten will! — Hm! ich dächte, er könnte mich dann reich machen, mehr als mein unsichtbares Mädchen es gethan. Ich sperrt' ihn ein in einen Käfícht, er müßte seine Künste machen vor der Welt, die reichlichen Tribut dafür gern zahlen würde. Ein wissenschaftlich gebildeter Kater will doch immer mehr sagen, als ein frühreifer Junge, dem man die Exercitia eingetrichtert. — Ueberdem erspart' ich mir einen Schreiber! — Ich muß dem Dinge näher auf die Spur kommen!"

Ich gedachte, als ich des Meisters verfängliche Worte vernahm, der Warnung meiner unvergeßlichen Mutter Mina, und wohl mich hütend, auch nur durch das geringste Zeichen zu verrathen, daß ich den Meister verstanden, nahm ich mir fest vor, auf das Sorgfältigste meine Bildung zu ver-

---

(1) Le petit homme gris, c'est à dire le chat Murr.

(2) Un des amis du maître du chat.

bergen. Ich las und schrieb daher nur des Nachts, und erkannte auch dabei mit Dank die Güte der Vorsehung, die meinem verachteten Geschlecht manchen Vorzug vor den zweibeinigen Geschöpfen, die sich, Gott weiß warum, die Herren der Schöpfung nennen, gegeben hat. Versichern kann ich nämlich, daß ich bei meinen Studien weder des Lichtziehers noch des Oelfabrikanten bedurfte, da der Phosphor meiner Augen hell leuchtet in der finstersten Nacht. Gewiß ist es daher auch, daß meine Werke erhaben sind über den Vorwurf, der irgend einem Schriftsteller aus der alten Welt gemacht wurde, daß nämlich die Erzeugnisse seines Geistes nach der Lampe röchen. Doch innig überzeugt von der hohen Vortrefflichkeit, mit der mich die Natur begabt hat, muß ich gestehen, daß Alles hienieden gewisse Unvollkommenheiten in sich trägt, die wieder ein gewisses abhängiges Verhältniß verrathen. Von den leiblichen Dingen, die die Aerzte nicht natürlich nennen, unerachtet sie mir eben recht natürlich dünken, will ich gar nicht reden, sondern nur rücksichts unsers physischen Organismus bemerken, daß sich auch darin jene Abhängigkeit recht deutlich offenbaret. Ist es nicht ewig wahr, daß unsern Flug oft Bleigewichte hemmen, von denen wir nicht wissen, was sie sind, woher sie kommen, wer sie uns angehängt?

Doch besser und richtiger ist es wohl, wenn ich behaupte daß alles Uebel vom bösen Beispiel herrührt, und daß die Schwäche unserer Natur lediglich darin liegt, daß wir dem bösen Beispiel zu folgen gezwungen sind. Ueberzeugt bin ich auch, daß das menschliche Geschlecht recht eigentlich dazu bestimmt ist, dies böse Beispiel zu geben.

Bist du geliebter Katerjüngling, der du dieses liesest, nicht einmal in deinem Leben in einen Zustand gerathen, der dir selbst unerklärlich, dir überall die bittersten Vorwürfe und vielleicht auch — einige tüchtige Bisse deiner Kumpane zuzog? Du warst träge, zänkisch, ungeberdig, gefräßig, fandest an nichts Gefallen, warst immer da, wo du nicht sein solltest, fielst Allen zur Last, kurz, warst ein ganz unausstehlicher Bursche! — Tröste dich, o Kater! Nicht aus deinem eigentlichen, tiefern Innern formte sich diese heillose Periode

deines Lebens; nein, es war der Zoll, den du dem über uns wallenden Prinzip dadurch darbrachtest, daß auch du dem bösen Beispiel der Menschen, die diesen vorübergehenden Zustand eingeführt haben, folgtest. Tröste dich, o Kater! denn auch mir ist es nicht besser ergangen!

Mitten in meinen Lucubrationen überfiel mich eine Unlust gleichsam der Uebersättigung von unverdaulichen Dingen, so daß ich ohne Weiteres auf demselben Buch, worin ich gelesen, auf demselben Manuscript woran ich geschrieben, mich zusammenkrümmte und einschlief. Immer mehr und mehr nahm diese Trägheit zu, so daß ich zuletzt nicht mehr schreiben, nicht mehr lesen, nicht mehr springen, nicht mehr laufen, nicht mehr mit meinen Freunden im Keller, auf dem Dache, mich unterhalten mochte. Statt dessen fühlte ich einen unwiderstehlichen Trieb, alles das zu thun, was dem Meister, was den Freunden nie angenehm sein, womit ich ihnen beschwerlich fallen mußte. Was den Meister anlangt, so begnügte er, lange Zeit hindurch, sich damit, mich fortzujagen, wenn ich zu meiner Lagerstätte immer Plätze erkor, wo er mich durchaus nicht leiden konnte, bis er endlich genöthigt wurde mich etwas zu prügeln. Immer wieder auf des Meisters Schreibtisch gesprungen, hatt' ich nämlich so lange hin und her geschwänzelt, bis die Spitze meines Schweifs in das große Tintenfaß gerathen, mit der ich nun auf Boden und Kanapee die schönsten Malereien ausführte. Das brachte den Meister, der keinen Sinn für dieses Genre der Kunst zu haben schien, in Harnisch. Ich flüchtete auf den Hof, aber beinah noch schlimmer ging es mir dort. Ein großer Kater, von Ehrfurcht gebietendem Ansehen, hatte längst sein Mißfallen über mein Betragen geäußert; jetzt, da ich ihm, freilich tölpischer Weise, einen guten Bissen, den er zu verzehren eben im Begriff, vor dem Maule wegschnappen wollte, gab er mir ohne Umstände eine solche Menge Ohrfeigen von beiden Seiten, daß ich ganz betäubt wurde, und mir beide Ohren bluteten. — Irre ich nicht, so war der würdige Herr mein Oheim, denn Mina's Züge strahlten aus seinem Antlitz, und die Familienähnlichkeit des Barts unleugbar. — Kurz, ich gestehe, daß ich mich

in dieser Zeit in Unarten erschöpfte, so daß der Meister sprach; „Ich weiß gar nicht, was dir ist, Murr! ich glaube am Ende, du bist jetzt in die Lümmeljahre getreten!" Der Meister hatte Recht; es war meine verhängnißvolle Lümmelzeit, die ich überstehen mußte, nach dem bösen Beispiel der Menschen, die, wie gesagt, diesen heillosen Zustand, als durch ihre tiefste Natur bedingt, eingeführt haben. Lümmeljahre nennen sie diese Periode, unerachtet Mancher Zeit seines Lebens nicht herauskommt; unser eins kann nur von Lümmelwochen reden, und ich meiner Seits kam nun auf einmal heraus, mittelst eines starken Rucks, der mir ein Bein oder ein Paar Rippen hätte kosten können. Eigentlich sprang ich heraus aus den Lümmelwochen auf vehemente Weise.

Ich muß sagen, wie das sich begab.

Auf dem Hofe der Wohnung meines Meisters stand eine inwendig reich ausgepolsterte Maschine auf vier Rädern, wie ich nachher einsehen lernte, ein englischer Halbwagen. Nichts war in meiner damaligen Stimmung natürlicher, als daß mir die Lust ankam, mit Mühe hinauf zu klettern und hinein zu kriechen in diese Maschine. Ich fand die darin befindlichen Kissen so angenehm, so anlockend, daß ich nun die mehrste Zeit in den Polstern des Wagens verschlief, verträumte.

Ein heftiger Stoß, dem ein Knattern, Klirren, Brausen, wirres Lärmen folgte, weckte mich, als eben süße Bilder von Hasenbraten und dergleichen vor meiner Seele vorübergingen. Wer schildert meinen jähen Schreck, als ich wahrnahm, daß die ganze Maschine sich mit ohrbetäubendem Getöse fortbewegte, mich hin und her schleudernd auf meinen Polstern. Die immer steigende und steigende Angst wurde Verzweiflung, ich wagte den entsetzlichen Sprung heraus aus der Maschine, ich hörte das wiehernde Hohngelächter höllischer Dämonen, ich hörte ihre barbarischen Stimmen: Katz — Katz, huz, huz! hinter mir her kreischen; sinnlos rannte ich in voller Furie von dannen, Steine flogen mir nach, bis ich endlich hinein gerieth in ein finsteres Gewölbe, und ohnmächtig niedersank.

Endlich war es mir, als höre ich hin und her gehen über

meinem Haupte, und schloß aus dem Schall der Tritte, da ich wohl schon Aehnliches erfahren, daß ich mich unter einer Treppe befinden müsse. Es war dem so! —

Als ich nun aber herausschlich, Himmel! da dehnten sich überall unabsehbare Straßen vor mir aus, und eine Menge Menschen, von denen ich nicht einen einzigen kannte, wogte vorüber. Kam noch hinzu, daß Wagen rasselten, Hunde laut bellten, ja, daß zuletzt eine ganze Schaar, deren Waffen in der Sonne blitzten, die Straße einengte; daß dicht bei mir einer urplötzlich so ganz erschrecklich auf eine große Trommel schlug, daß ich unwillkührlich drei Ellen hoch aufsprang, ja so konnte es nicht fehlen, daß eine seltsame Angst meine Brust erfüllte! — Ich merkte nun wohl, daß ich mich in der Welt befand — in der Welt, die ich aus der Ferne von meinem Dache erblickt, oft nicht ohne Sehnsucht, ohne Neugierde, ja mitten in dieser Welt stand ich nun, ein unerfahrner Fremdling. Behutsam spazierte ich dicht an den Häusern die Straße entlang, und begegnete endlich ein paar Jünglingen meines Geschlechts. Ich blieb stehen, versuchte ein Gespräch mit ihnen anzuknüpfen, aber sie begnügten sich, mich mit funkelnden Augen anzuglotzen, und sprangen dann weiter. „Leichtsinnige Jugend" dacht' ich, „du weißt nicht, wer es war, der dir in den Weg trat! — So gehen große Geister durch die Welt, unerkannt, unbeachtet. — Das ist das Loos sterblicher Weisheit!" — Ich rechnete auf größere Theilnahme bei den Menschen, sprang auf einen hervorragenden Kellerhals, und stieß manches fröhliche, wie ich glaubte anlockende, Miau aus, aber kalt, ohne Theilnahme, kaum sich nach mir umblickend gingen Alle vorüber. Endlich gewahrte ich einen hübschen blondgelockten Knaben, der mich freundlich ansah, und endlich mit den Fingern schnalzend rief: Mies — Mies! — Schöne Seele, du verstehst mich, dacht' ich, sprang herab, und nahte mich ihm freundlich schnurrend. Er fing mich an zu streicheln, aber indem ich glaubte, mich dem freundlichen Gemüth ganz hingeben zu können, kniff er mich dermaßen in den Schwanz, daß ich vor rasendem Schmerz aufschrie. Das eben schien dem tückischen Bösewicht rechte Freude zu machen, denn er lachte laut, hielt mich fest, und

versuchte das höllische Manöver zu wiederholen. Da faßte mich der tiefste Ingrimm; von dem Gedanken der Rache durchflammt, grub ich meine Krallen tief in seine Hände, in sein Gesicht, so daß er aufkreischend mich fahren ließ. Aber in dem Augenblick hörte ich auch rufen — Tyras — Kartusch — hez hez! — Und laut blaffend setzten zwei Hunde hinter mir her. — Ich rannte, bis mir der Athem verging, sie waren mir auf den Fersen — keine Rettung! — Blind vor Angst fuhr ich hinein in das Fenster eines Erdgeschosses, daß die Scheiben zusammenklirrten, und ein paar Blumentöpfe, die auf der Fensterbank gestanden, krachend hinein fielen in das Stübchen. Erschrocken fuhr eine Frau, die an einem Tisch sitzend arbeitete, in die Höhe, rief dann: Seht die abscheuliche Bestie, ergriff einen Stock, und ging auf mich los. Aber meine zornglühenden Augen, meine ausgestreckten Krallen, das Geheul der Verzweiflung, das ich ausstieß, hielten sie zurück, so daß, wie es in jenem Trauerspiel heißt, der zum Schlagen aufgehobene Stock in der Luft gehemmt schien, und sie da stand, ein gemalter Wüthrich, parteilos zwischen Kraft und Willen! — In dem Augenblick ging die Thüre auf; schnellen Entschluß fassend, schlüpfte ich dem eintretenden Manne zwischen den Beinen durch, und war so glücklich, mich aus dem Hause herauszufinden auf die Straße.

Ganz erschöpft, ganz entkräftet, gelangte ich endlich zu einem einsamen Plätzchen, wo ich mich ein wenig niederlassen konnte. Da fing aber der wüthendste Hunger an, mich zu peinigen, und ich gedachte nun erst mit tiefem Schmerz des guten Meisters Abraham, von dem mich ein hartes Schicksal getrennt. — Aber, wie ihn wiederfinden! — Ich blickte wehmüthig umher, und als ich keine Möglichkeit sah, den Weg znr Rückkehr zu erforschen, traten mir die blanken Thränen in die Augen.

Doch neue Hoffnung ging mir auf, als ich an der Ecke der Straße ein junges, freundliches Mädchen wahrnahm, die vor einem kleinen Tische saß, vor dem die appetitlichsten Bröte und Würste lagen. Ich näherte mich langsam, sie lächelte mich an, und um mich ihr gleich als einen Jüngling von guter Erziehung, von galanten Sitten darzustellen, machte ich

einen höheren, schöneren Katzenbuckel als jemals. Ihr Lächeln wurde lautes Lachen. „Endlich eine schöne Seele, ein theilnehmendes Herz gefunden! — O Himmel, wie thut das wohl der wunden Brust!“ So dachte ich, und langte mir eine von den Würsten herab, aber in demselben Nu schrie auch das Mädchen laut auf, und hätte mich der Schlag, den sie mit einem derben Stück Holz nach mir führte, getroffen, in der That, weder die Wurst, die ich mir im Vertrauen auf die Loyalität, auf die menschenfreundliche Tugend des Mädchens, herabgelangt, noch irgend eine andere, hätte ich jemals mehr genossen. Meine letzte Kraft setzte ich daran, der Unholdin, die mich verfolgte, zu entrinnen. Das gelang mir und ich erreichte endlich einen Platz, wo ich die Wurst in Ruhe verzehren konnte.

Nach dem frugalen Mahle kam viel Heiterkeit in mein Gemüth, und da eben die Sonne mir warm auf den Pelz schien, so fühlte ich lebhaft, daß es doch schön sei auf dieser Erde. Als aber dann die kalte feuchte Nacht einbrach, als ich kein weiches Lager fand, wie bei meinem guten Meister, als ich, vor Frost starrend, vom Hunger auf's neue gepeinigt, am andern Morgen erwachte, da überfiel mich eine Trostlosigkeit, die an Verzweiflung gränzte. „Das ist (so brach ich aus in laute Klagen) also die Welt, in die du dich hineinsehntest von dem heimatlichen Dache? — Die Welt, wo du Tugend zu finden hofftest, und Weisheit, und die Sittlichkeit der höhern Ausbildung! — O, diese herzlosen Barbaren! — Worin besteht ihre Kraft als im Prügeln? Worin ihr Verstand, als in hohnlachender Verspottung? Worin ihr ganzes Treiben, als in scheelsüchtiger Verfolgung tieffühlender Gemüther? — O fort — fort aus dieser Welt voll Gleißnerei und Trug! Nimm mich auf in deine kühle Schatten, süßer heimathlicher Keller! — O Boden! — Ofen! — o Einsamkeit, die mich erfreut, nach dir mein Herz sich sehnt mit Schmerz!“ —

Der Gedanke meines Elends, meines hoffnungslosen Zustandes, übermannte mich. Ich kniff die Augen zu, und weinte sehr.

Bekannte Töne schlugen an mein Ohr. „Murr — Murr!

— geliebter Freund, wo kommst du her? was ist mit dir geschehen?"

Ich schlug die Augen auf, der junge Ponto (1) stand vor mir!

So sehr mich Ponto auch gekränkt hatte, doch war mir seine unverhoffte Erscheinung tröstlich. Ich vergaß die Unbill, die er mir angethan, erzählte ihm, wie sich Alles mit mir begeben, stellte ihm unter vielen Thränen meine traurige hülflose Lage vor, schloß damit, ihm zu klagen, daß mich ein tödtender Hunger quäle.

Statt mir, wie ich geglaubt, seine Theilnahme zu bezeugen, brach der junge Ponto in ein schallendes Gelächter aus. „Bist du nicht, sprach er dann, ein ausgemachter thörichter Geck, lieber Murr! — Erst setzt sich der Hase in eine Halbchaise hinein, wo er nicht hingehört, schläft ein, erschrickt, als er weggefahren wird, springt hinaus in die Welt, wundert sich gar mächtig, daß ihn, der kaum vor die Thüre seines Hauses geguckt, niemand kennt, daß er mit seinen dummen Streichen überall schlecht ankommt, und ist dann so einfältig, nicht einmal den Rückweg finden zu können zu seinem Herrn. — Sieh, Freund Murr, immer hast du geprahlt mit deiner Wissenschaft, mit deiner Bildung, immer hast du vornehm gethan gegen mich, und nun sitzest du da verlassen, trostlos, und all' die großen Eigenschaften deines Geistes reichen nicht hin, dich zu belehren, wie du es anfangen mußt, deinen Hunger zu stillen, und dich nach Hause zurückzufinden zu deinem Meister! — Und wenn sich nun der, den du tief unter dir glaubtest, nicht deiner annimmt, so stirbst du zuletzt eines elendiglichen Todes, und keine sterbliche Seele frägt was nach deinem Wissen, nach deinem Talent, und keiner von den Dichtern, denen du dich befreundet glaubtest, setzt ein freundliches: Hic jacet! auf die Stelle, wo du aus lauter Kurzsichtigkeit verschmachtetest! — Siehst du, daß ich wohl auch durch die Schule gelaufen bin, und lateinische Brocken

(1) Jeune chien de la connaissance du chat Murr.

einmischen kann, trotz einem? — Aber du hungerst, armer Kater, und diesem Bedürfniß muß zuerst abgeholfen werden; komm nur mit mit."

Der junge Ponto hüpfte fröhlich vorauf, ich folgte niedergeschlagen, ganz zerknirscht über seine Reden, die mir in meiner hungrigen Stimmung viel Wahres zu enthalten schienen. Doch wie erschrak ich als — Ponto geradezu auf das, Brod und Würste feil haltende, Mädchen loshüpfte, die mich, da ich freundlich bei ihr zulangte, beinahe todt geschlagen. „Mein Pudel Ponto, mein Pudel Ponto, was thust du, nimm dich in Acht, hüte dich vor der herzlosen Barbarin, vor dem rachedurstenden Wurstprinzip!" — So rief ich hinter Ponto her — ohne auf mich zu achten setzte er aber seinen Weg fort — und folgte in der Ferne, um, sollte er in Gefahr gerathen, mich gleich aus dem Staube machen zu können. — Vor dem Tisch angekommen, richtete sich Ponto auf den Hinterfüßen in die Höhe, und tänzelte in den zierlichsten Sprüngen um das Mädchen her, die sich darüber gar sehr erfreute. Sie rief ihn an sich, er kam, legte den Kopf in ihren Schooß, sprang wieder auf, bellte lustig, hüpfte wieder um den Tisch, schnupperte bescheiden, und sah dem Mädchen freundlich in die Augen

„Willst du ein Würstchen, artiger Pudel?" So fragte das Mädchen, und als nun Ponto anmuthig schwänzelnd laut aufjauchzte, nahm sie zu meinem nicht geringen Erstaunen eine der schönsten, größten Würste, und reichte sie dem Ponto dar. Dieser tanzte, wie zur Danksagung noch ein kurzes Ballet, und eilte dann zu mir mit der Wurst, die er mit den freundlichen Worten hinlegte: „Da, iß, erquicke dich Bester!" Nachdem ich die Wurst verzehrt, lud mich Ponto ein, ihm zu folgen, er wolle mich zurückführen zum Meister Abraham.

Wir gingen langsam neben einander her, so daß es uns nicht schwer fiel, wandelnd, vernünftige Gespräche zu führen.

„Ich seh es wohl ein," so begann ich die Unterredung, „daß du, geliebter Ponto, es viel besser verstehst, in der Welt fortzukommen, als ich. Nimmermehr würd' es mir gelungen sein, das Herz jener Barbarin zu rühren, welches dir so

ungemein leicht wurde. Doch verzeih! — In deinem ganzen Benehmen gegen die Wurstverkäuferin lag doch etwas, wogegen mein innerer mir angeborner Sinn sich auflehnt: eine gewisse unterwürfige Schmeichelei, ein Verläugnen des Selbstgefühls, der edleren Natur. — Nein! guter Pudel, nicht entschließen könnte ich mich, so freundlich zu thun, so mich außer Athem zu setzen mit angreifenden Manövres, so recht demüthig zu betteln, wie du es thatest. Bei dem stärksten Hunger, oder wenn mich ein Appetit nach etwas Besonderem anwandelt, begnüge ich mich, hinter den Meister auf den Stuhl zu springen, und meine Wünsche durch ein sanftes Knurren anzudeuten. Und selbst dies ist mehr Erinnerung an die übernommene Pflicht, für meine Bedürfnisse zu sorgen, als Bitte um eine Wohlthat."

Ponto lachte laut auf, als ich dies gesprochen und begann dann: „O Murr, mein guter Kater, du magst ein tüchtiger Literatus sein und dich wacker auf Dinge verstehen, von denen ich gar keine Ahnung habe; aber von dem eigentlichen Leben weißt du gar nichts, und würdest verderben, da dir alle Weltklugheit gänzlich abgeht. — Fürs Erste würdest du vielleicht anders geurtheilt haben, ehe du die Wurst genossen, denn hungrige Leute sind viel artiger und fügsamer, als satte; dann aber bist du rücksichts meiner sogenannten Unterwürfigkeit in großem Irrthum. Du weißt ja, daß das Tanzen und Springen mir großes Vergnügen macht, so daß ich es oft auf meine eigene Hand unternehme. Treibe ich nun, eigentlich nur zu meiner Motion meine Künste vor den Menschen, so macht es mir ungemeinen Spaß, daß die Thoren glauben, ich thäte es aus besonderm Wohlgefallen an ihrer Person, und nur um ihnen Lust und Freude zu erregen. Ja sie glauben das, sollte auch eine andere Absicht ganz klar sein. Du hast, Geliebter! das lebendige Beispiel davon so eben erfahren. Mußte das Mädchen nicht gleich einsehen, daß es mir nur um eine Wurst zu thun war, und doch gerieth sie in volle Freude, daß ich ihr, der Unbekannten, meine Künste vormachte, als einer Person, die dergleichen zu schätzen vermögend, und eben in dieser Freude that sie das, was ich bezweckte. Der Lebenskluge muß es verstehen,

Allem, was er bloß seinetwegen thut, den Anschein zu geben als thäte er es um Anderer willen, die sich dann hoch verpflichtet glauben, und willig sind zu Allem, was man bezweckte. Mancher erscheint gefällig, dienstfertig, bescheiden, nur den Wünschen Anderer lebend, und hat nichts im Auge, als sein liebes Ich, dem die Andern dienstbar sind, ohne es zu wissen. Das was du also unterwürfige Schmeichelei zu nennen beliebst, ist nichts als weltkluges Benehmen, das in der Erkenntniß und der foppenden Benutzung der Thorheit Anderer seine eigentlichste Basis findet."

„O Ponto, erwiederte ich, du bist ein Weltmann, das ist gewiß, und ich wiederhole, daß du dich auf das Leben besser verstehst als ich."

ORAISON FUNÈBRE DU CHAT MUCIUS.

Trauerrede

am Grabe des zu früh verblichenen Katers

Muzius,

der Philosophie und Geschichte Beflissenen.

Gehalten von seinem treuen Freunde und Bruder

dem Kater Hinzmann,

der Poesie und Beredsamkeit Beflissenen.

Theure in Betrübniß versammelte Brüder!
Wackre hochherzige Bursche!

Was ist der Kater! — Ein gebrechliches, vergängliches Ding, wie Alles, was geboren auf Erden! — Ist es wahr, was die berühmtesten Aerzte und Physiologen behaupten, daß der Tod, dem alle Kreatur unterworfen, hauptsächlich

in dem gänzlichen Aufhören alles Athmens bestehe, o so ist unser biederer Freund, unser wackerer Bruder, dieser treue, tapfere Genosse in Freud und Leid, o so ist unser edler Muzius gewiß todt! — Seht, da liegt der Edle auf dem kalten Stroh und hat alle Viere von sich gestreckt! — Nicht der leiseste Athemzug stiehlt sich durch die auf ewig geschlossenen Lippen! Eingefallen sind die Augen, die sonst bald sanftes Liebesfeuer, bald vernichtenden Zorn strahlten in grüngleißendem Gold! Todtenblässe überzieht das Antlitz, schlaff hängen die Ohren, hängt der Schweif herab! O Bruder Muzius, wo sind nun deine lustigen Sprünge, wo ist deine Heiterkeit, deine gute Laune, dein klares fröhliches Miau! das alle Herzen erfreute, dein Muth, deine Standhaftigkeit, deine Klugheit, dein Witz? — Alles, alles hat dir der bittre Tod geraubt und du weißt vielleicht nun nicht einmal genau ob du gelebt hast? — Und doch warst du die Gesundheit, die Kraft selbst, gerüstet gegen alles körperliche Weh, als solltest du ewig leben! Kein Rädchen des Uhrwerks, das dein Inneres trieb, war ja auch schadhaft, und der Todesengel hatte sein Schwert nicht über dein Haupt geschwungen, weil das Räderwerk abgelaufen und nicht mehr wieder aufgezogen werden konnte — Nein! ein feindliches Prinzip griff gewaltsam hinein in den Organismus und zerstörte freveInd, was noch lange hätte bestehen können. — Ja! — Noch oft hätten diese Augen freundlich gestrahlt, noch oft wären lustige Einfälle, fröhliche Lieder diesen Lippen, dieser erstarrten Brust entströmt, noch oft hätte dieser Schweif, frohen Muthes innere Kraft verkündend, sich in Wellenlinien geringelt, noch oft hätten diese Pfoten Stärke und Gewandheit bewiesen in den mächtigsten gewagtesten Sprüngen — und nun! — — — O, kann es die Natur zulassen, daß das, was sie auf lange Dauer mühsam konstruirt hat, vor der Zeit zerstört werde, oder gibt es wirklich einen finstern Geist, Zufall genannt, der in despotischer frevelnder Willkür hineingreifen darf in die Schwingungen, die alles Sein dem ewigen Naturprinzip gemäß zu bedingen scheinen? — O du Todter, könntest du das hier der betrübten, jedoch lebendigen Versammlung sagen! — Doch werthe

Anwesende, wackre Brüder, laßt uns solchen tiefsinnigen Betrachtungen nicht nachhängen, sondern uns ganz der Klage um den viel zu früh verlornen Freund Muzius zuwenden. — Es ist gebräuchlich, daß der Trauerredner den Anwesenden die ganze vollständige Biographie mit lobpreisenden Zusätzen und Anmerkungen vorträgt, und dieser Gebrauch ist sehr gut, da durch einen solchen Vortrag auch in dem betrübtesten Zuhörer der Ekel der Langweile erregt werden muß, dieser Ekel aber nach der Erfahrung und dem Ausspruch bewährter Psychologen am besten jede Betrübniß zerstört, weshalb denn auf jene Weise der Trauerredner beide Pflichten, die, dem Verewigten die gehörige Ehre zu erweisen und die, die Hinterlassenen zu trösten, auf einmal erfüllt. Man hat Beispiele, und sie sind natürlich, daß der Gebeugteste nach solcher Rede ganz vergnügt und munter von hinnen gegangen ist; über der Freude, erlöst zu sein von der Qual, des Vortrags, verschmerzte er den Verlust des Hingeschiedenen. — Theure, versammelte Brüder! wie gern folgte auch ich dem löblichen bewährten Gebrauch, wie gern trüge ich euch die ganze ausführliche Biographie des erblaßten Freundes und Bruders vor und setzte euch um aus betrübten Katern in vergnügte, aber es geht nicht, es geht wahrhaftig nicht. — Seht das ein, theure, geliebte Brüder, wenn ich euch sage, daß ich von dem eigentlichen Leben des Verblichenen, was Geburt, Erziehung, weiteres Fortkommen betrifft, beinahe gar nichts weiß, daß ich daher euch lauter Fabeln auftischen müßte, wozu der Ort hier bei der Leiche des Erblaßten viel zu ernst und unsere Stimmung viel zu feierlich ist. — Nichts für ungut, Bursche, aber ich will statt alles weitern langweiligen Sermons nur mit wenigen schlichten Worten sagen, was für ein schmähliches Ende der arme Teufel, der hier starr und todt vor uns liegt, nehmen mußte, und was es für ein wackrer, tüchtiger Kerl im Leben war! — Doch, o Himmel! ich falle aus dem Ton der Beredsamkeit, unerachtet ich derselben beflissen und, will es das Schicksal, Professor poeseos et eloquentiæ zu werden hoffe! —

(Hinzmann schwieg, putzte sich mit der rechten Pfote Ohren, Stirn, Nase und Bart, betrachtete lange unverwandten Blicks die Leiche, räusperte sich aus, fuhr nochmals mit der Pfote übers Gesicht und sprach dann mit erhöhtem Tone weiter:)

O bittres Verhängniß! — o grauser Tod! mußtest du auf solch' grausame Weise den verewigten Jüngling hinraffen in der Blüthe seiner Jahre? — Brüder! ein Redner darf dem Zuhörer nochmals sagen, was dieser schon erfahren bis zum Ueberdruß; darum wiederhole ich, was ihr schon alle wißt, daß nämlich der dahin geschiedene Bruder fiel, als ein Opfer des wüthenden Hasses der Spitzphilister. — Dorthin auf jenes Dach, wo sonst wir uns ergötzten in Friede und Freude, wo fröhliche Lieder schallten, wo Pfot' in Pfot' und Brust an Brust wir ein Herz, eine Seele waren, wollte er hinaufschleichen, um in stiller Einsamkeit mit dem Senior Puff das Andenken jener schönen Tage, wahrer Tage in Aranjuez, die nun vorüber, zu feiern da; hatten die Spitzphilister, die auf jede Weise jede Erneuerung unsers frohen Katerbundes hintertreiben wollten, in die dunklen Winkel des Bodens Fuchseisen hingestellt; in eines derselben gerieth der unglückliche Muzius, zerquetschte sich das Hinterbein und — mußte sterben! Schmerzhaft und gefährlich sind die Wunden, die Philister schlagen, denn sie bedienen sich jederzeit stumpfer, schartiger Waffen; doch stark und kräftig von Natur hätte der Dahingeschiedene der bedrohlichen Verletzung unerachtet wieder aufkommen können; aber der Gram, der tiefe Gram sich von schnöden Spitzen überwunden, in seiner schönen glanzvollen Laufbahn ganz zerstört zu sehen, der stete Gedanke an die Schmach, die wir alle erlitten, das war es, was an seinem Leben zehrte. — Er litt keinen gehörigen Verband, nahm keine Arzenei — man sagt, er wollte sterben!

(Ich (1), wir alle konnten uns bei diesen letzten Worten Hinzmanns nicht lassen vor grimmem Schmerz, sondern brachen alle in solch ein klägliches Geheul und Jammergeschrei aus, daß ein Felsen hätte erweicht werden können. Als wir uns nur einigermaßen beruhigt hatten, so daß wir zu hören vermochten, sprach Hinzman mit Pathos weiter.)

---

(1) C'est le chat Murr qui parle.

O Muzius, o schau herab! schau die Thränen, die wir um dich vergießen, höre die trostlose Klage, die wir um dich erheben, verewigter Kater! — Ja, schau auf uns herab oder hinauf, wie du es nun eben vermagst, sei im Geiste unter uns, wenn du noch überhaupt eines Geistes mächtig und derselbige, der dir innegewohnt, nicht schon anderwertig verbraucht worden! — Brüder! — Wie gesagt, ich halte das Maul über die Biographie des Erblaßten, weil ich nichts davon weiß, aber desto lebhafter sind mir die vortrefflichen Eigenschaften des Verewigten im Gedächtniß und die will ich euch meine theuersten geliebtesten Freunde, vor die Nase rücken, damit ihr den entsetzlichen Verlust, den ihr durch den Tod des herrlichen Katers erlitten, im ganzen Umfange fühlen möget! Vernehmt es, o Jünglinge, die ihr geneigt seid nie abzuweichen von dem Pfade der Tugend, vernehmt es! — Muzius war, was Wenige im Leben sind, ein würdiges Glied der Katzengesellschaft, ein vortrefflicher liebender Vater, ein eifriger Verfechter der Wahrheit und des Rechts, ein unermüdlicher Wohlthäter, eine Stütze der Armen, ein treuer Freund in der Noth! — Ein würdiges Glied der Katzengesellschaft? Ja! denn immer äußerte er die besten Gesinnungen und war so gar zu einiger Aufopferung bereit, wenn geschah was er wollte, feindete auch nur ausschließlich diejenigen an, die ihm widersprachen und seinem Willen sich nicht fügten. Ein vortrefflicher liebender Vater? Ja! denn niemals hat man vernommen, daß er, wie es wohl von rohen lieblosen Vätern unseres Geschlechts zu geschehen pflegt, im Anfall eines besonderen Appetits eines seiner erzielten Kleinen verspeiset; es war ihm vielmehr ganz Recht, wenn die Mutter sie sämmtlich forttrug, und er von ihrem dermaligen Aufenthalt weiter nichts erfuhr. Ein eifriger Verfechter der Wahrheit und des Rechts? Ja! denn sein Leben hätte er gelassen dafür, weshalb er, da man nur einmal lebt, sich um beides nicht viel kümmerte, welches ihm auch nicht zu verargen. Ein unermüdlicher Wohlthäter, eine Stütze der Armen? Ja! denn Jahr aus Jahr ein trug er am Neujahrstage ein kleines Heringsschwänzlein oder ein paar subtile Knöchelchen hinab in den Hof, für die armen Brüder, die der Speisung bedurften und

konnte wohl, da er auf diese Weise seine Pflicht als würdiger Katzenfreund erfüllte, diejenigen bedürftigen Kater mürrisch anknurren, die außerdem noch etwas von ihm verlangten. Ein treuer Freund in der Noth? Ja! denn gerieth er in Noth, so ließ er nicht ab, selbst von denjenigen Freunden, die er sonst ganz vernachläßigt, ganz vergessen hatte. Verewigter! was soll ich noch sagen von deinem Heldenmuth, von deinem hohen geläuterten Sinn für alles Schöne und Edle, von deiner Kunst-Cultur, von all' den tausend Tugenden, die sich in dir vereinten! Was, sag' ich, soll ich sagen davon, ohne unsern gerechten Schmerz über dein klägliches Hinscheiden nicht noch um Vieles zu vermehren! — Freunde, gerührte Brüder! — denn in der That an einigen unzweideutigen Bewegungen bemerke ich zu meiner nicht geringen Befriedigung, daß es mir gelang euch zu rühren. — Also! gerührte Brüder! — Laßt uns ein Beispiel nehmen an diesem Verstorbenen, laßt uns alle Mühe anwenden, ganz in seine würdigen Fußtapfen zu treten, laßt uns ganz das sein, was der Vollendete war, und auch wir werden im Tode die Ruhe des wahrhaft weisen, des durch Tugenden jeder Art und Gattung geläuterten Katers genießen, wie dieser Vollendete! — Seht nur selbst, wie er so still da liegt, wie er keine Pfote rührt, wie ihm all' mein Lob seiner Vortrefflichkeit auch nicht ein leises Lächeln des Wohlgefallens abgewonnen! Glaubt ihr wohl, Traurige! daß der bitterste Tadel, die gröbsten beleidigendsten Schmähungen eben so jeden Eindruck auf den Verewigten verfehlt haben würden? Glaubt ihr wohl, daß selbst der dämonische Spitzphilister, träte er hinein in diesen Kreis, dem er sonst unmaßgeblich beide Augen ausgekratzt haben würde, jetzt ihn nur im mindesten in Harnisch bringen, seine sanfte süße Ruhe verstören dürfte?

Ueber Lob und Tadel, über alle Anfeindungen, alle Foppereien, allen neckhaften Spott und Hohn, über allen wirrigen Spuk des Lebens ist unser herrlicher Muzius erhaben; er hat kein anmuthiges Lächeln, keine feurige Umarmung, keinen biedern Pfotendruck mehr für den Freund, aber auch keine Krallen, keine Zähne mehr für den Feind! — Er ist vermöge seiner Tugenden zu der Ruhe gelangt, der er im Le-

ben vergebens nachgestrebt! Zwar will es mich beinahe bedünken, daß wir alle, so wie wir hier zusammen sitzen und heulen um den Freund, zu der Ruhe kommen würden, ohne gerade so ein Ausbund von aller Tugend zu sein als er, und daß es wohl noch ein anderes Motiv geben müsse tugendhaft zu sein, als gerade die Sehnsucht nach dieser Ruhe; indessen ist das nur solch ein Gedanke, den ich euch zu fernerer Bearbeitung überlasse. — So eben wollte ich euch an's Herz legen, euer ganzes Leben vorzüglich dazu anzuwenden, um so schön sterben zu lernen als Freund Muzius, indessen will ich es lieber nicht thun, da ihr mir so manches Bedenkliche entgegensetzen könntet. Ich meine nämlich, daß ihr mir einwenden dürftet, der Verewigte hätte auch lernen sollen, behutsam zu sein und Fuchseisen zu vermeiden, um nicht zu sterben vor der Zeit. Dann gedenke ich aber auch, wie ein sehr junger Katerknabe auf gleiche Ermahnung des Lehrers, daß der Kater sein ganzes Leben darauf verwenden müsse, um sterben zu lernen, schnippisch genug erwiederte: es könne doch so gar schwer nicht sein, da es jedem gelinge aufs erste Mal! — Laßt uns jetzt, höchstbetrübte Jünglinge, einige Augenblicke stiller Betrachtung widmen! —

(Hinzmann schwieg und fuhr sich wiederum mit der rechten Pfote über Ohren und Gesicht, dann schien er in tiefes Nachdenken zu versinken, indem er die Augen fest zudrückte. Endlich, als es zu lange währte, stieß ihn der Senior Puff an und sprach leise: Hinzmann, ich glaube gar, du bist eingeschlafen. Mache nur, daß du fertig wirst mit deinem Sermon, denn wir verspüren alle einen desperaten Hunger. Hinzmann fuhr in die Höhe, setzte sich wieder in die zierliche Rednerstellung und sprach weiter:)

Theuerste Brüder! — ich hoffte noch zu einigen erhabenen Gedanken zu gelangen, und gegenwärtige Standrede glänzend zu schließen; es ist mir aber gar nichts eingefallen; ich glaube, der große Schmerz, den ich zu empfinden mich bemüht, hat mich ein wenig stupid gemacht. Laßt uns daher meine Rede, der ihr den vollkommensten Beifall nicht versagen könnet, für geschlossen annehmen und jetzt das gewöhnliche de oder ex profundis anstimmen! —

So endete der artige Katerjüngling seinen Trauer-Sermon, der mir zwar in rhetorischer Hinsicht wohl geordnet

und von guter Wirkung zu sein schien, an dem ich aber doch manches auszusetzen fand. Mir kam es nämlich vor, daß Hinzmann gesprochen, mehr, um ein glänzendes Rednertalent zu zeigen, als den armen Muzius noch zu ehren nach seinem betrübten Hinscheiden. Alles was er gesagt, paßte gar nicht recht auf den Freund Muzius, der ein einfacher, schlichter gerader Kater und, ich hatte es ja wohl recht erfahren, eine treue gutmüthige Seele gewesen. Ueberdem war auch das Lob, das Hinzmann gespendet, von zweideutiger Art, so daß mir eigentlich die Rede hinterher mißfiel und ich während des Vortrags bloß durch die Anmuth des Redners, und durch seine in der That ausdrucksvolle Deklamation bestochen worden. Auch der Senior Puff schien meiner Meinung zu sein; wir wechselten Blicke, die, Hinzmanns Rede betreffend, von unserm Einverständniß zeugten.

Dem Schluß der Rede gemäß, stimmten wir ein de profundis an, das, wo möglich, noch viel jämmerlicher, viel herzzerschneidender klang, als das entsetzliche Grabeslied vor der Rede. — Es ist bekannt, daß die Sänger von unserm Geschlecht den Ausdruck des tiefsten Weh's, des trostlosesten Jammers, ganz vorzüglich in der Gewalt haben, so daß selbst der kalte gefühllose Mensch von Gesängen solcher Art tief durchdrungen wird und der gepreßten Brust nur Luft zu machen vermag durch seltsames Fluchen. — Als das de profundis geendigt, hoben wir die Leiche des verewigten Bruders auf und senkten sie in ein tiefes in einer Ecke des Kellers befindliches Grab.

TIEDGE.

Christoph August Tiedge wurde im Jahre 1752 zu Gardelegen im Magdeburgischen, wo sein Vater damals Rector der Stadtschule war, geboren. Nachdem er sich auf der Schule zu Magdeburg hinlänglich vorbereitet hatte, bezog er (1773) die Universität Halle, um sich der Rechtswissenschaft zu widmen. Nach Verlauf seiner akademischen Jahre ward er (1776) Hauslehrer bei der Familie v. Arnstädt zu Elrich, wo er in anmuthiger Gegend und in der engeren Bekanntschaft Gökingk's die ersten dichterischen Versuche verfaßte, die in gleichzeitige Musenalmanache und Zeitschriften aufgenommen wurden und ihn mit Gleim und Frau von der Recke in Verbindung brachten. Auf Gleims Einladung zog er (1784) nach Halberstadt und lebte von nun an daselbst in befreundetem Umgange. Im Jahrr 1792 wurde er Gesellschafter und Privatsekretär bei dem Domherrn von Stedern, und zog nach dessen Tode mit der Familie desselben nach Nienstädt bei Quedlinburg, später (1798) nach Quedlinburg selbst. Nach dem Tode der Frau von Stedern (1799) machte Tiedge Reisen durch das nordöstliche Deutschland und lebte abwechselnd zu Halle und zu Berlin. In letzterer Stadt traf er mit seiner früheren Freundin, der geistreichen Frau von der Recke, wieder zusammen, ward ihr Hausgenosse und Gesellschafter, durchreiste mit ihr in den Jahren 1805 bis 1808 Deutschland, die Schweiz und Italien, nnd lebt seitdem bei und mit dieser würdigen, auch als Dichterin und Schriftstellerin bekannten Frau, gewöhnlich den Winter hindurch in Berlin, in den Sommermonaten in den böhmischen Bädern zu Töplitz und Karlsbad, und auf dem Landgute der Herzogin von Curland, zu Löbichau bei Altenburg.

Tiedge ist einer der zartesten und gefühlvollsten elegischen Dichter Deutschlands. Unter seinen größeren Dichtungen ist besonders seine Urania (Halle 1808) zu nennen, worin er die Grundlehren unseres religiösen Glaubens, die philosophischen Ansichten von Gott, Freiheit und Unsterblichkeit entwickelt und anschaulich macht, und den unglücklichen Zweifler dem glückseligen Glaubenden poetisch gegenüberstellt. Ist gleich dieser Gegenstand nicht fur ein umfassendes Gedicht geeignet,

so mangelt es dem Ganzen doch nicht an einzelnen schönen und ergreifenden Stellen. Glänzender zeigt sich sein Dichtertalent in seinen Elegien und vermischten Gedichten (Halle 1806—7, 2 Bde). Tritt gleich auch in ihnen bisweilen statt Tiefe des Gemüths und Gefühls mehr der Verstand und die Reflexion hervor, und schweift sein poetischer Stil zuweilen selbst in rhetorische Wortfülle und Breite aus, so findet sich doch darunter sehr Vieles, was, besonders im Gebiet der Elegie und der Epistel, den schönsten Blüthen deutscher Dichtkunst beigezählt werden muß. Außerdem verdient noch das Echo oder Alexis und Ida (Halle 1812), ein Kranz idyllischer Lieder, und sein in Epistelform gehaltenes Lehrgedicht, der Frauenspiegel (Halle 1807), mit Auszeichnung genannt zu werden.

ÉRUPTION DU VÉSUVE (1805).

Angethan mit allen seinen Schrecken, mit seiner ganzen Herrlichkeit, feierte der Vesuv das furchtbar erhabene Fest seiner Flammenergießung. Lange vorher wehte auf seinem Gipfel eine weiße Rauchsäule, wie ein in hoher Luft flatterndes Panier, welches einer großen Erscheinung vorgetragen wird. Im Innern des gewaltigen Vulkans donnerte die Vorbereitung zu der großen Entwickelung; das tiefe Zucken der verborgenen Kraft hatte Neapel und die umliegenden Inseln geschreckt, mehrere Städte niedergeschüttert, und einen großen Theil der Einwohner unter den Trümmern begraben. Man sah die weiße Rauchsäule von der unter ihr kochenden Gluth geröthet; oft ward ihr innerster Kern zur lodernden Flamme, welche glühende Steine empor und umher schleuderte. Im Schlunde krachte und raste ein gräßlicher Tumult. Am 12ten August endlich eröffnete sich das hinreißendste Schauspiel, das die Natur hervorzubringen vermag. Gegen 9 Uhr Abends stieg die Rauchsäule höher; sie ward röther und röther, und endlich ganz zur leuchtenden Flamme, die wechselnd stieg und sank, und von Zeit zu Zeit Blitze nach allen Seiten warf. Nicht selten

erreichte sie eine außerordentliche Höhe; dann stand der majestätische Feuer-Obelisk einige Minuten fast unbeweglich, wie ein flammender Seraph, der weit über das paradiesische Campanien hinschaut; leichte rothe Wölkchen schwebten umher, und spiegelten sich im dunkeln Meere. Das Meer war ruhig, als ob es furchtsam den zürnenden Nachbar behorchte. Plötzlich sank die hochleuchtende Erscheinung in den Feuerschlund hinab, und ließ eine Krone von malerischen Wolken zurück. Jetzt erhob sich abermals eine mächtige Gluthsäule; eine kleinere blitzte neben ihr auf, und hohes Getümmel umher, wie das Gefolg einer Göttererscheinung; sie sank zurück, und verwandelte ihre Stelle in einen Flammensee. Die Wogen sprudelten, schlugen über und rötheten mit ihren Flammen den Horizont, der einen sanfteren Wiederschein auf die Stadt, auf das Meer und an die dunkeln Felsen warf. Immer lebendiger, immer ungeduldiger ward das Flammengetümmel, und jetzt durchbrach es, wie eine vollendete Empörung, die umfassende Kerkerwand, und stürzte von der Aschenspitze des Kraters herab. Nicht Worte vermögen zu schildern, welch ein Aufruhr von Gefühlen den überraschten Zuschauer ergriff. Es war ein Zustand, wo das Entzücken zum Entsetzen und wieder das Entsetzen zum Entzücken wird. Ueber dem Krater hatte sich von aufsteigendem Rauch eine Wolkenversammlung gebildet; es schienen die purpurnen Horen zu sein, die im tiefen Dunkel der Nacht hier die Morgenröthe erwarteten. Ununterbrochenes Leben und Getümmel, immer wechselnde Pracht, ein stetes Werden und Schwinden glänzte und blitzte durch einander. Jetzt stiegen zwei rothglühende Rauchsäulen auf, die in einem Blutmeere starrten. Was aber dieser großen Scene die höchste Verherrlichung gab, war der aufgehende Vollmond. Hinter den sich thürmenden und wälzenden Rauchwolken stieg er herauf, und schien wirklich Aurora zu sein, die der Triumphzug der vorgeeilten Horen über der Spitze des Berges empfing. Mit glühendem Gesicht, wie ein nektartrunkener Gott, trat er auf die verherrlichte Bühne der Nacht. Aber vom Gipfel des Berges stürzte der Gluthstrom, und bald hatte er den Fuß des Aschenkegels erreicht. Jetzt

brach er in die Weingärten ein, die schon der Aernte entgegen gereift waren. Weiße Flammen loderten auf, wo der Verderber die herrliche grüne Vegetation ergriff. Oft schien er eine Allee zu fassen, deren helle Flamme sich weithin erstreckte, und über dem rothen Strom als eine weiße Lichtmasse schwebte. Hier theilte sich der Lavastrom in fünf Arme; drei zogen östlich, zwei aber westlich, und diese nur konnten von uns gesehen werden. Reißend stürzte der Erguß weiter und verderbender fort; er umfloß Häuser, deren Einwohner sich kaum noch zu retten vermochten; er füllte die untern Geschoße aus, und zerstörte unzählige Landhäuser, Hütten und Weingärten. Der prächtige Verwüster ging seinen Weg, den er, wo er sich in Vertiefungen verbarg, durch Lichtsäulen entzündeter Bäume bezeichnete. Die beiden Arme des Lavastroms, von denen der eine dem andern bald nachblieb, bald voreilte, hatten in kurzer Zeit die Straße erreicht, die durch Portici nach Torre del Greco und Pompeji führt. Beide Ströme durchschnitten die Straße und wälzten sich in die diesseitigen Villen und Gärten, die das Ufer des Meeres bekränzen; hier verlor der eine sich unter den Weinhügeln, der andere Strom hingegen stürzte mit doppelter Wuth dem Meere zu. Bis dahin hatte er einen Weg von anderthalb deutschen Meilen zu machen, und schon war er dem Rande des Ufers nahe; eine Menge von Zuschauern in Gondeln schwamm in der Gegend des Meeres umher, wo die Feuerkaskade vom Ufer hinabbrausen mußte. Endlich erfolgte, was erwartet wurde: die Gluthmasse stürzte mit lautem Geprassel und Donnergetöse in's Meer, die Wellen empörten sich gegen den fremden Gast; Flammengewühl und Wellengetümmel im fürchterlichsten Aufruhr rasten, schäumend vor Wuth, durch einander. Kochende Wassersäulen und zürnende Flammenspitzen brachen aus der Fluth hervor, kämpften einander nieder, und wiederholten den Sturm des wildesten Aufruhrs, bis endlich der Tumult mit einem leisern und leisern Zischen sich endigte, und gleichsam zum Denkmal des geschlossenen Friedens von der erstarrten Gluthmasse sich ein Vorgebirge bildete, das tief in's Meer hineintritt. —

Unsere Wohnung am Ufer der See wird durch die Aussicht nach dem Vesuv hin, der noch immer sein großes Feuerwerk fortsetzt, höchst anziehend. Jedes Zimmer hat seinen Balkon. Ich trete aus dem meinigen hinaus, sobald die Sonne ihren ersten Strahl über den Vesuv in meine Zelle wirft, und mich umfängt von allen Seiten in ihrer ganzen Festlichkeit die Fülle einer hesperischen Natur. Dorthin, rechts nach Westen, das Vorgebirge Pausilipp mit seinen Pinienkronen, Cypressen und Landhäusern; links das Vorgebirge der Minerva. Beide strecken sich tief in's Meer hinein, als wollten sie den auf den Wellen ruhenden hesperischen Himmel umfangen. Letzteres ist mit den Städten Portia Resina, Torre del Greco, Torre dell' Annunziata, und mit unzähligen Villen bedeckt. Alle diese Landschaften schmiegen sich freundlich um den Fuß des tobenden Vulkans, der unversöhnt seine Flammenströme aussendet; und in seinen innersten Schlünden donnert es, als hätten tausend Cyklopen darin Waffen des zürnenden Jupiter zu schmieden, indeß die glühende Lava ruhig in ihren Ufern fortfließt. So gefahrvoll dies große Schauspiel in der Ferne erscheint, so ziehen doch täglich zahlreiche Gesellschaften zu dem furchtbaren Berge hinauf. Auch wir schickten uns an zu einem solchen Zuge.

Den 18ten August machten wir unsere Wallfahrt zu seinem Gipfel. Bis Resina fuhren wir; dort wurden Esel genommen, und so beritten zogen wir Nachmittags gegen vier Uhr den Berg hinan. Zwischen lauter Weingärten und einsam umher liegenden Landhäusern windet der romantische Weg sich zum Gipfel empor. Der berühmte Wein, Lacrymæ Christi genannt, hing noch in seinen Trauben, und röthete, wie dunkle Purpurgewinde, die grünenden Ranken, welche, wie zarte Sympathieen, die hohen Ulmen umarmten und Arkaden bildeten, die der Phantasie Stoff gaben, die lieblichen grünen Labyrinthe, weit über den Anblick hinaus, mit entzückender Ueberraschung zu bereichern. Ueberall herrschte in diesem grünen Leben eine süße, bis zur Schwärmerei begeisternde Einsamkeit. Die milden Sonnenlüfte kamen von den Hügeln und aus den heimlichen Lau-

ben der Thäler zu uns herüber, und flatterten zu andern Lauben hinüber, zum ewigen Spiel mit Blättern und Trauben. Links und rechts an der Hauptstraße, kleine Eingänge wie begränzte Pforten zu geheimnißvollen bacchischen Thälern. Oft wandelte die Lust mich an, mich in dieses Labyrinth zu stürzen und unterzutauchen, wie die Luft in das grüne Blättergewühl; aber ich folgte dem Zuge unserer Pilgerschaft, und bald erreichten wir eine Anhöhe voll Grauen und Entzücken. Die Natur wird hier dürftiger; die arme Genista nährt sich kümmerlich zwischen unfruchtbaren Felsenzacken einer alten Lava; von allen Seiten erblickten wir tiefe, schwarze Thäler, in welchen vieljährige Lava starrte. Alles wild durcheinander, ein Bild des wunderbarsten Eigensinnes, den hier die Natur trotzig durchgesetzt zu haben scheint. Die ganze Wildniß gleicht einem todten Meere, welches hier mit seinen finstern Wellen erstarrte und verstummte, indem es seine hundert Arme verwüstend in die liebliche Natur ausstreckte. Furchtsam hat sich hier und da das Hüttchen eines Winzers an das Ufer gerettet, wo ein einsames Leben waltet. Wie der Athem des Entsetzens weht die Luft den Wanderer an; aber er wendet den Blick, und vor ihm in der Tiefe grünen an den Küsten hin paradiesische Fluren. Er überschaut Neapel und den weiten Golf, das jenseitige Pausilipp und die ganze große Landschaft, rein und kräftig hervorgehoben durch die schönste Tagesbeleuchtung; in der Tiefe spiegelt das Meer, und gleicht einem klaren Horizont, an welchem die Inseln Capri, Ischia und Procida wie schattige Wolken zu schweben scheinen. Doch wir durften uns nicht zu lange von diesen Reizen festhalten lassen, wie sehr auch die abendliche Lichtfärbung das große Naturpanorama verherrlichte. Wir zogen weiter, und erreichten bald die freundliche, mit hohen Bäumen umgebene Stelle, wo der Einsiedler ein nicht sehr einsiedlerisches Leben führt. Die Stelle seiner Einsiedelei ist lieblich und heilig, nicht durch die Märtyrer-Gestalten, die da umher gepflanzt sind, sondern durch den süßen Frieden, der diese Stelle, fern vom Geräusch der Menschen, und näher dem Himmel, tief in den Schoß der grünenden Natur eigenhän-

dig hingebaut zu haben scheint; sie ruht so still auf dem Abhange und fast in der Mitte der Höhe des Vesuv. Hohe Ulmen stehen am Rande dieser friedlichen Terrasse in einem Kreise umher, gleich flüsternden Tempelwänden, über welche sich ein freundlicher Himmel wölbt. Die östliche Abstufung ist mit hohen Kastanienwäldern herrlich überschattet; halb versteckte Eingänge zu diesen Wäldern winden sich von der Einsiedelei in diesen lieblichen Schatten geheimnißvoll hinab. Sie sind gleich dem Leben, dessen Ausgang verhüllt ist, mysteriös und dunkel. Ach, hier möcht' ich wohnen, wenn unter den Menschen kein Herz mehr für mich schlüge!

Erquickt und gestärkt zu neuen Anstrengungen, brachen wir auf, und der fröhliche Zug setzte sich in Bewegung. Eine lange Strecke ging es noch auf einem Hügelrücken fort, und dies war der anmuthigste Weg, den ich je gemacht habe. Nach Osten hin starrte freilich das finstere, todte Lavafeld, aber links von Westen her säuselten lebendig und kräftig kühle Abendlüfte in der duftigen Waldung. Hohe Kastanienwipfel grünten vom tiefen Thale bis zu unserm Wege herauf; in diese grüne Wildniß hinein zog sich ein Strom alter Lava; aber die holde Natur hatte die Spuren der Verwüstung schon halb überschleiert. Der Somma, dieser Zwillingsbruder des Vesuv, ist bis zu seiner Spitze hinauf mit frischem Grün bekleidet; nur die Seite, die er seinem unähnlichen Nachbar zukehrt, ist verbrannt und dürr. — Schon beim Eremiten wurden Fackeln angezündet, welche der weiten Gegend umher eine magische Beleuchtung verliehen. Es war ein süßes Grausen, welches tief in die Empfindung eingriff, und die phantasieenvollen Erwartungen behorchten den vom unterirdischen Donner erschütterten Boden. Immer lauter tobte unter unsern Füßen die verborgene Wuth, immer fühlbarer bebte der Berg. Wir hatten noch ein weites, grauenvolles Lavafeld zu durchwandeln. Seltsame Gruppen vor einander geschobener Lavagestalten starrten, wie finstere Gespenster der Mitternacht, von allen Seiten uns an; und so gelangten wir zum Fuße des Aschenkegels. Drei Viertelstunden brauchten wir, um uns durch den Aschensand, wo jeder Schritt tief einsank und oft wieder zurückglei-

tete, zum Gipfel hinauf zu arbeiten. Endlich erreichten wir mühselig den Rand des Kraters. Welch ein Anblick! Welches Erstaunen voll Grauen und Entzücken bestürmte die Phantasie! Niemand fühlte den ermüdeten Körper; aber ein widriger Wind wehte uns ungeheure Wolken von Schwefeldampf entgegen, durch welche die rothe Gluth ohne bestimmte Form hervorschimmerte. Der erstickende Dampf trieb uns auf die entgegengesetzte Seite des Berges; hier bestiegen wir den Kraterrand, und sahen in den Feuerschlund hinab, an dessen östlicher Seite die Gluth hervordrang. Ueber diesen Schlund hat sich eine rauhe Lavadecke gelegt, auf welcher Hügel an Hügel emporstarrt, und kleine bläuliche Flammen zuckten dazwischen aus dem Boden hervor. Mitten unter diesen schwarzen Gruppen erhebt sich, hoch hervorragend, ein Doppelhügel von Lava und Asche; aus diesem schossen, mit Donnergeprassel und heulendem Gesause, wechselnd zwei Feuersäulen auf. Die eine war von der andern sehr verschieden: diese warf glühende Steine und Blitze umher; jene stieg mit schneidendem Geschrei, wie eine gelbliche klare Flamme, empor, und gewährte den herrlichsten Anblick. Von ihrer Höhe herab warf sie tausend und tausend kleine Sternchen hernieder, die in der Asche noch fortglimmten. Oben neigten sich die Strahlen nach allen Seiten; die ganze Form schien eine gewaltige Feuerpalme zu sein, und fortwährend krachte, raste, donnerte die Tiefe. Unsere Sitze bebten, und wie Kinder bei einem schauerlichen Mährchen, horchten Alle furchtsam auf die gewaltigen Worte, welche die Natur hier aussprach. Jetzt hatte sich der Wind zu unserm Vortheil gewendet; wir durften uns nun der Stelle nähern, wo, zwar in beträchtlicher Ferne, der Feuerstrom vorüber zog. Wie ein neues Wunder uberraschte uns dieses Schauspiel; hier hatte sich die Hölle einen Ausgang geöffnet: von hier aus sandte sie ihre flammenden Heerschaaren in die Tiefe hinab. Es ist die westliche Seite des Berges, wo der Feuerstrom hervorgebrochen ist. Ein hohes Portal von erkalteter Lava hatte sich am Ausbruche gebildet: da stürzte die Gluthmasse aus der Flammengrotte gewaltsam hervor. Die weite Gegend umher war magisch beleuchtet. Wie flammende Höllengeister, flan-

den einige der Verwegensten von der Gesellschaft auf einzelnen Felsenspitzen in rothem, wunderbarem Schein. Licht und Dunkel, Flammen und Nacht kämpften mit einander; aber tiefer unten, in dem finstern Lavafelde, zog der rothe Gluthstrom seinen Weg, und drehte sich in Schlangenwindungen um die fernen Höhlen, wo er sich vor unsern Blicken verbarg. Gräßlich leuchteten seine Flammen an die wilden Massen des diesseitigen, schon erstarrten, aber an einigen Punkten noch fortglühenden, Lavafeldes, welches einer untergegangenen Welt gleicht, deren Ueberreste aus dem schwarzen Grabe hervorragen. Wer vermöchte sich fortzureißen von der Gewalt des Eindruckes, womit solche Gegensätze von Herrlichkeit und Wüste, von Schrecken und Entzücken, das Gemüth überwältigen? Ein Vergessen selbst ergreift den Zuschauer vor den Auftritten, wo die Natur gleichsam in ihrer höchsten, thätigsten Begeisterung erscheint! — Doch erinnerte uns der finstere Nachthimmel an die Rückkehr. Die wehenden Fackeln schimmerten furchtsam durch die schwarze Finsterniß der Nacht; am hohen Somma zog der Mond vorüber, und versilberte das rothe Gewölk, die feurigen Athemzüge des empörten Vulkans. —

Sechs Wochen hatte bereits der Vesuv sein großes Schauspiel ununterbrochen fortgesetzt; endlich verstummte sein Donner, und seine Flammen erloschen. Nach einer Stille von siebzehn Tagen kündeten mehr und minder fühlbare Erdstöße einen neuen Ausbruch an. Einer war selbst in unserer Wohnung merkbar; es rasselten um die Mitternachtstunde Thüren und Fenster; doch that dieser Stoß, außer einigen niedergestürzten Mühlen um Neapel, keinen bedeutenden Schaden. Den 15ten Oktober, Abends gegen 9 Uhr, vernahmen die Einwohner von Portici ein erschütterndes Krachen und Brüllen im Innern des Berges, und bald nachher fuhren Flammen aus dem Krater, welche zuweilen außerordentlich hohe Feuersäulen bildeten, von deren Spitze Funken, wie ein Sternregen, umher sprühten. Endlich schienen die Ufer des Kraters zu glühen, und von Zeit zu Zeit vernahmen wir, obgleich die Entfernung eine deutsche Meile beträgt, das dumpfe Donnergeroll, welches die Ein-

wohner von Portici und Neapel heftig erschreckte. Das obere Gluthgewühl dauerte eine halbe Stunde fort; endlich kochte der Flammenrand über, und ergoß sich Anfangs auf der östlichen Seite; bald aber durchbrach er auch das westliche Ufer, und nun rieselten große und kleine Feuerbäche von der schwarzen Aschenhöhe herab, gleich flatternden Goldbändern, welche wie ein Schmuck der Nachtgöttin in das tiefe Dunkel niederhingen. Die Nacht war stürmisch und heulte durch die Höhlen des Meergestades; das Meer brauste und tobte gegen das Ufer; der Wind fuhr in das Gluthgewölk des Kraters, und Verwandlungen der Wolkengebilde folgten schnell auf einander. Bald war der ganze Berg in schwarzrothen Schleier verhüllt, bald stand er wieder triumphirend in seiner ganzen Glorie da. Ein ewiger Wechsel! Die meisten Ströme zogen in den Ufern fort, welche die vorige Lava ihnen bereitet hatte; einer aber nahm seine Richtung ganz westlich nach Portici zu, so daß die Einwohner daselbst sich schon zur Flucht anschickten; allein er hatte noch nicht den Fuß der Aschenhöhe erreicht, als er stillstand, die Nacht hindurch leise fortglühte, und dann erlosch.

Den Tag nach dem Ausbruche fuhren wir nach Torre del Greco, dem schon oft von den Feuerströmen des Vesuv heimgesuchten Städtchen, welches dicht am Fuße des Berges liegt. Welch eine fürchterlich erhabene Scene fanden wir hier! Alle die großen Gestaltungen, mit welchen der erste Ausbruch geschreckt und bezaubert hatte, wichen zurück. Ich müßte Flammenworte haben, wenn ich schildern wollte, was sich begab. Nicht einen schwachen Schattenriß vermag ich davon zu geben. In der Stadt Torre del Greco und näher am Fuße des Berges ein Gewühl von Zuschauern, welche die große Erscheinung anstaunten. Auf einer etwas hohen Terrasse des Berges, hinter Weingärten und Landhäusern, hatte sich ein Lavastrom gelagert, und bildete einen feurigen See, von welchem ein röthlicher Dampf aufstieg, der die Gegend umher mit Schwefelgeruch erfüllte. Der Berg schien der schwarze Kern einer einzigen ungeheuern Flamme zu sein; dunkelroth angeglühte Dampfmassen hatten sich auf dem Gipfel gelagert, in verwirrtem Gemisch, als ob ein

ganzer, von gräßlichen Blitzen zerrissener Wolkenhimmel auf ihn herabgestürzt wäre; und tief in dem finstern Dampfe war Alles Bewegung; es wirbelte und wühlte wie Kampfgetümmel und wild durch einander tobende Wuth. Das Reich der Hölle schien durchbrochen, und der Berg eine ungeheure aufsteigende Brücke zu sein, von Giganten erbaut, den Himmel zu stürmen. Tiefe, dunkle Mitternacht umher, wie ein schwarzes Meer, worin der Berg gleich einer Feuerinsel emporstand. Immer undurchsichtiger und finstrer ward das Dampfgewölk, welches Himmel und Erde vermischte, und hoch herab aus der Nacht hingen Feuerbäche und Feuerströme. Der vollständigste dieser Ströme endete in dem Feuersee auf der untern Terrasse, und schien ein glühendes, unermeßliches Ungeheuer zu sein, welches sich aus dem Gluthsee empor richtete, und seinen flammenhauchenden Kopf in den schwarzen Wolken des Nachthimmels verbarg. Die im rothen Wiederschein auf- und abgehenden Zuschauer glichen seltsamen, in Flammenduft gekleideten Schattengestalten. Das Ganze war mehr, als erhaben-romantisch; es war eine Zauberwelt voll Wunder, die das Gemüth überwältigten und fortrissen in das Gebiet der Phantasie und der Träume.

HEEREN.

Arnold Hermann Ludwig Heeren, Hofrath und Professor der Geschichte zu Göttingen, wurde den 25:en October 1760 zu Arbergen bei Bremen geboren, wo sein Vater Prediger war. Seine Hauptbildung erhielt er auf der Bremer Domschule und auf der Universität zu Göttingen. Er bereiste Italien und die Niederlande. Auch war er zwei Monate in Paris. 1787 in Göttingen zum außerordentlichen, 1794 zum ordentlichen Professor der Geschichte ernannt, ward er nach und nach Mitglied von mehreren gelehrten Akademien zu Paris, München Kopenhagen, Berlin, :c. Mit besonnenem Blicke hat dieser Historiker die wichtigsten Momente des politischen Lebens der alten und der neuen Völker erforscht und mit großer Klarheit dargestellt. Seine vorzüglichsten Schriften sind: Handbuch der Geschichte der Staaten des Alterthums, 1818; Handbuch der Geschichte des europäischen Staatensystems und seiner Colonien, 1822, 4te Auflage; Ideen über Handel und Politik der alten Welt, 1805; Untersuchungen über die Kreuzzüge, welche von dem französischen Nationalinstitut den Preis erhielten.

HOMÈRE.

Als das Heldenalter sank, traten erst seine Sänger auf: nicht, als hätte es nicht gleichzeitige gehabt; aber der Ruhm dieser ward durch ihre Nachfolger überstrahlt. Wer kännte noch jetzt die Namen eines Demodokus und Phemius, hätte nicht der Mäonide sie verewigt?

Für kein Volk ist die epische Dichtkunst das geworden, was sie für die Griechen ward, die Quelle ihrer ganzen Bildung für Poesie und Kunst. Dies ward sie durch die Home

rischen Gesänge. Wie unermeßlich aber auch das Genie des ionischen Barden sein mochte, so bedurfte es auch eines Zusammenflusses günstiger Umstände, um seine Erscheinung vorzubereiten und möglich zu machen.

Der Heldengesang war an und für sich eine Frucht des Heldenalters, so gut, wie die Ritterpoesie des Ritteralters. Das Gemälde, welches uns Homer von den Heldenzeiten entwirft, läßt daran keinen Zweifel. Der Gesang ist es, der die Feste der Helden verherrlicht, wie er auch die Feste der Ritter verherrlichte. Je prächtiger aber nachmals der Strom ward, zu dem er anschwoll, um desto mehr verdient er, daß wir ihn, so viel wir können, bis zu seinem Ursprunge verfolgen. Schon vor dem Heldenalter hören wir zwar die Namen einzelner Dichter, eines Orpheus, eines Linus und weniger andrer; waren aber ihre Hymnen bloße Anrufungen und Lobpreisungen der Götter, wie wir aus dem, was wir von ihnen hören, schließen müssen, so scheint doch kaum eine Aehnlichkeit zwischen ihnen und der nachmaligen Heldenpoesie bestanden zu haben; wenn gleich allerdings, seitdem man die Thaten der Götter zu Gegenständen der Hymnen machte, ein Uebergang nicht nur möglich war, sondern wirklich Statt fand. Jene hatte, nach dem, was wir von ihr wissen, stets den erzählenden Charakter, mochten nun diese Erzählungen Geschichten der Götter oder der Helden darstellen. In den Gesängen des Demodokus und Phemius wird der Stoff bald aus den einen, bald aus den andern hergenommen, von der Liebe des Ares und der goldnen Aphrodite, wie aus den Abenteuern vor Troja. Diese letztern wenigstens konnten nicht über das Heldenalter hinauf gehen, wenn man auch die andern schon für älter halten will. In diesem Zeitalter aber entstand jene Klasse der Sänger, welche die Thaten der Helden feierten. Sie bildeten allerdings eine eigne Klasse in der Gesellschaft, aber sie standen auf gleicher Stufe mit den Helden, und werden als zu ihnen gehörend betrachtet. Ihr Gesang war die Gabe der Götter; die Muse oder auch Zeus ist es, der Jeden begeistert und ihm eingibt, was er singen soll. Diese stets wiederkehrende Vorstellung müßte es schon wahrscheinlich machen, daß ihr Ge-

sang häufig aus dem Stegreife war. Wenigstens scheint dies in einzelnen Fällen keinem Zweifel unterworfen. Odysseus gibt dem Demodokus den Gegenstand auf, den er singen soll, und dieser hebt, indem die Begeisterung über ihn kommt, sofort an, ganz nach Art der neuen Improvisatoren. Keineswegs ist indeß damit gesagt, daß stets und allein improvisirt ward. Gewisse Gesänge wurden natürlich Lieblingsgesänge und lebten fort im Munde der Dichter, während unzählige andre, die Kinder des Augenblicks, sogleich nach ihrer Entstehung auch wieder auf immer verhallten. Aber ein Reichthum an Liedern war erforderlich; die Sänger mußten wechseln, und der Reiz der Neuheit behauptete schon damals seine Rechte. Nie ward gesungen ohne Begleitung eines Instrumentes. Der Sänger hat seine Zither, auf der er mit einem Vorspiel anhebt, um sich in Begeisterung zu versetzen, und womit er fortdauernd den angefangenen Gesang unterstützt. Seine Stimme hielt sich wahrscheinlich in der Mitte zwischen eigentlichem Gesang und Recitation; man horchte nicht auf die Melodie, sondern auf seine Worte; er mußte also Allen verständlich bleiben. Es ist schwer, in Ländern, wo man nichts Gleiches findet, sich von solchen Erscheinungen eine Vorstellung zu machen; aber wer je Gelegenheit hatte, jenseit der Alpen begeisterte Improvisatoren zu hören, wird auch die Bilder eines Demodokus und Phemius sich leicht vor die Augen rufen können. —

Dieser Heldengesang, so tief in das gesellige Leben verflochten, daß er in den Hallen der Fürsten bei keinem frohen Mahle fehlen durfte, hatte sich ohne Zweifel über ganz Hellas verbreitet. Wir hören ihn ertönen auf der Insel der Phäaken, wie in den Wohnungen des Odysseus und Menelaos. Zwar führt uns der Dichter nicht eigentliche Wettkämpfe des Gesanges vor; allein wie groß die Nacheiferung war, wie Einzelne glaubten, schon den Gipfel erreicht zu haben, lehrt die Erzählung von Thamyris, dem Thracier, der mit den Musen selbst wettstreiten wollte, und für seine Vermessenheit zugleich des Lichtes der Augen und der Kunst des Gesanges beraubt wurde.

Mit den Kolonieen wandelte der Heldengesang nach

Asiens Küsten. Wenn man bedenkt, daß jene Ansiedelungen noch während des Heldenalters geschahen, daß zum Theil die Söhne und Enkel der Fürsten, in deren Hallen er einst in Argos und Mycene erklungen war, die Führer jener Züge waren, so wird man dies schwerlich bezweifeln, viel weniger unwahrscheinlich finden können. Aber daß hier dieser Gesang sich eigentlich erst in seiner ganzen Herrlichkeit entfalten, zu der Höhe, zu dem Umfange erheben sollte, wozu er sich erhob, dies war mehr, als man erwarten mochte. Gleichwohl geschah es. Homer erschien. In ein zweifelhaftes Dunkel verliert sich die Geschichte des Dichters wie seiner Werke, wie die Geschichte mehrerer der ersten Genien der Menschheit, eben weil sie aus dem Dunkel hervortreten. Segnend und befruchtend, wie der Nil, fließt der prächtige Strom seines Gesanges durch viele Länder und Völker; verborgen, gleich den Quellen des Nils, werden auch seine Quellen bleiben! —

Das Zeitalter Homer's fällt nach aller Wahrscheinlichkeit in die Zeiten des jugendlichen Aufblühens der ionischen Kolonieen. Ihr späterer Zustand zeigt, daß dies muß Statt gefunden haben, wenn uns gleich die Geschichte das Genauere darüber nicht aufbewahrt hat. Daß äußere Verhältnisse durch die Formen des geselligen Lebens, dessen Begleiterin der Gesang war, unter solchen Umständen, in einem von der Natur auf's herrlichste begünstigten Lande, den Sängern viele äußere Vortheile darbieten konnten, läßt sich begreifen. Aber dem epischen Genie boten die Zeitumstände auch noch andere, viel größere, dar. Der Schimmer der Sage war noch nicht verblichen. Durch den Zug gegen Troja, und durch die frühern Sänger war vielmehr die Sage dazu gereift, daß sie den herrlichsten Stoff zu Nationalgedichten darbot. Wenn in frühern Zeiten die Helden der einzelnen Stämme auch nur für diese hatten wichtig sein können, so waren bei einer gemeinschaftlich ausgeführten Unternehmung die Helden vor Troja auch wahre Helden der Nation geworden; ihre Thaten, ihre Leiden erregten allgemeine Theilnahme. Nun nehme man hinzu, daß diese Thaten, diese Begebenheiten schon durch so viele der frühern

Sagen waren behandelt worden, daß durch sie die ganze Geschichte jenen poetischen Charakter bereits erhalten hatte, der sie auszeichnet! Es bedarf immer Zeit, die Sage für die Epopöe reifen zu lassen. Die Gesänge eines Phemius und Demodokus, wenn sie auch ihren Stoff aus jenem Kriege hernahmen, blieben erste Versuche, und verhallten, wie die alten Lieder verhallt sind, welche die Thaten der Kreuzfahrer schilderten. Erst drei Jahrhunderte nach dem Verluste des heiligen Landes trat der Sänger auf, der Gottfried's Heldenthaten würdig feierte; Achill und Hektor waren vielleicht schon länger gefallen, als der Mäonide sie der Unsterblichkeit übergab.

Neben dem Stoff hatte sich in diesem Zeitraume nicht weniger die Sprache gebildet. Allerdings war in ihr, in den Worten wie in ihren Verbindungen, noch nicht Alles in feste grammatische Formen geschnürt; aber sie war auch nichts weniger, als ungelenk und spröde. Schon seit Jahrhunderten von Dichtern gebildet, war sie zur Dichtersprache geworden. Fast schien es leichter, in ihr in gebundener, als in ungebundener Rede zu sprechen; und wie einfach waren nicht auch die Formen des sechsfüßigen Verses, in denen der Heldengesang sich hielt! Ungesucht lieh sie sich also dem Dichter, und nie gab es wohl eine Sprache, in der die Begeisterung leichter und freier sich hätte ergießen können. —

Durch Homer ward die griechische Nation, was sie geworden ist. Kein Dichter hat, als Dichter, je in einem gleichen Grade auf sein Volk gewirkt. Gesetzgeber und Weise bildeten den Charakter andrer Nationen; den der Hellenen sollte zunächst ein Dichter bilden. Darin liegt das Eigenthümliche dieses Volkes, das selbst bei seiner Ausartung nicht zu vertilgen war. Als später auch unter ihm Gesetzgeber und Weise aufstanden, war sein Werk schon gethan, und auch diese huldigten dem überlegenen Genius. Er hatte seiner Nation den Spiegel aufgestellt, in dem sie die Welt der Götter und Helden, wie der schwachen Sterblichen, erblicken, immer gleich wahr und rein erblicken sollte. Auf die ersten Gefühle der menschlichen Natur sind seine Lieder gebaut —

auf die Liebe des Sohnes, der Gattin, des Vaterlandes, auf die Alles überwiegende Liebe zum Ruhm. Aus einer Brust, die rein menschlich fühlte, flossen seine Gesänge; darum strömen sie und werden sie strömen in jede Brust, die menschlich fühlt. Unsterblicher! wenn es dir vergönnt ist aus einem andern Elysium, als du hier es ahnetest, auf dein Geschlecht hienieden herab zu blicken; wenn du die Völker von Asiens Gefilden bis zu den hercynischen Wäldern zu dem Quelle wallfahrten siehst, den dein Wunderstab hervorströmen hieß; wenn es dir vergönnt ist, die ganze Saat des Großen, des Edeln, des Herrlichen zu überschauen, das deine Lieder hervorriefen: Unsterblicher! wo auch dein hoher Schatten jetzt weilt, er findet hierin eine Seligkeit.

A. W. SCHLEGEL.

August Wilhelm (von) Schlegel, der geistvolle Dichter, Kunstrichter und Uebersetzer, wurde am 5ten September 1767 zu Hannover, wo sein Vater Consistorialrath war, geboren. Durch Hauslehrer und auf der Schule seiner Vaterstadt erhielt er seine erste wissenschaftliche Bildung. Sehr früh zeigte sich in ihm Talent für Sprachen und Anlage für die Dichtkunst. Wohl vorbereitet bezog er hierauf (1786) die Universitat Göttingen, um sich der Theologie zu widmen, die er indeß sehr bald mit der Alterthumswissenschaft vertauschte. Die Bekanntschaft mit Heyne und besonders die mit Burger, wirkte auf die ganze Richtung seiner geistigen Entwickelung bedeutend ein. Nach Vollendung seiner akademischen Studien war er drei Jahre lang Erzieher im Muilmannschen Hause zu Amsterdam, kehrte sodann nach Deutschland zurück, ging nach Jena (1796), und wurde in der Folge Professor an der Universität daselbst, wo seine Vorlesungen uber Aesthetik durch Neuheit der Ansicht und der Behandlung Aufsehn machten. Ueberhaupt war es hier, wo sein Geist, in der freundlichen Verbindung mit seinem Bruder Friedrich Schlegel, so wie mit Schiller, Goethe, Tieck und Novalis, sich auf das vielseitigste entfaltete, und auf die schöne Literatur Deutschlands, besonders auf die deutsche Kunstkritik, einen bedeutenden Einfluß auszuuben anfing. Unangenehme häusliche Verhältnisse veranlaßten ihn indeß, nach einigen Jahren Jena wieder zu verlassen und sich nach Berlin zu wenden, wo er (1802) Vorlesungen über Literatur, Kunst und Geist des Zeitalters hielt, und bloß seiner wissenschaftlichen und schriftstellerischen Thätigkeit lebte. Damals machte er die Bekanntschaft der Frau von Stael, welche, auf einer Reise durch Deutschland begriffen, ihm die höhere Bildung ihrer Kinder anvertraute. In Gesellschaft dieser geistreichen Frau machte er nun (seit 1804) mehrere Reisen, und hielt sich mit ihr abwechselnd auf ihrem väterlichen Gute Coppet am Genfersee, in Italien, in Frankreich, in Wien (wo er zu Ende der Jahres 1808 seine bekannten dramaturgischen Vorlesungen hielt), zuletzt in Stockholm auf, wo ihn der Kronprinz von Schweden (1812) kennen lernte, und ihn (1813) als politischen Schriftsteller bei seinem Hauptquartier

in Deutschland anstellte. Als Anerkennung seiner Verdienste erhielt er damals mehrere schwedische Orden und den Adelsrang. Nach Endigung des Feldzugs kehrte er wieder zur Frau von Stael nach Coppet zurück, und als diese wenige Jahre darauf (1817) starb, folgte er einem Rufe als Professor an die neuerrichtete Universität Bonn (1818), wo er noch jetzt lebt und besonders für das Studium indischer Sprache und Literatur eifrig zu wirken sucht.

A. W. Schlegel ist einer der vielseitigsten und gebildetsten Geister, welche Deutschland gehabt hat. Als Dichter und Kunstrichter, so wie als Uebersetzer aus fast allen gebildeten Sprachen Europa's hat er auf sein Zeitalter, besonders auf die gegenwärtige Richtung der deutschen Literatur, bedeutend wie wenige eingewirkt. Seine Gedichte (Tübingen 1800), worin er zum Theil südliche Dichtungsformen mit Geist und meisterhafter Gewandtheit nachbildete, zeichnen sich durch zartes Gefühl, Anmuth und Wohllaut aus. Das von ihm und seinem Bruder gemeinschaftlich herausgegebene Athenäum (Braunschweig und Berlin 1798—1800, 3 Bde.), so wie die Charakteristiken und Kritiken (Berlin 1801, 2 Bde.) haben, ungeachtet alles Gegenkampfs widerstrebender Parteien, eine freiere, vielseitigere und geistvollere Auffassung und Ansicht dichterischer Hervorbringungen und Bestrebungen in Deutschland erweckt. In seinen Vorlesungen über dramatische Kunst und Literatur (Heidelberg 1809—1811, 3 Bde.) zeigte er sich als feinen Kenner und Beurtheiler der gesammten dramatischen Literatur der Alten wie der Neueren, und entwickelte zugleich eine Klarheit, Schönheit und Leichtigkeit der Darstellung und des Vortrags, wie man sie in Deutschland bisher noch nicht gekannt hatte. Aber auch als Uebersetzer ist er von anerkanntem Verdienst. Seine Verdeutschung des Shakspeare (Berlin 1797—1810, 9 Bde.) ist bis jetzt noch immer nicht übertroffen; die des Calderon (Berlin 1803—1809.) hörte leider mit dem zweiten Bande schon auf.

CE QUE DOIT ÊTRE LA CRITIQUE.

Wir sehen eine Menge Menschen, ja ganze Nationen, so sehr befangen in den Gewöhnungen ihrer Erziehung und Lebensweise, daß sie sich auch dann nicht davon losreißen können, wenn vom Genusse schöner Kunst die Rede ist. Nur

Dasjenige, was in ihrer Sprache, ihren Sitten und ihren gesellschaftlichen Verhältnissen einheimisch und hergebracht ist, erscheint ihnen als natürlich, schicklich und schön. In dieser ausschließenden Ansicht und Empfindungsweise kann man es durch Bildung zu einer großen Feinheit der Unterscheidung in dem engen Kreise bringen, worauf man sich nun einmal beschränkt hat. Aber ein ächter Kenner kann man nicht sein ohne Universalität des Geistes, d. h. ohne die Biegsamkeit, welche uns in den Stand setzt, mit Verläugnung persönlicher Vorliebe und blinder Gewöhnung, uns in die Eigenheiten anderer Völker und Zeitalter zu versetzen, sie gleichsam aus ihrem Mittelpunkte heraus zu fühlen, und was die menschliche Natur adelt, alles Schöne und Große unter den äußerlichen Zuthaten, deren es zu seiner Verkörperung bedarf, ja bisweilen unter befremdlich scheinenden Verkleidungen zu erkennen und gehörig zu würdigen. Es gibt kein Monopol der Poesie für gewisse Zeitalter und Völker; folglich ist auch der Despotismus des Geschmacks, womit diese gewisse, vielleicht ganz willkührlich bei ihnen festgestellte Regeln allgemein durchsetzen wollen, immer eine ungültige Anmaßung. Poesie, im weitesten Sinne genommen, als die Fähigkeit das Schöne zu ersinnen und es sichtbar oder hörbar darzustellen, ist eine allgemeine Gabe des Himmels, und selbst sogenannte Barbaren und Wilde haben nach ihrem Maße Antheil daran. Innere Vortrefflichkeit entscheidet allein, und wo diese vorhanden ist, soll man sich nicht an Aeußerlichkeiten stoßen. Auf die Wurzel unsers Daseins muß Alles zurückgeführt werden: ist es da entsprungen, so hat es auch unbezweifelt seinen Werth; ist es aber ohne einen lebendigen Keim nur von außen angehängt, so kann es kein Gedeihen, noch wahren Wachsthum haben. Manche auf den ersten Blick glänzende Erscheinungen im Gebiete der schönen Künste, ja wohl gar solche, deren Gesammtheit man mit dem Namen eines goldenen Zeitalters beehrt hat, gleichen den Gärten, welche die Kinder anzulegen pflegen: ungeduldig, eine sogleich fertige Schöpfung ihrer Hände zu sehen, pflücken sie hier und da Zweige und Blumen ab, und pflanzen sie ohne weiters in die Erde: anfangs hat alles

ein herrliches Ansehen, der kindische Gärtner geht stolz zwischen den zierlichen Beeten auf und ab, bis es damit bald ein klägliches Ende nimmt, indem die wurzellosen Pflanzen ihre welkenden Blätter und Blumen hängen lassen, und nur dürre Reiser zurückbleiben, während der dunkle Wald, auf den nie eine künstliche Pflege gewandt war, der vor Menschengedenken zum Himmel emporwuchs, unerschüttert steht, und den einsamen Betrachter mit heiligen Schauern erfüllt.

Jetzt die Anwendung von dem so eben entwickelten Begriffe der Vielseitigkeit oder Universalität des ächten Kritikers auf die Geschichte der Poesie und der schönen Künste. Wir beschränken sie gewöhnlich (wiewohl außerhalb dieses Kreises noch viel Merkwürdiges zu kennen sein dürfte), wie die sogenannte Universal-Historie, auf Dasjenige, was auf die heutige Bildung Europa's näher oder entfernter Einfluß gehabt hat: also auf die Werke der Griechen und Römer, und dann derer unter den neu-europäischen Völkern, welche am frühesten und bedeutendsten in diesem Fache thätig waren. Es ist bekannt, wie sich vor beinahe viertehalb hundert Jahren das Studium der alten Literatur durch die Verbreitung der griechischen Sprache (die lateinische war nie ausgestorben) neu belebte: die klassischen Autoren wurden ans Licht gezogen, und durch den Druck allgemein zugänglich gemacht; die Denkmäler alter Kunst wurden fleißig ausgegraben. Alles dies gab dem menschlichen Geiste vielfache Anregungen, und machte eine entscheidende Epoche in unserer Bildungsgeschichte; es war fruchtbar an Wirkungen, die sich noch bis auf uns erstrecken, und auf eine nicht zu berechnende Folgezeit erstrecken werden. Aber es wurde auch sogleich mit dem Studium der Alten ein ertödtender Mißbrauch getrieben. Die Gelehrten, welche vorzüglich in dessen Besitz waren, und sich durch eigene Werke auszuzeichnen nicht vermochten, schrieben den Alten ein unbedingtes Ansehen zu; in der That mit vielem Scheine, weil sie in ihrer Gattung musterhaft sind. Sie behaupteten, nur von der Nachahmung der alten Schriftsteller sei wahres Heil für den menschlichen Geist zu hoffen; in den Werken der Neuern

schätzten sie nur das, was denen der Alten ähnlich war oder zu sein schien. Alles Uebrige verwarfen sie als barbarische Ausartung. Ganz anders verhielt es sich mit den großen Dichtern und Künstlern. Wie lebhaft auch der Enthusiasmus sein mochte, den die Alten ihnen einflößten, wie sehr sie auch die Absicht haben mochten mit ihnen zu wetteifern, so nöthigte sie doch die selbstständige Eigenthümlichkeit ihres Geistes, ihren Gang für sich zu gehen, und ihren Hervorbringungen das Gepräge ihres Genius aufzudrücken. So war es unter den Italiänern schon mit Dante, dem Vater der neuern Poesie; er erklärte den Virgil für seinen Lehrer, brachte aber ein Werk hervor, das unter allen, die sich nennen lassen, die von der Aeneide verschiedenste Gestaltung hat, und übertraf seinen vermeinten Meister unsers Erachtens sehr weit an Kraft, Wahrheit, Umfang und Tiefe. So war es späterhin mit dem Ariost, den man verkehrter Weise mit dem Homer verglichen; es gibt nichts Unähnlicheres. So war es in der bildenden Kunst mit Michelangelo und Raphael, die doch unstreitig große Kenner der Antike waren. Wenn man die neueren Maler bloß nach ihrer Entfernung von den Alten oder ihrer Annäherung an sie beurtheilt, so muß man ungerecht gegen sie sein, und das ist auch Winckelmann ohne Frage gegen Raphael. Da die Dichter meistens an der gelehrten Bildung Antheil nahmen, so entstand daraus ein Zwiespalt in ihnen zwischen der natürlichen Neigung und der eingebildeten Pflicht. Wo sie dieser opferten, wurden sie von den Gelehrten gelobt; insofern sie jener nachgingen, liebte sie das Volk. Was die Heldenlieder eines Tasso und Camoens noch bis auf diesen Tag im Herzen und auf den Lippen ihrer Landsgenossen lebendig erhält, ist wahrlich nicht ihre unvollkommene Verwandtschaft mit dem Virgil oder gar dem Homer, sondern beim Tasso das zarte Gefühl ritterlicher Liebe und Ehre, bei Camoens die glühende Begeisterung patriotischen Heldenmuthes.

Gerade die Zeitalter, Völker und Stände, welche das Bedürfniß einer selbstgeschaffnen Poesie am wenigsten fühlten, ließen sich die Nachahmung der Alten am besten gefallen. So entstanden todte Schulübungen, die höchstens eine kalte

Bewunderung erregen konnten. Bloße Nachahmung ist aber in den schönen Künsten immer fruchtlos; auch was wir von Andern entlehnen, muß in uns gleichsam wiedergeboren werden, wenn es poetisch hervorgehen soll. Was hilft alles Ankünsteln des Fremden? Die Kunst kann nicht ohne Natur bestehen, und der Mensch hat seinen menschlichen Mitbrüdern nichts Anderes zu geben als sich selbst.

SHAKSPEARE.

Shakspeare ist der Stolz seiner Nation. Ein neuerer Dichter hat ihn mit Recht den Genius der brittischen Insel genannt. Er war schon der Liebling seiner Zeitgenossen, und nach dem Zwischenraume des puritanischen Fanatismus, der ungefähr ein Menschenalter nach ihm eintrat und alle freie Geistesbildung verbannte, nach der Regierung Carls des Zweiten, während welcher man ihn entweder gar nicht oder sehr entstellt auf die Bühne brachte, ist sein Ruhm etwa zu Anfange des vorigen Jahrhunderts aus dem Dunkel der Vergessenheit glänzender auferstanden; er wuchs seitdem immer mit dem Fortgange der Zeiten, und wird auch in den folgenden Jahrhunderten, dies sage ich mit größter Zuversicht voraus, fortfahren gewaltig anzuwachsen, wie eine von den Alpen herunterrollende Schneelawine. —

Wir wissen zwar sehr wenig von den Lebensumständen des Dichters, und das Meiste besteht in aufgerafften, höchst verdächtigen Anekdoten von dem Schlage, wie Gastwirthe sie neugierigen Fremden, die sich an dem Geburts- oder Wohnort eines berühmten Mannes nach ihm erkundigen, entgegenbringen. Erst neuerdings hat man wirkliche Dokumente aufgespürt. —

Shakspeare's Vater war ein begüterter Mann, dessen Vorfahren in Stratford obrigkeitliche Aemter bekleidet hatten, und dem in einem Diplom des Herold-Amtes über

die Erneuerung oder Bestätigung seines Familienwappens der Titel Gentleman beigelegt wird. Unser Dichter, der älteste Sohn unter vielen Geschwistern, konnte freilich keine akademische Erziehung bekommen, da er sich, kaum achtzehn Jahre alt, vermuthlich bloß aus häuslichen Rücksichten verheirathete. In diesem engen bürgerlichen Leben hielt er es nur wenige Jahre aus, sei es nun, daß ihn der Ueberdruß daran nach London gelockt, oder daß ihn, wie die Sage geht, die Folgen einer Ausgelassenheit von seiner Heimath vertrieben. Dort ergriff er den Stand des Schauspielers, den er anfangs als eine Erniedrigung betrachtete, hauptsächlich weil ihn das Beispiel seiner Cameraden verführte, an ihrer wilden Lebensart Theil zu nehmen. Es läßt sich wahrscheinlich machen, daß er am meisten durch seinen Dichterruhm dazu beigetragen, im Fortgange seiner Laufbahn die Bühne zu adeln und den Schauspielerstand mehr zu Ehren zu bringen. Schon frühzeitig strebte er, sich als Dichter, selbst außerhalb der Schaubühne, hervorzuthun, wie seine Jugendgedichte Adonis und Lucretia beweisen. In der Folge gelangte er zu der Stelle eines Mitbesitzers und Vorstehers des Schauspielhauses, wofür er arbeitete. Daß er zum Umgange der Vornehmen nicht zugelassen worden, ist ganz und gar nicht glaublich; er fand außer verschiednen andern an dem Grafen von Southampton, dem Freunde des unglücklichen Essex, einen sehr freigebigen und ihm zärtlich zugethanen Gönner. Nicht nur erhielten seine Stücke erstaunlichen Beifall bei dem größeren Publikum, sondern sie gefielen am Hofe: die beiden Monarchen, unter deren Regierung er schrieb, waren nach dem Zeugniß eines Zeitgenossen, ganz davon eingenommen. Sie wurden am Hofe aufgeführt, und Elisabeth scheint selbst die Schreibung eines und des andern zur Feier von Hof-Festen veranlaßt zu haben. Man weiß, daß König Jakob Shakspeare'n durch ein eigenhändiges Schreiben geehrt. Alles dies sieht nicht nach Geringschätzung und Verbannung in die Dunkelheit eines niedrigen Kreises aus. Shakspeare erwarb sich durch seine Thätigkeit als Dichter, Schauspieler und Schauspieldirektor ein beträchtliches Vermögen, das er in den

letzten Jahren seines allzukurzen Lebens an seinem Geburtsort in Ruhe und im Umgange mit einer geliebten Tochter genoß. Gleich nach seinem Tode wurde ihm ein Denkmal auf seiner Grabstätte errichtet, welches man für die damalige Zeit prächtig nennen kann. —

Shakspeare's Menschenkenntniß ist zum Sprichworte geworden: seine Ueberlegenheit hierin ist so groß, daß man ihn mit Recht den Herzenskündiger genannt hat. Die Fertigkeit, auch die feineren unwillkührlichen Aeußerungen des Gemüths zu bemerken, und die durch Erfahrung und Nachdenken herausgebrachte Bedeutung dieser Zeichen mit Sicherheit anzugeben, macht den Menschenbeobachter; der Scharfsinn, hieraus noch weiter zu schließen, und einzelne Angaben nach Gründen der Wahrscheinlichkeit zu einem bündigen Zusammenhange zu ordnen, den Menschenkenner. Die auszeichnende Eigenschaft des im Charakteristischen großen dramatischen Dichters ist etwas hievon noch ganz verschiednes, das aber, wie man es nehmen will, entweder jene Fertigkeit und jenen Scharfsinn in sich faßt, oder beider überhebt. Es ist die Fähigkeit, sich so vollkommen in alle Arten zu sein, auch die fremdesten, zu versetzen, daß ihr Besitzer dadurch in den Stand gesetzt wird, als Bevollmächtigter der gesammten Menschheit, ohne besondre Instruktionen für den einzelnen Fall, im Namen eines jeden zu handeln und zu reden. Es ist die Gewalt, die Geschöpfe seiner Einbildungskraft mit so selbstständigem Nachdruck auszustatten, daß sie sich nachher nach allgemeinen Naturgesetzen in jedem Verhältniß entwikkeln, und daß der Dichter an seinen Träumen gleichsam Erfahrungen anstellt, die eben so gültig sind, als die an wirklichen Gegenständen gemachten. Das Unbegreifliche und Unerlernbare dabei bleibt, daß die Personen scheinen müssen, nichts um des Zuschauers willen zu sagen oder zu thun, und daß der Dichter dennoch durch die Darstellung selbst, ohne hinzugefügte Erklärung, die Gabe mittheilt, sie bis ins Innerste zu durchschauen. Deswegen hat Goethe sinnreich Shakspeare's Menschen mit Uhren verglichen, die ein krystallenes Zifferblatt und Gehäuse haben, und indem sie wie andre

Uhren richtig die Stunden weisen, zugleich das innere Getriebe gewahrnehmen lassen, wodurch dies bewerkstelligt wird.

Nichts ist dem Shakspeare jedoch fremder, als eine gewisse zergliedernde Darstellung, welche uns mühsam alle Beweggründe zuzählt, wodurch ein Mensch so oder anders bestimmt wird. Dieses Motiviren, die Sucht mancher neueren Geschichtschreiber, immer weiter fortgesetzt, würde zuletzt alle Individualität aufheben, und den Charakter, der sich oft schon in der frühesten Kindheit entschieden kund gibt, aus lauter fremden Einflüssen zusammensetzen. Am Ende handelt ein Mensch doch so, weil er so ist. Und wie jeder ist, das offenbart uns Shakspeare auf das unmittelbarste; er fordert und erhält unsern Glauben auch für das Abweichende und Seltsame. Niemals hat es vielleicht ein so umfassendes Talent für Charakteristik gegeben als das seinige. Es erstreckt sich nicht nur über die verschiednen Stände, Geschlechter und Alter bis zur unmündigen Kindheit hinab; nicht nur handeln bei ihm der König und der Bettler, der Held und der Gauner, der Weise und der Narr mit gleicher Wahrheit; nicht nur versetzt er sich in entfernte Zeitalter und zu fremden Nationen, schildert uns, bei scheinbaren Verletzungen des Costüms, sehr treffend den Geist der alten Römer, der Franzosen in seiner Darstellung ihrer Kriege mit den Engländern, der Engländer selbst in einem großen Theil ihrer Geschichte, der südlichen Europäer, (in dem ernsthaften Theil vieler Lustspiele) die damalige gebildete Gesellschaft und die Rauheit und Barbarei einer nordischen Vorzeit; seine menschlichen Charakter haben nicht nur eine solche Tiefe und Bestimmtheit, daß sie nicht unter Classennamen zu fassen, ja überhaupt nicht durch Begriffe zu erschöpfen sind: nein dieser Prometheus bildet nicht bloß Menschen; er öffnet die Pforten der magischen Geisterwelt, läßt Gespenster heraufsteigen, Hexen ihren wüsten Unfug treiben, bevölkert die Luft mit scherzenden Elfen oder Sylfen, und diese nur in der Einbildung lebenden Wesen haben eine solche Wahrheit, daß, wären sie auch mißgeborne Ungeheuer wie Caliban, er uns dennoch die beistimmende

Ueberzeugung abnöthigt: gäbe es dergleichen, so würden sie sich so benehmen. Mit Einem Worte, so wie er die fruchtbarste kühnste Phantasie in das Reich der Natur hineinträgt, so trägt er auf der andern Seite die Natur in die jenseits des Wirklichen liegenden Regionen der Phantasie hinüber. Wir erstaunen über die vertrauliche Nähe des Außerordentlichen, Wunderbaren, ja Unerhörten.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

Friedrich Heinrich Alexander Freiherr von Humboldt, der große Reisende und Naturdarsteller, wurde zu Berlin am 14ten September 1769 geboren. Nachdem er auf den Universitäten Göttingen und Frankfurt an der Oder studirt hatte, besuchte er die Handelsakademie zu Hamburg, machte (1790) eine Reise an den Rhein, nach Holland und England, und ging dann (1791) auf die Bergakademie nach Freiberg, wo er unter Werner die Bergwerkswissenschaften und außerdem noch die Pflanzenkunde mit großem Eifer trieb. Im Jahre 1792 wurde er in Berlin Oberbergwerks-Assessor und bald nachher Oberbergmeister in Baireuth. Sein kühner, lange gehegter Plan, eine große Reise nach den Wendekreisen zu unternehmen, veranlaßte ihn indeß, schon nach wenigen Jahren (1795) diese Stelle wieder aufzugeben. Im Jahre 1797 reiste er mit seinem Bruder nach Paris, um sich dort an die nach Aegypten bestimmten Gelehrten anzuschließen, und über Aegypten nach Ostindien zu gehen. Da die Wendung der politischen Verhältnisse diesen Entwurf vereitelte, so begab sich Humboldt nach Madrid, erhielt vom dasigen Hofe (im März 1799) die Erlaubniß, die spanischen Besitzungen in Südamerika zu bereisen, und reiste nun mit seinem Pariser Freunde, dem Franzosen Bonpland, nach Südamerika ab, wo er im Juli desselben Jahres landete. Von nun an bereisten beide Freunde in den Jahren 1799 bis 1804 die wichtigsten Gegenden, Gebirge und Punkte des spanischen Südamerika und Mexiko, erforschten die Naturbeschaffenheit, die Gebirge, die alten Denkmale, das Klima, und die geographische Lage jener Länder auf eine so gründliche und umfassende Weise, wie vor ihnen noch niemand in irgend einem fremden Erdtheil versucht hatte. Mit neuen Entdeckungen und sehr ansehnlichen Naturaliensammlungen bereichert kehrten beide (im August 1804) nach Europa zurück, und gaben sodann (seit 1810) gemeinschaftlich ihr reichhaltiges, an Umfang und Gehalt fast riesenhaftes Werk über den geographischen und Natur-Zustand jener amerikanischen

länder in französischer Sprache heraus. Unter seinen zahlreichen Schriften stehen als Muster des deutschen Stils oben an seine Ansichten der Natur, 2 Bde., 2te Auflage, Stuttgard 1826.

LES LLANOS DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Unser Eintritt in das Becken der Llanos geschah in der Mesa de Paja, unter 9° ½ der Breite. Die Sonne stand beinahe im Zenith; der Boden zeigte überall, wo er öde und von Pflanzenwuchs entblößt war, eine bis auf 48° und 50° ansteigende Temperatur. Kein Windhauch ward auf der Höhe, worauf wir uns mit unsern Maulthieren befanden, verspürt; aber mitten in dieser scheinbaren Ruhe wurden ununterbrochene Staubwirbel durch jene kleinen Luftströmungen empor gehoben, welche nur über die Oberfläche des Bodens hinstreifen und durch die ungleiche Temperatur begründet sind, die der nackte Sand oder die mit Pflanzen bedeckte Erde annehmen. Diese Sandwinde erhöhen die erstickende Wärme der Luft. Jedes Quarzkörnchen, das wärmer ist als die umgebende Luft, strahlt nach allen Richtungen hin, und es hält schwer, die Temperatur der Atmosphäre zu beobachten, ohne daß feine Sandtheilchen gegen die Kugel des Thermometers anschlagen. Rings um uns her schienen die Ebenen zum Himmel anzusteigen, und diese ausgedehnte und stille Einöde stellte sich uns als ein mit Tang oder pelagischem Meergras bedeckter Ozean dar. Je nach der ungleich durch die Atmosphäre vertheilten Dünstemasse und nach der wechselnden Temperatur-Abnahme der über einander gelegenen Luftschichten erschien der Horizont an einigen Stellen genau abgesondert, an andern zeigte er sich wellenförmig, schlängelnd und gleichsam gestreift. Die Erde floß da mit dem Himmel zusammen. Mitten durch

den trockenen Nebel und die Dunstschichten erblickte man fernhin Stämme von Palmbäumen. Ihres Blätterschmukkes und ihrer grünenden Wipfel beraubt, sahen diese Stämme den Mastbäumen der Schiffe gleich, die das Auge am Horizont entdeckt.

Es liegt etwas Imposantes, aber Trauriges und Finsteres in dem einförmigen Anblick dieser Steppen. Alles ist darin gleichsam erstarrt; selten nur mag der Schatten einer kleinen Wolke, die durch den Zenith geht und die Nähe der Regenzeit verkündet, auf der Savane gesehen werden. Ich lasse unentschieden, ob der erste Anblick der Llanos nicht eben so überraschend ist, wie derjenige der Andenkette. Die Gebirgsländer, welches auch die absolute Höhe ihrer höchsten Gipfel sein mag, besitzen eine gemeinsame Physiognomie; man gewöhnt sich hingegen nicht leicht an das Aussehen der Llanos von Venezuela und von Casanare, an das der Pampas von Buenos Ayres und von Chaco, welche ununterbrochen und während 20 und 30 Reisetagen des Ozeans ebene Fläche darstellen. Ich hatte die Ebenen oder Llanos der Mancha in Spanien, und die Heiden gesehen, welche sich vom Ausgange Jütlands durch Lüneburg und Westphalen bis in die Niederlande erstrecken. Diese letzteren sind wahre Steppen, von denen der Mensch, seit Jahrhunderten, nur kleine Abtheilungen ertragbar zu machen vermocht hat; allein dieses flache Land des westlichen und nördlichen Europa gewährt nur ein schwaches Bild der unermeßlichen Llanos im südlichen Amerika. Im südöstlichen Theile unseres Festlandes, in Ungarn, zwischen der Donau und Theiß; in Rußland zwischen dem Borysthenes (Dnieper), dem Don und der Wolga trifft man die großen und ausgedehnten Viehweiden an, welche durch langen Aufenthalt der Gewässer verebnet scheinen, und von denen der Horizont überall begränzt wird. Ungarns flache Landschaft beschäftigt die Phantasie des Reisenden, durch ihre fürdauernden Spiele der Luftspiegelung, da, wo ich sie auf der Gränze Deutschlands zwischen Presburg und Oedenburg durchwandert

habe; ihre größte Ausdehnung aber stellt sich mehr westwärts, zwischen Czegled, Debreczin und Tittel dar. Es ist ein Meer von grünen Rasen, das zwei Ausgänge hat, den einen in der Nähe von Gran und Waitzen, den andern zwischen Belgrad und Widdin.

Man hat bezeichnende Züge der verschiedenen Welttheile aufzufassen geglaubt, wenn man von dem europäischen Heideland, von den asiatischen Steppen, von Afrika's Wüsten und von den Savanen Amerika's sprach; es stellt aber diese Unterscheidung Contraste auf, die in der Natur der Dinge so wenig als im Geiste der Sprachen liegen. Das Dasein eines Heidelandes setzt allezeit das Vorkommen von Pflanzen voraus, die der Heidekraut-Familie angehören; Asiens Steppen sind nicht alle mit Salzpflanzen bewachsen; die Savanen von Venezuela bieten, ihren Gräsern zur Seite, kleine krautartige Mimosen, Schotengewächse und andere Dicotyledonen mehr dar. Die Ebenen Songariens, diejenigen, welche sich zwischen dem Don und der Wolga ausdehnen, die ungarischen Pußta sind wahre Savanen, mit reichlichem Graswuchs versehene Viehweiden; während die Savanen im Osten und Westen des Felsengebirgs und Neu-Mexico's mit Pflanzen aus der Chenopodeen-Familie bewachsen sind, welche kohlensaure und salzsaure Soda enthalten. Asien besitzt alles Pflanzenwuchses ermangelnde Wüsten, in Arabien, in Gobi und in Persien. Seitdem man die, von so langem her und so unbestimmt unter dem Namen der Wüste von Sahara (Zahra) vereinbarten Wüsten des inneren Afrika näher kennen gelernt hat, beobachtete man, daß im Osten dieses Festlandes, wie in Arabien, mitten im nackten und unfruchtbaren Lande, Savanen und Viehweiden angetroffen werden. Jene ersteren, die mit Kies überzogenen, und mit keinerlei Pflanzen bewachsenen Wüsten sind es, die in der neuen Welt beinahe gar nicht vorkommen. Ich habe solche einzig nur im tieferen Theile von Peru, zwischen Amatope und Coquimbo, an den Gestaden der Südsee gefunden. Die Spanier nennen sie nicht Llanos, sondern desiertos von Sechura und von Atacamez. Es ist diese Einöde nicht breit, aber ihre Länge beträgt 440 Meilen. Der Felsen-

grund liegt überall zwischen dem beweglichen Sand zu Tag. Nie fällt hier ein Regentropfen; und, wie die Wüste von Sahara, nordwärts von Tombuctou, so bietet auch die peruvianische Wüste in der Gegend von Huaura eine reiche Steinsalzgrube dar. Sonst finden sich in der neuen Welt überall zwar öde Flächen, weil sie unbewohnt sind, aber keine eigentlichen Wüsten.

In den entferntesten Landschaften wiederholen sich die gleichen Erscheinungen; und, anstatt diese weitläuftigen mit keinerlei Bäumen besetzten Ebenen durch die auf ihnen vorkommenden Pflanzen zu unterscheiden, mögen sie einfacher in Wüsten und in Steppen oder Savanen, in nacktes Land ohne Pflanzenwuchs und in die mit Gräsern oder kleineren Pflanzen der Dicotyledonen bewachsenen Landschaften getheilt werden. Manche Schriftsteller haben die amerikanischen Savanen, zumal diejenigen der gemäßigten Zone, Wiesengründe genannt; dieser Name dürfte jedoch für die öfters sehr dürren, obgleich mit vier bis fünf Fuß hohen Pflanzen besetzten Viehweiden nicht anwendbar sein. Die Llanos oder Pampas des südlichen Amerika sind wahre Steppen. Sie sind die Regenzeit hindurch mit schönem Pflanzengrün überdeckt; zur Zeit der großen Trockenheit aber erhalten sie das Aussehen einer Wüste. Die Pflanzen zerfallen alsdann in Staub; die Erde wirft Spalten und Risse; das Krokodil und die großen Schlangenarten bleiben im vertrockneten Schlamme liegen, bis des Frühlings erste Regengüsse sie aus der langen Erstarrung wieder aufwecken. Diese Erscheinungen stellen sich auf dürren, 50 bis 60 Geviertmeilen haltenden Räumen überall dar, wo die Savane von keinen Flüssen durchströmt wird; denn am Ufer der Bäche und um die kleinen Lachen von Sumpfwasser her stößt der Reisende, von Zeit zu Zeit, sogar auch während der größten Trockenheit, auf Büsche der Mauritia, einer Palmenart, deren fächerförmige Blätter ihr glänzendes Grün nie verlieren.

Die Steppen Asiens liegen alle außer den Tropenländern und bilden sehr hohe Plateaus. Auch Amerika stellt auf dem Rücken der Gebirge von Mexico, Peru und Quito Savanen

von bedeutendem Umfange dar, aber seine geräumigsten Steppen, die Llanos von Cumana, von Caracas und von Meta, sind nur wenig über die Meeresfläche erhöhet und gehören alle der Aequinoctial-Zone an. Diese Umstände ertheilen ihnen einen eigenthümlichen Charakter. Sie besitzen nicht, wie die Steppen des nördlichen Asiens und Persiens Wüsten, jene Seen ohne Abfluß, jene kleinen Systeme von Flüssen, die sich entweder im Sand oder durch ein unterirdisches Einseihen verlieren. Die amerikanischen Llanos sind östlich und südlich eingesenkt, und ihr Wasser fließt dem Orenoko zu.

SUR LES CASCADES DE L'ORÉNOQUE PRÈS D'ATURES ET DE MAYPURES.

Der Eindruck, welchen der Anblick der Natur in uns zurückläßt, wird minder durch die Eigenthümlichkeit der Gegend, als durch die Beleuchtung bestimmt, unter welcher Berg und Flur, bald bei ätherischer Himmelsbläue, bald im Schatten tiefschwebenden Gewölkes, erscheinen. Auf gleiche Weise wirken Naturschilderungen stärker oder schwächer auf uns ein, je nachdem sie mit den Bedürfnissen unserer Empfindung mehr oder minder in Einklang stehen. Denn in dem innern, empfänglichen Sinn spiegelt lebendig und wahr sich die physische Welt. Was den Charakter einer Landschaft bezeichnet, Umriß der Gebirge, die in duftiger Ferne den Horizont begränzen, das Dunkel der Tannenwälder, der Waldstrom, welcher tobend zwischen überhängende Klippen hinstürzt, Alles steht in altem, geheimnißvollem Verkehr mit dem innern Leben des Menschen.

Auf diesem Verkehr beruht der edlere Theil des Genusses, welchen die Natur gewährt. Nirgends durchdringt sie uns mehr mit dem Gefühl ihrer Größe, nirgends spricht sie mächtiger uns an, als unter dem indischen Himmel. Wenn ich daher wage, diese Versammlung aufs neue mit einer Schil-

derung jener Gegenden zu unterhalten; so darf ich hoffen, daß der eigenthümliche Reiz derselben nicht ungefühlt bleiben werde. Die Erinnerung an ein fernes, reichbegabtes Land, der Anblick eines freien, kraftvollen Pflanzenwuchses, erfrischt und stärkt das Gemüth, wie, von der Gegenwart bedrängt, der emporstrebende Geist sich gern des Jugendalters der Menschheit und ihrer einfachen Größe freut.

Westliche Strömung und tropische Winde begünstigen die Fahrt durch den friedlichen Meeresarm, der das weite Thal zwischen dem neuen Continent und dem westlichen Afrika ausfüllt. Ehe noch die Küste aus der hochgewölbten Fläche hervortritt, bemerkt man ein Aufbrausen sich gegenseitig durchschneidender und überschäumender Wellen. Schiffer, welche der Gegend unkundig sind, würden die Nähe von den Untiefen, oder ein wunderbares Ausbrechen süßer Quellen, wie mitten im Ozean zwischen den antillischen Inseln, vermuthen.

Der Granitküste der Guayana näher, erscheint die weite Mündung eines mächtigen Stromes, der wie ein uferloser See hervorbricht, und rund umher den Ozean mit süßem Wasser überdeckt, die grünen, auf den Untiefen milchweißen Wellen des Flusses contrastiren mit der indigblauen Farbe des Meeres, welches jene Flußwellen in scharfen Umrissen begränzt.

Der Name Orinoco, den die ersten Entdecker dem Flusse gegeben, und der wahrscheinlich einer Sprachverwirrung seinen Ursprung verdankt, ist tief im Innern des Landes unbekannt. Denn im Zustande thierischer Rohheit bezeichnen die Völker nur solche Gegenstände mit eigenen Namen, welche mit andern verwechselt werden können. Der Orinoco, der Amazonen- und Magdalenenstrom werden schlechthin der Fluß, allenfalls der große Fluß, das große Wasser genannt, während die Uferbewohner die kleinsten Bäche durch besondere Namen unterscheiden

Die Strömung, welche der Orinoco zwischen dem südamerikanischen Continent und der asphaltreichen Insel Trinidad erregt, ist so mächtig, daß Schiffe, die bei frischem Westwinde mit ausgespannten Segeln dagegen anstreben, sie

kaum zu überwinden vermögen. Diese öde und gefürchtete Gegend wird die Trauerbucht (Golfo triste) genannt. Den Eingang bildet der Drachenschlund (bocca del Drago). Hier erheben sich einzelne Klippen thurmähnlich zwischen der tobenden Fluth. Sie bezeichnen gleichsam den alten Felsdamm, der, von der Strömung durchbrochen, die Insel Trinidad mit der Küste Paria vereinigte.

Der Anblick dieser Gegend überzeugte zuerst den kühnen Weltentdecker Colon von der Existenz eines amerikanischen Continents. „Eine so ungeheure Masse süßen Wassers" (schloß der naturkundige Mann) "könnte sich nur bei großer Länge des Stroms sammeln. Das Land, welches diese Wasser liefere, müsse ein Continent und keine Insel sein." Wie die Gefährten Alexanders, über den schneebedeckten Paropamisus vordringend, in dem krokodilreichen Indus einen Theil des Nils zu erkennen glaubten; so wähnte Colon, der physiognomischen Aehnlichkeit aller Erzeugnisse des Palmenklima's unkundig, daß jener neue Continent die östliche Küste des weit vorgestreckten Asiens sei. Milde Kühle der Abendluft, ätherische Reinheit des gestirnten Firmaments, Balsamduft der Blüthen, welchen der Landwind zuführte, Alles ließ ihn ahnen, (so erzählt Herera in den Decaden) daß er sich hier dem Garten von Eden, dem heiligen Wohnsitz des ersten Menschengeschlechts genähert habe. Der Orinoco schien ihm einer von den vier Strömen, die nach der ehrwürdigen Sage der Vorwelt von dem Paradiese herabkommen, um die mit Pflanzen neugeschmückte Erde zu wässern und zu theilen. Diese poetische Stelle aus Colons Reisebericht hat ein eigenthümliches psychisches Interesse. Sie lehret aufs neue, daß die schaffende Phantasie des Dichters sich im Weltentdecker, wie in jeder Größe menschlicher Charaktere, ausspricht.

LA CAVERNE D'ATARUIPE.

Am südlichen Eingange des Raudals von Atures, am rechten Ufer des Flusses, liegt die unter den Indianern weit

berufene Höhle von Ataruipe. Die Gegend umher hat einen großen und ernsten Naturcharakter, der sich gleichsam zu einem Nationalbegräbnisse eignet. Man erklimmt mühsam, selbst nicht ohne Gefahr herabzurollen, eine steile, völlig nackte Granitwand. Es würde kaum möglich sein, auf der glatten Fläche festen Fuß zu fassen, träten nicht große Feldspathkristalle, der Verwitterung trotzend, zolllang aus dem Gesteine hervor.

Kaum ist die Kuppe erreicht, so wird man durch eine weite Aussicht über die umliegende Gegend überrascht. Aus dem schäumenden Flußbette erheben sich mit Wald geschmückte Hügel. Jenseit des Stromes, über das westliche Ufer hinweg, ruht der Blick auf der unermeßlichen Grasflur des Meta. Am Horizont erscheint, wie drohend aufziehendes Gewölk, das Gebirge Uniama. So die Ferne; aber nahe umher ist alles öde und eng. Im tief gefurchten Thale schweben einsam der Geier und die krächzenden Caprimulge. An der nackten Felswand schleicht ihr schwindender Schatten hin.

Dieser Kessel ist von Bergen begränzt, deren abgerundete Gipfel ungeheure Granitkugeln tragen. Der Durchmesser dieser Kugeln beträgt 40 bis 50 Fuß. Sie scheinen die Unterlage nur in einem einzigen Punkte zu berühren, eben, als müßten sie, bei dem schwächsten Erdstoße, herabrollen.

Der hintere Theil des Felsthals ist mit dichtem Laubholze bedeckt. An diesem schattigen Orte öffnet sich die Höhle von Ataruipe; eigentlich nicht eine Höhle, sondern ein Gewölbe, eine weit überhängende Klippe, eine Bucht, welche die Wasser, als sie einst diese Höhle erreichten, ausgewaschen haben. Dieser Ort ist die Gruft eines vertilgten Völkerstammes. Wir zählten ohngefähr 600 wohlerhaltene Skelette, in eben so vielen Körben, welche von den Stielen des Palmenlaubes geflochten sind. Diese Körbe, die die Indianer Mapires nennen, bilden eine Art viereckiger Säcke, die nach dem Alter des Verstorbenen von verschiedener Größe sind. Selbst neugeborene Kinder haben ihre eigene Mapire. Ihre Skelette sind so vollständig, daß keine Rippe, keine Phalange fehlt.

Die Knochen sind auf dreierlei Weise zubereitet; theils mit Onoto, dem Pigment der Bixa Orellana, rothgefärbt, theils mumienartig zwischen wohlriechendem Harze in Pisangblätter eingeknetet.

Die Indianer versichern, man grabe den frischen Leichnam auf einige Monate in feuchte Erde, welche das Muskelfleisch allmählig verzehre; dann scharre man ihn aus, und schabe mit scharfen Steinen den Rest des Fleisches von den Knochen ab. Dies sei noch der Gebrauch mancher Horden der Guayana. Neben den Mapires oder Körben findet man auch Urnen von halbgebranntem Thone, welche die Knochen von ganzen Familien zu enthalten scheinen.

Die größern dieser Urnen sind 3 Fuß hoch und 5½ Fuß lang, von angenehmer ovaler Form, grünlich, mit Henkeln in Gestalt von Krokodilen und Schlangen, an dem obern Rande mit Meandern und Labyrinthen geschmückt. Diese Verzierungen sind ganz denen ähnlich, welche die Wände des mexikanischen Pallastes bei Mitla bedecken. Man findet sie unter allen Zonen, auf den verschiedensten Stufen menschlicher Kultur; unter Griechen und Römern, am sogenannten Tempel des Deus Rediculus bei Rom, wie auf den Schildern der Otaheiter; überall, wo rhythmische Wiederholung regelmäßiger Formen dem Auge schmeichelte. Die Ursachen dieser Aehnlichkeiten beruhen, wie ich an einem andern Orte entwickelt habe, mehr auf psychischen Gründen, auf der innern Natur unserer Geistesanlagen, als sie Gleichheit der Abstammung und alten Verkehr der Völker beweisen.

Unsere Dolmetscher konnten keine sichere Auskunft über das Alter dieser Gefäße geben. Die mehrsten Skelette schienen indeß nicht über hundert Jahre alt zu sein. Es geht die Sage unter den Guareken-Indianern, die tapferen Aturer haben sich, von menschenfressenden Kariben bedrängt, auf die Klippen der Katarakten gerettet, ein trauriger Wohnsitz, in welchem der bedrängte Völkerstamm und mit ihm seine Sprache unterging. In dem unzugänglichsten Theile des Raudals befinden sich ähnliche Grüfte; ja es ist wahrscheinlich, daß die letzte Familie der Aturer erst spät ausgestorben sei. Denn in Maypures (ein sonderbares Faktum)

lebt noch ein alter Papagei von dem die Eingebornen behaupten, daß man ihn darum nicht verstehe, weil er die Sprache der Aturer rede.

Wir verließen die Höhle bei einbrechender Nacht, nachdem wir mehrere Schädel und das vollständige Skelett eines bejahrten Mannes, zum größten Aergerniß unserer indianischen Führer, gesammelt hatten. Einer dieser Schädel ist von Herrn Blumenbach in seinem vortrefflichen kraniologischen Werke abgebildet worden. Das Skelett selbst ist, wie ein großer Theil unserer Sammlungen, in einem Schiffbruch untergegangen, der an der afrikanischen Küste unserm Freunde und ehemaligen Reisegefährten, dem jungen Franciskanermönch, Juan Gonzales, das Leben kostete.

Wie im Vorgefühl dieses schmerzhaften Verlustes in ernster Stimmung, entfernten wir uns von der Gruft eines untergegangenen Völkerstammes. Es war eine der heitern und kühlen Nächte, die unter den Wendekreisen so gewöhnlich sind. Mit farbigen Ringen umgeben, stand die Mondscheibe hoch im Zenith. Sie erleuchtete den Saum des Nebels, der in scharfen Umrissen, wolkenartig, den schäumenden Fluß bedeckte. Zahllose Insekten gossen ihr röthliches Phosphorlicht über die krautbedeckte Erde. Von lebendigem Feuer glühte der Boden, als habe die sternenvolle Himmelsdecke sich auf die Grasflur niedergesenkt. Rankende Bignonien, duftende Vanille, und gelbblühende Banisterien schmücken den Eingang der Höhle. Ueber dem Grabe rauschen die Gipfel der Palmen.

So sterben dahin die Geschlechter der Menschen. Es verhallt die rühmliche Kunde der Völker. Doch wenn jede Blüthe des Geistes welkt, wenn im Sturm der Zeiten die Werke schaffender Kunst zerstieben, so entsprießt ewig neues Leben aus dem Schooße der Erde. Rastlos entfaltet ihre Knospen die zeugende Natur — unbekümmert ob der frevelnde Mensch (ein nie versöhntes Geschlecht) die reifende Frucht zertritt.

TIECK.

Ludwig Tieck, der als Dichter wie als Kunstrichter am meisten für jene neue Richtung in deutscher Poesie und Kunst, welche man wohl die romantische zu nennen pflegt, mitgewirkt hat, wurde am 31ten Mai des Jahres 1773 zu Berlin geboren. Nachdem er auf einem Gymnasium seiner Vaterstadt sich für die Wissenschaften gebildet und seine Universitätsjahre zu Halle vollendet hatte, beschäftigte er sich in Berlin mit dem Studium der bildenden Kunst, der altdeutschen Dichtungen und der gesammten modernen Literatur. Nachdem er durch seine ersten Romane William Lowell (1795) und Peter Lebrecht (1795), so wie durch seine Volksmährchen (1797) die öffentliche Aufmerksamkeit erregt hatte, zeigte sich sehr bald seine polemische Richtung gegen die moderne sogenannte Aufklärung und gegen die gemeine prosaische Ansicht der Poesie. Aus den Papieren seines Freundes Wackenroder gab er die Herzensergießungen eines kunstliebenden Klosterbruders (1797) und den Nachlaß desselben, Phantasien über die Kunst (1799), vermehrt mit eigenen Aufsätzen, heraus, während er in seinem anziehenden Kunstromane: Franz Sternbalds Wanderungen (1798, 2 Bde.), eine durchaus religiöse Ansicht der Kunst und eine wahrhaft andächtige Begeisterung für dieselbe entfaltete. Nach seiner Vermählung lebte er eine Zeit lang zu Jena, wo er mit den Brüdern August Wilhelm und Friedrich Schlegel, mit Novalis und andern verwandten Geistern die engste Freundschaft schloß. In diese Zeit fällt seine geistreiche Uebersetzung des spanischen Don Quixotte (1799, ff.), seine romantischen Dichtungen (1799, f.) und sein poetisches Journal (1800). In Dresden, wo er in den Jahren 1801 und 1802 im befreundeten Umgange Fr. Schlegels lebte, gab er im Verein mit A. W. Schlegel den Musenalmanach auf das Jahr 1802 heraus, worin sich Tieck als lyrischen Dichter von tiefem Gemüth und einer zarten Auffassung der Natur und des Lebens zeigte. Hierauf lebte er theils in Berlin, theils auf dem Landgute Ziebingen bei Frankfurth a. d. O. in poetischer Muse, gab in einer freien Bearbeitung

eine Auswahl altdeutscher Minnelieder (1803) und sodann seine große romantische Dichtung, Kaiser Octavianus (1804), heraus. Auf einer Reise nach Italien entwickelten sich seine Kunstansichten zu noch höherer Reife. Nach seiner Rückkehr (1806) lebte er eine Zeit lang, von Krankheitszufällen heimgesucht, in München, bis er sich wieder nach seinem ländlichen Aufenthaltsorte Ziebingen zurückwandte. Hier gab er eine prosaische Bearbeitung von Ulrich von Lichtensteins Frauendienst, einer altdeutschen Ritterdichtung, heraus (1812), und sodann eine verbesserte und vermehrte Sammlung seiner früheren Erzählungen, Novellen und dramatischen Spiele in seinem Phantasus. Aus seiner fortgesetzten Beschäftigung mit den Dichtungen des Mittelalters ging sein Altenglisches Theater (1814, ff.), worin er altenglische Dramen aus Shakspeare's Jugendzeit in gelungener Uebersetzung bekannt machte, so wie sein Altdeutsches Theater (1817) hervor, in welchem letzteren er die Anfänge und Erstlingsversuche der dramatischen Dichtung unter den Deutschen (seit Hans Sachs) in einer zweckmäßigen Auswahl zusammenstellte. Gleichwohl verlor er die große Hauptaufgabe, welcher er bereits seit Jahren einen großen Theil seiner Muse gewidmet hatte, das Studium der Werke Shakspeare's, nie aus den Augen. Um dieselbe ihrer Vollendung näher zu bringen, unternahm er (1818) eine Reise nach London, um die dortigen geschichtlichen und handschriftlichen Sammlungen und Schätze für sein großes Werk zu benutzen. Seitdem lebt Tieck in Dresden, amtlos, in wissenschaftlicher Thätigkeit. Eine Sammlung seiner sämmtlichen lyrischen Gedichte ist in Dresden 1821 erschienen.

DÉPART DE STERNBALD.

So sind wir denn nun endlich aus den Thoren der Stadt, sagte Sebastian, indem er stille stand und sich freier umsah.

Endlich? antwortete seufzend Franz Sternbald, sein Freund. Endlich? Ach nur zu früh, allzufrüh.

Die beiden Menschen sahen sich bei diesen Worten lange an, und Sebastian legte seinem Freunde zärtlich die Hand an die Stirne und fühlte, daß sie heiß sei. — Dich schmerzt

der Kopf, sagte er besorgt, und Franz antwortete: Nein, das ist es nicht, aber daß wir uns bald trennen müssen.

Noch nicht! rief Sebastian mit einem wehmüthigen Erzürnen aus, so weit sind wir noch lange nicht, ich will dich wenigstens eine Meile begleiten.

Sie gaben sich die Hände und gingen stillschweigend auf einem schmalen Weg nebeneinander.

Jetzt schlug es in Nürnberg vier Uhr und sie zählten aufmerksam die Schläge, obgleich beide recht gut wußten, daß es keine andere Stunde sein konnte; indem warf das Morgenroth seine Flammen immer höher und es gingen schon undeutliche Schatten neben ihnen, und die Gegend trat rund umher aus der ungewissen Dämmerung heraus.

Wie Alles noch so still und feierlich ist, sagte Franz, und bald werden sich diese guten Stunden in Saus und Braus, in Getümmel und tausend Abwechselungen verlieren. Unser Meister schläft wohl noch und arbeitet an seinen Träumen, seine Gemälde stehen aber auf der Staffelei und warten schon auf ihn. Es thut mir doch leid, daß ich ihm den Petrus nicht habe können ausmahlen helfen.

Gefällt er dir? fragte Sebastian.

Ueber die Maßen, rief Franz aus, es sollte mir fast bedünken, als könnte der gute Apostel, der es so ehrlich meinte, der mit seinem Degen so rasch bei der Hand war und nachher doch aus Lebensfurcht das Verläugnen nicht lassen konnte, und sich von einem Hahn mußte eine Buß- und Gedächtnißpredigt halten lassen, als wenn ein solcher beherzter und furchtsamer, starrer und gutmüthiger Apostel nicht anders habe aussehn können als ihn Meister Dürer so vor uns hingestellt hat. Wenn er dich zu dem Bilde läßt, lieber Sebastian, so wende ja allen deinen Fleiß darauf und denke nicht, daß es für ein schlechtes Gemälde gut genug sei. Willst du mir das versprechen?

Er nahm ohne eine Antwort zu erwarten seines Freundes Hand und drückte sie stark; Sebastian sagte: Deinen Johannes will ich recht aufheben und ihn behalten, wenn man mir auch viel Geld dafür böte.

Mit diesen Reden waren sie an einen Fußsteig gekommen,

der einen nähern Weg durchs Korn führte. Rothe Lichter zitterten an den Spitzen der Halme und der Morgenwind rührte sich darin und machte Wellen. Die beiden jungen Maler unterhielten sich noch von ihren Werken und von ihren Planen für die Zukunft, Franz verließ jetzt Nürnberg, seine vaterländische Stadt, um in der Fremde seine Kenntniß zu erweitern und nach einer mühseligen Wanderschaft dann als ein vollendeter Meister wieder zurückzukehren. Sebastian blieb noch bei dem wohlverdienten Albrecht Dürer, dessen Name im ganzen Lande ausgebreitet war. Die Sonne ging nun in aller Majestät hervor und Sebastian und Franz sahen abwechselnd nach den Thürmen von Nürnberg zurück, deren Kuppeln und Fenster blendend im Schein der Sonne glänzten.

Die jungen Freunde fühlten stillschweigend den Druck des Abschieds, der ihrer wartete, sie sahen jedem kommenden Augenblicke mit Furcht entgegen, sie wußten, daß sie sich trennen mußten und konnten es doch immer noch nicht glauben.

SON RETOUR DANS SA FAMILLE.

Wir treffen unsern jungen Freund wieder an vor einem Dorfe an der Tauber. Er hatte einen Umweg gemacht, um hier seine Aeltern zu besuchen, denn er war als ein Knabe von zwölf Jahren zufälligerweise nach Nürnberg gekommen und auf sein inständiges Bitten bei Meister Albrecht in die Lehre gebracht, er hatte in Nürnberg einige weitläuftige Verwandten, die ihn unterstützten. Jetzt hatte er von seinen Aeltern, die Bauern waren, lange keine Nachricht bekommen.

Es war noch am Morgen, als er in dem Wäldchen stand das vor dem Dorfe lag. Hier war sein Spielplatz gewesen, hier war er oft in der stillen Einsamkeit des Abends voll Nachdenken gewandelt, wenn die Schatten immer dichter zu-

sammenwuchsen und das Roth der sinkenden Sonne tief unten durch die Baumstämme äugelte und mit zuckenden Strahlen um ihn spielte. Hier hatte sich zuerst sein Trieb entzündet, und er betrat den Wald mit einer Empfindung wie man in einen heiligen Tempel tritt. Er hatte vor allen einen Lieblingsbaum gehabt, von dem er sich immer kaum hatte trennen können; diesen suchte er jetzt mit großer Aemsigkeit auf. Es war eine dicke Eiche mit vielen weit ausgebreiteten Zweigen, die Kühlung und Schatten gaben. Er fand den Baum und den Rasen am Fuße desselben noch eben so weich und frisch, als ehemals. Wie vieler Gefühle aus seiner Kindheit erinnerte er sich an dieser Stelle! Wie er gewünscht hatte, oben in dem krausen Gipfel zu sitzen und von da ins weite Land hineinzuschauen; mit welcher Sehnsucht er den Vögeln nachgesehen hatte, die von Zweig zu Zweig sprangen und auf den dunkelgrünen Blättern scherzten, die nicht, wie er, nach einem Hause rückkehrten, sondern im ewig frohen Leben von glänzenden Stunden angeschienen, die frische Luft einathmeten und Gesang zurückgaben, die das Abend- und Morgenroth sahen, die keine Schule hatten und keinen strengen Lehrer. Ihm fiel Alles ein, was er vormals gedacht hatte, alle kindische Begriffe und Empfindungen gingen an ihm vorüber und reichten ihm die kleinen Hände und hießen ihn so herzlich willkommen, daß er heftig im Innersten erschrak, daß er nun wieder unter dem alten Baume stehe und wieder dasselbe denke und empfinde, daß er noch derselbe Mensch sei. Alle zwischenliegenden Jahre, und Alles, was sie an ihm vermocht hatten, fiel in einem Augenblicke von ihm ab und er stand wieder als Knabe da; die Zeit seiner Kindheit lag ihm so nah, so nah, daß er alles Uebrige nur für einen vorbeifliegenden Traum halten wollte. Ein Wind rauschte herüber und ging durch die großen Aeste des Baums, und alle Gefühle, die fernsten und dunkelsten Erinnerungen wurden mit herübergeweht und wie Vorhänge fiel es immer mehr von Franzens Seele zurück und er sah nur sich und die liebe Vergangenheit. Alle frommen Empfindungen gegen seine Aeltern, der Unterricht, den ihm seine ersten Bücher

gaben, sein Spielzeug fiel ihm wieder bei und seine Zärtlichkeit gegen leblose Gestalten.

Wer bin ich? sagte er zu sich selber und schaute langsam um sich her. Was ist es, daß die Vergangenheit so lebendig in meinem Innern aufsteigt? Wie konnte ich Alles, wie konnte ich meine Aeltern so lange, fast, wenn ich wahr sein soll, vergessen? Wie wäre es möglich, daß uns die Kunst gegen die besten und theuersten Gefühle verhärten könnte? Und doch kann es nur das sein, daß dieser Trieb mich zu sehr beschäftigte, sich mir vorbaute und die Aussicht des übrigen Lebens verdeckte.

Er stand in Gedanken und die Malerstube und Albrecht und seine Kopien kamen ihm wieder in die Gedanken, er setzte seinen Freund Sebastian sich gegen über und hörte schnell wieder durch, was sie nur je mit einander gesprochen hatten; dann sah er wieder um sich und die Natur selbst, der Himmel, der rauschende Wald und sein Lieblingsbaum schienen Athem und Leben zu seinen Gemälden herzugeben, Vergangenheit und Zukunft bekräftigten seinen Trieb und Alles, was er gedacht und empfunden, war ihm nur deswegen werth, weil es ihn zur Kunstliebe geführt hatte. Er ging mit schnellen Schritten weiter und alle Bäume schienen ihm nachzurufen; aus jedem Busch traten Erscheinungen hervor und wollten ihn zurückhalten, er taumelte aus einer Erinnerung in die andre, und verlor sich in ein Labyrinth von seltsamen Empfindungen. —

Jetzt schlug die Glocke im Dorfe. Er stand auf und trocknete sich die Augen, indem er weiter ging, und nun schon die Hütte und die kleine Kirche durch das grüne Laub auf sich zuschimmern sah. Er ging an einem Garten vorbei, und über den Zaun herüber hing ein Zweig voll rother schöner Kirschen. Er konnte es nicht unterlassen, einige abzubrechen und sie zu kosten, weil die Frucht dieses Baumes ihn in der Kindheit oft erfreuet hatte; es waren dieselben Zweige, die sich ihm auch jetzt freundlich entgegenstreckten, aber die Frucht schmeckte ihm nicht wie damals. In der Kindheit wird der Mensch von den blanken, glänzenden und vielfarbi-

gen Früchten und ihrem süßen Geschmacke angelockt, das Leben liebzugewinnen, wie es die Schulmeister in den Schulen machen, die mit Süßigkeiten dem Kinde Lust zum Lernen beibringen wollen; nachher verliert sich im Menschen dieses frohe Vorgefühl des Lebens, er ist der Lockungen gewohnt und dagegen abgestumpft.

Franz ging über den Kirchhof und las die Kreuze im Vorbeigehn schnell; aber an keinem war der Name seines Vaters oder seiner Mutter angeschrieben, und er fühlte sich zuversichtlicher. Die Mauer des Thurms kam ihm nicht so hoch vor, Alles war ihm beengter, das Haus seiner Aeltern kannte er kaum wieder. Er zitterte als er die Thür anfaßte, und doch war es ihm schon wieder so gewöhnlich, diese Thür zu öffnen. In der Stube saß seine Mutter mit verbundenem Kopf und weinte; als sie ihn erkannte, weinte sie noch heftiger; der Vater lag im Bette und war krank. Er umarmte sie beide mit gepreßtem Herzen; er erzählte ihnen, sie ihm; sie sprachen durcheinander und fragten sich, und wußten doch nicht recht, was sie reden sollten. Der Vater war matt und bleich. Franz hatte ihn sich ganz anders vorgestellt, und darum war er nun so gerührt und konnte sich gar nicht wieder zufrieden geben. Der alte Mann sprach viel vom Sterben, und von der Hoffnung der Seligkeit; er fragte den jungen Franz, ob er auch Gott noch so treu anhänge, wie er ihn immer gelehrt habe. Franz drückte ihm die Hand und sagte: Haben wir in diesem irdischen Leben etwas anders zu suchen, als die Ewigkeit? Ihr liegt nun da an der Gränze: Ihr werdet nun bald in Eurer Andacht nicht mehr gestört werden, und ich will mir gewiß auch alle Mühe geben, mich von den Eitelkeiten zu entfernen.

Liebster Sohn, sagte der Vater, ich sehe, mein Lehren ist an Dir nicht verloren gegangen. Wir müssen arbeiten, sinnen und denken, weil wir einmal in diesem Leben, in diesem Joch eingespannt sind; aber darum müssen wir doch nie das Höhere aus den Augen verlieren. Sei redlich in Deinem Gewerbe, damit es Dich ernährt, aber laß nicht Deine Nahrung, Deine Bekleidung den letzten Gedanken Deines Lebens sein; trachte auch nicht nach dem irdischen Ruhme; denn

Alles ist doch nur eitel, Alles bleibt hinter uns, wenn der Tod uns fordert. Male, wenn es sein kann, die heiligen Geschichten recht oft, um auch in weltlichen Gemüthern die Andacht zu erwecken.

Franz aß wenig zu Mittage, der Alte schien sich gegen Abend zu erholen. Die Mutter war nun schon daran gewöhnt, daß Franz wieder da sei; sie machte sich seinetwegen viel zu thun, und vernachlässigte den Vater beinahe. Franz war unzufrieden mit sich; er hätte dem Kranken gern alle glühende Liebe eines guten Sohnes gezeigt, auf seine letzten Stunden gern Alles gehäuft, was ihn durch ein langes Leben hätte begleiten sollen; aber er fühlte sich so verworren und sein Herz so matt, daß er über sich selber erschrak. Er dachte an tausend Gegenstände die ihn zerstreuten, vorzüglich ein Gemälde von Kranken, von trauernden Söhnen und wehklagenden Müttern, und darüber machte er sich dann die bittersten Vorwürfe.

Als sich die Sonne zum Untergange neigte, ging die Mutter hinaus, um aus ihrem kleinen Garten, der etwas entfernt war, Gemüse zu holen zur Abendmahlzeit. Der Alte ließ sich von seinem Sohn mit einem Sessel vor die Hausthür tragen, um sich von den rothen Abendstrahlen bescheinen zu lassen.

Es stand ein Regenbogen am Himmel, und in Westen regnete der Abend in goldnen Strömen nieder. Schafe weideten gegenüber, und Birken säuselten: der Vater schien stärker zu sein. Nun sterb' ich gerne, rief er aus, da ich Dich doch noch vor meinem Tode gesehen habe.

Franz konnte nicht viel antworten; die Sonne sank tiefer und schien dem Alten feurig ins Gesicht, der sich wegwendete und seufzte: Wie Gottes Auge blickt es mich noch zu guter Letzt an und straft mich Lügen; ach wenn doch erst alles vorüber wäre! Franz verstand diese Worte nicht, aber er glaubte zu bemerken, daß sein Vater von Gedanken beunruhigt würde. Ach! wenn man so mit hinuntersinken könnte! rief der Alte aus, mit hinunter mit der lieben Gottes-Sonne! O wie schön und herrlich ist die Erde, und jenseit muß es

noch schöner sein; dafür ist uns Gottes Allmacht Bürge. Bleib immer fromm und gut, lieber Franz, und höre mir aufmerksam zu, was ich Dir jetzt noch zu entdecken habe.

Franz trat ihm näher, und der Alte sagte: Du bist mein Sohn nicht, liebes Kind. — Indem kam die Mutter zurück; man konnte sie aus der Ferne hören, weil sie mit lauter Stimme ein geistliches Lied sang, und der Alte brach sehr schnell ab und sprach von gleichgültigen Dingen. Morgen, sagte er heimlich zu Franz, morgen!

Die Heerden kamen vom Felde mit den Schnittern, Alles war fröhlich, aber Franz war sehr in Gedanken versunken, er betrachtete die beiden Alten in einem ganz neuen Verhältnisse zu sich selber, er konnte kein Gespräch anfangen, die letzten Worte seines vermeintlichen Vaters schallten ihm noch immer in den Ohren, und er erwartete mit Ungeduld den Morgen.

Es ward finster, der Alte ward hineingetragen, und legte sich nieder schlafen; Franz aß mit der Mutter. Plötzlich hörten sie nicht mehr den Athemzug des Vaters, sie eilten hinzu und er war verschieden. Sie sahen sich stumm an, und nur Brigitte konnte weinen. Ach! so ist er denn gestorben ohne von mir Abschied zu nehmen? sagte sie seufzend; ohne Priester und Einsegnung ist er entschlafen! — Ach! wer auf der weiten Erde wird nun noch mit mir sprechen, da sein Mund stumm geworden ist? Wem soll ich mein Leid klagen? Wer wird mir sagen wenn die Bäume blühen, und wenn wir die Früchte abnehmen? — Ach! der gute alte Vater; nun ist es also vorbei mit unserm Umgang, mit unsern Abendgesprächen, und ich kann gar nichts dazu thun, sondern ich muß mich nun so eben darein finden. Unser aller Ende sei eben so sanft!

Die Thränen machten sie stumm, und Franz tröstete sie. Er sah in Gedanken betende Einsiedler, die verehrungswürdigen Märtyrer, und alle Leiden der armen Menschheit gingen in mannichfaltigen Bildern seinem Geiste vorüber.

LES DEUX CHIENS.

(La scène est chez un chirurgien de village. C'est sa femme qui raconte l'histoire qu'on va lire, à des étrangers, dont l'un est médecin et se nomme *Vila.*)

Die Frau war schon einigemal aufgestanden, um nach einem kleinen Bette zu sehn. Habt ihr da ein krankes Kind vielleicht? fragte der Arzt. — Kind! antwortete sie etwas schnippisch; hat sich wohl! sehn Sie nur die Bescheerung! — Als sie das Kissen wegnahm, lag ein Spitz mit verbundner Pfote da. — Die Geschichte, fing die Erzählerin an, korrektirisirt (1) den einfältigen Menschen ganz. Sie haben ihn oft zum Narren, die Leute im Orte, weil er solche gutwillige Nachtmütze ist; und so gibt ihm der Schmidt letzt seinen Hund in die Cur, dem er in der Bosheit mit dem Hammer die Hinterpfoten entzwei geschlagen hatte. Mein Gottfriede (2) wickelt den Hund ein, und bringt ihn mir ins Haus geschleppt, verbindet ihn selbst, legt ihn nieder, hebt ihn auf, läßt ihn nicht herumgehen, bindt dann das Kissen über ihm fest, macht ihm eine Art Maskineri ans Bein, weil er spricht, zu Hause würde der Hund doch nicht gehörig in Obacht genommen, er müßte ihn selber unter Augen haben. So wird denn auch mein guter Schmidthund wieder gesund und geht davon, ohne guten Tag und guten Weg. Das mochte so zwei Monat her sein, da kratzt vorige Woche was in der Abendstunde an unsre Stubenthür: herein! kein Mensch macht auf; aber es kratzt und scharrt wieder: so geht mein Gottfriede selber hin, macht auf und sieht nach; da springt unser alter Schmidthund wie ein Narr herein und hinter ihm humpelt der Köter, der Spitz da, mit einem gebrochenen Bein, das ihm nachschleppt, und der Schmidthund tanzt und springt um meinen Mann, als wenn er ihn

---

(1) Pour charakterisirt. On trouvera encore dans le reste de la narration d'autres barbarismes qu'il est facile de corriger et que l'auteur a mis à dessein dans la bouche de cette villageoise.

(2) Prénom du Chirurgien.

bitten, und, so zu sagen, suppensiciliren thäte, daß er den Kameraden auch in die Cur nehmen möchte. In der Bosheit erwisch' ich meinem Alten seinen Botanisirstock, um die Köters aus der Stube zu prügeln. Der aber ist wie gerührt, sagt, er hätte sich von einem Hunde niemals so viel Verstand und Dankbarkeit vorstellen können, und nimmt ihn auch gleich in die Arme, sieht nach dem Fuß, verbindet und markelt sich mit dem Vieh herum. Dankbarkeit! schrie ich, das nennst du so, wenn der Bullenbeißer dich da an den Spitz rückinkommodirt, der nachher die Geschichte unter alle Hunde im ganzen Lande herumbringen wird, daß du vor lauter Hundepraxis nicht mehr wirst gehen und stehen können? Aber Alles umsonst! Da liegt das Vieh, und ich muß es pflegen, wenn der alte Narr nicht zu Hause ist.

Der Mann kam jetzt an, den Arm voll Kräuter, die er sogleich in die Kammer trug; dann begrüßte er anständig und still seine Gäste, und bevor er sich niedergesetzt hatte, sah er nach seinem vierbeinigen Pazienten, der ihm aus Dankbarkeit die Hände leckte und ihm freundlich ins Auge sah. Mit der größten Ruhe, und ohne als wenn es etwas Auffallendes wäre, band er den Fuß wieder fest, legte den Kranken wieder in sein Bett, welches er auch verfestigte, dann drückte er ihm den Kopf in die Kissen, als wenn er ihm damit sagen wollte, daß er nun schlafen müsse. Dieser schien es auch zu verstehn, und blinzelte nur noch einige male zu seinem Wohlthäter hinüber, worauf er sich dem Schlummer ergab.

Eure Frau hier, fing der Doktor an, klagt über euch, ihr haltet das Eurige nicht zu Rathe, ihr kurirt jedermann, bis auf Hund und Katze, und habt nichts davon: nicht wahr, dieser Hund, so wenig wie der vorige, haben euch eure Rechnung noch nicht bezahlt?

Ich habe ihnen keine gemacht, sagte der Alte mit der trockensten Ernsthaftigkeit.

So muß ich sie euch machen, ihr Nachlässiger! rief Vila heftig aus. Was? Recepte umsonst verschreiben? Ihr bringt ja unsre ganze Kunst herunter. So nehmt also dies

hier auf Abschlag dessen, was die armen Sünder, die Blessirten, das Bettelgesindel und der preßhafte Viehstand euch noch bis jetzt schuldig geblieben sind. — Er zwang dem Erstaunten und Verlegenen einen schweren Beutel mit Gold auf, und ohne seinen Dank zu erwarten, eilte er hinaus und saß schon im Wagen, ehe der ländliche Praktikant sich besonnen hatte.

VON ROTTECK.

Karl von Rotteck, großherzoglich badischer Hofrath und ordentlicher Professor der Rechte an der Universität Freiburg, geboren den 1ten Juni 1775 zu Freiburg, studirte auf den Gymnasialschulen und auf der Universität seiner Vaterstadt, wurde daselbst Assessor beim Stadtmagistrat, 1797 Doctor der Rechte und 1798 ordentlicher Professor der allgemeinen Geschichte. Durch Reisen nach Wien, Paris, in die Schweiz und nach Italien verband sich in seiner Bildung mit tiefer Geschichtsforschung die höhere Weltanschauung; und wie er dadurch feste Grundsätze und den Ton edler Freimüthigkeit sich aneignete, so belebte dieser Geist und durchdrang dieser Charakter auch seine Schriften, die schon durch ihren blühenden Stil viele Leser anzogen.

Rotteck's Hauptwerk ist seine Allgemeine Geschichte, durchgeführt vom Standpunkte des Rechts und der gesetzlichen Freiheit; der 9te und letzte Band erschien Freiburg 1826. Es ist reich an geistvollen Blicken auf die Zeit, in welcher der Verfasser schrieb. Er hatte 1816 von seinem Landesherrn den Hofrathstitel und 1817 von der königlichen baierischen Akademie der Wissenschaften das Diplom als Mitglied erhalten; 1818 vertauschte er den Lehrstuhl der Geschichte mit dem des Vernunftrechts und der Staatswissenschaft, die er in seiner Antrittsrede eine Schülerin der Geschichte nannte. Seiner kräftigen Vorstellung Ueber die Erhaltung der Universität Freiburg verdankt zum großen Theil diese berühmte Anstalt den Beschluß ihrer Fortdauer. Die Universität wählte ihn daher, als die vom Großherzog Karl gegebene Verfassung Badens durch dessen Nachfolger 1819 ins Leben gerufen ward, zu ihrem Abgeordneten in der ersten Kammer. In der Ständeversammlung stand er immer als das Muster eines edeln Mannes da, dem Vernunft und Wahrheit über Alles gehen.

PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS, L'AN 1453.

Auf dem ehrwürdigen, doch morschen, Throne Konstantin's des Großen saß, nach langer Folge und blutigem Wechsel der Geschlechter, Konstantin XI. Auf daß dieser Thron, den so viele unbedeutende, elende, abscheuliche Imperatoren entehrt hatten, doch noch mit Ruhm falle, dazu schien das Schicksal den männlichen Konstantin aufbehalten zu haben. Daß der dürre Stamm, der in den Stürmen der Jahrhunderte bereits seine Krone und seine stolzen Aeste verloren hatte, nicht mehr zu verjüngen sei, das fühlte er wohl: aber ihm lag ob, so lange als möglich, das tödtende Beil vom Stamme selber abzuhalten. „Unsere Zeiten," so hatte des Kaisers Vater, der weise Manuel, oft geklagt, „vertragen die Größe und den Ruhm der Helden nicht; uns ist nur die Sorgfalt des bekümmerten Hausvaters übrig, der die letzten Trümmer seines ehemaligen Glückes ängstlich hütet." — Getreu dieser Lehre, so viele Selbstverläugnung sie auch dem hochherzigen Konstantin kostete, hatte er beim Anbeginn seines Reichs dessen letzte Provinz an seine herrschsüchtigen Brüder überlassen, und sich auf den nächsten Bezirk um Konstantinopel eingeschränkt, damit nicht im Bürgerkriege des Volkes Blut verspritzt werde: er hatte durch eine feierliche Gesandtschaft bei Amurath, dem stolzen Sultan, um Anerkennung geworben. Aber was ist ein Staat, in welchem der Keim bürgerlicher Zwietracht liegt? was ein Monarch, der von der Anerkennung eines Mächtigern abhängt? Konstantin verbarg sich seine Lage nicht, und wie der erfahrne Schiffer den Sturm voraussieht, der seinem zerbrechlichen Fahrzeuge Zerstörung droht, so stand am Tage der Thronbesteigung vor des Kaisers Seele der Untergang seines Reichs. Daher blieb er still und düster, als das Volk von Konstantinopel ihn jubelnd empfing; und als ein treuer Phranza von der Sendung nach Georgien zurückkehrte, um dessen

schöne Fürstin er für Konstantin geworben hatte, rührten den Kaiser zwar die vielstimmigen Glückwünsche seiner Bürger, aber er warf sich im ersten zwanglosen Augenblick an des Freundes Brust, um seinen Kummer darin niederzulegen. „Ich habe" sprach er, „als ich Dich nach Georgien sandte, dem Verlangen des Volkes nachgegeben, das einen Thronerben wünscht; aber andere Sorgen, als die Bereitung hochzeitlicher Feste, heischt das Schicksal von uns. Mir ahnet, diese Mauern werden früher des Krieges Donner, als den bräutlichen Gesang, vernehmen. Das Volk frohlockt in seinem Leichtsinn darüber, daß Amurath, der Furchtbare, todt ist; wohl war er furchtbar, doch gerecht und der Waffenthaten müde; aber der junge Löwe, der nun auf seinem Throne sitzt, wird er träge auf den Lorbeern des Vaters schlummern? wird er nicht lüstern nach eignen Trophäen sein? Und was werden Gründe des Rechts oder der Menschlichkeit gegen Herrschbegier und jugendlichen Thatendrang vermögen? Darum gehe, mein Getreuer, und rufe die kriegerischen Nationen des Abendlandes zu unserm Beistand auf. Ihnen allen droht des Sultans Macht, wenn Konstantinopel, die Schutzwehr Europa's, fällt. O, möchten sie einen Augenblick über der allgemeinen Gefahr ihrer kleinlichen Eigensucht vergessen! Wir alle sind gerettet, wenn wir einig sind. Und dann, mein Phranza, wenn das Gewitter vertobt hat, dann wollen wir auf häusliche Freuden denken; dann erst sollst Du die Braut, der mein Herz entgegen schlägt, meinen Umarmungen zuführen." —

Von Konstantinopels düsterer Burg laßt uns wegblicken nach den Zinnen Adrianopels, wo ein jugendlicher Monarch, die Pracht der alten Sultane verachtend, auf eine bedeutungsvolle Weise den Antritt seiner Regierung durch Entlassung des unnützen Hofstaates und durch kriegerische Spiele feierte. Was soll ich vom Charakter Mohamed's II sagen? Sein Name war das Schrecken des Zeitalters, sein Arm die Geißel der Völker. Nur zu lange hat die Verblendung beschränkter Schriftsteller und die thörichte Gutmüthigkeit der Völker den Gewaltigen Weihrauch gestreut, von denen sie geplündert und geschlachtet wurden. Die Philosophie, die

Allem seine rechte Stelle anweist, hat die Eroberer ihres angemaßten Glanzes beraubt, und sie, wenn sie sonst nichts als Eroberer waren, der Verachtung und dem Abscheu der Menschen Preis gegeben. Sollte Mohamed ein günstiger Urtheil verdienen? Zwar gab er das Zepter, welches Amurath, sein weiser und des Herrschens müder Vater, ihm überließ, zwei Mal willig zurück, als die öffentliche Noth eine kräftigere Hand an's Ruder des Staates rief; und diese edle Selbstverläugnung hat die Bewunderung der Nachwelt erregt. Allein man vergaß, daß die Erfüllung der gemeinen Sohnespflicht nich so viel Lob, als die Uebertretung derselben Tadel, verdient; man vergaß, daß Mohamed, dem Knabenalter kaum entwachsen, seinem erfahrnen Vater ohne Tollkühnheit nicht trotzen konnte: man vergaß endlich, daß er den Veziren, die den Vorschlag der Wiedereinsetzung Amurath's gethan hatten, sein Leben lang gram blieb. Ueberhaupt muß der Charakter eines Menschen nicht aus einer einzelnen That, die von sehr verschiedenen Beweggründen herrühren kann, sondern aus unzweideutigen Handlungen und aus dem ganzen Tone des Lebens, ermessen werden. Mohamed, als er seinen neubestiegenen Thron mit dem Blute seiner unmündigen Brüder befestigte, verrieth die herrschende Leidenschaft in seiner Seele; und die Sagen von der schönen Geliebten, die er vor den Augen seiner Bassen ermordet, um ihnen zu beweisen, daß er kein Sklave der Liebe sei, und von den zwölf Pagen, denen er den Leib habe aufreißen lassen, um darin eine entwendete Melone zu suchen, beweisen wenigstens, wozu seine Zeitgenossen ihn fähig hielten. Die Summe seiner Handlungen war Krieg und despotische Willkühr: aber die glänzendste, und nach seiner eignen Schätzung die rühmlichste, jedoch nach dem Ausspruche der Gerechtigkeit die verabscheuungswürdigste, war der Umsturz des griechischen Reichs.

Unter den Gesandten, die fern von Morgen und Abend um den Thron Mohamed's glückwünschend sich drängten, waren jene von Konstantin die beflissensten gewesen. Zu allen sprach der Sultan das Wort des Friedens und der Freundschaft; aber nur auf seinen Lippen war das Wort, im Herzen brütete der Krieg. Der stolzeste aller Menschen erniedrigte sich

aus Herrschsucht zur verächtlichsten Tücke. Daher als er auf einem schnellen Kriegszug einige aufrührische Provinzen beruhigt hatte, entriß er, schnell die Larve ablegend, den sorglos schlummernden Griechen die schönsten Ländereien, deren Besitz er ihnen kurz zuvor auf's feierlichste versichert hatte; und es erging der Befehl zur Erbauung eines festen, drohenden Schlosses an der Meerenge, im Angesicht von Konstantinopel. Damals schon beschloß Konstantin mit echt römischem, männlichem Sinn das Schwert zu ziehen, weil er es lieber früher, aber mit Ruhm und mit Erfolg, als später, aber hoffnungslos, ergreifen wollte; aber die Zaghaftigkeit der Menge und der unpatriotische Geist der Großen zwangen ihn, sein Heil in Unterhandlungen zu suchen, in denen so wenig als im Kriege, das schwache Recht gegen die starke Raubgier etwas vermag. Mohamed wollte Krieg, und so blieb auch dem Kaiser, wenn er nicht etwa schändlich vom Throne herabsteigen, und als freiwilliger Sklave die Gnade eines übermüthigen Herrn verehren wollte, nichts Andres übrig. Er bewilligte jenen Bau, und die Türken zerstörten ringsum Paläste und Tempel, um Mauersteine zu erhalten; sie tödteten einige kühne Vertheidiger der heiligen Altäre, und mordeten grausam die Mannschaft eines Schiffes, das sich geweigert hatte, dem Schloßhauptmann einen widerrechtlich geforderten Zoll zu entrichten. Konstantin trauerte und schwieg; aber da ließ ein übermüthiger Bassa seine und seines Gefolges Pferde im reifen Korn um Konstantinopel weiden. Zürnend ob dem Raub, und empört durch den Hohn erschlugen die Landleute einige Frevler, und Mohamed, als wäre er selbst der Beleidigte, sandte seine mordlustigen Schaaren aus, die das unglückliche Dorf in Asche legten, und weit umher die schuldlosen Schnitter würgten. Jetzt wurden die Thore Konstantinopels geschlossen, die Straßen füllten sich mit bestürzten Volkshaufen, und der Feigste sah ein, daß nur die Entscheidung des Schwertes übrig sei. — Es gibt auf der ganzen Welt keinen größern und erhabnern Anblick, als ein Volk, das beim Hereinbrechen der äußersten Gefahr sich ermannt und zur Rettung des Kostbarsten und Heiligsten, zur Vertheidigung seines Daseins und seiner Ehre, mit der Ent-

schlossenheit der Verzweiflung die Waffen ergreift. Hier hört aller Unterschied des Geschlechts, des Alters und des Standes auf; Hunderttausende sind wie von Einem Geiste beseelt; alle ihre Gedanken und Bestrebungen sind erhöht, alle Kräfte entfesselt, und die allgemeine Kraft schwillt mächtig, wie ein Strom, durch das Zusammenfließen der Kräfte aller Einzelnen. Ein Volk, von diesem Geist ergriffen, ist furchtbar, wenn es gleich klein ist. Mögen ihm die Gewaltigsten dräuen, es ist noch gewaltiger: es wird stehen, und des Daseins und der Freiheit würdig sein! — Nicht also das ausgeartete Römer- oder Griechenvolk. Nur Wenige waren ihres Namens und ihres Kaisers werth. Die Reichen entzogen ihre Schätze dem allgemeinen Bedürfniß; sie bewahrten sie für die Türken auf. Die Priester, die Konstantin zu einem Beitrage zwang, schalten ihn einen Kirchenräuber, und als er, die Hülfe des Abendlandes zu erwerben, eine Vereinigung mit seinen lateinischen Brüdern schloß, fluchten sie ihm als einem Abtrünnigen vom Glauben. So entwendeten sie dem Fürsten das Herz seines Volks, und gaben dem Feigen einen Vorwand, den Ruf des Vaterlandes zu verschmähen. In einer Stadt, die Myriaden wohlhabender Bürger zählte, fanden sich, nach sorgfältiger, in allen Straßen und Häusern angestellter Forschung, nur 4970, die fähig und willig waren, die Waffen zur Vertheidigung ihres Herdes und ihrer Ehre zu führen. Schweigend übergab Phranza die klägliche Liste seinem Herrn. „Verzage nicht, mein Getreuer,“ sprach der Kaiser: „klein ist der Haufe, doch auserlesen. Sieh, dort stehen noch zwei tausend tapfere Fremdlinge, die der edle Justiniani uns zuführte; und kämpfen nicht mit uns das Recht und die Noth und die Verzweiflung?“ —

Um des Sultans Thron sammelten sich indeß die Soldaten der Pforte, die schlachtgewohnten Janitscharen, die schnellen Spahis, und die stolzen Baßen, jeder mit einem Heerhaufen, und alle Vasallen des Reichs; und als die heilige Trompete erklang, und das Versprechen der Plünderung erging, da schwoll das Heer noch mächtiger von hundert fanatischen und raubgierigen Scharen. Schon wälzt sich die

unabsehbare Masse heran, drohend, wie aufgetürmte Wetterwolken, und ihren Weg durch Zerstörung bezeichnend. — Dort, wo Europa's und Asiens Küsten sich zweimal einander nähern, und zwischen den beiden gewundenen Engen sich majestätisch der breite Spiegel des Propontis ausdehnt, wo der Wanderer, von den lieblichsten Erinnerungen der Dichtung umgeben, in feierlicher Stimmung die Pracht der Natur und der Menschenwerke anstaunt, dort, am Eingange der Meerenge, steht, wie das alte Rom von sieben Hügeln herab über zwei Welttheile hinschauend, das ungeheure Konstantinopel. Auf zwei Seiten von den Fluthen bespült, und auf der dritten durch Kunst und kühnes Bollwerk vertheidigt, hatte es der Macht des Cosroes, der Kalifen und mehr als Eines barbarischen Volkes getrotzt. Aber der Strom der Jahrhunderte, stärker, als der vorübergehende Stoß der Waffen, hatte die gigantischen Mauern und Thürme untergraben, und was unbezwinglich war den einfachen Maschinen der früheren Belagerung, das mußte den neu ersonnenen Werkzeugen der Zerstörung unterliegen.

Gegen die vereinte und immer sich erneuende Macht des sogenannten türkischen Reichs, gegen die wüthendsten unablässigen Angriffe eines unabsehbaren Heeres und einer mächtigen Flotte, sah sich Konstantin, ohne Hoffnung eines Beistandes, auf die Hülfsquellen seines eignen Geistes beschränkt und auf den Arm von nicht zehn tausend Streitern. Die Mächte Europa's waren gleichgültig bei seiner Noth geblieben; Furcht hielt die einen, die andern Verblendung, gehässige Leidenschaft oder kurzsichtiger Eigennutz von der dringenden Hülfe ab. Zwar noch stand es bei dem Kaiser, durch Unterwerfung sein Leben, und vielleicht durch die Gnade des Siegers selbst Wohlleben, zu erkaufen; aber er, der erste unter den Römern an Rang und Geist, achtete es seiner und des römischen Namens würdiger, der Nachwelt ein großes Beispiel von Heldensinn zu hinterlassen. „Weil aber weder das Vorhalten deiner frühern Eide, noch meine äußerste Nachgiebigkeit dich entwaffnen kann," antwortete der christliche Fürst auf des Sultans übermüthige Aufforderung, „so beharre in deinem verbrecherischen Beginnen!

Wenn der Herr die Stadt in deine Hände liefert, so werde ich in Seinem heiligen Willen ohne Murren mich fügen; aber so lange Gott nicht zwischen uns entschieden hat, ist es meine Pflicht, zu streiten für Reich und Ehre!" — Schon zwei und fünfzig schreckliche Tage waren über die Bürger von Konstantinopel hin gegangen. In den Donner des Geschützes mischte sich das Jammern der Angst und des Schreckens; durch die Stille der Nächte tönte das Aechzen der Verwundeten, das Wehklagen der Verwaisten. Was half es den tapfern Streitern, daß ihr Schwert der Türken Scharen fraß? Die Lücken füllten sich bald auf's Neue, und der glänzendste Erfolg ward zu theuer durch ihr kostbares Herzblut erkauft. So schwand allmälig die Hoffnung, und Mohamed, da er die Thürme durch seine Geschütze zertrümmert, die Mauern zerbrochen sah, erließ den Befehl zum allgemeinen Sturme. In der Nacht sollten die Zubereitungen geschehen. Die Christen sahen weit hin an beiden Gestaden unzählige Wachtfeuer lodern, und das Meer von vielen tausend Leuchten heranrudernder Schiffe glänzen; ein großes, prachtvolles, aber schreckliches Unglück weissagendes, Schauspiel. Dazu der dumpfe Ton der sich bewegenden und drängenden Heerscharen, das tausendfache Klirren der Waffen, und bald, mit dem ersten Morgenstrahl, der laute Donner des Geschützes, das Geprassel hundertfältiger Zerstörungswerkzeuge, und das hunderttausendstimmige Schlachtgewühl blutdurstiger Krieger! — Nicht unvorbereitet waren die Griechen; der wachsame Konstantin hatte des Feindes Bewegung erspäht. Er rief in der Mitternachtstunde seine Verwandten, seine Freunde und die Edelsten der Nation auf die Burg, um seine eigne Todesverachtung durch Feuerworte in ihre Seele zu hauchen. Er beschwor sie bei Roms heiligem Namen, und bei den großen Erinnerungen, die ihn umschwebten, ermahnte sie, das Urtheil der Welt und der Nachwelt zu scheuen, zeigte ihnen, daß dieses die Stunde sei, die über ihr und der Ihrigen Leben, Freiheit und Glück, über des Reiches Fortdauer oder Zerstörung unwiederruflich entscheiden müsse, und was Religion, Pflicht und Ehre von ihnen als Christen,

Brüdern und Männern heische. Sie umarmten sich, weinten, schworen zu sterben für's Vaterland, und Jeder ging an seinen Posten, mit dem Entschlusse, des römischen Namens würdig zu bleiben; aber der Kaiser, in dessen Gemüth die Hoffnung erloschen war, die er bei seinen Freunden zu entzünden gesucht hatte, begab sich in den Sophien-Tempel, um das heilige Abendmahl zu empfangen; und von da flog er auf den äußersten Wall, um unter seinen Bürgern bis zum letzten Augenblick die Pflichten des Feldherrn und des gemeinen Kriegers zu erfüllen, und dann zu sterben.

Schon hatte der ungleiche Kampf begonnen, schon war der Tod umher gegangen unter tausend Gestalten; Land und Meer rötheten sich von Blut. Doch was bekümmerte dies den Sultan? Er hatte Streiter genug, um mit ihren Leichen die tiefen Gräben Konstantinopels zu füllen, und dann erst über sie hin den Weg zum Siege zu betreten. Noch waren nach zweistündigem Gemetzel die Griechen von keinem Punkte gewichen; aber ihr Arm fing an vom Schlachten müde zu werden, und jetzt führte Mohamed den Kern seiner Truppen, die schrecklichen Janitscharen, frisch in den Sturm. In diesem verhängnißvollen Augenblicke wurde der tapfere und kriegskundige Justiniani, Befehlshaber der kleinen abendländischen Hülfsschar und vom Kaiser zum Oberanführer des ganzen Heeres erhoben, von einem Pfeile verwundet. Gewohnt, dem Tode zu trotzen, konnte er doch dem Schmerz seiner Wunde nicht widerstehen; er floh gegen die Stadt, um sich verbinden zu lassen; da rief der Kaiser, dessen Blicke überall waren, ihm zu: Freund! deine Wunde ist leicht, die Gefahr dringend, du bist hier nothwendig, und wohin willst du fliehen? — „Hier durch will ich mich retten, wo Gott selbst den siegreichen Türken den Weg gebahnt hat!“ sprach der vom Schmerz überwältigte Mann, und drängte sich durch einen Riß der Mauer in die Stadt. Viele seiner Landsleute folgten ihm, und Konstantinopel war verloren. Uebermannt, zurückgedrängt von den Außenwerken, flohen die Griechen gegen die innere Mauer; schon wehete der Turban von mehreren Thürmen, schon vernahmen die zitternden Bürger das triumphirende Allah! und,

ach! schon war Konstantinopel nicht mehr. Nur wo der Kaiser stand, war noch ein Kampf gewesen. Die Edelsten und Besten seines Volks drängten sich um ihn; er bat sie, ihn zu tödten, daß er nicht lebend in der Ungläubigen Hände falle, und warf den Purpur weg, um unerkannt unter seinen Mitstreitern zu fallen. Alle starben hier den schönen männlichen Tod; aber kein Feind rühmte sich, den Kaiser getödtet zu haben; sein Körper lag unter seinen erschlagenen Gefährten, und ringsum thürmte sich ein Hügel von feindlichen Leichen. Soll ich die Schrecknisse schildern, die jetzt folgten? das Angstgeschrei der Fliehenden, die Streiche der erbarmungslosen Wuth, die Blässe des Entsetzens, den tausendstimmigen Jammer der Verzweiflung? Die Häuser standen verlassen; wehrlos zitternd, wie verscheuchte Schafe, drängten sich die unglücklichen Bewohner in den Straßen und Plätzen, oder füllten die Tempel, um an den heiligen Altären eine Freistätte zu suchen. Umsonst! Alles schwamm in Blut, und was dem Mordschwert entging, wurde der Raubsucht Opfer. Sich selber nur die Gebäude vorbehaltend, hatte Mohamed die Schätze Konstantinopels sammt ihren Eigenthümern seinen stürmenden Soldaten geschenkt, und sie eilten, dieses frevlerische Geschenk zu gebrauchen. Alle Kostbarkeiten der Stadt, die Meisterwerke griechischer Kunst und Pracht wanderten, viele zertrümmert, nach dem türkischen Lager, und bald kehrten die Räuber zurück, der Geplünderten selbst, neben ihrer Habe, sich zu versichern. Ohne Rücksicht des Standes und Alters, ohne Schonung der heiligsten Bande der Natur und des Herzens, so wie der Zufall, das Recht der ersten Ergreifung, oder das Machtwort eines Stärkern sie austheilte, sahen die unglücklichen Griechen sich von gefühllosen Tyrannen in die Sklaverei geschleppt. Man band sie zusammen, wie verächtliche Thiere. Das edle Mädchen mit dem Manne des Pöbels, der Patrizier mit dem niedrigsten Knechte, die Nonne mit dem Galeerensklaven zusammengekoppelt, fühlten der nämlichen Geißel Hieb; der Geliebte wurde getrennt von der weinenden Braut, der Freund vom Freunde; des alten Vaters Armen entwand man den Sohn, und die

Mutter, die ängstlich nach der geliebten Tochter blickte, sah sie, von sich weggerissen, in einen fernen, unbekannten Kerker ziehen. Vielen gab die Verwirrung Hoffnung zur Flucht; ganze Scharen knieeten auf dem Strande, und beschworen die wegrudernden Schiffer, sie in ihre Barken aufzunehmen. Unerbittlich blieben die Einen; Andere, die ihre Fahrzeuge mit Flüchtlingen überluden, versanken auf hohem Meere. Manche flohen gegen die Gebirge; aber wen der nachfolgende Feind ereilte, der blutete unter seinen Streichen. Die Glücklichsten irrten viele Tage in Wildnissen umher; Senatoren, Reiche aller Klassen, dem Schoß der Bequemlichkeit, der Fülle des Lebensgenusses entrissen, lernten zum ersten Mal des Hungers verzehrende Qualen kennen, und trugen, stöhnend unter der Bürde weniger geretteten Habseligkeiten, die wunden Füße durch Dickicht und Dornen. Noch füllte Mord, Raub und jede Gewaltthat die unglückliche Stadt; da betrat Mohamed im Triumphgepränge die bluttriefenden Straßen, und ein Herold verkündete Gnade dem elenden Ueberrest des Griechenvolkes. Mit einer eisernen Keule bewaffnet, ritt er, wilden und trotzigen Blickes, unter seinen Bassen und Emiren daher, zerschmetterte mit frevelhaften Schlägen einige Statuen, die er für Götzenbilder hielt, und blickte voll neidischer Verwunderung nach den stolzen Schöpfungen der griechischen Größe, nach den Palästen und Hallen, die seine Türken wohl zu erobern und zu zerstören, aber nicht zu bauen verstanden. Das edelste dieser Meisterwerke, den prächtigen Sophien-Tempel, Justinian's des Großen unvergängliches Denkmal, schuf sein Wink zur ersten Moschee des Reichs um, und seine Laune verschenkte die schönsten öffentlichen und Privat-Gebäude an rohe Krieger oder verschmitzte Sklaven, die bald den anmuthigen Aufenthalt der Grazien und Musen in Sitze schnöder Lust verwandelten oder in den Schauplatz häuslicher Tyrannei. Der Zerstörungen satt, verließ endlich Mohamed die Straßen, und begab sich nach Konstantin's ehrwürdiger Burg. Sie war öde und verlassen die Mauern und Gemächer waren ihres Schmuckes beraubt; hier und da hing noch eines alten Kaisers Bild, das über

die entweihte Wohnung zu trauern schien. Mohamed fühlte einen geheimen Schauer; es drängte sich in sein Gemüth die Vorstellung von der Unstätigkeit menschlicher Dinge, und man hörte aus seinem Munde die bedeutungsvolle Strophe eines alten persischen Liedes: Die Spinne hat ihr Geweb' aufgehänget in der kaiserlichen Burg, und der Eule Nachtgesang ertönt durch die Hallen von Afrasiab!

RAUMER.

Friedrich Ludwig (von) Raumer wurde den 14ten Mai 1781 zu Wörlitz bei Dessau geboren, kam in seinem zwölften Jahre auf das joachimsthalische Gymnasium nach Berlin, und bezog schon in seinem 17ten Jahre die Universität, um die Rechte und Kameralwissenschaft zu studiren. Nach dreijährigem Aufenthalt zu Halle und Göttingen erhielt er verschiedne Anstellungen, bis er 1811 zum Professor in Breslau ernannt wurde. Hier lebte er der Wissenschaft und seinen Freunden, unternahm 1815 eine Reise nach Venedig, später eine andere durch Deutschland, die Schweiz und Italien. 1819 wurde er als Professor der Staatswissenschaft nach Berlin berufen, wo er vorzüglich geschichtliche Vorträge hielt, und fortwährend diesem so wie dem schriftstellerischen Berufe lebt.

Unter seinen Schriften rühmt man seine Herbstreise nach Venedig (Berlin 1816), Vorlesungen über alte Geschichte (Leipzig 1821), Geschichte der Hohenstaufen (Leipzig 1823—1825), und andere. Außerdem schrieb er viel Gehaltvolles in deutsche Zeitschriften, und gab seit 1830 ein historisches Taschenbuch (1) heraus, dessen letzter Jahrgang sich durch einen freimüthigen Aufsatz über Polen auszeichnet.

---

(1) C'est de cet ouvrage que sont tirés les morceaux qu'on va lire.

GUSTAVE ADOLPHE ET WALLENSTEIN.

Gustav Adolph, von ungewöhnlicher Größe und edlen Gesichtszügen, wirkte schon durch sein Aeußeres wie ein König, und brauchte nicht durch Sonderbarkeit erst Eindruck und Bedeutung herbei zu künsteln. Er sprach latein, deutsch, schwedisch, niederländisch, französisch und italiänisch, verstand spanisch und englisch, und wußte etwas polnisch und russisch. Wohl unterrichtet, besonders über Geschichte, bewies er in einer Zeit, wo sich Alles zur Barbarei hinneigte, daß Liebe zu Wissenschaften mit Feldherrngröße, wie bei dem ersten der Cäsaren, wohl vereinbar sei. Unzählige Kriege waren seit diesem, seit 1600 Jahren geführt worden; von Kriegskunst darf man jedoch erst wieder seit den Oraniern und Gustav Adolph sprechen: seine Gegner lernten höchstens was der letzte Brauch vorschrieb, er allein erscheint durch die Kraft seines überlegenen Geistes als Erfinder. Während er die strengste Mannszucht übte, ehrten ihn die Soldaten nicht wie einen König, sondern gleichsam wie einen Gott. Die Lebhaftigkeit seines Geistes trieb ihn bisweilen zu rasch vorwärts, doch beherrschte er sich sogleich wieder, und wie Melanchton dem Luther, so stand Axel Oxenstierna ihm zur Seite. Du bist, sagte Gustav Adolph diesem, zu kalt, und hemmst den Laufenden in allen Geschäften. Aber wenn ich, antwortete Oxenstierna, Dein Feuer nicht bisweilen löschte, wärest Du schon ganz verbrannt! — Leicht entwirrte Gustav Adolphs Scharfsinn das Verwickeltste, Schwierigkeiten schienen seinen Geist und seine Kraft nur zu erhöhen, und nichts konnte ihm die großartige, unverwüstliche Heiterkeit rauben, welche schwächern Seelen unbegreiflich, ja geringhaltig erscheint, aber die beglückendste Eigenschaft der edelsten Gemüther ist. Freilich wird, wie in Kunst und Wissenschaft, so auch oft im Leben und in der Geschichte, das Uebertriebene, Manierirte, Erkünstelte, Fratzenhafte über Maaß, Natur, Schönheit und Tugend hinaufgesetzt, und Manchen erschien Wallenstein als eine

noch höhere, wunderbarere Natur denn der König, während eine schärfere Vergleichung beider eben unsere Ansicht bestätigt. Durch Schweigen, Ernst und Unzugänglichkeit wollte jener Ehrfurcht erzeugen und sich von der ihm gegenüberstehenden Menge wie ein höheres Wesen scharf absondern; Gustav Adolph hingegen war Jedem zugänglich, stand Jedem Rede in Ernst und Scherz und erwies ohne Vorsatz seine edlere Natur, indem er sich Keinem voranstellte, während Alle bald fühlten, er sei ihnen weit überlegen. Der Stolz des Einen führte nicht so weit wie die Herablassung des Andern, und während Wallenstein überall das Ungemäßigte, auch in Belohnen und Strafen hervorsuchte, konnte er wohl Verwunderung, Ehrgeiz, Habsucht, Furcht erwecken, aber nicht wie Gustav Adolph (durch ein ganz entgegengesetztes Benehmen) Liebe, Treue und ächten Heldenmuth. Dieser war im ächten Sinne ein Vater und König seiner Krieger; Wallenstein und sein Heer betrachteten sich dagegen wechselseitig nur als Mittel zu ihren eigenen Zwecken. Die wiederwärtige Leidenschaftlichkeit der kirchlichen Parteien hatte den Herzog über den Inhalt aller Bekenntnisse gleichgültig gemacht und ihn, weil solche Geister nie den zu einer höhern Welt hinleitenden Faden ganz entbehren können, Ersatz in astrologischem Aberglauben finden lassen; Gustav Adolph hingegen wußte mit eigener fester Ueberzeugung die Duldung Andersgesinnter zu vereinen; und wenn Einige tadelnd hierin nur Staatsklugheit sehen wollten, so vergaßen sie, daß der höchste Standpunkt der letzten hier mit dem wahrhaft christlichen zusammenfiel, was leider Ferdinand II nie einsehen konnte und wollte. So waren beide, Wallenstein und der Kaiser, obgleich untereinander sehr verschieden, doch nur Erzeugnisse einer kranken Zeit und Beförderer dieser Krankheit, Gustav Adolph aber ein Held, der da höher stand und berufen schien sie zu heilen.

MORT DE GUSTAVE ADOLPHE.

Nach dem Abzuge aus Böhmen hatten sich die Sachsen nach Schlesien gewendet und im August, vereint mit einer schwedischen Heeresabtheilung, einen sehr glücklichen Feldzug begonnen und Breslau eingenommen. Bald aber geriethen die Befehlshaber in Zwist, und dem sächsischen, Arnim, wird die Schuld beigemessen, daß die Fortschritte unterbrochen wurden und Wallenstein ungehindert in Sachsen eindringen konnte. Vergebens rief der Churfürst seinen Feldherrn zurück, erst den 28sten Oktober kam er mit einigen tausend Knechten nach Dresden, wandte sich dann nach Torgau und zog endlich, ohne etwas zu thun, wieder nach Schlesien. Ebenso hatte Herzog Georg von Lüneburg, der mit einer schwedischen Heeresabtheilung in Torgau stand, versäumt, sich vor dem Besetzen von Halle und Leipzig mit Gustav Adolph zu vereinigen, so daß dieser auf sein aus Süddeutschland herbeigeführtes Heer beschränkt und Wallenstein ihm der Zahl nach gewiß überlegen war. Dennoch behauptete Holk und der durch die Leipziger Schlacht gewarnete Pappenheim: man solle den König nicht angreifen, denn er stehe bei Naumburg in einem sicheren Lager; der Winter sei vor der Thür und höchst nothwendig, das durch den Grafen Heinrich von Berg belagerte Köln zu entsetzen. Es ward demnach beschlossen: Pappenheim solle wieder nach Westphalen ziehen, Wallenstein aber sein Heer für den Winter in die Städte, jedoch so vertheilen, daß sich die einzelnen Scharen zu Hülfe kommen könnten.

Sobald Gustav Adolph von dem Abmarsche Pappenheims nach Halle Kundschaft bekommen hatte, brach er den 16ten November von Naumburg auf und zog über Weißenfels gen Lützen. Unterwegs fingen die Schweden einen kaiserlichen Rittmeister, der beharrlich aussagte: Pappenheim habe sich wieder mit Wallenstein vereinigt. Hieran knüpfte sich eine neue Ueberlegung, ob man angreifen sollte oder nicht; wodurch einige kostbare Stunden verloren gingen, während

dessen Wallenstein einen Eilboten über den andern an Pappenheim schickte und ihn zur schnellsten Rückkehr aufforderte. Doch gewann Gustav Adolph einen wichtigen Engpaß bei Rippach und stellte sein Heer, etwa 25,000 Mann stark, in der Gegend von Lützen in Schlachtordnung. Auf den Seiten stand die Reiterei, in der Mitte das Fußvolk; den rechten Flügel befehligte er, den linken Herzog Bernhard, den starken Rückhalt Kniphausen. Das ganze Heer war so voller Zutrauen und erhob den König dergestalt, daß dieser drei Tage vor der Schlacht seinem Hofprediger Fabrizius sagte: Ich fürchte, mein lieber Doktor, es steht uns ein großes Unglück bevor; Gott wird uns strafen, denn ihr macht zu viel aus mir armen Menschen, ihr vergöttert mich.

Gustav Adolph, dem Worte und Beredsamkeit zu Gebote standen, befeuerte seine Mannschaft durch eine kurze, kräftige Anrede: Ihr lieben Spießgesellen (so sprach er), zielt recht und schießt gewiß, ich verlasse mich auf eure Tugend und Tapferkeit; mit dreier Stunden Werk und Arbeit werdet ihr mich zum ersten König der Welt machen. — Wallenstein stellte sein Heer nach älterer Weise in tiefe Haufen, hielt aber keine Anrede an dasselbe. Sein Blick und die Strenge seines Schweigens gab deutlich zu verstehen, er werde Alle nach Maaßgabe ihres Benehmens reich belohnen oder streng bestrafen. — Die schwedischen Trompeter bliesen nach des Königs Befehl: „eine feste Burg ist unser Gott;" drauf sang er den 67ten Psalm: „es wolle Gott uns gnädig sein." Um eilf Uhr, als der dichte Nebel einigermaaßen verschwand und den Gesichtskreis erhellte, ritt er vor und sagte: Nun wollen wir dran, das walt der liebe Gott! — Mit lauter Stimme rief er itzt: Herr Jesu, Jesu, hilf mir heute streiten zu deines heiligen Namens Ehre! — Nun begann die Schlacht.

Obgleich Wallenstein's vordere Seite durch einen Hochweg und tiefen Graben gedeckt war, und seine Mannschaft tapfer widerstand, siegten die Schweden unter Gustav Adolphs Führung. Bedenklich hingegen standen die Sachsen auf dem anderen Flügel, weshalb ihm Gustav Adolph zu Hülfe kommen wollte. Mit wenigen Begleitern eilte er den

Seinen voraus; da ward sein Pferd durch den Hals und er durch den Arm geschossen. In dem Augenblicke als Herzog Franz von Lauenburg, der zu seiner Seite ritt, ihn aus dem Gefechte hinwegführen wollte, sprengte ein kaiserlicher Reiter, den Niemand für feindlich hielt (es war der Oberstlieutnant Falkenberg), bis auf zehn Schritte heran und schoß den König durch den Rücken, daß er zu Boden stürzte. Während Herzog Franzens Stallmeister den Oberstlieutnant mit dem Degen verwundete und Lasbelsin, einer von Gustav Adolphs Edelleuten, ihm vergeblich aufzuhelfen suchte, kamen drei andere kaiserliche Reiter herzu, welche forderten, Lasbelsin solle ihnen den Gefallenen nennen. Unbegnügt mit der Antwort: es sei ein Offizier, trafen sie Lasbelsin so, daß er fünf Tage darauf starb. Der König aber ward von ihnen rein ausgeplündert, nachdem er mit Degen und Pistolen noch mehre tödliche Wunden empfangen hatte.

Als Bernhard von Weimar und Kniphausen (der den Rückhalt befehligte) von dem schrecklichen Unfalle Nachricht erhielten, äußerte dieser: die Mannschaft sei in so guter Ordnung, daß der Herzog einen schönen Rückzug machen könne; dieser antwortete aber zürnend: nicht an so feigen Ausweg, an Sieg und Rache müsse man denken. Er übernahm, Alle ermuthigend, den Oberbefehl des ganzen Heeres, stach einen Oberstlieutnant, der nicht gehorchen wollte, zu Boden und schlug den zweiten Flügel Wallenstein's aus dem Felde. In diesem Augenblicke brach indeß Pappenheim mit seinen Scharen hervor und eine dritte Schlacht begann nicht minder heftig, als die vorigen. Erst nachdem dieser erschossen worden, ward die Flucht der Kaiserlichen allgemein; Geschütz und Gepäck ging verloren, binnen wenig Tagen räumten sie ganz Sachsen. So entscheidend wichtig erschien aber Gustav Adolphs Tod in Wien, München, Brüssel, Madrid und Rom, daß man Gott für Sieg und Befreiung vom gefährlichsten Feinde dankte und der alten Plane schon wieder gedachte. Auch das schwedische Heer, welches erst in Weißenfels allgemein und mit Sicherheit des Königs Tod erfuhr, hielt diesen Verlust für unendlich größer als den Gewinn der Schlacht. Dort ging Schmerz

und Trauer nicht in Verzagtheit über; vielmehr beschwur Bernhard von Weimar Alle bei dem Ruhme, den sie unter Gustav Adolphs Führung gewonnen; sie sollten auf der glorreichen Bahn beharren, seinen Tod rächen, seine Plane durchführen und der ganzen Welt beweisen: daß sie den König unüberwindlich gemacht hätten, und er noch nach seinem Tode das Schrecken aller Feinde sei. Das ganze Heer rief: Wir wollen Dir folgen bis ans Ende der Welt.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

WINCKELMANN.

KLOPSTOCK.

LESSING.

WIELAND.

ENGEL.

HERDER.

HEINSE.

GOETHE.

J. DE MULLER.

G. FORSTER.

SCHILLER.

MATTHISSON.

HEEREN.

A. W. SCHLEGEL.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

TIECK.

DE ROTTECK.

RAUMER.

TABLE SYSTÉMATIQUE.

NARRATIONS.

DESCRIPTIONS ET TABLEAUX.

FABLES ET ALLÉGORIES.

PHILOSOPHIE ET ESTHÉTIQUE.

LETTRES.

MORCEAUX ORATOIRES.

DIALOGUES ET SCÈNES DRAMATIQUES.

CARACTÈRES OU PORTRAITS ET PARALLÈLES.

